



3 1761 05098876 5









M3485p

LE PAYSAN  
PARVENU,  
OU LES  
MÉMOIRES  
DE M. \*\*\*.

*Par M. DE MARIVAUX.*

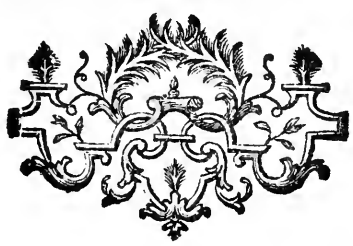
---

---

PREMIERE PARTIE.

---

---



A ROUEN,

290806  
15:8:33

Chez PIERRE MACHUEL, rue  
Ganterie, Hôtel S. Wandrille.



M. DCC. LXXXII.  
AVEC PERMISSION.

7  
2505

11209  
00:2.11



LE PAYSAN  
PARVENU,  
OU LES  
MÉMOIRES  
DE M. \*\*\*.

---

PREMIERE PARTIE.



E titre que je donne à mes Mémoires annonce ma naissance ; je ne l'ai pas dissimulée à qui me l'a demandée , & il semble qu'en tout temps Dieu ait récompensé ma franchise là-dessus ; car je n'ai pas remarqué qu'en aucune occasion on en ait eu moins d'égard & moins d'estime pour moi.

J'ai pourtant vu nombre de fots qui n'avoient & ne connoissoient point d'autre mérite dans le monde , que celui d'être né noble ou d'un rang distingué. Je les entendois mépriser beaucoup de gens qui valoient mieux

qu'eux, & cela seulement parce qu'ils n'étoient pas gentilshommes ; mais c'est que ces gens qu'ils méprisoient , respectables d'ailleurs par mille bonnes qualités , avoient la foiblesse de rougir eux-mêmes de leur naissance , de la cacher , & de tâcher de s'en donner une qui embrouillât la véritable , & qui les mît à couvert du dédain du monde.

Or, cet artifice-là ne réussit presque jamais ; on a beau déguiser la vérité là-dessus , elle se venge tôt ou tard des mensonges dont on a voulu la couvrir ; & l'on est toujours trahi par une infinité d'événements qu'on ne suaroit ni parer , ni prévoir : jamais je ne vis , en pareille matiere , de vanité qui fît une bonne fin.

C'est une erreur , au reste , que de penser qu'une obscure naissance vous avilisse , quand c'est vous-même qui l'avouez , & que c'est de vous qu'on la fait. La malignité des hommes vous laisse là ; vous la frustrez de ses droits : elle ne voudroit que vous humilier , & vous faites sa charge ; vous vous humiliez vous-même , elle ne fait plus que dire.

Les hommes ont des mœurs , malgré qu'ils en aient ; ils trouvent qu'il est beau d'affronter leurs mépris injustes , cela les rend à la raison. Ils sentent dans ce courage-là une noblesse qui les fait taire ; c'est une fierté sensée qui confond un orgueil impertinent.

Mais c'est assez parler là-dessus. Ceux que ma réflexion regardent , se trouveront bien de m'en croire.

La coutume , en faisant un livre , c'est de

commencer par un petit préambule , & en voilà un : revenons à moi.

Le récit de mes aventures ne sera pas inutile à ceux qui aiment à s'instruire. Voilà en partie ce qui fait que je les donne ; je cherche aussi à m'amuser moi-même.

Je vis dans une campagne où je me suis retiré , & où mon loisir m'inspire un esprit de réflexion que je vais exercer sur les événements de ma vie. Je les écrirai du mieux que je pourrai : chacun a sa façon de s'exprimer , qui vient de sa façon de sentir.

Parmi les faits que j'ai à raconter , je crois qu'il y en aura de curieux : qu'on me passe mon style en leur faveur , j'ose assurer qu'ils sont vrais. Ce n'est point ici une histoire forgée à plaisir , & je crois qu'on le verra bien.

Pour mon nom je ne le dis point , on peut s'en passer : si je le disois , cela me gêneroit dans mes récits.

Quelques personnes pourront me reconnoître ; mais je les fais discrettes , elles n'en abusent point. Commençons.

Je suis né dans un village de la Champagne , & soit dit en passant , c'est au vin de mon pays que je dois le commencement de ma fortune.

Mon pere étoit le fermier de son Seigneur , homme extrêmement riche , ( je parle de ce Seigneur , ) & à qui il ne manquoit que d'être noble pour être gentilhomme.

Il avoit gagné son bien dans les affaires , s'étoit allié à d'illustres maisons par le mariage de deux de ses fils , dont l'un avoit pris le

parti de la robe & l'autre de l'épée.

Le pere & les fils vivoient magnifiquement ; ils avoient pris des noms de Terres , & du véritable , je crois qu'ils ne s'en souvenoient plus eux-mêmes.

Leur origine étoit comme ensevelie sous d'immenses richesses. On la connoissoit bien , mais on n'en parloit plus. La noblesse de leurs alliances avoit achevé d'étourdir l'imagination des autres sur leur compte ; de sorte qu'ils étoient confondus avec tout ce qu'il y avoit de meilleur à la Cour & à la ville. L'orgueil des hommes , dans le fond , est d'assez bonne composition sur certains préjugés ; il semble que lui-même il en sente le frivole.

C'étoit là leur situation quand je vins au monde. La Terre seigneuriale dont mon pere étoit le fermier , & qu'ils avoient acquise , n'étoit considérable que par le vin qu'elle produisoit en assez grande quantité.

Ce vin étoit le plus exquis du pays , & c'étoit mon frere aîné qui le conduisoit à Paris chez notre maître ; car nous étions trois enfants , deux garçons & une fille , & j'étois le cadet de tous.

Mon aîné, dans un de ses voyages à Paris , s'amouracha de la veuve d'un Aubergiste qui étoit à son aise , dont le cœur ne lui fut pas cruel , & qui l'épousa avec ses droits , c'est-à-dire avec rien.

Dans la suite , les enfants de ce frere ont eu grand besoin que je les reconnusse pour mes neveux ; car leur pere , qui vit encore , qui est

actuellement avec moi , & qui avoit continué le métier d'aubergiste , vit en dix ans ruiner sa maison par les dissipations de sa femme.

A l'égard de ses fils , mes secours les ont mis aujourd'hui en posture d'honnêtes gens : ils sont bien établis , & malgré cela je n'en ai fait que des ingrats , parce que je leur ai reproché qu'ils étoient trop glorieux.

En effet , ils ont quitté leur nom , & n'ont plus de commerce avec leur pere , qu'ils venoient autrefois voir de temps en temps.

Qu'on me permette de dire sur eux encore un mot ou deux.

Je remarquai leur fatuité à la dernière visite qu'ils lui rendirent. Ils l'appellerent Monsieur dans la conversation. Le bon homme à ce terme se retourna , s'imaginant qu'ils parloient à quelqu'un qui venoit & qu'il ne voyoit pas.

Non , non , lui dis-je alors , il ne vient personne , mon frere , & c'est à vous à qui l'on parle. A moi ! reprit-il ; eh , pourquoi cela ? Est-ce que vous ne me connoissez plus , mes enfants ? ne suis-je pas votre pere ? Oh ! leur pere , tant qu'il vous plaira , lui dis-je , mais il n'est pas décent qu'ils vous appellent de ce nom-là. Est-ce donc qu'il est mal-honnête d'être le pere de ses enfants ? reprit-il. Qu'est-ce que c'est que cette mode-là ?

C'est , lui dis-je , que le terme de *mon pere* est trop ignoble , trop grossier ; il n'y a que les petites gens qui s'en servent : mais chez les personnes aussi distinguées que Messieurs vos

filz, on supprime dans le discours toutes ces qualités triviales que donne la nature, & au lieu de dire rustiquement mon pere, comme le menu peuple, on dit *Monsieur*, cela a plus de dignité.

Mes neveux rougirent beaucoup de la critique que je fis de leur impertinence : leur pere se fâcha, & ne se fâcha pas en monsieur, mais en vrai pere & en pere aubergiste.

Laissons là mes neveux, qui m'ont un peu détourné de mon histoire, & tant mieux, car il faut qu'on s'accoutume de bonne heure à mes digressions. Je ne fais pas pourtant si j'en ferai de fréquentes; peut-être que oui, peut-être que non : je ne réponds de rien, je ne me gênerai point; je conterai toute ma vie, & si j'y mêle autre chose, c'est que cela se présentera sans que je le cherche.

J'ai dit que c'étoit mon frere aîné qui conduisoit chez nos maîtres le vin de la Terre dont mon pere avoit soin.

Or, son mariage le fixant à Paris, je lui succédai dans son emploi de conducteur de vin.

J'avois alors dix-huit à dix-neuf ans : on disoit que j'étois beau garçon, beau comme peut l'être un paysan dont le visage est à la merci du hâle de l'air & du travail des champs. Mais à cela près, j'avois effectivement assez bonne mine; ajoutez-y je ne fais quoi de franc dans ma physionomie, l'œil vif qui annonçoit un peu d'esprit, & qui ne mentoit pas totalement.

L'année d'après le mariage de mon frere



j'arrivai donc à Paris avec ma voiture & ma bonne façon rustique.

Je fus ravi de me trouver dans cette grande ville : tout ce que j'y voyois m'étonnoit moins qu'il ne me divertissoit ; ce qu'on appelle le grand monde me paroissoit plaisant.

Je fus fort bien venu dans la maison de notre Seigneur , ses domestiques m'affectionnerent tout-d'un-coup ; je disois hardiment mon sentiment sur tout ce qui s'offroit à mes yeux , & ce sentiment avoit assez souvent un bon sens villageois , qui faisoit qu'on aimoit à m'interroger.

Il n'étoit question que de Jacob pendant les cinq ou six premiers jours que je fus dans la maison. Ma maîtresse même voulut me voir , sur le récit que ses femmes lui firent de moi.

C'étoit une femme qui passoit sa vie dans toutes les dissipations du grand monde , qui alloit aux spectacles , soupoit en ville , se couchoit à quatre heures du matin , se levait à une heure après midi ; qui avoit des amants , qui les recevoit à sa toilette , qui y lisoit les billets doux qu'on lui envoyoit , & puis les laissoit traîner par-tout : les lisoit qui vouloit , mais on n'en étoit point curieux ; ses femmes ne trouvoient rien d'étrange à tout cela ; le mari ne s'en scandalisoit point. On eût dit que c'étoit là pour une femme des dépendances naturelles du mariage. Madame chez elle ne passoit point pour coquette : elle ne l'étoit point non plus , car elle l'étoit sans réflexion , sans le savoir ;

& une femme ne se dit point qu'elle est coquette , quand elle ne fait point qu'elle l'est , & qu'elle vit dans sa coquetterie comme on vivroit dans l'état le plus décent & le plus ordinaire.

Telle étoit notre maîtresse , qui menoit ce train de vie tout aussi franchement qu'on boit & qu'on mange ; c'étoit , en un mot , un petit libertinage de la meilleure foi du monde.

Je dis petit libertinage , & c'est dire ce qu'il faut ; car quoiqu'il fût fort franc de sa part , & qu'elle n'y réfléchît point , il n'en étoit pas moins ce que je dis là.

Du reste , je n'ai jamais vu une meilleure femme ; ses manieres ressembloient à sa physionomie , qui étoit toute ronde.

Elle étoit bonne , généreuse , ne se formalisoit de rien , familière avec ses domestiques , abrégeant les respects des uns , les révérences des autres ; la franchise avec elle tenoit lieu de politesse. Enfin , c'étoit un caractère sans façon. Avec elle on ne faisoit point de fautes capitales , il n'y avoit point de réprimandes à essuyer ; elle aimoit mieux qu'une chose allât mal , que de se donner la peine de dire qu'on la fît bien. Aimant de tout son cœur la vertu , sans inimitié pour le vice , elle ne blâmoit rien , pas même la malice de ceux qu'elle entendoit blâmer les autres. Vous ne pouviez manquer de trouver éloge ou grace auprès d'elle : je ne lui ai jamais vu haïr que le crime , qu'elle haïssoit peut-être plus fortement

que personne. Au demeurant , amie de tout le monde , & sur-tout de toutes les foibleſſes qu'elle pouvoit vous connoître.

Bon jour , mon garçon , me dit-elle quand je l'abordai. Hé bien , comment te trouves-tu à Paris ? & puis ſe tournant du côté de ſes femmes : vraiment , ajouta-t-elle , voilà un payſan de bonne mine.

Bon , Madame , lui répondis-je , je ſuis le plus mal fait de notre village. Va , va , me dit-elle , tu ne me paroïs ni ſot ni mal bâti , & je te conſeille de reſter à Paris , tu y deviendras quelque choſe.

Dieu le veuille , Madame , lui repartis-je ; mais j'ai du mérite & point d'argent , cela ne joue pas enſemble.

Tu as raiſon , me dit-elle en riant , mais le temps remédiera à cet inconvéniént-là : demeure ici , je te mettrai auprès de mon neveu qui arrive de province , & qu'on va envoyer au college , tu le ſerviras.

Que le Ciel vous le rende , Madame , lui répondis-je ; dites-moi ſeulement ſi cela vaut fait , afin que j'écrive à notre pere : je me rendrai ſi ſavant en le voyant étudier , que je vous promets de ſavoir quelque jour vous dire la ſainte Meſſe. Eh , que ſait-on ? Comme il n'y a que chance dans ce monde , ſouvent on ſe croit Evêque ou Vicaire , ſans ſavoir comment cela ſ'eſt fait.

Ce diſcours la divertit beaucoup , ſa gaieté ne ſit que m'animer ; je n'étois pas honteux des bêtifés que je diſois , pourvu qu'elles fuſſent plai-

santes ; car à travers l'épaisseur de mon ignorance , je voyois qu'elles ne nuisoient jamais à un homme qui n'étoit pas obligé d'en savoir davantage , & même qu'on lui tenoit compte d'avoir le courage de repliquer , à quelque prix que ce fût.

Ce garçon-là est plaisant , dit-elle , je veux en avoir soin ; prenez garde à vous , vous autres , ( & c'étoit à ses femmes à qui elle parloit ) ; sa naïveté vous réjouit aujourd'hui , vous vous en amusez comme d'un payfan ; mais ce payfan deviendra dangereux , je vous en avertis.

Oh ! repliquai-je , Madame , il n'y a que faire d'attendre après cela ; je ne deviendrai point , je suis tout devenu ; ces demoiselles sont bien jolies , & cela forme bien un homme : il n'y a point de village qui tienne ; on est tout-d'un-coup né natif de Paris , quand on les voit.

Comment , dit-elle , te voilà déjà galant ! hé , pour laquelle te déclarerois-tu ? ( elles'étoient trois. ) Javote est une jolie blonde , ajouta-t-elle , & mademoiselle Genevieve une jolie brune , m'écriai-je tout de suite.

Genevieve à ce discours rougit un peu , mais d'une rougeur qui venoit d'une vanité contente , & elle déguisa la petite satisfaction que lui donnoit ma préférence , d'un souris qui signifioit pourtant je te remercie , mais qui signifioit aussi , ce n'est que sa naïveté bouffonne qui me fait rire.

Ce qui est sûr , c'est que le trait porta , & , comme on le verra dans la suite , ma faillie

lui fit dans le cœur une blessure sourde , dont je ne négligeai pas de m'assurer ; car je me doutai que mon discours n'avoit pas dû lui déplaire : & dès ce moment-là je l'épiai pour voir si je pensois juste.

Nous allions continuer la conversation , qui commençoit à tomber sur la troisieme femme-de-chambre de Madame , qui n'étoit ni brune , ni blonde , qui n'étoit d'aucune couleur , & qui portoit un de ces visages indifférents qu'on voit à tout le monde , & qu'on ne remarque à personne.

Déjà je tâchois d'éviter de dire mon sentiment sur son chapitre , avec un embarras mal-adroit & ingénu , qui ne faisoit pas l'éloge de ladite personne , quand un des adorateurs de Madame entra , & nous obligea de nous retirer.

J'étois fort content du marché que j'avois fait de rester à Paris. Le peu de jours que j'y avois passé m'avoit éveillé le cœur , & je me sentis tout-d'un-coup en appétit de fortune.

Il s'agissoit de mander l'état des choses à mon pere , & je ne savois pas écrire ; mais je songeai à mademoiselle Genevieve ; & sans plus délibérer , j'allai la prier d'écrire ma lettre.

Elle étoit seule quand je lui parlai , & non-seulement elle l'écrivit , mais ce fut de la meilleure grace du monde.

Ce que je lui disois , elle le trouvoit spirituel & de bon sens , & ne fit que rectifier mes expressions.

Profite de la bonne volonté de Madame , me dit-elle ensuite ; j'augure bien de ton aventure.

Hé bien , Mademoiselle , lui répondis-je , si vous mettez encore votre amitié par-dessus , je ne me changerai pas contre un autre ; car déjà je suis heureux ; il n'y a point de doute à cela , puisque je vous aime. Comment , me dit-elle , tu m'aimes ! Et qu'entends-tu par là , Jacob ?

Ce que j'entends , lui dis-je , de la belle & bonne affection , comme un garçon , sauf votre respect , peut l'avoir pour une fille aussi charmante que vous : j'entends que c'est bien dommage que je ne sois qu'un chétif homme ; car , mardi , si j'étois Roi , par exemple , nous verrions un peu qui de nous deux seroit Reine ; & comme ce ne seroit pas moi , il faudroit bien que ce fût vous : il n'y a rien à refaire à mon dire.

Je te suis bien obligée de pareils sentiments , me dit-elle d'un ton badin , & si tu étois Roi , cela mériteroit réflexion. Pardi , lui dis-je , Mademoiselle , il y a tant de gens par le monde que les filles aiment , & qui ne sont pas Rois ; n'y aura-t-il pas moyen quelque jour d'être comme eux ?

Mais vraiment , me dit-elle , tu es pressant : où as-tu appris à faire l'amour ? Ma foi , lui dis-je , demandez-le à votre mérite ; je n'ai point eu d'autre maître d'école , & comme il me l'a appris , je le rends.

Madame , là-dessus , appella Genevieve , qui me quitta très-contente de moi , à vue de pays , & me dit en s'en allant : va , Jacob , tu feras fortune , & je le souhaite de tout mon cœur.

Grand merci , lui dis-je en la saluant d'un

coup de chapeau qui avoit plus de zele que de bonne grace ; mais je me recommande à vous , Mademoiselle , ne m'oubliez pas , afin de commencer toujours ma fortune ; vous la finirez quand vous pourrez. Cela dit , je pris la lettre & la portai à la poste.

Cet entretien que je venois d'avoir avec Genevieve me mit dans une situation si gaillarde , que j'en devins encore plus divertissant que je n'avois été jusques là.

Pour surcroît de bonne humeur , le soir du même jour on m'appella pour faire prendre ma mesure par le Tailleur de la maison , & je ne saurois dire combien ce petit événement enhardit mon imagination , & la rendit fémillante.

C'étoit Madame qui avoit eu cette attention pour moi.

Deux jours après on m'apporta mon habit , avec du linge & un chapeau , & tout le reste de mon équipage. Un laquais de la maison , qui avoit pris de l'amitié pour moi , me frisa : j'avois d'assez beaux cheveux. Mon séjour à Paris m'avoit un peu éclairci le teint , & ma foi , quand je fus équipé , Jacob avoit fort bonne façon.

La joie de me voir en si bonne posture me rendit la physionomie plus vive , & y jetta comme un rayon de bonheur à venir. Du moins tout le monde m'en prédisoit , & je ne doutois point du succès de la prédiction.

On me complimenta fort sur mon bon air , & en attendant que Madame fût visible , j'allai faire essai de mes nouvelles graces sur le cœur de

Genevieve , qui effectivement me plaisoit beaucoup.

Il me parut qu'elle fut surprise de la mine que j'avois sous mon attirail tout neuf : je sentis moi-même que j'avois plus d'esprit qu'à l'ordinaire ; mais à peine cautions-nous ensemble , qu'on vint m'avertir de la part de Madame de l'aller trouver.

Cet ordre redoubla encore ma reconnoissance pour elle ; je n'allai pas , je volai.

Me voilà , Madame , lui dis-je en entrant : je souhaiterois bien avoir assez d'esprit pour vous remercier à ma fantaisie ; mais je mourrai à votre service , si vous me le permettez. C'est une affaire finie : je vous appartiens pour le reste de mes jours.

Voilà qui est bien , me dit-elle alors : tu es sensible & reconnoissant , cela me fait plaisir : ton habit te sied bien , tu n'as plus l'air villageois. Madame , m'écriai-je , j'ai l'air de votre serviteur éternel , il n'y a que cela que j'estime.

Cette dame alors me fit approcher , examina ma parure : j'avois un habit uni & sans livrée. Elle me demanda qui m'avoit frisé , me dit d'avoir toujours soin de mes cheveux , que je les avois beaux , & qu'elle vouloit que je lui fisse honneur. Tant que vous voudrez , quoique vous en avez de tout fait , lui dis-je : mais n'importe , abondance ne nuit point. Notez que Madame venoit de se mettre à sa toilette , & que sa figure étoit dans un certain désordre assez piquant pour ma curiosité.

Je n'étois pas né indifférent , il s'en falloit



beaucoup : cette dame avoit de la fraîcheur & de l'embonpoint , & mes yeux lorgnoient volontiers.

Elle s'en apperçut , & sourit de la distraction qu'elle me donnoit : moi je vis qu'elle s'en appercevoit , & je me mis à rire aussi , d'un air que la honte d'être pris sur le fait & le plaisir de voir , rendoient moitié niais & moitié tendre ; & la regardant avec des yeux mêlés de tout ce que je dis-là , je ne lui disois rien.

De sorte qu'il se passa alors entre nous deux une petite scène muette , qui fut la plus plaisante chose du monde ; puis se raccommodant ensuite assez négligemment : à quoi penSES-tu , Jacob ? me dit-elle. Hé , Madame , repris-je , je pense qu'il fait bon vous voir , & que Monsieur a une belle femme.

Je ne saurois dire dans quelle disposition d'esprit cela la mit ; mais il me parut que la naïveté de mes façons ne lui déplaisoit pas.

Les regards amoureux d'un homme du monde n'ont rien de nouveau pour une jolie femme ; elle est accoutumée à leurs expressions , & ils font dans un goût de galanterie qui lui est familier , de sorte que son amour-propre s'y amuse comme à une chose qui lui est ordinaire , & qui va quelquefois au-delà de la vérité.

Ici , ce n'étoit pas de même ; mes regards n'avoient rien de galant , ils ne favoient être que vrais. J'étois un paysan , j'étois jeune , assez beau garçon , & l'hommage que je rendois à ses appas venoit du plus pur plaisir qu'ils me faisoient. Il étoit assaisonné d'une ingénuité rusti-

que plus curieuse à voir , & d'autant plus flatteuse qu'elle ne vouloit point flatter.

C'étoient d'autres yeux , une autre maniere de considérer , une autre tournure de mine , & tout cela ensemble me donnoit apparemment des agréments singuliers , dont je vis que Madame étoit un peu touchée.

Tu es bien hardi de me regarder tant , me dit-elle alors , toujours en fouriant. Pardi , lui dis-je , est-ce ma faute , Madame ? Pourquoi êtes-vous belle ? Va-t-en , me dit-elle alors d'un ton brusque , mais amical , je crois que tu m'en conteroies si tu l'osois ; & cela dit , elle se remit à sa toilette , & moi je m'en allai , en me retournant toujours pour la voir. Mais elle ne perdit rien de vue de ce que je fis , & me conduisit des yeux jusqu'à la porte.

Le soir même elle me présenta à son neveu , & m'installa au rang de son domestique. Je continuai de cajoler Genevieve. Mais depuis l'instant où je m'étois aperçu que je n'avois pas déplu à Madame même , mon inclination pour cette fille baissa de vivacité , son cœur ne me parut plus une conquête si importante , & je n'estimai plus tant l'honneur d'être souffert d'elle.

Genevieve ne se comporta pas de même ; elle prit tout de bon goût pour moi , tant par l'opinion qu'elle avoit de ce que je pourrois devenir , que par le penchant naturel qu'elle se sentit pour moi ; & comme je la cherchois un peu moins , elle me chercha davantage. Il n'y avoit pas long-temps qu'elle étoit dans la mai-

son , & le mari de Madame ne l'avoit pas remarquée.

Comme le maître & la maîtresse avoient chacun leur appartement , d'où le matin ils envoyoit sçavoir comment ils se portoient ( c'étoit là presque tout le commerce qu'ils avoient ensemble. ) Madame , un matin , sur quelque légère indisposition de son mari , envoya Genevieve pour sçavoir de ses nouvelles.

Elle me rencontra sur l'escalier en y allant , & me dit de l'attendre Elle fut très-long-temps à revenir , & revint les yeux pleins de coquetterie.

Vous voilà bien émérillonnée , mademoiselle Genevieve , lui dis-je en la voyant : oh ! tu ne fais pas , me dit-elle d'un air gai , mais goguenard ; si je veux , ma fortune est faite.

Vous êtes bien difficile de ne pas vouloir , lui dis-je. Oui , dit-elle , mais il y a un petit article qui m'en empêche , c'est que c'est à condition que je me laisserai aimer de Monsieur , qui vient de me faire une déclaration d'amour.

Cela ne vaut rien , lui dis-je , c'est de la fausse monnoie que cette fortune-là ; ne vous chargez point de pareille marchandise , & gardez la vôtre : tenez , quand une fille s'est vendue , je ne voudrois pas la reprendre du marchand pour un liard.

Je lui tins ce discours , parce que dans le fond je l'aimois toujours un peu , & que j'avois naturellement de l'honneur.

Tu as raison , me dit-elle un peu déconcertée des sentiments que je lui montrois , & aussi

ai-je tourné le tout en pure plaisanterie , & je ne voudrois pas de lui , quand il me donneroit tout son bien.

Vous êtes - vous bien défendue au moins , lui dis-je , car vous n'étiez pas fort courroucée quand vous êtes revenue ? C'est , reprit-elle , que je me suis divertie de tout ce qu'il m'a dit. Il n'y aura pas de mal une autre fois de vous mettre un peu en colere , répondis-je , cela sera plus sûr que de se divertir de lui ; car à la fin il pourroit bien se divertir de vous : en jouant , on ne gagne pas toujours , on perd quelquefois , & quand on est une fois en perte , tout y va.

Comme nous étions sur l'escalier , nous ne nous en dîmes pas davantage : elle rejoignit sa maîtresse , & moi mon petit maître , qui faisoit un thème , ou plutôt à qui son Précepteur le faisoit , afin que la science de son écolier lui fît honneur , & que cet honneur lui conservât son poste de Précepteur , qui étoit fort lucratif.

Genevieve avoit fait à l'amour de son maître plus d'attention qu'elle ne me l'avoit dit.

Ce maître n'étoit pas un homme généreux ; mais ses richesses , pour lesquelles il n'étoit pas né , l'avoient rendu glorieux , & sa gloire le rendoit magnifique , de sorte qu'il étoit extrêmement dépensier , sur-tout quand il s'agissoit de ses plaisirs.

Il avoit proposé un bon parti à Genevieve , si elle vouloit consentir à le traiter en homme qu'on aime : elle me dit même deux jours après qu'il avoit débuté par lui offrir une bourse pleine d'or , & c'est la forme la plus dangereuse que

puisse prendre le diable pour tenter une jeune fille un peu coquette , & , par-dessus le marché , intéressée.

Or , Genevieve étoit encline à ces deux petits vices-là ; ainsi il auroit été difficile qu'elle eût plaisanté de bonne foi de l'amour en question : aussi ne la voyois-je plus que rêveuse , tant la vue de cet or & la facilité de l'avoir la tentoient , & sa sagesse ne disputoit plus le terrain qu'en reculant lâchement.

Monfieur ( c'est le maître de la maison dont je parle ) ne se rebuta point du premier refus qu'elle avoit fait de ses offres ; il avoit pénétré combien sa vertu en avoit été affoiblie ; de sorte qu'il revint à la charge , encore mieux armé que la première fois , & prit contr'elle un renfort de mille petits ajustements , qu'il la força d'accepter sans conséquence ; & des ajustements tout achetés , tout prêts à être mis , sont bien aussi séduisants que l'argent même avec lequel on les achete.

De dons en dons , toujours reçus & donnés sans conséquence , tant fut procédé , qu'il devoit enfin lui fonder une pension viagere , à laquelle seroit ajouté un petit ménage clandestin , qu'il promettoit de lui faire , si elle vouloit sortir d'auprès de sa maîtresse.

J'ai sçu tout le détail de ce traité impur , dans une lettre que Genevieve perdit , & qu'elle écrivoit à une de ses cousines , qui ne subsistoit , autant que j'en pus juger , qu'au moyen d'un traité dans le même goût , qu'elle avoit passé avec un riche vieillard ; car cette lettre parloit de lui.

A l'esprit d'intérêt qui possédoit Genevieve, se joignoit encore une tentation singuliere , & cette tentation c'étoit moi.

J'ai dit qu'elle en étoit venue à m'aimer véritablement. Elle croyoit aussi que je l'aimois beaucoup , non sans se plaindre pourtant de je ne fais quelle indolence où je restois souvent , quand j'aurois pu la voir ; mais je raccommodois cela par le plaisir que je lui marquois en la voyant , & du tout ensemble il résultoit que je l'aimois , comme c'étoit la vérité , mais d'un amour assez tranquille.

Dans la certitude où elle en étoit , & dans la peur qu'elle eut de me perdre , ( car elle n'avoit rien ni moi non plus ) elle songea que les offres de Monsieur , que son argent & le bien qu'il promettoit lui faire , seroient des moyens d'accélérer notre mariage. Elle espéra que sa fortune , quand elle en jouiroit , me tenteroit à mon tour , & me feroit surmonter les premiers dégoûts que je lui en avois montrés.

Dans cette pensée , Genevieve répondit aux discours de son maître avec moins de rigueur qu'à l'ordinaire , & se laissa ouvrir la main pour recevoir l'argent qu'il lui offroit toujours.

En pareil cas , quand le premiers pas est fait , on a le pied levé pour en faire un second , & puis on va son chemin.

La pauvre fille reçut tout ; elle fut comblée de présents , elle eut de quoi se mettre à son aise ; & quand elle se vit en cet état , un jour que nous nous promenions ensemble dans

le jardin de la maison : Monsieur continue de me poursuivre , me dit-elle adroitement ; mais d'une maniere si honnête que je ne saurois m'en scandaliser : quant à moi , il me suffit d'être sage , & sauf ton meilleur avis , je crois que je ne ferois pas si mal de profiter de l'humeur libérale où il est pour moi. Il sait bien que son amour est inutile ; je ne lui cache pas qu'il n'aboutira à rien : mais n'importe , me dit-il , je suis bien-aîsè que tu aies de quoi te ressouvenir de moi ; prends ce que je te donne ; cela ne t'engagera à rien. Jusqu'ici j'ai toujours refusé , ajouta-t-elle , & je crois que j'ai mal raisonné. Qu'en dis-tu ? c'est mon maître , il a de l'amitié pour moi ; car amitié ou amour , c'est la même chose , de la maniere dont j'y réponds : il est riche. Hé pardi , c'est comme si ma maîtresse vouloit me donner quelque chose , & que je ne le voulusse pas : n'est-il pas vrai ? Parle.

Moi ! repliquai-je , totalement rebuté des dispositions où je la voyois , & résolu de la laisser pour ce qu'elle valoit ; si les choses vont comme vous le dites , cela est à merveille : on ne refuse point ce qu'une maîtresse nous donne , & dès que Monsieur ressemble à une maîtresse , que son amour n'est que de l'amitié , voilà qui est bien. Je n'aurois pas deviné cette amitié-là , moi : j'ai cru qu'il vous aimoit comme on aime , à l'ordinaire , une jolie fille ; mais dès qu'il est si sage & si discrète personne , allez hardiment ; prenez seulement garde de broncher avec lui , car un homme est toujours traître.

Oh ! me dit-elle , je fais bien à quoi m'en tenir ; & elle avoit raison , il n'y avoit plus de conseil à prendre ; & ce qu'elle m'en disoit n'étoit que pour m'apprivoiser petit à petit sur la matiere.

Je suis charmée , me dit-elle en me quittant , que tu fies de mon sentiment : adieu , Jacob. Je vous salue , mademoiselle , lui répondis-je , & je vous fais mes compliments de l'amitié de votre amant : c'est un honnête homme d'être si amoureux de votre personne , sans se foucher d'elle : bon jour , jusqu'au revoir , que le Ciel vous conduise.

Je lui tins ce discours d'un air si gai , en la quittant , qu'elle ne sentit point que je me moquois d'elle.

Cependant l'amour de Monsieur pour Genevieve éclata un peu dans la maison. Les femmes-de-chambres , ses compagnes , en murmurèrent moins peut-être par sagesse que par envie.

Voilà qui est bien vilain , bien impertinent , me disoit Toinette , qui étoit la jolie blondé dont j'ai parlé. Chut , lui répondis-je. Point de bruit , mademoiselle Toinette. Que fait-on ce qui peut arriver ? Vous avez aussi-bien qu'elle un visage frippon : Monsieur a les yeux bons ; c'est aujourd'hui le tour de Genevieve pour être aimée , ce sera peut-être demain le vôtre ; & puis de toutes les injures que vous dites contr'elle , qu'en arrivera-t-il ? Croyez-moi , un peu de charité pour l'amour de vous , si ce n'est pour l'amour d'elle.

Toinette



Toinette se fâcha de ma réponse, & s'en alla se plaindre à Madame en pleurant : mais c'étoit mal s'adresser pour avoir justice. Madame éclata de rire au récit naïf qu'elle lui fit de notre conversation ; la tournure que j'avois donnée à la chose fut tout-à-fait de son goût, il n'y avoit rien de mieux ajusté à son caractère.

Elle apprenoit pourtant par là l'infidélité de son mari, mais elle ne s'en soucioit guere : ce n'étoit là qu'une matiere à plaisanteries pour elle. Es-tu bien sûre que mon mari l'aime ? dit-elle à Toinette, du ton d'une personne qui veut n'en point douter, pour pouvoir en rire en toute confiance. Cela seroit plaisant, Toinette ; tu vaux pourtant mieux qu'elle. Voilà tout ce que Toinette en tira, & je l'aurois bien deviné, car je connoissois Madame.

Genevieve, qui s'étoit méprise au ton dont je lui avois répondu sur les présents de Monsieur, & qui alors en étoit abondamment fournie, vint m'en montrer une partie, pour m'accoutumer par degrés à voir le tout.

Elle me cacha d'abord l'argent, je ne vis que des nippes & de quoi en faire de toutes sortes d'especes ; habits, cornettes, pieces de toiles & rubans de toutes couleurs : & le ruban lui seul est un terrible séducteur des jeunes filles aimables & femmes-de-chambre.

Peut-on rien de plus généreux, me disoit-elle ? me donner cela seulement parce que je lui plais ?

Oh ! lui disois-je, je n'en suis pas surpris, l'amitié d'un homme pour une jolie fille va bien

loin , voyez-vous : vous n'en resterez pas là ! Vraiment je le crois , me repartit-elle , car il me demande souvent si j'ai besoin d'argent. Eh pardi , sans doute vous en avez besoin , lui dis-je ; quand vous en auriez jusqu'au cou , il faut en avoir par-dessus la tête : prenez toujours , s'il ne vous sert de rien ; je m'en accommoderai , moi , j'en trouverai le débit. Volontiers , me dit-elle , charmée du goût que j'y prenois , & des conjectures favorables qu'elle en tiroit pour le succès de ses vues ; je t'assure que j'en prendrai à cause de toi , & que tu en auras dès-demain , peut-être , car il n'y a point de jour où il ne m'en offre.

Et ce qui fut promis fut tenu ; j'eus le lendemain six louis d'or à mon commandement , qui , joints à trois que Madame m'avoit donnés pour payer un maître à écrire , me faisoient neuf prodigieuses , neuf immenses pistoles : je veux dire qu'ils composoient un trésor pour un homme qui n'avoit jamais que des sous - marqués dans sa poche.

Peut-être fis-je mal en prenant l'argent de Genevieve ; ce n'étoit pas , je pense , en agir dans toutes les règles de l'honneur ; car enfin , j'entretenois cette fille dans l'idée que je l'aimois , & je la trompois : je ne l'aimois plus ; elle me plaisoit pourtant toujours , mais rien qu'aux yeux & plus au cœur.

D'ailleurs , cet argent qu'elle m'offroit n'étoit pas chrétien , je ne l'ignorois pas , & c'étoit participer au petit désordre de conduite et de vertu duquel il avoit été acquis : c'étoit di

moins engager Genevieve à continuer d'en acquérir au même prix. Mais je ne favois pas encore faire des réflexions si délicates : mes principes de probité étoient encore fort courts ; & il y a apparence que Dieu me pardonnera ce gain , car j'en appris à écrire & l'arithmétique , avec quoi en partie je suis parvenu dans les suites.

Le plaisir avec lequel j'avois pris cet argent ne fit qu'enhardir Genevieve à pousser ses desseins : elle ne douta point que je ne sacrifiasse tout à l'envie d'en avoir beaucoup , & dans cette persuasion elle perdit la tête & ne se ménagea plus.

Suis-moi ; me dit-elle un matin , je veux te montrer quelque chose.

Je la suivis donc ; elle me mena dans sa chambre , & là , m'ouvrit un petit coffre tout plein des profits de sa complaisance : à la lettre il étoit rempli d'or & assurément la somme étoit considérable : il n'y avoit qu'un partisan qui eût le moyen de se damner si chèrement , & bien des femmes plus huppées l'en auroient pour cela quitté à meilleur marché que la foubrette.

Je cachai avec peine l'étonnement où je fus de cette honteuse richesse , & gardant toujours l'air gaillard que j'avois jusques là soutenu là-dessus : est-ce encore là pour moi ? lui dis-je ; ma chambre n'est pas si bien meublée que la vôtre , & ce petit coffre-là y tiendra à merveille.

Oh ! pour cet argent-ci , me répondit-elle ,

tu veux bien que je n'en dispose qu'en faveur du mari que j'aurai. Avise-toi là-dessus.

Ma foi , lui dis-je , je ne fais où vous en prendre un , je ne connois personne qui cherche femme. Qu'est-ce que c'est que cette réponse-là , me repliqua-t-elle ? Où est donc ton esprit ? Est-ce que tu ne m'entends pas ? Tu n'as que faire de me chercher un mari , tu peux en devenir un ; n'es-tu pas du bois dont on les fait ? Laissons là le bois , lui dis-je , c'est un mot de mauvais augure. Quant au reste , continuai-je , ne voulant pas la brusquer , s'il ne tenoit qu'à être votre mari , je le ferois tout-à-l'heure , & je n'aurois peur que de mourir de trop d'aise. Est-ce que vous en doutez ? N'y a-t-il pas un miroir ici ? Regardez-vous , & puis vous m'en direz votre avis. Tenez , ne faut-il pas bien du temps pour s'aviser si on dira oui avec mademoiselle ! vous n'y songez pas vous-même avec votre avifement. Ce n'est pas là la difficulté.

Eh , où est-elle donc ? reprit-elle d'un air avide & content. Oh ! ce n'est qu'une petite bagatelle , lui dis-je ; c'est que l'amitié de Monsieur pourroit bien me procurer des coups de bâton , si j'allois lui souffler son amie. J'ai déjà vu de ces amitiés-là , elles n'entendent pas raillerie : & puis , que feriez-vous d'un mari si maltraité ?

Quelle imagination vas-tu te mettre dans l'esprit ? me dit-elle. Je gage que si Monsieur fait que je t'aime , il sera charmé que je t'épouse , & qu'il voudra lui-même faire les frais de notre mariage.

Ce ne seroit pas la peine , lui dis-je , je les ferois bien moi-même : mais par ma foi je n'ose aller en avant , votre bon ami me fait peur ; en un mot , sa bonne affection n'est peut-être qu'une simagrée. Je me doute qu'il y a sous cette peau d'ami un renard qui ne demande qu'à croquer la poule , & quand il verra un petit roquet comme moi la poursuivre , je vous laisse à penser ce qui en adviendra , & si cet hypocrite de renard me laissera faire.

N'est-ce que cela qui t'arrête ? Mais dis-tu vrai ? repartit-elle. Assurément , lui dis-je. Hé bien , je vais travailler à te mettre en repos là-dessus , me répondit-elle , & à te prouver qu'on n'a pas envie de te disputer ta poule. Je serois fâchée qu'on te surprît dans ma chambre , séparons-nous ; mais je te garantis notre affaire faite.

Là-dessus je la quittai un peu inquiet des suites de cette aventure , & avec quelque repentir d'avoir accepté de son argent ; car je devinai le biais qu'elle prendroit pour venir à bout de moi : je m'attendis que Monsieur s'en mêleroit , & je ne me trompai pas.

Le lendemain un laquais vint me dire de la part de notre maître d'aller lui parler , & je m'y rendis , fort embarrassé de ma figure. Hé bien , me dit-il , mon Jacob ; comment se comporte votre jeune maître ? Etudie-t-il assiduellement ? Pas mal , Monsieur , repris-je. Et toi , te trouves-tu bien du séjour de Paris ?

Ma foi , Monsieur , lui répondis-je , j'y bois & j'y mange d'aussi bon appétit qu'ailleurs.

Je fais, me dit-il, que Madame t'a pris sous sa protection, & j'en suis bien aise. Mais tu ne me dis pas tout ; j'ai déjà appris de tes nouvelles : tu es compere ; comment donc ! il n'y a que deux ou trois mois que tu es ici, & tu as déjà fait une conquête ! A peine es-tu débarqué, que tu tournes la tête à de jolies filles : Genevieve est folle de toi, & apparemment que tu l'aimes à ton tour ?

Hélas ! Monsieur, repris-je, que m'auroit-elle fait pour la haïr, la pauvre enfant ! Oh ! me dit-il, parle hardiment, tu peux t'ouvrir à moi : il y a long-temps que ton pere me fert, je suis content de lui, & je serois ravi de faire du bien au fils, puisque l'occasion s'en présente. Il est heureux pour toi de plaire à Genevieve, & j'approuve son choix. Tu es jeune & bien fait, sage & actif, dit-on : de son côté, Genevieve est une fille aimable, je protege ses parents, & ne l'ai même fait entrer chez moi que pour être plus à portée de lui rendre service & de la bien placer. ( Il mentoit. ) Le parti qu'elle prend rompt un peu mes mesures : tu n'as encore rien, je lui aurois ménagé un mariage plus avantageux ; mais enfin, elle t'aime, & ne veut que toi, à la bonne heure. Je songe que mes bienfaits peuvent remplacer ce qui te manque, & te tenir lieu de patrimoine. Je lui ai déjà fait présent d'une bonne somme d'argent, dont je vous indiquerai l'emploi. Je ferai plus, je vous meublerai une petite maison dont je paierai les loyers pour vous soulager, en attendant que vous soyez

plus à votre aise ; du reste ne t'embarrasse pas, je te promets des commissions lucratives. Vis bien avec la femme que je te donne, elle est douce & vertueuse : au surplus, n'oublie jamais que tu as pour le moins la moitié de part à tout ce que je fais dans cette occurrence-ci. Quelque bonne volonté que j'aie pour les parents de Genevieve, je n'aurois pas été si loin, si je n'en avois pas encore davantage pour toi & pour les tiens. Ne parle de rien ici, les compagnes de ta maîtresse ne me laisseroient pas en repos, & voudroient toutes que je les mariaffe aussi. Demande ton congé sans bruit, dis qu'on t'offre une condition meilleure & plus convenable : Genevieve de son côté supposera la nécessité d'un voyage pour voir sa mere qui est âgée, & au sortir d'ici vous vous marierez tous deux. Adieu, point de remerciements, j'ai affaire : va seulement informer Genevieve de ce que je t'ai dit, & prends sur ma table ce petit rouleau d'argent avec quoi tu attendras dans une auberge que Genevieve soit sortie d'ici.

Je restai comme un marbre à ce discours : d'un côté, tous les avantages qu'on me promettoit étoient considérables.

Je voyois que du premier saut que je ferois à Paris, moi qui n'avois encore aucun talent, aucune avance, qui n'étois qu'un pauvre payfan, & qui me préparois à labourer ma vie pour acquérir quelque chose, ( & ce quelque chose, dans mes espérances éloignées, n'entroit même en aucune comparaison avec

ce qu'on m'offroit ; ) je voyois , dis-je , un établissement certain qu'on me jettoit à la tête.

Eh ! quel établissement ? Une maison toute meublée , beaucoup d'argent comptant , de bonnes commissions dont je pouvois demander d'être pourvu sur le champ ; enfin , la protection d'un homme puissant , & en état de me mettre à mon aise dès le premier jour , & de m'enrichir ensuite.

N'étoit-ce pas là la pomme d'Adam toute revenue pour moi ?

Je savourois la proposition : cette fortune subite mettoit mes esprits en mouvement ; le cœur m'en battoit , le feu m'en montoit au visage.

N'avoir qu'à rendre la main pour être heureux , quelle séduisante commodité ! N'étoit-ce pas là de quoi m'étourdir sur l'honneur ?

D'un autre côté , cet honneur plaidoit sa cause dans mon ame embarrassée , pendant que ma cupidité y plaidoit la sienne. A qui est-ce des deux que je donnerai gagné ? disois-je. Je ne savois auquel entendre.

L'honneur me disoit , tiens-toi ferme , déteste ces misérables avantages qu'on te propose ; ils perdront tous leurs charmes quand tu auras épousé Genevieve ; le ressouvenir de sa faute te la rendra insupportable : & puisque tu me portes dans ton sein , tout paysan que tu es , je serai ton tyran , je te persécuterai toute ta vie ; tu verras ton infamie connue de tout le monde , tu auras ta maison en horreur , & vous ferez tous deux , ta femme & toi , un



ménage du diable ; tout ira en désarroi. Son amant la vengera de tes mépris , elle pourra te perdre avec le crédit qu'il a. Tu ne seras pas le premier à qui cela sera arrivé : rêves-y bien , Jacob. Le bien que t'apporte ta future est un présent du diable , & le diable est un trompeur. Un beau jour il te prendra tout , afin de te damner par le désespoir , après t'avoir attrapé par sa marchandise.

On trouvera peut-être les représentations que me faisoit l'honneur un peu longues ; mais c'est qu'il a besoin de parler long-temps , lui , pour faire impression , & qu'il a plus de peine à persuader que les passions.

Car , par exemple , la cupidité ne répondoit à tout cela qu'un mot ou deux ; mais son éloquence , quoique laconique , étoit vigoureuse.

C'est bien à toi , paltoquet , me disoit-elle , à t'arrêter à ce chimérique honneur ? Ne te sied-il pas bien d'être délicat là-dessus , misérable rustre ! Va , tu as raison , va te gîter à l'hôpital , ton honneur & toi , vous y aurez tous deux fort bonne grace.

Pas si bonne grace , répondois-je en moi-même : c'est avoir de l'honneur en pure perte que de l'avoir à l'hôpital ; je crois qu'il n'y brille guere.

Mais l'honneur vous conduit-il toujours là ? Oui , assez souvent , & si ce n'est là , c'est du moins aux environs.

Mais est-on heureux quand on a honte de l'être ? Est-ce un plaisir que d'être à son

aise à contre-cœur ? Quelle perplexité !

Ce fut là tout ce qui se présenta en un instant à mon esprit. Pour surcroît d'embarras, je regardois ce rouleau d'argent qui étoit sur la table, il me paroissoit si rebondi : quel dommage de le perdre !

Cependant Monsieur, surpris de ce que je ne lui disois rien, & que je ne prenois pas le rouleau qu'il avoit mis là pour appuyer son discours, me demanda à quoi je pensois. Pourquoi ne me dis-tu mot ? ajouta-t-il.

Hé, Monsieur, lui répondis-je, je rêve ; & il y a bien de quoi. Tenez, parlons en confidence ; prenez que je sois vous & que vous soyez moi : vous voilà un pauvre homme. Mais est-ce que les pauvres gens aiment à être cocus ? vous le ferez pourtant si je vous donne Genevieve en mariage. Hé bien, voilà le sujet de ma pensée.

Quoi ! me dit-il là-dessus, est-ce que Genevieve n'est pas une honnête fille ? Fort honnête, repris-je, pour ce qui est en cas de faire un compliment ou une révérence ; mais pour ce qui est d'être la femme d'un mari, je n'estime pas que l'honnêteté qu'elle a soit propre à cela.

Eh, qu'as-tu donc à lui reprocher ? me dit-il. Hé, hé, repris-je en riant, vous savez mieux que moi les tenants & les aboutissants de cette affaire-là ; vous y étiez & je n'y étois pas : mais on fait bien à peu près comment cela se gouverne. Tenez, Monsieur ; dites-moi franchement la vérité ; est-ce qu'un Monsieur

a besoin de femme-de-chambre ? Et quand il en a une , est-ce elle qui le déshabille ? Je crois que c'est tout le contraire.

Oh ! pour le coup , me dit-il , vous parlez net , Jacob , & je vous entends ; tout payfan que vous êtes , vous ne manquez pas d'esprit. Ecoutez donc attentivement ce que je vais vous dire à mon tour.

Tout ce que vous vous imaginez de Genevieve est faux ; mais supposons qu'il soit vrai , vous voyez les personnes qui viennent me voir , ce sont tous gens de considération , qui sont riches , & qui ont de grands équipages.

Savez-vous bien que parmi eux il y en a quelques-uns , qu'il n'est pas nécessaire de nommer , qui ne doivent leur fortune qu'à un mariage qu'ils ont fait avec des Genevieves.

Or , croyez-vous valoir mieux qu'eux ? Est-ce la crainte d'être moqué qui vous retient ? Et par qui le ferez-vous ? Vous connoît-on , & êtes-vous quelque chose dans la vie ? S'imaginera-t-on seulement que vous en foyez un , benêt que vous êtes ? Vous ne risquez qu'une chose , c'est d'avoir autant d'envieux de votre état , qu'il y a de gens de votre sorte qui vous connoissent. Allez , mon enfant , l'honneur de vos pareils , c'est d'avoir de quoi vivre & de quoi se retirer de là bassesse de leur condition , entendez-vous ? Le dernier des hommes ici bas est celui qui n'a rien.

N'importe , Monsieur , lui répondis - je d'un air entre triste & mutin , j'aimerois encore mieux

être le dernier des autres , que le plus fâché de tous. Le dernier des autres trouve toujours le pain bon quand on lui en donne ; mais le plus fâché de tous n'a jamais d'appétit à rien : il n'y a pas de morceau qui lui profite , quand ce seroit de la perdrix. Et ma foi l'appétit mérite bien qu'on le garde , & je le perdrais , malgré toute la bonne chere , si j'épousois votre femme-de-chambre.

Votre parti est donc pris ? repartit Monsieur. Ma foi , oui , Monsieur , répondis-je , & j'en ai bien du regret ; mais que voulez-vous ? Dans notre village c'est notre coutume de n'épouser que des filles , & s'il y en avoit une qui eût été femme-de-chambre d'un Monsieur , il faudroit qu'elle se contentât d'avoir un amant , mais pour de mari *néant* ; il en pleuvroit , qu'il n'en tomberoit pas un pour elle : c'est notre régime , & sur-tout dans notre famille. Ma mere se maria fille , sa grand-mere en avoit fait autant , & de grand'meres en grand'meres je suis venu droit , comme vous voyez , avec l'obligation de ne rien changer à cela.

Je me fus à peine expliqué d'un ton si décisif , que me regardant d'un air fier & irrité , vous êtes un coquin , me dit-il. Vous avez fait chez moi publiquement l'amour à Genevieve ; vous n'aspiriez d'abord , m'a-t-elle dit , qu'au bonheur de pouvoir l'épouser un jour : les autres filles de Madame le savent ; d'un autre côté , vous osez l'accuser de n'être pas fille d'honneur , vous êtes frappé de cette

Impertinente idée-là : je ne doute pas qu'en conséquence vous ne causiez sur son compte, quand on vous parlera d'elle ; vous êtes homme à ne la pas ménager dans vos petits discours, & c'est moi, c'est ma simple bonne volonté pour elle qui feroit la cause innocente de tout le tort que vous pourriez lui faire. Non, monsieur Jacob, j'y mettrai bon ordre ; & puisque j'ai tant fait que de m'en mêler, que vous avez déjà pris de son argent sur le pied d'un homme qui devoit l'épouser, je ne prétends pas que vous vous moquiez d'elle. Je ne vous laisserai point en liberté de lui nuire, & si vous ne l'épousez pas, je vous déclare que ce sera à moi à qui vous aurez affaire. Déterminez-vous, je vous donne vingt-quatre heures ; choisissez de sa main ou du cachot ; je n'ai que cela à vous dire. Allons, retirez-vous, faquin.

Cet ordre & l'épithète qui le soutenoit me firent peur, & je ne fis qu'un saut de la chambre à la porte.

Genevieve, qui avoit été avertie de l'heure où Monsieur devoit m'envoyer chercher, m'attendoit au passage ; je la rencontrai sur l'escalier.

Ah ! ah ! me dit-elle, comme si nous nous étions rencontrés fortuitement : est-ce que tu viens de parler à Monsieur ? Que te vouloit-il donc ?

Doucement Genevieve ma mie, lui dis-je, j'ai vingt-quatre heures devant moi pour vous répondre, & je ne dirai ma pensée qu'à la dernière minute.

Là-dessus je passai mon chemin d'un air réfrogné, & même un peu brutal, & laissai mademoiselle Genevieve toute stupéfaite, & ouvrant de grands yeux qui se dispoisoient à pleurer; mais cela ne me toucha point. L'alternative du cachot ou de sa main m'avoit guéri radicalement du peu d'inclination qui me restoit pour elle; j'en avois le cœur aussi nettoyé, que si je ne l'avois jamais connue, sans compter la farouche épouvante dont j'étois saisi, & qui étoit bien contraire à l'amour.

Elle me rappella plusieurs fois d'un ton plaintif: Jacob; hé mais, parle-moi donc, Jacob. Dans vingt-quatre heures, mademoiselle; puis je courus toujours sans savoir où j'allois, car je marchois en égaré.

Enfin, je me trouvai dans le jardin, le cœur palpitant, regrettant les choux de mon village, & maudissant les filles de Paris, qu'on vous oblige d'épouser le pistolet sous la gorge: j'aimerois autant, disois-je en moi-même, prendre une femme à la fripperie. Que je suis malheureux!

Ma situation m'attendrit sur moi-même, & me voilà à pleurer: je tournois dans un bosquet, en faisant des exclamations de douleur, quand je vis Madame qui en sortoit avec un livre à la main.

A qui en as-tu donc, mon pauvre Jacob, me dit-elle, avec tes yeux baignés de larmes?

Ah! Madame, lui répondis-je en me jettant à ses genoux: ah ma bonne maîtresse! Jacob est un homme coffré quand vingt-quatre heures seront sonnées.

Coffré ! me dit-elle. As-tu commis quelque mauvaise action ? Eh ? tout à rebours de cela , m'écriai-je ; c'est à cause que je n'en veux pas commettre une. Vous m'avez recommandé de vous faire honneur , n'est-ce pas , Madame ? Eh ! où le prendrai-je pour vous en faire , si on ne prétend pas que j'en garde ? Monsieur ne veut pas que je me donne les airs d'en avoir. Quel misérable pays , Madame , où on met au cachot les personnes qui ont de l'honneur , & en chambre garnie celles qui n'en ont point ! Epousez des femmes-de-chambre pour homme , & vous aurez des rouleaux d'argent : prenez une honnête fille , vous voilà niché entre quatre murailles. Voilà comme Monsieur l'entend , qui veut , sauf votre respect , que j'épouse sa femme-de-chambre.

Explique-toi mieux , me dit Madame , qui se mordait les lèvres pour s'empêcher de rire ; je ne te comprends point. Qu'est-ce que c'est que cette femme-de-chambre ? Est-ce que mon mari en a une ? Hé , oui , Madame , lui dis-je ; c'est la vôtre ; c'est mademoiselle Genevieve qui me recherche , & qu'on me commande de prendre pour femme.

Ecoute , Jacob , me dit-elle : c'est à toi à consulter ton cœur. Hé bien , mon cœur & moi , repris-je , avons aussi là-dessus raisonné bien long-temps ensemble , & il n'en veut pas entendre parler.

Il est pourtant vrai ; dit-elle , que cela feroit ta fortune ; car mon mari ne te laisserois pas là ; je le connois.

Oui , Madame , répondis-je ; mais par charité , songez un peu à ce que c'est que d'avoir des enfants qui vous appellent leur père , & qui en ont menti. Cela est bien triste ! & cependant si j'épouse Genevieve , je suis en danger de n'avoir point d'autres enfants que de ceux-là ; je ferai obligé de leur donner des nourrices qui me fendront le cœur ; & vous me voyez désolé , Madame. Naturellement je n'aime pas les enfants de contrebande , & je n'ai que vingt-quatre heures pour dire si je m'en fournirai , peut-être d'une demi-douzaine ou non. Portez-moi secours là-dedans , ayez pitié de moi. Le cachot qu'on me promet , empêchez qu'on me le tienne. Je suis d'avis de m'enfuir.

Non , non , me dit-elle , je te le défends ; je parlerai à mon mari , & je te garantis que tu n'as rien à craindre : va , retourne à ton service sans inquiétude.

Après ce discours , elle me quitta pour continuer sa lecture , & moi je me rendis auprès de mon petit maître , qui ne se portoit pas bien.

Il falloit , en m'en retournant , que je passasse devant la chambre de Genevieve , qui en avoit laissé la porte ouverte , & qui me guettoit assise & fondant en larmes.

Te voilà donc , ingrat , s'écria-t-elle aussi-tôt qu'elle me vit : fourbe , qui non content de refuser ma main , m'accable encore de honte & de mépris ! Et c'étoit en me tenant par ma manche qu'elle m'apostrochoit sur ce ton..

Parle , ajouta-t-elle , pourquoi dis-tu que je ne suis pas fille d'honneur ?



Eh , mon Dieu ! mademoiselle Genevieve , pardi , donnez-moi du temps : ce n'est pas que vous ne soyez une honnête fille , il n'y a que ce petit coffre plein d'or & vos autres brimborions d'affiquets qui me chicanent , & je crois que sans eux vous seriez encore plus honnête ; j'aimerois bien autant votre honneur comme il étoit ci-devant : mais n'en parlons plus , & ne nous querellons point. Vous avez tort , ajoutai-je avec adresse ; que ne m'avez-vous dit bonnement les choses : il n'y a rien de si beau que la sincérité , & vous êtes une dissimulée. Il n'y avoit qu'à m'avouer votre petit fait , je n'y aurois pas regardé de si près : car après cela on fait à quoi s'en tenir , & du moins une fille vous est obligée de prendre tout en gré ; mais vouloir me brider le nez , venir me bercer avec des contes à dormir debout , pendant que je suis le meilleur enfant du monde , ce n'est pas là la manière dont on en use. Il s'agissoit de me dire : tiens , Jacob , je ne veux point te vendre chat en poche : Monsieur a couru après moi , je m'enfuyois ; mais il m'a jetté de l'or , des nippes & une maison fournie de ses ustensiles à la tête ; cela m'a étourdie , je me suis arrêtée , & puis j'ai ramassé l'or , les nippes & la maison : en veux-tu ta part à cette heure ? Voilà comme on parle : dites-moi cela , & puis vous saurez mon dernier mot.

Là-dessus les larmes de Genevieve redoublèrent : il en vint une ondée pendant laquelle elle me ferroit les mains tant qu'elle pouvoit , & c'étoit l'aveu de la vérité qui s'arrêtoit au passage.

A la fin pourtant , comme je la consolais en la pressant de parler : si l'on pouvoit se fier à toi , me dit-elle. Eh ! qui est-ce qui en doute ? lui dis-je. Allons ; ma belle Demoiselle , courage. Hélas ! me répondit-elle , c'est l'amour que j'ai pour toi qui est cause de tout.

Voilà qui est merveilleux , lui dis-je ; après. Sans lui , ajouta-t-elle , j'aurois méprisé tout l'or & toutes les fortunes du monde ; mais j'ai cru te fixer par la situation que Monsieur vouloit bien me procurer , & que tu serois bien-aise de me voir riche ; & cependant je me suis trompée , tu me reproches ce que je n'ai fait que par tendresse.

Ce discours me glaça jusqu'au fond du cœur. Ce qu'elle me disoit ne m'apprenoit rien de nouveau : car enfin , je savois bien à quoi m'en tenir sur cette aventure , sans qu'elle m'en rendît compte ; & malgré cela , tout ce qu'elle me disoit , je crus l'apprendre encore en l'entendant raconter par elle-même ; j'en fus frappé comme d'une nouveauté.

J'aurois juré que je ne m'intéressois plus à Genevieve , & je crois l'avoir dit plus haut ; mais apparemment qu'il me restoit encore dans le cœur quelque petite étincelle de feu pour elle , puisque je fus ému ; mais tout s'éteignit dans ce moment.

Je cachai pourtant à Genevieve ce qui se passoit en moi : hélas ? lui répondis-je , ce que vous me dites est bien fâcheux.

Quoi , Jacob ? me dit-elle avec des yeux qui me demandoient grace , & qui étoient faits pour l'obtenir , si on n'étoit pas quelquefois plus irrécconciliable en pareil cas avec une fille qui est

belle, qu'avec une autre qui ne l'est pas ; quoi ! m'aurois-tu abusée quand tu m'as fait espérer qu'un peu de sincérité nous raccommoderoit ensemble ?

Non , lui dis-je , j'aurois juré que je vous parlois loyalement : mais il me semble que mon cœur veut changer d'avis. Eh ! pourquoi en changeroit-il , mon cher Jacob ? s'écria-t-elle ; tu ne trouveras jamais personne qui t'aime autant que moi. Tu peux d'ailleurs compter désormais sur une sagesse éternelle de ma part. Oui ; mais malheureusement , lui dis-je , cette sagesse vous prend un peu tard ; c'est le Médecin qui arrive après la mort.

Quoi ! reprit-elle , je te perdrai donc ? Laissez-moi rêver à cela , lui dis-je ; il me faut un peu de loisir pour m'ajuster avec mon cœur : il me chicane , & je vais tâcher aujourd'hui de l'accoutumer à la fatigue. Permettez que je m'en aille penser à cette affaire.

Il vaut autant que tu me poignardes , me dit-elle , que de ne pas prendre ta résolution sur le champ. Il n'y a pas moyen , je ne saurois si vite savoir ce que je veux ; mais patience , lui dis-je , il y aura tantôt réponse , & peut-être bonnes nouvelles avec : oui , tantôt , ne vous impatientez pas. Adieu , ma petite maîtresse , restez en paix , & que le Ciel nous assiste tous deux.

Je la quittai donc , & elle me vit partir avec une tendre inquiétude , qu'en vérité j'avois honte de ne pas calmer ; mais je ne cherchois qu'à m'esquiver , & j'entrai dans ma chambre , dans

la résolution inébranlable de m'enfuir de la maison , si Madame ne mettoit pas quelque ordre à mon embarras , comme elle me l'avoit promis.

J'appris dans le cours de la journée que Genevieve s'étoit mise au lit , & qu'elle étoit malade , qu'elle avoit eu des maux de cœur : accidents dont on fourioit en me les contant , & qu'on me venoit conter par préférence. Six ou sept personnes de la maison , & sur-tout les filles de Madame , vinrent me le dire en secret.

Pour moi , je me tus ; j'avois trop de souci pour m'amuser à babiller avec personne , & je restai tapi dans mon petit taudis jusqu'à sept heures du soir.

Je les comptai , car j'avois l'oreille attentive à l'horloge , parce que je voulois parler à Madame , qu'une légère migraine avoit empêché de sortir.

Je me préparois donc à l'aller trouver , quand j'entendis du bruit dans la maison : on montoit , on descendoit l'escalier avec un mouvement qui n'étoit pas ordinaire. Ah , mon Dieu ! disoit-on ; quel accident !

Ce fracas-là m'émut , & je sortis de ma chambre pour savoir ce que c'étoit.

Le premier objet que je rencontrai , ce fut un vieux valet-de-chambre de Monsieur , qui levait les mains au ciel en soupirant , qui pleuroit & qui s'écrioit : ah ! pauvre homme que je suis ! quelle perte ! quel malheur ! Qu'avez-vous donc , monsieur Dubois ? lui dis-je ; qu'est-il arrivé ?

Hélas ! mon enfant , dit-il , Monsieur est mort , & j'ai envie d'aller me jeter dans la rivière.

Je ne pris pas la peine de l'en dissuader , parce qu'il n'y avoit rien à craindre : il n'y avoit pas d'apparence qu'il voulût choisir l'eau pour son tombeau , lui qui en étoit l'ennemi juré : il y avoit peut-être plus de trente ans que le vieil ivrogne n'en avoit bu.

Au reste , il avoit raison de s'affliger ; la mort lui enlevait un bon chaland ; il étoit depuis quinze ans le pourvoyeur des plaisirs de son maître , qui le payoit bien , & qu'il voloit , disoit-on , par-dessus le marché.

Je le laissai donc sans douleur , moitié raisonnable & moitié bachique : il étoit plein de vin quand je lui parlai , & je courus m'instruire plus à fond de ce qu'il venoit de m'apprendre.

Rien n'étoit plus vrai que son rapport : une apoplexie venoit d'étouffer Monsieur. Il étoit seul dans son cabinet quand elle l'avoit surpris. Il n'avoit eu aucun secours , & un domestique l'avoit trouvé mort dans son fauteuil & devant son bureau , sur lequel étoit une lettre , ébauchée de quelques lignes gaillardes , qu'il écrivoit à une dame de bonne composition , autant qu'on en pouvoit juger ; car je crois que tout le monde dans la maison lut cette lettre , que Madame avoit prise dans le cabinet , & qu'elle laissa tomber de ses mains dans le désordre où la jettait ce spectacle effrayant.

Pour moi , il faut que je l'avoue franchement , cette mort subite m'épouvanta sans m'affliger :

peut-être même la trouvai-je venue bien à propos ; je respirai , & j'avois pour excuse de ma dureté là-dessus , que le défunt m'avoit menacé de la prison. Cela m'avoit alarmé , & sa mort me tiroit d'inquiétude , & mit le comble à la disgrâce où Genevieve étoit tombée dans mon cœur.

Hélas ! la pauvre fille ! le malheur lui en vouloit ce jour-là. Elle avoit entendu , aussi-bien que moi , le tintamarre qu'on faisoit dans la maison , & de son lit elle appella un domestique pour en savoir la cause.

Celui à qui elle s'adressa étoit un gros brutal , un de ces valets qui dans une maison ne tiennent jamais à rien qu'à leurs gages & qu'à leurs profits , & pour qui leur maître est toujours un étranger , qui peut mourir , périr , prospérer , sans qu'ils s'en soucient : tant tenu , tant payé , & attrape qui peut.

Je le peins ici , quoique cela ne soit pas fort nécessaire ; mais du moins , sur le portrait que j'en fais , on peut éviter de prendre des domestiques qui lui ressemblent.

Ce fut donc ce gros fournois-là qui vint à la voix de Genevieve qui l'appelloit , & qui , interrogé de ce que c'étoit que ce bruit qu'elle entendoit , lui dit : c'est que Monsieur est mort.

A cette brusque nouvelle , Genevieve , déjà indisposée , s'évanouit.

Sans doute que ce valet ne s'amusa pas à la secourir. Le petit coffret plein d'argent dont j'ai parlé , qui étoit encore sur la table , fixa son attention ; de sorte que dès ce moment le

coffret & lui disparurent : on ne les a jamais revus depuis , & apparemment qu'ils partirent ensemble.

Il nous reste encore d'autres malheurs : le bruit de la mort de Monsieur fut bientôt répandu ; on ne connoissoit pas ses affaires. Madame avoit vécu jusques là dans une abondance dont elle ne favoit pas la source , & dont elle jouissoit dans une quétude parfaite.

On l'en tira dès le lendemain : mille créanciers fondirent chez elle avec des Commissaires & toute leur suite. Ce fut un désordre épouvantable.

Les domestiques demandoient leurs gages , & pilloient ce qu'ils pouvoient , attendant de les recevoir.

La mémoire de Monsieur étoit maltraitée ; nombre de personnes ne lui épargnoient pas l'épithète de frippon. L'un disoit , il m'a trompé ; l'autre , je lui ai confié de l'argent , qu'en a-t-il fait ?

Ensuite , on insultoit à la magnificence de sa veuve : on ne la ménageoit pas en sa présence même , & elle se taisoit moins par patience que par consternation.

Cette Dame n'avoit jamais su ce que c'étoit que chagrin , & dans la triste expérience qu'elle en fit alors , je crois que l'étonnement où la jettoit son état , lui sauvoit la moitié de sa douleur.

Imaginez-vous ce que ce seroit qu'une personne qu'on auroit tout-à-coup transportée dans un pays affreux , dont tout ce qu'elle auroit vu ne

lui auroit pas donné la moindre idée : voilà comment elle se trouvoit.

Moi , qui n'avois pas été fâché de la mort de son mari , & qui dans le fond n'avois pas dû l'être , je réparerai bien cette insensibilité excusable par mon attendrissement pour sa femme. Je ne pus la voir sans pleurer avec elle ; il me sembloit que si j'avois eu des millions , je les lui aurois donnés avec une joie infinie ; aussi étoit-ce ma bienfaitrice.

Mais de quoi lui servoit que je fusse touché de son infortune ? C'étoit la tendre compassion de ses amis qu'il lui falloit alors , & non pas celle d'un misérable comme moi , qui ne pouvois rien pour elle.

Mais dans ce monde toutes les vertus sont déplacées , aussi-bien que les vices. Les bons & les mauvais cœurs ne se trouvent point à leur placée. Quand je ne me ferois pas soucier de la situation de cette Dame , elle n'y auroit rien perdu ; mon ingrate insensibilité n'eût fait tort qu'à moi. Celle de ses amis qu'elle avoit tant fêtés , la laissoit sans ressource , & mettoit le comble à ses maux.

Il en vint d'abord quelques-uns de ces indignes amis ; mais dès qu'ils virent le feu dans les affaires , & que la fortune de leur amie s'en alloit en ruine , ils courent encore , & apparemment qu'ils avertirent les autres , car il n'en revint plus.

Je passai la suite de ces tristes événements , le détail en seroit trop long.

Je ne demurai plus que trois jours dans  
la



la maison ; tous les domestiques furent renvoyés , à une femme-de-chambre près , que Madame n'avoit peut-être jamais autant aimée que les autres , à qui dans ce moment elle devoit tous ses gages , & qui pourtant ne voulut jamais la quitter.

Cette femme-de-chambre , c'étoit ce visage si indifférent dont j'ai parlé tantôt , sur qui j'avois évité de dire mon sentiment , & dont la physionomie étoit de si petite apparence.

La nature fait assez souvent de ces tricheries-là ; elle enterre je ne fais combien de belles ames sous de pareils visages : on n'y connoît rien , & puis , quand ces gens-là viennent à se manifester , vous voyez des vertus qui sortent de dessous terre.

Pour moi , pénétré , comme je l'ai dit , de tout ce que je voyois , j'allai me présenter à Madame , & lui vouai un service éternel , s'il pouvoit lui être utile.

Hélas ! mon enfant , me dit-elle , tout ce que je puis te répondre , c'est que je voudrois être en état de récompenser ton zèle ; mais tu vois ce que je suis devenue , & je ne fais pas ce que je deviendrai encore , ni ce qui me restera : ainsi je te défends de t'attacher à moi ; va te sauver ailleurs. Quand je t'ai mis auprès de mon neveu , je comptois avoir soin de toi ; mais , puisqu'aujourd'hui je ne puis rien , ne reste point , ta condition est trop peu de chose ; tâche d'en trouver une meilleure , & ne perds point courage , tu as un bon cœur qui ne demeurera pas sans récompense..

J'insistai , mais elle voulut absolument que je la quittasse , & je me retirai , en vérité fondant en larmes.

De là je me rendis à ma chambre pour y faire mon paquet : en y allant je rencontrai le Précepteur de mon petit maître qui escortoît déjà ses ballots. Son disciple pleuroit en lui disant adieu , & pleuroit tout seul. Je pris aussi congé du jeune enfant , qui s'écria d'un ton qui me fendit le cœur : Hé quoi ! tout le monde me quitte donc ?

Je ne repartis à cela que par un soupir ; je n'avois que cette réponse-là à ma disposition , & je sortis chargé de mon petit butin , sans dire gare à personne. Je pensai pourtant aller dire adieu à Genevieve ; mais je ne l'aimois plus , je ne faisois que la plaindre , & peut-être que dans la conjoncture où nous nous trouvions , il étoit plus généreux de ne me pas présenter à elle.

Mon dessein , au sortir de chez ma maîtresse , fut d'abord de m'en retourner à mon village , car je ne savois que devenir , ni où me placer.

Je n'avois pas de connoissance , point d'autre métier que celui de paysan : je savois parfaitement semer , labourer la terre , tailler la vigne , & voilà tout.

Il est vrai que mon séjour à Paris avoit effacé beaucoup de l'air rustique que j'y avois apporté ; je marchois d'assez bonne grace , je portois bien ma tête , & je mettois mon chapeau en garçon qui n'étoit pas un sot.

Enfin, j'avois déjà de la petite oie de ce qu'on appelle usage du monde : je dis du monde de mon espece , & c'en est un. Mais c'étoient là tous mes talents, joints à cette physionomie assez avenante que le Ciel m'avoit donnée , & qui jouoit sa partie avec le reste.

En attendant mon départ de Paris , dont je n'avois pas encore fixé le jour , je me mis dans une de ces petites auberges à qui le mépris de la pauvreté a fait donner le nom de gargotes.

Je vécus là deux jours avec des voituriers qui me parurent très-grossiers ; & c'est que je ne l'étois plus tant , moi.

Ils me dégoûtèrent du village. Pourquoi m'en retourner , me disois-je quelquefois ? Tout est plein ici de gens à leur aise , qui , aussi-bien que moi , n'avoient pour tout bien que la Providence. Ma foi , restons encore quelques jours ici , pour voir ce qui en fera : il y a tant d'aventures dans la vie ; il peut m'en échouer quelque bonne ; ma dépense n'est point ruineuse , je puis encore la soutenir deux ou trois semaines : à ce qu'il m'en coûte par repas , j'irai loin ; car j'étois sobre , & je l'étois sans peine. Quand je trouvois bonne chère , elle me faisoit plaisir ; je ne la regrettois pas quand je l'avois mauvaise : tout m'accommodoit.

Et ce sont là d'assez bonnes qualités dans un garçon qui cherche fortune avec cette humeur-là. Ordinairement il ne la cherche pas en vain ; le hasard est volontiers pour lui , les

soins lui réussissent , & j'ai remarqué que les gourmands perdent la moitié de leur temps à être en peine de ce qu'ils mangeront : ils ont là-dessus un souci machinal qui dissipe une grande partie de leur attention pour le reste.

Voilà donc mon parti pris de séjourner à Paris plus que je n'avois résolu d'abord.

Le lendemain de ma résolution , je commençai par aller m'informer de ce qu'étoit devenu la Dame de chez laquelle j'étois sorti , parce qu'elle auroit pu me recommander à quelqu'un. Mais j'appris qu'elle s'étoit retirée dans un couvent avec la généreuse femme-de-chambre dont j'ai parlé ; que ses affaires tournoient mal , & qu'à peine auroit-elle de quoi subsister dans l'obscurité le reste de ses jours.

Cette nouvelle me fit encore jeter quelques soupirs , car sa mémoire m'étoit chère ; mais il n'y avoit point de remède à cela , & tout ce que je pus imaginer de mieux pour me fourrer quelque part , ce fut d'aller chez un nommé Maître Jacques , qui étoit de mon pays , & à qui mon pere , quand je partis du village , m'avoit dit de faire ses compliments. J'en avois l'adresse , mais jusques-là je n'y avois pas songé.

Il étoit cuisinier dans une bonne maison , & me voilà en chemin pour l'aller trouver.

Je passois le Pont-Neuf entre sept & huit heures de matin , marchant fort vite à cause qu'il faisoit froid , & n'ayant dans l'esprit que mon homme.

Quand je fus près du cheval de bronze , je vis une femme enveloppée dans une écharpe

de gros taffetas uni, qui s'appuyois contre les grilles, & qui disoit : Ah ! je me meurs.

A ces mots que j'entendis, je m'approchai d'elle pour savoir si elle n'avoit pas besoin de secours : est-ce que vous vous trouvez mal, Madame ? lui dis-je. Hélas ! mon enfant, je n'en puis plus, me répondit-elle ; il vient de me prendre un grand étourdissement, & j'ai été obligée de m'appuyer ici.

Je l'examinai un peu pendant qu'elle me parloit, & je vis une face ronde qui avoit l'air d'être succulemment nourrie, & qui, à vue de pays, avoit coutume d'être vermeille quand quelqu'indisposition ne la ternissoit pas.

A l'égard de l'âge de cette personne, la rondeur de ce visage, sa blancheur & son embonpoint empêchoient qu'on ne pût bien décider.

Mon sentiment à moi fut qu'il s'agissoit d'une quarantaine d'années, & je me trompois, la cinquantaine étoit complete.

Cette écharpe de gros taffetas, sans façon, une cornette unie, un habit d'une couleur à l'avenant, & je ne fais qu'elle réforme dévote répandue sur toute cette figure, le tout soutenu d'une propreté tirée à quatre épingles, me firent juger que c'étoit une femme à Directeur : car elles ont presque par-tout la même façon de se mettre, ces sortes de femmes-là : c'est là leur uniforme, & il ne m'avoit jamais plu.

Je ne fais à qui il faut s'en prendre, si c'est à la personne ou à l'habit ; mais il me

semble que ces figures-là ont une austérité critique qui en veut à tout le monde.

Cependant, comme cette personne-ci étoit fraîche & regoutante, & qu'elle avoit une mire ronde, mine que j'ai toujours aimée, je m'inquiéterai pour elle, & lui aidant à se soutenir : Madame, lui dis-je, je ne vous laisserai point là si vous le voulez bien, & je vous offre mon bras pour vous reconduire chez vous ; votre étonnement peut revenir, & vous aurez besoin d'aide. Où demeurez-vous ?

Dans la rue de la Monnoie, mon enfant, me dit-elle, & je ne refuse point votre bras, puisque vous me l'offrez de si bon cœur ; vous me paraissez honnête garçon.

Vous ne vous trompez pas, repris-je en nous mettant en marche ; il n'y a que trois ou quatre mois que je suis sorti de mon village, & je n'ai pas encore eu le temps d'empirer & de devenir méchant.

Ce seroit bien dommage que vous le devinsiez jamais, me dit-elle en jettant sur moi un regard benévole, & dévotement languissant ; vous ne me semblez pas fait pour tomber dans un si grand malheur.

Vous avez raison, repris-je, Madame ; Dieu m'a fait la grace d'être simple & de bonne foi, & d'aimer les honnêtes gens.

Cela est écrit sur votre visage, me dit-elle, mais vous êtes bien jeune. Quel âge avez-vous ? Pas encore vingt ans, repris-je.

Et notez que pendant cette conversation nous cheminions d'une lenteur étonnante,

& que je la soulevois presque de terre, pour lui épargner la peine de se traîner.

Mon Dieu, mon fils, que je vous fatigue ! me disoit-elle. Non, Madame, lui répondis-je, ne vous gênez point, je suis ravi de vous rendre ce petit service. Je le vois bien, reprénoit-elle : mais dites-moi, mon cher enfant, qu'êtes-vous venu faire à Paris ? A quoi vous occupez-vous ?

A cette question je m'imaginai heureusement que cette rencontre pouvoit tourner à bien. Quand eile m'avoit dit que ce seroit dommage que je devinssé méchant, ses yeux avoient accompagné ce compliment de tant de bontés, d'un si grand air de douceur, que j'en avois tiré un bon augure : je n'envilageois pourtant rien de positif sur les suites que pouvoit avoir ce coup de hasard ; mais j'en espérois quelque chose sans savoir quoi.

Dans cette opinion je conçus aussi que mon histoire étoit très-bonne à lui raconter, & très-convenable.

J'avois refusé d'épouser une belle fille que j'aimois, qui m'aimoit & qui m'offroit ma fortune, & cela par un dégoût fier & pudique, qui ne pouvoit avoir frappé qu'une ame de bien & d'honneur. N'étoit-ce pas là un recit bien avantageux à lui faire ? & je le fis de mon mieux, d'une manière naïve, & comme on dit la vérité.

Il me réussit ; mon histoire lui plut tout-à-fait.

Le Ciel, me dit-elle, vous récompensera

d'une si honnête façon de penser. Mon garçon , je n'en doute pas , je vois que vos sentimens répondent à votre physionomie. Oh ! Madame , pour ma physionomie elle ira comme elle pourra , mais voilà de quelle humeur je suis pour le cœur.

Ce qu'il dit là est si ingénu ! dit-elle avec un souris benin. Ecoutez , mon fils , vous avez bien des graces à rendre à Dieu de ce cœur droit qu'il vous a donné ; c'est un don plus précieux que tout l'or du monde , un bien pour l'éternité : mais il faut le conserver ; vous n'avez pas d'expérience , & il y a tant de pièges à Paris pour votre innocence , sur-tout à l'âge où vous êtes. Ecoutez-moi ; c'est le Ciel apparemment qui a permis que je vous rencontraffe. Je vis avec une sœur que j'aime beaucoup , qui m'aime de même ; nous vivons retirées , mais à 'notre aise , grace à la bonté divine , & avec une cuisiniere âgée , qui est une honnête fille. Avant-hier nous nous défîmes d'un garçon qui ne nous convenoit point : nous avions remarqué qu'il n'avoit pas de religion ; aussi étoit-il libertin , & je suis sortie ce matin pour prier un Ecclésiastique de nos amis de nous en envoyer un qu'il nous avoit promis. Mais ce domestique a trouvé une maison qu'il ne veut pas quitter , parce qu'il est avec un de ses freres , & il ne tiendra qu'à vous de tenir sa place , pourvu que vous ayez quelqu'un qui nous réponde de vous.

Hélas ! Madame , sur ce pied-là , lui dis-je , je ne puis profiter de votre bonne volonté ,



car je n'ai personne ici qui me connoisse. Je n'ai été que dans la maison dont je vous ai parlé, où je n'ai fait ni bien ni mal. Madame y avoit pris de l'affection pour moi ; mais à cette heure elle est retirée dans un couvent ; je ne fais lequel , & cette bonne dame-là , avec un cuisinier de mon pays qui est ici , mais qui n'est pas digne de me présenter à des personnes comme vous , voilà toutes les cautions que j'ai. Si vous me donnez le temps de chercher la dame , je suis sûr que vous serez contente de son rapport. Pour Maître Jacques le cuisinier, ce qu'il vous dira de moi ira par-dessus le marché.

Mon enfant , me dit-elle , j'apperçois une sincérité dans ce que vous me dites , qui doit vous tenir lieu de répondant.

A ces mots nous nous trouvâmes à la porte : montez , montez avec moi , me dit-elle , je parlerai à ma sœur.

J'obéis , & nous entrâmes dans une maison où tout me parut bien étoffé , & dont l'arrangement & les meubles étoient dans le goût des habits de nos dévotes. Netteté , simplicité & propreté , c'est ce qu'on y voyoit.

On eût dit que chaque chambre étoit un oratoire ; l'envie d'y faire oraison y prenoit en y entrant : tout y étoit modeste & luisant , tout y invitoit l'ame à y goûter la douceur d'un saint recueillement.

L'autre sœur étoit dans son cabinet , qui , les deux mains sur les bras d'un fauteuil , s'y reposoit de la fatigue d'un déjeûné qu'elle ve-

noit de faire , & en attendoit la digestion en paix.

Les débris du déjeûné étoient là sur une petite table ; il avoit été composé d'une demi-bouteille de vin de Bourgogne presque toute bue , de deux œufs frais , & d'un petit pain au lait.

Je crois que ce détail n'ennuiera point ; il entre dans le portrait de la personne dont je parle.

Eh ! mon Dieu , ma sœur , vous avez été bien long-temps à revenir ; j'étois en peine de vous , dit celle qui étoit dans le fauteuil à celle qui entroit. Est-ce-là le domestique qu'on devoit nous donner ?

Non , ma sœur , reprit l'autre , c'est un honnête jeune homme que j'ai rencontré sur le Pont-Neuf , & sans lui je ne serois pas ici , car je viens de me trouver très-mal ; il s'en est aperçu en passant , & s'est offert pour m'aider à revenir à la maison.

En vérité , ma sœur , reprit l'autre , vous vous faites toujours des scrupules que je ne faurois approuver. Pourquoi sortir le matin pour aller loin sans prendre quelque nourriture , & cela parce que vous n'aviez pas entendu la Messe ? Dieu exige-t-il qu'on devienne malade ? Ne peut-on le servir sans se tuer ? Le servirez-vous mieux quand vous aurez perdu la santé , & que vous vous ferez mise hors d'état d'aller à l'Eglise ? Ne faut-il pas que notre piété soit prudente ? N'est-on pas obligé de ménager sa vie pour louer Dieu qui nous l'a donnée ,

le plus long-temps qu'il sera possible ? Vous êtes trop outrée, ma sœur, & vous devez demander conseil là-dessus.

Enfin, ma chere sœur, reprit l'autre, c'est une chose faite. J'ai cru que j'aurois assez de force : j'avois effectivement envie de manger un morceau en partant ; mais il étoit bien matin, & d'ailleurs j'ai craint que ce ne fût une délicatesse ; & si on ne hasardoit rien, on n'auroit pas grand mérite. Mais cela ne m'arrivera plus, car il est vrai que je m'incommoderois : je crois pourtant que Dieu a béni mon petit voyage, puisqu'il a permis que j'aie rencontré ce garçon que vous voyez. L'autre est placé ; il n'y a que trois mois que celui-ci est à Paris ; il m'a fait son histoire, je lui trouve de très-bonnes mœurs, & c'est assurément la Providence qui nous l'adresse : il veut être sage, & notre condition lui convient. Que dites-vous de lui ? Il prévient assez, répondit l'autre ; mais nous parlerons de cela quand vous aurez mangé : appelez Catherine, ma sœur, afin qu'elle vous apporte ce qu'il vous faut. Pour vous, mon garçon, allez dans la cuisine, vous déjeûnerez aussi.

A cet ordre je fis la révérence, & Catherine, qu'on avoit appelée, monta : on la chargea du soin de me rafraîchir.

Catherine étoit grande, maigre, mise blanchement, & portant sur sa mine l'air d'une dévotion revêche, en colere ardente ; ce qui lui venoit apparemment de la chaleur que son cerveau contractoit auprès du feu de sa cuisine

& de ses fourneaux , sans compter que le cerveau d'une dévote , & d'une dévote cuisiniere , est naturellement sec & brûlé.

Je n'en dirois pas tant de celui d'une pieuse : car il y a bien de la différence entre la véritable piété , & ce qu'on appelle communément dévotion.

Ces dévots fâchent le monde , & les gens pieux l'édifient : les premiers n'ont que les levres de dévotes , c'est le cœur qui l'est dans les autres. Les dévots vont à l'église simplement pour y aller , pour avoir le plaisir de s'y trouver , & les pieux pour y prier Dieu : ces derniers ont de l'humilité ; les dévots n'en veulent que dans les autres. Les uns font de vrais serviteurs de Dieu , les autres n'en ont que la contenance. Faire oraison , pour se dire *je la fais* ; porter à l'église des livres de dévotion pour les manier , les ouvrir & les lire ; se retirer dans un coin , s'y tapir , pour y jouir superbement d'une posture de méditatifs , s'exciter à des transports pieux , afin de croire qu'on a une ame bien distinguée , si on en attrape : en sentir en effet quelques-uns que l'ardente vanité d'en avoir a fait naître ; & que le diable , qui ne les laisse manquer de rien pour les tromper , leur donne ; revenir de là tout gonflé de respect pour soi-même & d'une orgueilleuse pitié pour les ames ordinaires ; s'imaginer ensuite qu'on a acquis le droit de se délasser de ses saints exercices par mille petites molleses qui soutiennent une santé délicate.

Tels sont ceux que j'appelle des dévots , de la dévotion desquels le malin esprit a tout le profit , comme on le voit bien.

A l'égard des personnes véritablement pieuses , elles sont aimables pour les méchants même , qui s'en accommodent bien mieux que de leurs pareils ; car le plus grand ennemi du méchant est celui qui lui ressemble.

Voilà , je pense , de quoi mettre mes pensées sur les dévots à l'abri de toute censure.

Revenons à Catherine , à l'occasion de qui j'ai dit tout cela.

Catherine donc avoit un trousseau de clefs à sa ceinture , comme une Tourière de couvent. Apportez des œufs frais à ma sœur , qui est à jeun à l'heure qu'il est , lui dit mademoiselle Haberd , sœur aînée de celle avec qui j'étois venu , & menez ce garçon dans votre cuisine pour lui faire boire un coup. Un coup ! répondit Catherine d'un ton brusque & pourtant de bonne humeur ; il en boira bien deux à cause de sa taille. Et tous les deux à votre santé , madame Catherine , lui dis-je. Bon , reprit-elle , tant que je me porterai bien , ils ne me feront pas de mal. Allons , venez , vous m'aidez à faire cuire mes œufs.

Eh , non , Catherine , ce n'est pas la peine , dit mademoiselle Haberd la cadette : donnez-moi le pot de confitures , ce sera assez. Mais , ma sœur , cela ne nourrit point , dit l'aînée : les œufs me gonfleroient , dit la cadette , & puis ma sœur par-ci , ma sœur par-là. Catherine d'un geste sans appel , décida pour les

œufs en s'en allant , à cause , dit-elle , qu'un déjeûné n'étoit pas un dessert.

Pour moi , je la suivis dans sa cuisine , où elle me mit aux mains , avec un reste de ragoût de la veille & des volailles froides , une bouteille de vin presque pleine & du pain à discrétion.

Ah , le bon pain ! je n'en ai jamais mangé de meilleur , de plus blanc , de plus ragoûtant : il faut bien des attentions pour faire un pain comme celui-là ; il n'y avoit qu'une main dévote qui pût l'avoir pétri ; aussi étoit-il de la façon de Catherine.

Oh , l'excellent repas que je fis ! La vue seule de la cuisine donnoit appétit de manger ; tout y faisoit entrer en goût.

Mangez , me dit Catherine en se mettant après ses œufs frais ; Dieu veut qu'on vive. Voilà de quoi faire sa volonté , lui dis-je , & par-dessus le marché , j'ai grande faim. Tant mieux , reprit-elle : mais , dites-moi , êtes-vous retenu ? Restez-vous avec nous ? Je l'espère ainsi , répondis-je , & je serois bien fâché que cela ne fût pas ; car je m'imagine qu'il fait bon sous votre direction , madame Catherine : vous avez l'air si avenant , si raisonnable. Eh , eh ! reprit-elle ; je fais du mieux que je peux : que le Ciel nous assiste ; chacun a ses fautes , & je n'en chomme pas ; & le pis est , c'est que la vie se passe , & que plus l'on va , plus on se crotte ; car le diable est toujours après nous , l'Eglise le dit ; mais on bataille. Au surplus , je suis bien-aîse que nos Demoiselles vous prennent ;

car vous me paroissez de bonne amitié. Hélas ! tenez , vous ressemblez comme deux gouttes d'eau à défunt Baptiste , que j'ai pensé épouser , qui étoit bien le meilleur enfant , & beau garçon comme vous : mais ce n'est pas là ce que j'y regardois , quoique cela fasse toujours plaisir. Dieu nous l'a ôté ; il est le maître , il n'y a point à le contrôler ; mais vous avez toute son apparence , vous parlez tout comme lui. Mon Dieu , qu'il m'aimoit ! Je suis bien changée depuis , sans ce que je changerai encore : je m'appelle toujours Catherine , mais ce n'est plus de même.

Ma foi , lui dis-je , si Baptiste n'étoit pas mort , il vous aimeroit encore : car moi , qui lui ressemble , je n'en ferois pas à deux fois. Bon , bon , me dit-elle en riant ; je suis encore un bel objet : mangez , mon fils , mangez. Vous direz mieux quand vous m'aurez regardée de plus près , je ne vaud plus rien qu'à faire mon salut , & c'est bien de la besogne : Dieu veuille que je l'acheve.

En disant ces mots , elle tira ses œufs , que je voulus porter en haut.

Non , non , me dit-elle , déjeûnez en repos , afin que cela vous profite : je vais voir un peu ce qu'on pense de vous là-haut ; je crois que vous êtes notre fait , & j'en dirai mon avis. Nos Demoiselles sont ordinairement dix ans à savoir ce qu'elles veulent , & c'est moi qui ai la peine de vouloir pour elles. Mais ne vous embarrassez pas , j'aurai soin de tout ; je me plais à servir mon prochain , & c'est ce qu'on nous recommande au prône.

Je vous rends mille graces , madame Catherine , lui dis-je ; & sur-tout , souvenez-vous que je suis un prochain qui ressemble à Baptiste. Mais mangez donc , me dit-elle , c'est le moyen de lui ressembler long-temps en ce monde : j'aime un prochain qui dure , moi. Eh je vous assure que votre prochain aime à durer , lui dis-je en la saluant d'un rouge bord que je bus à sa santé.

Ce fut là le premier essai que je fis du commerce de madame Catherine , des discours de laquelle j'ai retranché une centaine de Dieu soit béni & que le Ciel nous assiste , qui servoient tantôt de refrain , tantôt de véhicule à ses discours.

Apparemment que cela faisoit partie de sa dévotion verbale ; mais peu m'importoit : ce qui est de sûr , c'est que je ne déplais point à la bonne dame , non plus qu'à ses maîtresses , sur-tout à la demoiselle Haberd la cadette , comme on le verra dans la suite.

J'achevai de déjeuner en attendant la réponse que m'apporteroit Catherine , qui descendit bientôt , & qui me dit : Allons , notre ami , il ne vous manque plus que votre bonnet de nuit , attendu que votre gîte est ici.

Le bonnet de nuit , nous l'aurons bientôt , lui dis-je : pour mes pantoufles , je les porte actuellement. Fort bien , mon gaillard , me dit-elle ; allez donc querir vos hardes , afin de revenir dîner : pendant que vous déjeûniez , vos gages couroient , c'est moi qui l'ai conclu. Courent-ils en bon nombre , repris-je ? Oui , oui ,



me dit-elle en riant : je t'entends bien , & ils vont un train fort honnête. Je m'en fie bien à vous , répondis-je ; je ne veux pas seulement y regarder , & je vais gager que je suis mieux que je ne mérite , grace à vos bons soins.

Ah , le bon Apôtre ! me dit-elle , toute réjouie de la franchise que je mettois dans mes louanges. C'est Baptiste tout revenu : il me semble que je l'entends. Alerte , alerte , j'ai mon diné à faire , ne m'amuse pas , laisse-moi travailler , & cours chercher ton équipage : es-tu revenu : Autant vaut , lui dis-je en sortant , j'aurai bientôt fait ; il ne faut point de mulets pour amener mon bagage : & cela dit , je me rendis à mon auberge.

Je fis pourtant en chemin quelques réflexions pour sçavoir si je devois entrer dans cette maison. Mais , me disois-je , je ne cours aucun risque , il n'y aura qu'à déloger si je ne suis pas content : en attendant , le déjeuner m'est de bon augure ; il me semble que la dévotion de ces gens-ci ne compte pas ses morceaux , & n'est pas entêtée d'abstinence. D'ailleurs , toute la maison me fait bonne mine : on n'y hait pas les gros garçons de mon âge ; je suis déjà dans la faveur de la cuisinière : voilà déjà mes quatre repas de sûrs , & le cœur me dit que tout ira bien : courage.

Je me trouvai à la porte de mon auberge en raisonnant ainsi : je n'y devois rien que le bon soir à mon hôtesse , & puis je n'avois qu'à décamper avec mon paquet.

Je fus de retour à la maison au moment

qu'on alloit se mettre à table. Malepeste ! le succulent petit dîner ! Voilà ce qu'on appelle du potage , sans parler d'un petit plat de rôti d'une finesse , d'une cuisson si parfaite ! Il falloit avoir l'ame bien à l'épreuve du plaisir que peuvent donner les bons morceaux , pour ne pas donner dans le péché de friandise en mangeant de ce rôti-là , & puis de ce ragoût : car il y en avoit un d'une délicatesse d'assaisonnement que je n'ai jamais rencontré nulle part. Si l'on mangeoit au Ciel , je ne voudrois pas y être mieux servi. Mahomet , de ce repas là , en auroit pu faire une des joies de son paradis.

Nos Dames ne mangeoient point de bouilli , il ne faisoit que paroître sur la table , & puis on l'ôtoit pour le donner aux pauvres.

Catherine , à son tour , s'en passoit , disoit-elle , par charité pour eux , & je consentis sur le champ à devenir aussi charitable qu'elle. Rien n'est tel que le bon exemple.

Je fus depuis que mon devancier n'avoit pas eu , comme moi , part à l'aumône , parce qu'il étoit trop libertin pour mériter de la faire , & pour être réduit au rôti & au ragoût.

Je ne fais pas au reste comment nos deux sœurs faisoient en mangeant ; mais assurément c'étoit jouer des gobelets que de manger ainsi.

Jamais elles n'avoient d'appétit , du moins on ne voyoit point celui qu'elles avoient : il escamotoit les morceaux ; ils dispaçoient sans qu'il parût presque y toucher.

On voyoit ces Dames se servir négligemment de leurs fourchettes : à peine avoient-elles la force d'ouvrir la bouche. Elles jetoient des regards indifférens sur ce bon vivre. Je n'ai point de goût aujourd'hui, ni moi non plus : je trouve tout fade, & moi tout trop salé.

Ces discours-là me jettoient de la poudre aux yeux ; de maniere que je croyois voir les créatures les plus dégoûtées du monde, & cependant le résultat de tout cela étoit que les plats se trouvoient si considérablement diminués quand on desservoit, que je ne savois les premiers jours comment ajuster tout cela.

Mais je vis à la fin de quoi j'avois été la dupe : c'étoit de ces airs de dégoût que marquoient nos maîtresses, & qui m'avoient caché la sourde activité de leurs dents.

Et le plus plaisant, c'est qu'elles s'imaginoient elles-mêmes être de très-petites & de très-sobres mangeuses ; & comme il n'étoit pas décent que des dévotes fussent gourmandes ; qu'il faut se nourrir pour vivre, & non pas vivre pour manger ; que, malgré cette maxime raisonnable & chrétienne, leur appétit glouton ne vouloit rien perdre, elles avoient trouvé le secret de le laisser faire sans tremper dans sa gloutonnerie ; & c'étoit par le moyen de ces apparences de dédain pour les viandes ; c'étoit par l'indolence avec laquelle elles y touchoient, qu'elles se persuadoient être sobres, en se conservant le plaisir

de ne pas l'être : c'étoit là faveur de cette finerie que leur dévotion laissoit innocemment le champ libre à l'intempérance.

Il faut avouer que le diable est bien fin , mais aussi que nous sommes bien fots.

Le dessert fut à l'avenant du repas : confitures seches & liquides , & sur le tout de petites liqueurs pour aider à faire la digestion , & pour ravigoter ce goût si mortifié.

Après quoi Mademoiselle Haberd l'aînée disoit à la cadette : allons , ma sœur , remercions Dieu. Cela est bien juste , répondoit l'autre , avec une plénitude de reconnoissance qu'alors elle auroit assurément eu tort de disputer à Dieu.

Cela est bien juste , disoit-elle donc ; & puis les deux sœurs se levant de leurs sieges avec un recueillement qui étoit de la meilleure foi du monde , & qu'elles croyoient aussi méritoire que légitime , elles joignoient posément les mains pour faire une prière commune , où elles se répondoient par versets l'une à l'autre avec des tons que le sentiment de leur bien-être rendoit extrêmement pathétiques.

Ensuite on ôtoit le couvert : elles se laissoient aller dans un fauteuil , dont la mollesse & la profondeur invitoient au repos ; & là on s'entretenoit de quelques réflexions qu'on avoit faites d'après de saintes lectures , ou bien d'un sermon du jour ou de la veille , dont elles trouvoient le sujet admirablement convenable pour Monsieur ou pour Madame une telle.

Ce sermon-là n'étoit fait que pour eux ,

l'avarice , l'amour du monde , l'orgueil & d'autres imperfections y avoient si bien été débattues.

Mais , disoit une , comment peut-on assister à la sainte parole de Dieu , & n'en pas revenir avec le dessein de se corriger ? Ma sœur , comprenez-vous quelque chose à cela ?

Madame une telle , qui pendant le carême est venue assidument au sermon , comment l'entend-elle : Car je lui vois toujours le même air de coquetterie. Et à propos de coquetterie ; mon Dieu , que je fus scandalisée l'autre jour de la maniere indécente dont Mademoiselle \*\* étoit vêtue ! Peut-on venir à l'église en cet état-là ? Je vous dirai qu'elle me donna une distraction , dont je demande pardon à Dieu , & qui m'empêcha de dire mes prières. En vérité , cela est effroyable.

Vous avez raison , ma sœur , répondoit l'autre ; mais quand je vois de pareilles choses ; je baisse les yeux , & la colere que j'en ai fait que je refuse de les voir , & que je loue Dieu de la grace qu'il m'a faite de m'avoir du moins préservée de ces péchés-là , en le priant de tout mon cœur de vouloir bien éclairer de sa grace les personnes qui les commettent.

Vous me direz : comment avez-vous su ces entretiens , où le prochain essuyoit la digestion de ces Dames ?

C'étoit en ôtant la table , en rangeant dans la chambre où elles étoient.

Mademoiselle Haberd la cadette , après que j'eus desservi , m'appella comme je m'en allois dîner ; & me parlant assez bas , à cause d'un léger assoupissement qui commençoit à clore les yeux de sa sœur , me dit ce que vous verrez dans la seconde Partie de cette Histoire.

*Fin de la premiere Partie.*

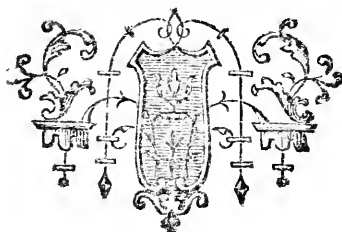
LE PAYSAN  
PARVENU, <sup>1</sup>  
OU LES  
MÉMOIRES  
DE M. \*\*\*.

*Par M. DE MARIVAUX.*

---

SECONDE PARTIE.

---



A R O U E N ,

Chez PIERRE MACHUEL , rue  
Ganterie , Hôtel S. Wandrille.



M. D C C. L X X X I I .

A V E C P E R M I S S I O N .







LE PAYSAN  
PARVENU,  
OU LES  
MÉMOIRES  
DE M. \*\*\*.

---

SECONDE PARTIE.



'AI dit dans la première Partie de ma vie que mademoiselle Haberd la cadette m'appella pendant que sa sœur s'endormoit.

Mon fils , me dit-elle , nous vous retenons ; j'y ai fait consentir ma sœur , & je lui ai répondu de votre sagesse ; car je crois que votre physionomie & vos discours ne m'ont point trompée ; ils m'ont donné de l'amitié pour vous , & j'espère que vous la mé-

II. Partie.

A

riterez. Vous ferez avec Catherine , qui est une bonne & vertueuse fille , & qui m'a paru aussi vous voir de bon œil ; elle vous dira de quoi nous sommes convenues pour vous : je pense que vous aurez lieu d'être content , & peut-être dans les suites le ferez-vous encore davantage , c'est moi qui vous en assure. Allez , mon fils , allez dîner , soyez toujours aussi honnête garçon que vous le paroissez ; comptez que je vous estime , & que je n'oublierai point avec quel bon cœur vous m'avez secourue ce matin dans ma foiblesse.

Il y a des choses dont on ne peut rendre ni l'esprit ni la manière , & je ne saurois donner une idée bien complete , ni de tout ce que signifioit le discours de mademoiselle Harberd , ni de l'air dont elle me le tint. Ce qui est de sûr , c'est que son visage , ses yeux , son ton disoient encore plus que ses paroles , ou du moins ajoutaient beaucoup au sens naturel de ses termes , & je crus y remarquer une bonté , une douceur affectueuse , une prévenance pour moi qui auroient pu n'y pas être , & qui me surprirent en me rendant curieux de ce qu'elles vouloient dire.

Mais en attendant , je la remerciai presque dans le même goût , & je lui répondis avec une abondance de cœur qui auroit mérité correction , si mes remarques n'avoient pas été justes ; & apparemment qu'elles l'étoient , puisque ma façon de répondre ne déplut point. Vous verrez dans les suites où cela nous conduira.

Je faisois ma révérence à mademoiselle Ha-

berd pour descendre dans la cuisine , quand un Ecclésiastique entra dans la chambre.

C'étoit le Directeur ordinaire de ces Dames : je dis ordinaire , parce qu'elles étoient amies de plusieurs autres Ecclésiastiques qui leur rendoient visite , & avec qui par surcroît , elles s'entretenoient aussi des affaires de leur conscience.

Pour celui-ci , il en avoit la direction en chef ; c'étoit l'arbitre de leur conduite.

Encore une fois , que tout ce que je dis là ne scandalise personne , & n'induisse pas à penser que je raille indistinctement l'usage où l'on est de donner sa conscience à gouverner à ce qu'on appelle des Directeurs , & de les consulter sur toutes ses actions.

Cet usage est sans doute louable & saint en lui-même , c'est bien fait de le suivre quand on le suit comme il faut , & ce n'est pas de cela dont je badine : mais il y a des minuties dont les Directeurs ne devroient pas se mêler aussi sérieusement qu'ils le font , & je ris de ceux qui portent leur direction jusques-là.

Ce Directeur-ci étoit un assez petit homme , mais bien fait dans sa taille un peu ronde : il avoit le teint frais d'une fraîcheur reposée , l'œil vif , mais de cette vivacité qui n'a rien d'étourdi ni d'ardent.

N'avez-vous jamais vu de ces visages qui annoncent dans ceux qui les ont je ne fais quoi d'accommodant , d'indulgent & de consolant pour les autres , & qui sont comme les ga-

rants d'une ame remplie de douceur & de charité.

C'étoit là positivement la mine de notre Directeur.

Du reste , imaginez-vous de courts cheveux , dont l'un ne passe pas l'autre , qui siéent on ne peut pas mieux , & qui se relevent en demi-boucles autour des joues par un tour qu'ils prennent naturellement , & qui ne doit rien au soin de celui qui les porte ; joignez à cela des levres assez vermeilles , avec de belles dents , qui ne sont belles & blanches à leur tour , que parce qu'elles se trouvent heureusement ainsi sans qu'on y touche.

Tels étoient les agréments , soit dit innocents , de cet Ecclésiastique , qui , dans ses habits , n'avoit pas oublié que la Religion même veut qu'on observe sur soi une propreté modeste , afin de ne choquer les yeux de personne : il excédoit seulement un peu de cette propreté de devoir , mais il est difficile d'en trouver le point bien juste ; de sorte que notre Ecclésiastique , contre son intention sans doute , avoit été jusqu'à l'ajustement.

Mademoiselle Haberd l'ainée , qui s'étoit assoupie , devina plus son arrivée qu'elle ne l'entendit ; car il ne fit pas grand bruit en entrant ; mais une dévote en pareil cas a l'ouïe bien subtile.

Celle-ci se réveilla sur le champ , en souriant de la bonne fortune qui lui venoit en dormant ; j'entends une bonne fortune toute spirituelle.

Cet Ecclésiastique , pour qui j'étois un visage nouveau , me regarda avec assez d'attention.

Est-ce là votre domestique , Mesdames ! leur dit-il. Oui , Monsieur , c'est un garçon que nous avons d'aujourd'hui , répondit l'ainée , & c'est un service qu'il a rendu à ma sœur qui en est cause.

Là-dessus elle se mit à lui conter ce qui m'étoit arrivé avec sa cadette ; & moi je jugeai à propos de sortir pendant l'histoire.

Quand je fus au milieu de l'escalier , songeant aux regards que ce Directeur avoit jetés sur moi , il me prit envie de savoir ce qu'il en diroit : Catherine m'attendoit pourtant dans sa cuisine ; mais n'importe , je remontai doucement l'escalier. J'avois fermé la porte de la chambre , & j'en approchai mon oreille le plus près qu'il me fut possible.

Mon aventure avec mademoiselle Haberd la cadette fut bientôt racontée : de temps en temps je regardois à travers la serrure , & de la manière dont le Directeur étoit placé , je voyois son visage en plein , aussi-bien que celui de la sœur cadette.

Je remarquai qu'il écoutoit le récit qu'on lui faisoit d'un maintien froid , pensif & tirant sur l'austère.

Ce n'étoit plus cette physionomie si douce , si indulgente qu'il avoit quand il est entré dans la chambre ; il ne faisoit pas encore la mine , mais je devinois qu'il alloit la faire , & que mon aventure alloit devenir un cas de conscience.

Quand il eut tout entendu , il baissa les yeux en homme qui va porter un jugement de conséquence , & donner le résultat d'une réflexion profonde.

Et puis : vous avez été bien vite , Mesdames , dit-il en les regardant toutes deux avec des yeux qui rendoient le cas grave & important , & qui dispofoient mes maîtresses à le voir presque traiter de crime.

A ces premiers mots , qui ne me surprirent point , car je ne m'attendois pas à mieux , la sœur cadette rougit , prit un air embarrassé , mais à travers lequel on voyoit du mécontentement.

Vous avez été bien vite , reprit-il encore une fois. Eh ! quel mal peut-il y avoir là-dedans , reprit cette cadette d'un ton à demi timide & révolté , si c'est un honnête garçon , comme il y a lieu de le penser ? Il a besoin de condition , je le trouve en chemin , il me rend un service , il me reconduit ici , il nous manque un domestique , & nous le prenons : quelle offense peut-il y avoir là contre Dieu ? J'ai cru faire au contraire une action de charité & de reconnoissance.

Nous le savons bien , ma sœur , répondit l'ainée ; mais n'importe , puisque Monsieur , qui est plus éclairé que nous , n'approuve pas ce que nous avons fait , il faut se rendre. A vous dire la vérité , tantôt quand vous m'avez parlé de garder ce jeune homme , il me semble que j'y ai senti quelque répugnance ; j'ai eu un pressentiment que ce ne seroit pas l'avis de Mon-

seur , & Dieu fait que j'ai remis le tout à sa décision.

Ce discours ne persuadoit pas la cadette , qui n'y répondoit que par des mines qui disoient toujours , je n'y vois point de mal.

Le Directeur avoit laissé parler l'ainée sans l'interrompre , & sembloit même un peu piqué de l'obstination de l'autre.

Prenant pourtant un air tranquille & benin : ma chere Demoiselle , écoutez-moi , dit-il à la cadette , vous savez avec quelle affection particulière je vous donne mes conseils à toutes deux.

Ces dernières paroles , à toutes deux , furent partagées de façon que la cadette en avoit pour le moins les trois quarts & demi pour elle , & ce ne fut même que par réflexion subite qu'il en donna le reste à l'ainée ; car dans son premier mouvement l'homme saint n'avoit point du tout songé à elle.

Vraiment , dit l'ainée qui sentit cette inégalité de partage , & l'oubli qu'on avoit d'abord fait d'elle : vraiment , Monsieur , nous savons bien que vous nous considérez toutes deux l'une autant que l'autre , & que votre piété n'admet point de préférence , comme cela est juste.

Le ton de ce discours fut un peu aigre , quoique prononcé en riant , de peur qu'on n'y vît de la jalousie.

Hélas ! ma sœur , reprit la cadette un peu vivement , je ne l'entends pas autrement non plus ; & quand même Monsieur seroit plus attaché à vous qu'à moi , je n'y trouverois rien à redire , il vous rendroit justice ; il con-

noît le fond de votre ame , & les graces que Dieu vous fait , & vous êtes assurément bien plus digne de son attention que moi.

Mes cheres sœurs , leur répondit là - dessus cet Ecclésiastique , qui voyoit que ce petit débat venoit par sa faute , ne vous troublez point , vous m'êtes égales devant Dieu , parce que vous l'aimez également toutes deux ; & si mes soins avoient à se fixer plus sur l'une que sur l'autre , ce seroit en faveur de celle que je verrois marcher le plus lentement dans la voie de son salut ; sa foiblesse m'y attacheroit davantage , parce qu'elle auroit plus besoin de secours : mais , graces au Ciel , vous marchez toutes deux du même pas , aucune de vous ne reste arriere , & ce n'est pas de cela dont il s'agit. Nous parlons du jeune homme que vous avez retenu , ( cette jeunesse lui tenoit au cœur ; ) vous n'y voyez point de mal , j'en suis persuadé ; mais daignez m'entendre.

Là , il fit une petite pose comme pour se recueillir.

Et puis continuant : Dieu , par sa bonté , ajouta-t-il , permet souvent que ceux qui nous conduisent aient des lumieres qu'il nous refuse , & c'est afin de nous montrer qu'il ne faut pas nous en croire , & que nous nous égarerions si nous n'étions pas dociles.

De quelle conséquence est-il , me dites-vous , d'avoir retenu ce garçon qui paroît sage ? D'une très-sérieuse conséquence.

Premierement , c'est avoir agi contre la prudence humaine : car enfin , vous ne le connois-



sez que de l'avoir rencontré dans la rue. Sa physionomie vous paroît bonne , & je le veux : chacun a ses yeux là - dessus , & les miens ne lui sont pas tout-à-fait aussi favorables ; mais je vous passe cet article. Hé bien , depuis quand , sur la seule physionomie , confie-t-on son bien & sa vie à des inconnus ? Quand je dis son bien & sa vie , je n'exagere pas à votre égard. Vous n'êtes que trois filles toutes seules dans une maison ; que ne risquez-vous pas si cette physionomie vous trompe , si vous avez affaire à un aventurier , comme cela peut arriver ? Qui vous a répondu de ses mœurs , de sa religion , de son caractère ? Un fripon ne peut-il pas avoir la mine d'un honnête homme ? A Dieu ne plaise que je le soupçonne de l'être , un fripon : la charité veut qu'on pense à son avantage ; mais la charité ne doit pas aller jusqu'à l'imprudence , & c'en est une que de s'y fier comme vous faites.

Ah ! ma sœur , que ce que Monsieur dit est sensé ! s'écria l'aînée à cet endroit. Effectivement , ce garçon a d'abord quelque chose qui prévient ; mais Monsieur a raison pourtant , à présent que j'y songe ; il a un je ne sais quoi dans le regard qui a pensé m'arrêter , moi qui vous parle.

Encore un mot , ajouta l'Ecclésiastique en l'interrompant : vous approuvez ce que j'ai dit , & ce n'est pourtant rien en comparaison de ce que j'ai à vous dire.

Ce garçon est dans la première jeunesse , il a l'air hardi & dissipé ; vous n'êtes pas en-

core dans un âge à l'abri de la censure ; ne craignez-vous point les mauvaises pensées qui peuvent venir là-dessus à ceux qui le verront chez vous ? Ne savez-vous pas que les hommes se scandalisent aisément , & que c'est un malheur terrible que d'induire son prochain au moindre scandale ? Ce n'est point moi qui vous le dis , c'est l'Evangile : d'ailleurs , mes cheres sœurs , car il faut tout dire , nous-mêmes ne sommes-nous pas foibles ? Que faisons-nous dans la vie , que combattre incessamment contre nous , que tomber , que nous relever ? Je dis dans les moindres petites choses ; & cela ne doit-il pas nous faire trembler ? Ah ! croyez-moi , n'allons point dans l'affaire de notre salut chercher de nouvelles difficultés à vaincre ; ne nous exposons point à de nouveaux sujets de foiblesse. Cet homme-ci est trop jeune ; vous vivriez avec lui , vous le verriez presque à tout moment ; la racine du péché est toujours en nous , & je me défie déjà ( je suis obligé de vous le dire en conscience ) , je me défie déjà de la bonne opinion que vous avez de lui , de cette affection obstinée que vous avez déjà prise pour lui : elle est innocente ; le fera-t-elle toujours ? Encore une fois , je m'en méfie. J'ai vu mademoiselle Haberd , ajouta-t-il en regardant la sœur cadette , n'être pas contente des sentiments que j'ai d'abord marqués là-dessus : d'où vient cet entêtement dans son sens , cet éloignement pour mes idées , elle que je n'ai jamais vu résister un instant aux conseils que ma conscience m'a

dictés pour la sûreté de la sienne ? Je n'aime point cette disposition d'esprit-là , elle m'est suspecte ; on diroit que c'est un piège que le démon lui tend ; & dans cette occurrence je suis obligé de vous exhorter à renvoyer ce jeune homme , dont la mine , au surplus , ne me revient point autant qu'à vous , & je me charge de vous donner un domestique de ma main : c'est un peu d'embarras pour moi , mais Dieu m'inspire de le prendre , & je vous conjure en son nom de vous laisser conduire. Me le promettez-vous ?

Pour moi , Monsieur , dit l'ainée avec un entier abandon à ses volontés , je vous réponds que vous êtes le maître , & vous verrez quelle est ma soumission ; car dès cet instant je m'engage à n'exiger aucun service du jeune homme en question , & je ne doute pas que ma sœur ne m'imité.

En vérité , reprit la cadette avec un visage presqu'allumé de colere , je ne fais comment prendre tout ce que j'entends. Voilà déjà ma sœur liguée contre moi , la voilà charmée du tort imaginaire qu'on me donne , & ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle est de cette façon-là à mon égard , puisqu'il faut le dire , & que la manière dont on me parle m'y force. Elle ne doute pas , dit-elle , que je ne me conforme à sa conduite , eh ! je n'ai jamais fait autre chose depuis que nous vivons ensemble ; il a toujours fallu plier sous elle pour avoir la paix : Dieu fait , sans reproche , combien de fois je lui ai sacrifié ma volonté , qui n'avoit pour-

tant point d'autre défaut que de n'être pas la  
fiemme , & franchement je commence à me  
lasser de cette sujétion , que je ne lui dois point.  
Oui , ma sœur , vous ferez de ce que je vous  
dis l'usage qu'il vous plaira ; mais vous avez  
l'humeur haute , & c'est de cette humeur-là dont  
il feroit à propos que Monsieur s'alarmât pour  
vous , & non pas de l'action que j'ai faite en  
amenant ici un pauvre garçon à qui j'ai peut-  
être obligation de la vie ; & qu'on veut que  
j'en récompense en le chassant après que nous  
lui avons toutes deux donné parole de le garder.  
Monsieur m'objecte qu'il n'a point de répon-  
dant ; mais ce jeune homme m'a dit qu'il en  
trouveroit si nous en voulions : ainsi cette ob-  
jection tombe. Quant à moi , à qui il a rendu  
un si grand service , je ne lui dirai point de  
s'en aller , ma sœur , je ne saurois.

Hé bien , ma sœur , reprit l'ainée , je me char-  
ge , si vous me le permettez , de le congédier  
pour vous , sans que vous vous en mêliez , avec  
promesse de ma part de réparer mes hauteurs  
passées par une condescendance entière pour vos  
avis , quoique vous ne soyez que ma cadette. Si  
vous aviez eu la charité de m'avertir de mes  
défauts , je m'en serois peut-être corrigée , avec  
l'aide de Dieu & des prières de Monsieur , qui  
ne m'a pourtant jamais reprise de cette hauteur  
dont vous parlez ; mais comme vous avez plus  
d'esprit qu'une autre , plus de pénétration , vous  
ne sauriez vous être trompée , & je suis bien-  
heureuse que vous apperceviez en moi ce qui  
est échappé à la prudence de Monsieur même.

Je ne suis pas venu ici , dit alors l'Ecclésiastique en se levant d'un air dépité , pour semer la zizanie entre vous , Mademoiselle : & dès que je laisse subsister les défauts de mademoiselle votre sœur ; que je ne suis pas assez éclairé pour les voir ; que d'ailleurs mes avis sur votre conduite ne vous paroissent pas justes , je conclus que je vous suis inutile , & qu'il faut que je me retire.

Comment , Monsieur , vous retirer ! s'écria l'ainée. Ah , Monsieur ! mon salut m'est encore plus cher que ma sœur , & je sens bien qu'il n'y a qu'avec un aussi saint homme que vous que je le puis faire. Vous retirer , mon Dieu ! Non , Monsieur , c'est d'avec ma sœur qu'il faut que je me retire. Nous pouvons vivre séparément l'une de l'autre ; elle n'a que faire de moi , ni moi d'elle : qu'elle reste , je lui cede cette maison-ci , & je vais de ce pas m'en chercher une autre , où j'espère de votre piété que vous voudrez bien me continuer les visites que vous nous rendez ici. Eh ! juste Ciel ! où en sommes-nous ?

L'Ecclésiastique ne répondit rien à ce dévot & même tendre emportement qu'on marquoit en sa faveur. Ne conserver que l'ainée , c'étoit perdre beaucoup. Il me sembla qu'il étoit extrêmement embarrassé ; & comme la scène menaçoit de devenir bruyante par les larmes que l'ainée commençoit à répandre , & par les éclats de voix dont elle remplissoit la chambre , je quittai mon poste , & je descendis vite dans la cuisine , où il y avoit près d'un quart-d'heure que Catherine m'attendoit pour dîner.

Je n'ai que faire , je pense , d'expliquer pour-  
quoi le Directeur opinoit sans quartier pour ma  
sortie. Il leur avoit dit dans son sermon qu'il  
étoit indécent que je demeurasse avec elles ;  
mais je crois qu'il auroit passé là-dessus , qu'il  
n'y auroit pas même songé , sans un autre mo-  
tif que voici : c'est qu'il voyoit la sœur ca-  
dette obstinée à me garder ; cela pouvoit signi-  
fier qu'elle avoit du goût pour moi : ce goût  
pour moi auroit pu la dégoûter d'être dévote ,  
& puis d'être soumise , & adieu l'autorité du  
Directeur : & on aime à gouverner les gens , &  
il y a bien de la douceur à les voir obéissants  
& attachés , pour ainsi dire , à être leur Roi , &  
un Roi souvent d'autant plus chéri , qu'il est in-  
flexible & rigoureux.

Après cela , j'étois un gros garçon de bonne  
mine , & peut-être savoit-il que mademoiselle  
Haberd n'avoit point d'antipathie pour les beaux  
garçons ; car enfin un Directeur sçait bien des  
choses : retournons à notre cuisine.

Vous avez été bien long - temps à venir ,  
me dit Catherine , qui m'y attendoit en filant  
& en faisant chauffer notre potage : de quoi  
parliez-vous donc tous si haut dans la cham-  
bre ? j'ai entendu quelqu'un qui crioit comme  
un aigle ? Eh , tenez : écoutez le beau tintamarre  
qu'elles font encore ! Est-ce que nos demoisel-  
les se querellent ?

Ma foi , madame Catherine , je n'en fais rien  
lui dis-je ; mais elles ne peuvent pas se querel-  
ler ; car ce seroit offenser Dieu , & elles ne son-  
pas capables de cela.

Oh , que si , reprit-elle ; ce sont les meilleures filles du monde , cela vit comme des Saintes ; mais c'est justement à cause de leur sainteté qu'elles sont mutines entr'elles deux : cela fait qu'il ne se passe pas de jour qu'elles ne se chamaillent sur le bien , sur le mal , à cause de l'amour de Dieu qui les rend scrupuleuses ; & quelquefois j'en ai ma part aussi , moi ; mais je me moque de cela ; je vous les rembarre qu'il n'y manque rien ; je hausse le coude , & puis je m'en vais , & Dieu pardessus tout : allons , mangeons , ce sera autant de fait.

Ce que le Directeur avoit dit de moi ne m'avoit pas ôté l'appétit. En arrive ce qui pourra , disois-je en moi-même , mettons toujours ce dîné à l'abri du naufrage.

Là-dessus je doublois les morceaux , & j'entamais la cuisse d'un excellent lapereau , quand le bruit d'en-haut redoubla jusqu'à dégénérer en charivari.

A qui diantre en ont-elles donc ? dit Catherine la bouche pleine ; on diroit qu'elles s'égorgent.

Le bruit continua. Il faut que j'y monte , dit-elle : je gage que c'est quelque cas de conscience qui leur tourne la cervelle. Bon , lui dis-je , un cas de conscience ! Est-ce qu'il n'y a pas un Casuiste avec elles ? Il peut bien mettre le holà : il doit savoir la Bible & l'Evangile par cœur. Hé , oui , me dit-elle en se levant. Mais cette Bible & cet Evangile ne répondent pas à toutes les fantaisies musquées des gens , & nos bonnes maîtresses en ont je ne sais combien de celles-là. Attendez-moi en mangeant , je

vais voir ce que c'est , & elle monta.

Pour moi , je suivis ses ordres à la lettre , & je continuai le dîner comme elle me l'avoit recommandé, d'autant plus que j'étois bien-aïse , comme je l'ai déjà dit , de me munir toujours d'un bon repas , dans l'incertitude où j'étois de ce qui pourroit m'arriver de tout ce tapage.

Cependant Catherine ne revenoit point , & j'avois achevé de dîner : j'entendois quelquefois sa voix primer sur celles des autres ; elle étoit reconnoissable par un ton brusque & décisif ; le bruit continuoit & même augmentoit.

Je regardois mon paquet que j'avois apporté le même jour dans cette maison , & qui étoit resté dans un coin de la cuisine : j'ai bien la mine de te reporter , disois-je en moi-même , & j'ai bien peur que ceci n'arrête tout court les bons gages qu'on m'a promis , & qui courent de ce matin.

C'étoient là les pensées dont je m'entretenois , quand il me sembla que le tintamarre baïssoit.

Un moment après la porte de la chambre s'ouvrit , & quelqu'un descendit l'escalier. Je me mis à l'entrée de la cuisine pour voir qui sortoit : c'étoit notre Directeur.

Il avoit l'air d'un homme dont l'ame est en peine : il descendoit d'un pas mal assuré.

Je voulus repousser la porte de la cuisine pour m'épargner le coup de chapeau qu'il auroit fallu lui donner en me montrant ; mais je n'y gagnai rien , car il l'a r'ouvrit , & entra.



Mon garçon , me dit-il en rappelant à lui toutes les ressources de son art , je veux dire de ces tons dévots & pathétiques qui font sentir que c'est un homme de bien qui vous parle.

Mon garçon , vous êtes ici la cause d'un grand trouble. Moi , Monsieur ! lui répondis-je ; eh , je ne dis mot ; je n'ai pas prononcé quatre paroles là-haut depuis que je suis dans la maison.

N'importe , mon enfant , repartit-il , je ne vous dis pas que ce soit vous qui fassiez le trouble ; mais c'est vous qui en êtes le sujet , & Dieu ne vous demande pas ici , puisque vous en bannissez la paix , sans y contribuer que de votre présence.

Une de ces Demoiselles vous souffre volontiers , mais l'autre ne veut point de vous : ainsi vous mettez la division entr'elles ; & ces filles pieuses , qui , avant que vous fussiez ici , ne dispuoient que de douceur , de complaisance & d'humilité l'une avec l'autre , les voilà qui vont se séparer pour l'amour de vous : vous êtes la pierre de scandale pour elles ; vous devez vous regarder comme l'instrument du démon : c'est de vous dont il se sert pour les défunir , pour leur enlever la paix dans laquelle elles vivoient , en s'édifiant réciproquement. A mon égard , j'en ai le cœur saisi , & je vous déclare , de la part de Dieu , qu'il vous arrivera quelque grand malheur , si vous ne prenez pas votre parti. Je suis bien-aise de vous avoir rencontré en m'en allant : car , si j'en juge par votre physionomie , vous êtes un garçon sage

& de bonnes mœurs , & vous ne résisterez pas aux conseils que je vous donne pour votre bien & pour celui de tout le monde ici.

Moi , Monsieur ! un garçon de bonnes mœurs ! lui dis-je après l'avoir écouté d'un air distrait & peu touché de son exhortation. Vous dites que vous voyez à ma physionomie que je suis sage ? Non , Monsieur , vous vous méprenez : vous ne songez pas à ce que vous dites ; je vous soutiens que vous ne voyez point cela sur ma mine : au contraire vous me trouvez l'air d'un fripon qui n'aura pas les mains engourdies pour emporter l'argent d'une maison. Il ne faut pas se fier à moi ; je pourrois fort bien couper la gorge aux gens pour avoir leur bourse : voilà ce qui vous en semble.

Eh ! qui est-ce qui vous dit cela , mon enfant ? me répondit-il en rougissant. Oh , repris-je , je parle d'après un habile homme qui m'a bien envisagé ; Dieu lui inspire que je ne vaux rien. Vous faites le discret , mais je fais bien votre pensée. Cet honnête homme a dit aussi que je suis trop jeune , & que si ces Demoiselles me gardoient , cela seroit venir de mauvaises pensées aux voisins. Sans compter que le diable est un éveillé qui pourroit bien tenter mes maîtresses de moi ; car je suis un vaurien de bonne mine , n'est-ce pas , monsieur le Directeur ? Je ne fais ce que cela signifie , me dit-il en baissant les yeux.

Oh ! que si , lui répondis-je. Ne trouvez-vous pas encore que mademoiselle Haberd la cadette m'affectionne déjà trop à cause du service que je

lui ai rendu ? Il y a peut-être un péche là-dessous qui veut prendre racine , voyez-vous. Il n'y a rien à craindre pour l'ainée ; elle est bien obéissante , celle-là. Je pourrois rester s'il n'y avoit qu'elle ; ma mine ne la dérange point , car elle veut bien qu'on me chasse ; mais cette cadette fait l'opiniâtre , c'est mauvais signe : elle me voudroit trop bien , & il faut qu'elle n'ait de l'amitié qu'envers son Directeur , pour le salut de sa conscience & pour le contentement de la vôtre. Prenez-y garde pourtant : car , à propos de conscience , sans la bonté de la vôtre , la paix de Dieu seroit encore ici : vous le savez bien , monsieur le Directeur.

Qu'est-ce que c'est donc que ce langage ? dit-il alors. Tant y a , lui répondis-je , que Dieu ne veut pas qu'on cherche midi à quatorze heures. Rêvez à cela : quand vous prêchiez ces demoiselles , je n'étois pas loin de la chaire. Pour ce qui est de moi , je n'y entends point finesse ; je ne saurois gagner ma vie à gouverner les filles , je ne suis pas si aise , & je la gagne à faire le tracas des maisons : que chacun dans son métier aile aussi droit que moi. Il m'est avis que le vôtre est encore plus casuel que le mien , & je ne suis pas aussi friand de ma condition que vous l'êtes de la vôtre. Je ne ferai jamais donner congé à personne , de peur d'avoir le mien.

Notre homme à ce discours tourna le dos sans me répondre , & se retira.

Il y a de petites vérités contre lesquelles on n'est point en garde. Sa confusion ne lui

donna pas le temps d'ajuster sa réplique , & le plus court étoit de se sauver.

Cependant Catherine ne revenoit point , & je fus bien encore un quart-d'heure à l'attendre. Enfin, elle descendit , & je la vis entrer en levant les mains au Ciel , & en s'écriant : Eh ! mon bon Dieu , qu'est-ce que c'est que tout cela ?

Quoi ! lui dis-je , madame Catherine , s'est-on battu là-haut ? Quelqu'un est-il mort ? C'est notre ménage qui se meurt , mon pauvre garçon , me dit-elle ; le voilà qui s'en va.

Hé , qui est-ce qui l'a tué , lui dis-je ? Hélas ! reprit-elle , c'est le scrupule qui s'est mis après , & par le moyen d'une prédication de monsieur le Directeur. Il y a long-temps que j'ai dit que cet homme-là lanternoit trop après les consciences.

Mais encore , de quoi s'agit-il ? lui dis-je. Que tout est chut , reprit-elle , & que nos demoiselles ne peuvent plus gagner le Ciel ensemble. Conclusion , que c'est une affaire faite ; notre demoiselle la cadette va louer une autre maison , & elle m'a dit que tu l'attendes pour aller avec elle , & vous n'avez qu'à m'attendre tous deux. Cette ainée est une pigrieche ; moi , j'ai la tête près du bonnet ; jamais les Prêtres n'ont pu me guérir de cela , car je suis Picarde : cela vient du terroir ; & comme deux têtes ne valent rien dans une maison , il faudra que j'aille porter la mienne avec la cadette , qui n'en a point.

A peine Catherine achevoit-elle ce discours , que cette cadette parut.

Mon enfant , me dit-elle en entrant , ma sœur ne veut pas que vous restiez ici ; mais moi je vous garde : elle & l'Ecclésiastique qui sort , viennent de me dire là-dessus des choses qui m'y engagent , & vous profiterez de l'imprudence choquante avec laquelle on m'a parlé. C'est moi qui vous ai produit ici ; je vous ai d'ailleurs obligation , ainsi vous me suivrez. Je vais de ce pas chercher un appartement : venez m'aider à marcher , car je ne suis pas encore trop forte.

Allons , Mademoiselle , lui dis-je ; il n'y a que vous qui êtes ma maîtresse ici , & vous serez contente de mon service assurément.

Mademoiselle , dit alors Catherine , nous ne nous quitterons pas non plus , entendez - vous ? Je vous ferai ailleurs d'aussi bonnes fricassées qu'ici. Que notre ainée s'accommode , je commençois à en être bien lassée : ce n'est jamais fini avec elle ; tantôt il y a trop de ci , tantôt il y a trop de ça ; pardi , allez , sans vous il y auroit long-temps que j'aurois planté là sa cuisinette ; mais vous êtes douce , on est chrétienne , & on prend patience , & puis je vous aime.

Je vous remercie de ce sentiment-là , dit mademoiselle Haberd , & nous verrons comment nous ferons quand j'aurai arrêté une maison. J'ai beaucoup de meubles ici ; je n'en puis sortir que dans deux ou trois jours , & nous aurons le temps de nous ajuster. Allons , Jacob , partons. C'étoit le nom que j'avois pris , & dont cette Demoiselle se souvint alors.

Sa réponse , à ce qu'il me parut , déconcerta un peu dame Catherine , & toute prompte qu'elle

étoit ordinairement à la repartie , elle n'en trouva point alors , & demeura muette.

Pour moi , je vis très-bien que mademoiselle Haberd n'avoit pas dessein qu'elle fût des nôtres ; & , à dire la vérité , il n'y avoit pas grand'perte ; car , quoiqu'elle bredouillât plus de prières en un jour qu'il n'en eût fallu pour un mois , si elles avoient été conditionnées de l'attention nécessaire , ce devoit être ordinairement la plus revêche & la plus brutale créature dont on pût se servir. Quand elle vous disoit une douceur , c'étoit du ton dont les autres querellent.

Mais laissons-la boudier de la réponse que mademoiselle Haberd lui avoit faite.

Nous partîmes elle & moi ; elle me prit sous le bras , & de ma vie je n'ai aidé quelqu'un à marcher d'aussi bon cœur que je le fis alors. Le procédé de cette bonne Demoiselle m'avoit gagné. Y a-t-il rien de si doux que d'être sûr de l'amitié de quelqu'un ? Et j'étois sûr de la sienne , absolument sûr ; & cette même amitié dont je ne doutois pas , je ne saurois dire comment je la comprenois. Mais dans mon esprit je la faisois d'une espee très-flatteuse ; elle me touchoit plus que n'auroit dû faire une bienveillance ordinaire. Je lui trouvois des agréments que cette dernière n'a pas , & j'en témoignois ma reconnoissance d'une manière assez particulière à mon tour ; car il s'y mêloit quelque chose de caressant.

Quand cette Demoiselle me regardoit , je prenois garde à moi , j'ajustois mes yeux , & tous mes regards étoient presque autant de com-

pliments , & cependant je n'aurois pu moi-même rendre aucune raison de tout cela ; car ce n'étoit que par instinct que j'en agissois ainsi , & l'instinct ne débrouille rien.

Nous étions déjà à cinquante pas de la maison , & nous n'avions pas encore dit une parole ; mais nous marchions de bon cœur. Je la soutenais avec joie , & le soutien lui faisoit plaisir. Voilà du moins ce que je sentoais , & je ne me trompais pas.

Pendant que nous avançons sans parler , ce qui venoit , je crois , de ne savoir par où commencer pour entamer la conversation , j'aperçus un écriteau qui annonçoit à peu près ce qu'il falloit d'appartements à mademoiselle Harberd , & je saisis ce prétexte pour rompre un silence , dont , suivant toute apparence , nous étions tous deux embarrassés.

Mademoiselle , lui dis-je , voulez-vous voir ce que c'est que cette maison-ci ? Non , mon enfant , me répondit-elle , je serois trop voisine de ma sœur : allons plus loin , voyons dans un autre quartier.

Eh , mon Dieu , repris-je , Mademoiselle ! comment est-ce donc que cette sœur a fait pour se brouiller avec vous , vous qui êtes si douce ? car on vous aimeroit quand on seroit un Turc. Moi , par exemple , qui ne vous ai vue que d'aujourd'hui , je n'ai jamais eu le cœur si content.

Tout de bon , Jacob ! me dit-elle. Oh ! pardi , Mademoiselle , lui dis-je , cela est aisé à connoître , il n'y a qu'à me voir. Tant mieux ,

me dit-elle , & tu fais bien , car tu m'as plus d'obligation que tu ne penfes.

Tant mieux auffi , lui dis-je ; car il n'y a rien qui faffe tant de plaisir que d'avoir obligation aux perfonnes qui vous ont gagné l'ame.

Hé bien , me dit-elle , apprends , Jacob , que je ne me fépare d'avec ma fœur qu'à caufe de toi. Je te le répète encore , tu m'as fecourue tantôt avec tant d'empreflement , que j'en ai été férieufement touchée.

Quel bonheur pour moi ! repris-je , avec un gefte qui me fit un peu ferrer le bras que je lui tenois. Dieu foit loué d'avoir adreffé mon chemin fur le Pont-Neuf ! Pour ce qui eft du fecours que je vous ai donné , il n'y a pas tant à fe récrier , Mademoifelle ; car qui eft-ce qui pourroit voir une perfonne comme vous fe trouver mal fans en être en peine ? J'en ai été tout en frayeur. Tenez , ma maîtrefle , je vous demande pardon de mes paroles ; mais il y a des gens qui ont une mine qui rend tous les paffants leurs bons amis , & de ces mines-là votre mere , de fa grace , vous en a donné une.

Tu t'expliques plaifamment , me dit - elle ; mais fi naïvement que tu plais. Dis-moi , Jacob , que font tes parents à la campagne ? Hélas ! Mademoifelle , lui dis-je , ils ne font pas riches ; mais pour honorables , oh , c'eft la crème de notre paroiffe ! Il n'y a pas à dire non. Pour ce qui eft de la profeffion , mon pere eft le vigneron & le fermier du Seigneur de



de notre village. Mais je dis mal , je ne fais plus ce qu'il est , il n'y a plus ni vignes ni ferme , car notre Seigneur est mort , & c'est de son logis de Paris que je fors. Pour ce qui est de mes autres parents , ce n'est pas du fretin non plus , on les appelle Monsieur & Madame. Hors une tante que j'ai , qui ne s'appelle que Mademoiselle , faute d'avoir été mariée au Chirurgien de notre pays , qui ne put achever la noce à cause qu'il mourut ; & par dépit de cette mort , ma tante s'est mise à être maîtresse d'école de notre village : on la salue , il faut voir ! Outre cela , j'ai deux oncles , dont l'un est Curé , qui a toujours de bon vin chez lui , & l'autre a pensé l'être plus de trois fois : mais il va toujours son train de Vicaire : en attendant mieux. Le Tabellion de chez nous est aussi notre cousin , pour le moins , & même on dit par le pays que nous avons eu une grand'mere qui étoit la fille d'un gentilhomme : il est vrai , pour n'en pas mentir , que c'étoit du côté gauche , mais le côté droit n'en est pas loin ; on arrive en ce monde du côté qu'on peut , & c'est toujours de la noblesse à gauche. Au reste , ce sont tous de braves gens ; & voilà au juste tout le compte de la parenté , si non que j'oublie un petit marmot de cousin , qui ne fait encore rien que d'être au maillot.

Hé bien , reprit mademoiselle Haberd , on peut appeller cela une bonne famille de campagne , & il y a bien des gens qui font figure dans le monde , & qui n'ont pas une si honnête origine. Nous autres , par exemple , nous

en avons une comme la vôtre , & je ne m'en iens pas déshonoré. Notre pere étoit le fils d'un gros fermier dans la Beauce , qui lui laissa de quoi faire un grand négoce : nous sommes restées ma sœur & moi fort à notre aise.

Cela se connoît fort bien , lui dis-je , au bon ménage que vous tenez , Mademoiselle , & j'en suis ravi pour l'amour de vous , qui mériteriez d'avoir toutes les métairies de la ville & fauxbourgs de Paris ; mais cela me fait songer que c'est grand dommage que vous ne laissiez personne de votre race ; il y a tant de mauvaise graine dans le monde , que c'est péché de n'en pas porter de bonne quand on le peut ; l'un raccommode l'autre , & les galants ne vous auroient non plus manqué que l'eau à la rivière.

Peut-être bien , me dit-elle en riant ; mais il n'est plus temps , ils me manqueroient aujourd'hui , mon pauvre Jacob.

Ils vous manqueroient ! m'écriai-je. Oh ! que nenni , Mademoiselle : il faudroit donc pour cet effet que vous missiez une crêpe sur votre visage ; car tant qu'on le verra , c'est du miel qui fera venir les mouches. Jerni de vie , qui est-ce qui ne voudroit pas marier sa mine avec la vôtre , quand même ce ne seroit pas par-devant Notaire ? Si j'étois aussi-bien le fils d'un pere qui eût été l'enfant d'un gros fermier de la Beauce , & qui eût pu faire le négoce , ah ! pardi , nous verrions un peu si ce minois-là passeroit son chemin sans avoir affaire à moi.

Mademoiselle Haberd ne répondoit à mes discours qu'en riant presque de toute sa force, & c'étoit d'un rire qui venoit moins de mes plaisanteries, que des éloges qu'elles contenoient. On voyoit que son cœur savoit bon gré au mien de ses dispositions.

Plus elle rioit, plus je poursuivois. Petit à petit mes discours augmentoient de force; d'obligeants ils étoient déjà devenus flatteurs, & puis quelque chose de plus vif encore; & puis ils approchoient du tendre, & puis ma foi c'étoit de l'amour, au mot près que je n'aventurai point, parce que je le trouvois trop gros à prononcer; mais je lui en donnai bien la valeur, & de reste.

Elle ne faisoit pas semblant d'y prendre garde, & laissoit tout passer, sous prétexte du plaisir innocent qu'elle prenoit à ma naïveté.

Je profitai fort bien de son hypocrite façon de m'entendre. J'ouvris alors les yeux sur ma bonne fortune, & je conclusai sur le champ qu'il falloit qu'elle eût du penchant pour moi, puisqu'elle n'arrêtoit pas des discours aussi tendres que les miens.

Rien ne rend si aimable que de se croire aimé; & comme j'étois naturellement vif, que d'ailleurs ma vivacité m'emportoit, & que j'ignorois l'art des détours; qu'enfin, je ne mettois pas d'autre frein à mes pensées, qu'un peu de retenue mal-adroite que l'impunité diminueoit à tout moment, je laissois échapper des tendresses étonnantes, & cela avec un courage, avec une ardeur qui persuadoient

du moins que je disois vrai , & ce vrai-là plaît toujours , même de la part de ceux qu'on n'aime point.

Notre conversation nous intéressa tant tous deux , que nous en avions oublié la maison qu'elle vouloit louer.

A la fin pourtant l'embarras que nous trouvâmes dans une rue nous força de nous interrompre , & je remarquai que mademoiselle Haberd avoit les yeux bien plus gais qu'à l'ordinaire.

Pendant cet embarras de rue, elle vit à son tour un écriteau. J'aime assez ce quartier-ci , me dit-elle , ( c'étoit du côté de Saint Gervais , ) voici une maison à louer , allons voir ce que c'est. Nous y entrâmes effectivement , & nous demandâmes à voir l'appartement qui étoit à louer.

La propriétaire de cette maison y avoit son logement , elle vint à nous.

C'étoit la veuve d'un Procureur , qui lui avoit laissé assez abondamment de quoi vivre , & qui vivoit à proportion de son bien. Femme avenante au reste , à peu près de l'âge de mademoiselle Haberd , aussi fraîche & plus grasse qu'elle : un peu commere par le babil , mais commere d'un bon esprit , qui vous prenoit d'abord en amitié , qui vous ouvroit son cœur , vous contoit ses affaires , vous demandoit les vôtres , & puis revenoit aux siennes , & puis à vous : vous parloit de sa fille , car elle en avoit une , vous apprenoit qu'elle avoit dix-huit ans , vous racontoit les accidents de son

bas âge , ses maladies ; tomboit ensuite sur le chapitre de défunt son mari , en prenoit l'historie du temps qu'il étoit garçon , & puis venoit à leurs amours ; disoit ce qu'ils avoient duré , passoit de là à leur mariage , ensuite au récit de la vic qu'ils avoient mené ensemble : c'étoit le meilleur homme du monde , très-appliqué à son étude : aussi avoit-il gagné du bien par sa sagesse & par son économie : un peu jaloux de son naturel , & aussi parce qu'il l'aimoit beaucoup ; sujet à la gravelle : Dieu fait ce qu'il avoit souffert , les soins qu'elle avoit eus de lui : enfin , il étoit mort bien chrétiennement. Ce qui se disoit en s'essuyant les yeux , qui , en effet , larmoyoient , à cause que la tristesse du récit le vouloit , & non pas à cause de la chose même , car de là on alloit à un accident de ménage qui demandoit d'être dit en riant , & on rioit.

Pour faire ce portrait-là au reste , il ne m'en a coûté que de me ressouvenir de tous les discours que nous tint cette bonne veuve , qui , après que nous eûmes vu l'appartement en question , & en attendant que nous convinssions du prix sur lequel il y avoit dispute , nous fit entrer dans une chambre où étoit sa fille , nous fit asseoir amicalement , se mit devant nous , & là nous accabla , si cela se peut dire , de ce déluge de confiance & de récits que je vous rapporte ici.

Son babil m'ennuyant beaucoup moi , mais il n'empêcha pas que son caractère ne me plût , parce qu'on sentoît qu'elle ne jasoit tant , que

parce qu'elle avoit l'innocente foiblesse d'aimer à parler, & comme qui diroit une bonté de cœur babillarde.

Elle nous offrit la collation, la fit venir, quoique nous la refusassions, nous fit manger sans que nous en eussions envie, & nous dit qu'elle ne nous laisseroit pas sortir que nous ne fussions d'accord. Je dis nous, car on se rappellera que j'avois un habit uni & sans livrée, que m'avoit fait faire la femme du Seigneur de notre village, & dans cet équipage dont j'avois l'assortiment, avec la physionomie que je portois, on pouvoit me prendre ou pour un garçon de boutique, ou pour un parent de mademoiselle Haberd. Et la maniere simple, quoiqu'honnête dont elle étoit même vêtue, permettoit qu'on me fît cet honneur-là, d'autant plus que dans la conversation cette demoiselle se tournoit souvent de mon côté, d'un air amical & familier, & moi je m'y conformois, comme si elle m'avoit donné le mot.

Pour en agir ainsi, elle avoit ses raisons que je ne pénétrois pas encore; mais sans m'en embarrasser, je prenois toujours, & j'étois charmé de son procédé.

La séance dura bien deux bonnes heures, un peu par la faute de mademoiselle Haberd, qui ne haïssoit pas les entretiens diffus, & qui perdoit son temps assez volontiers. Il faut bien se sentir de ce qu'on est : toute femme a du caquet, on s'amuse avec plaisir de celui des autres : l'amour du babil est un tribut qu'elle paie à son sexe. Il y a pourtant des femmes &

lentieuses ; mais je crois que ce n'est point par caractère qu'elles le sont , c'est l'expérience ou l'éducation qui leur ont appris à le devenir.

Enfin , mademoiselle Haberd se ressouvint que nous avions du chemin à faire pour nous en retourner : elle se leva.

On parla encore assez long-temps debout , après quoi elle s'approcha de la porte , où il se fit une station , qui enfin termina l'entretien , & pendant laquelle mademoiselle Haberd caressée , flattée sur son air doux & modeste , sur l'opinion qu'on avoit de ses bonnes qualités , morales & chrétiennes , de son aimable caractère , conclut aussi le marché de l'appartement.

Il fut arrêté qu'elle y viendrait loger trois jours après : on ne demanda ni avec qui , ni combien elle avoit de personnes qui la suivroient : c'est une question qu'on oublia dans le nombre des choses qui furent dites. Ce qui fut fort heureux , car on verra que mademoiselle Haberd auroit été très-embarrassée s'il avoit fallu répondre sur le champ là-dessus.

Nous voilà donc en chemin pour nous en retourner : je passe une infinité de choses que nous nous dûmes encore mademoiselle Haberd & moi. Nous parlâmes de l'hôtesse chez qui nous devons loger.

J'aime cette femme-là , me dit-elle ; il y a apparence que nous serions bien chez elle , & il me tarde déjà d'y être : il ne s'agit plus

que de trouver une cuisiniere ; car je t'avoue , Jacob , que je ne veux point de Catherine : elle a l'esprit rude & difficile , elle seroit toujours en commerce avec ma sœur , qui est naturellement curieuse ; ( sans compter que toutes les dévotes le sont : ) elles se dédommagent des péchés qu'elles ne font pas , par le plaisir de savoir les péchés des autres : c'est toujours autant de pris , & c'est moi qui fais cette réflexion-là ; ce n'est pas mademoiselle Haberd , qui , continuant à me parler de sa sœur , me dit : puisque nous nous séparons , il faut que la chose soit sans retour , voilà qui est fini ; mais tu ne fais pas faire la cuisine , & quand tu la saurois faire , mon intention n'est pas de t'employer à cela.

Vous m'emploierez à tout ce qui vous plaira , lui dis-je ; mais puisque nous discourons sur ce sujet , est-ce que vous songez pour moi à quelqu'autre ouvrage ?

Ce n'est pas ici le lieu de te dire mes pensées , reprit-elle , mais en attendant tu as dû remarquer que je n'ai rien dit chez notre hôtesse qui pût te faire connoître pour un domestique : elle n'aura pas non plus deviné sur ton habit que tu en es un : ainsi je te recommande , quand nous irons chez elle , de régler tes manieres sur les miennes. Ne m'en demande pas aujourd'hui davantage , c'est là tout l'éclaircissement que je puis te donner à présent.

Que le Ciel bénisse les volontés que vous



avez , répondis-je , enchanté de ce petit discours , qui me parut d'un bon pronostic : mais écoutez , Mademoiselle , il faut encore ajuster une autre affaire ; on pourra s'enquêter à moi de ma personne , & me dire , qui êtes-vous ? qui n'êtes-vous pas ? Or , à votre avis , qui voulez-vous que je sois ? Voilà que vous me faites un Monsieur ; mais ce Monsieur , qui sera-ce ? Monsieur Jacob ? Cela va-t-il bien ? Jacob est mon nom de baptême , il est beau & bon ce nom-là , il n'y a qu'à le laisser comme il est , sans le changer contre un autre qui ne vaudroit pas mieux ; ainsi je m'y tiens ; mais j'en ai besoin d'un autre : on appelle notre pere le bon homme de la Vallée , & je serai monsieur de la Vallée son fils , si cela vous convient.

Tu as raison , me dit-elle en riant , tu as raison , Monsieur de la Vallée , appelle-toi ainsi : il n'y a pas encore-là tout , lui dis-je : si on me dit , monsieur de la Vallée , que faites-vous chez mademoiselle Haberd ? Que faut-il que je reparte ?

Hé bien , me répondit-elle , la difficulté n'est pas grande : je ne laisserai pas long-temps les choses indécises , & dans l'appartement que je viens de prendre , il y a une chambre très-éloignée de l'endroit que j'habiterai , tu seras là à part , & décemment , sous le titre d'un parent qui vit avec moi , & qui me secourt dans mes affaires : d'ailleurs , comme je te dis , nous nous mettrons bien-tôt tout-à-fait à notre aise sur cet article-là : quelques jours suffiront pour me déterminer à ce que je médite , & il faut

se hâter ; car les circonstances ne permettent pas que je diffère. Ne parle de rien au logis de ma sœur , & vis à ton ordinaire durant le peu de temps que nous y serons. Retourne dès demain chez notre hôtesse , elle me paroît obligée : tu la prieras de vouloir bien nous chercher une cuisinière ; & si elle te fait des questions qui te regardent , réponds-y suivant ce que nous venons de dire : prends le nom de la Vallée , & sois mon parent , tu as assez bonne mine pour cela.

Vertubleu , que je suis aise de toute cette manigance - là ! m'écriai-je. Que j'ai de joie qui me trotte dans le cœur , sans savoir pourquoi ! Je serai donc votre cousin ? Pourtant , ma cousine , si on me mettoit en même de prendre mes qualités , ce ne seroit pas votre parent que je voudrois être ; non , j'aurois bien meilleur appétit que cela : la parenté me fait bien de l'honneur néanmoins ; mais quelquefois l'honneur & le plaisir vont de compagnie , n'est-ce pas ?

Nous approchions du logis pendant que je parlois ainsi , & je sentis sur le champ qu'elle ralentissoit sa marche pour avoir le temps de me répondre , & me faire expliquer.

Je ne vous entends pas bien , monsieur de la Vallée , me dit-elle d'un ton de bonne humeur , & je ne fais pas ce que c'est que cette qualité que vous voudriez.

Oh , malepeste , cousine ! lui dis-je ; je ne saurois m'avancer plus avant , & je ne suis pas homme à perdre le respect envers vous ,

toute ma parente que vous êtes ; mais si par hasard quelque jour vous aviez envie de prendre un camarade de ménage : là , de ces garçons qu'on n'envoie point dans une chambre à part , & qui sont assez hardis pour dormir côte à côte du monde : comment appelle-t-on la profession de ces gens-là ? On dit chez nous que ce sont des maris. Est-ce ici de même ? Hé bien , cette qualité , par exemple , le camarade qui l'aura , & que vous prendrez , la voudroit-il troquer contre la qualité de parent que j'ai de votre grace ? Répondez en conscience. Voilà mon énigme , devinez-la.

Je t'en dirai le mot une autre fois , me dit-elle en se retournant de mon côté avec bienveillance ; mais ton énigme est jolie. Oui-dà , cousine , repliquai-je , on en pourroit faire quelque chose de bon , si on vouloit s'entendre.

Paix , me dit-elle alors , il n'est pas question ici d'un pareil badinage , & dans l'instant qu'elle m'arrêta , nous étions à la porte du logis , où nous arrivâmes à l'entrée de la nuit.

Catherine vint au-devant de nous , toujours fort intriguée des intentions de mademoiselle Haberd sur son chapitre.

Je ne dirai rien des façons empressées qu'elle eut pour nous , ni du dégoût qu'elle disoit avoir pour le service de la sœur aînée ; & ce dégoût-là étoit alors sincère , parce que la

retraite de la sœur cadette alloit la laisser seule avec l'autre : mais aussi pendant que leur union avoit duré , dame Catherine n'avoit jamais fait sa cour qu'à l'ainée , dont l'esprit impérieux & tracassier lui en imposoit davantage , & qui d'ailleurs avoit toujours gouverné la maison.

Mais la société des deux sœurs finissant , cela changeoit la thèse , & il étoit bien plus doux de passer au service de la cadette , dont elle auroit été la maîtresse.

Catherine nous apprit que l'ainée étoit sortie , & qu'elle devoit coucher chez une dévote de ses amies , de peur que Dieu ne fût offensé , si les deux sœurs se revoyoient dans la conjoncture présente. Et tant mieux qu'elle soit partie , dit Catherine , nous en souperons de meilleur cœur , n'est-ce pas Mademoiselle ? Assurément , reprit mademoiselle Harberd ; ma sœur a fait prudemment , & elle est la maîtresse de ses actions comme je la suis des miennes.

A cela succédèrent plusieurs petites questions de la part de la caressante cuisinière ; mais vous avez été bien long-temps à revenir ! Avez-vous retenu une maison ? Est-elle en beau quartier ? Y a-t-il loin d'ici ? Serons-nous près des marchés ? La cuisine est-elle commode ? Aurai-je ma chambre ?

Elle obtint d'abord quelques réponses laconiques : j'eus aussi ma part de ses cajoleries , à quoi je repartois avec ma gaillardise ordinaire ,

sans lui en apprendre plus que ne faisoit mademoiselle Haberd, sur qui je me réglois.

Nous parlerons de tout cela une autre fois, Catherine, dit celle-ci pour abrégér, je suis trop lassé à présent; faites-moi souper de bonne heure, afin que je me couche.

Et là-dessus elle monta à sa chambre, & j'allai mettre le couvert pour me soustraire aux importunes interrogations de Catherine, dont je m'attendois bien d'être persécuté quand nous serions ensemble.

Je fus long dans mon service: Mademoiselle Haberd étoit revenue dans la chambre où je mettois le couvert, & je plaîsantai avec elle de l'inquiétude de Catherine. Si nous la menions avec nous, lui disois-je, nous ne pourrions plus être parents; il n'y auroit plus de monsieur de la Vallée.

Je l'amusois de pareils discours, pendant qu'elle faisoit un petit mémoire des meubles qui lui appartenoient & qu'elle devoit emporter de chez sa sœur; car sur l'éloignement que celle-ci témoignoit pour elle, en s'absentant de la maison, elle avoit dessein, s'il étoit possible, de coucher le lendemain dans son nouvel appartement.

Monsieur de la Vallée, me dit-elle en badinant, vas demain, le plus matin que tu pourras, me chercher un Tapissier pour détendre mon cabinet & ma chambre, & dis-lui qu'il se charge aussi des voitures nécessaires pour emporter tous mes meubles: une journée suffira pour transporter tout, si on veut aller un peu vite.

Je voudrois que cela fût déjà fait, lui dis-je ; tant j'ai hâte que nous buvions ensemble ; car là-bas il faudra bien que mon assiette soit vis-à-vis la vôtre , attendu qu'un parent prend ses repas avec sa parente : ainsi faites votre compte que dès demain tout sera détalé dès sept heures du matin.

Ce qui fut conclu fut exécuté. Mademoiselle Haberd soupa. Devenu hardi avec elle , je l'invitai à boire à la santé du cousin le dernier coup que je lui versai , pendant que Catherine , qui de temps en temps montoit pour la servir , étoit allée dans sa cuisine.

La santé du cousin fut bue ; il fit raison sur le champ ; car dès qu'elle eut vuide sa tasse , ( & c'en étoit une ) je la remplis d'une rasade de vin pur : & puis , à votre santé, cousine. Après quoi je descendis pour souper à mon tour.

Je mangeai beaucoup ; mais je mâchai peu pour avoir plutôt fait : j'aimai mieux courir les risques d'une indigestion que de demeurer long-temps avec Catherine , dont l'inquiete curiosité me tracassa beaucoup ; & sous le prétexte d'avoir à me lever matin le lendemain , je me retirai vite en la laissant tristement ébahie de tout ce qu'elle voyoit aussi-bien que de la précipitation avec laquelle j'avois entassé mes morceaux , sans lui avoir répondu que des monosyllabes.

Mais , Jacob , dis-moi donc ceci ? Conte-moi donc cela ? Ma foi , madame Catherine , mademoiselle Habéré a loué une maison , je lui ai donné le bras dans les chemins , nous étions

allés , nous sommes revenus : voilà tout ce que je fais , bon soir. Ah ! qu'elle m'eût de bon cœur dit des injures ; mais elle espéroit encore , & la brutale n'osoit faire du bruit.

Il me tarde d'en venir à de plus grands événements : ainsi passons vite à notre nouvelle maison.

Le Tapissier est venu le lendemain : nos meubles sont partis , nous avons dîné debout , remettant de manger mieux & plus à notre aise au souper dans notre nouveau gîte. Catherine convaincue enfin qu'elle ne nous suivra pas , nous a traités à l'avenant de notre indifférence pour elle , & comme le méritoit la banqueroute que nous lui faisons : elle a disputé la propriété de je ne fais combien de nippes à mademoiselle Haberd , & soutenu qu'elles étoient à sa sœur aînée ; elle lui a fait mille chicanes ; elle m'a voulu battre , moi , qui ressemble à ce défunt Baptiste qu'elle m'a dit qu'elle avoit tant aimé. Mademoiselle Haberd a écrit un petit billet qu'elle a laissé sur la table pour sa sœur , & par lequel elle l'avertit que dans sept ou huit jours elle viendra pour s'arranger avec elle , & régler quelques petits intérêts qu'elles ont à vuidier ensemble. Un fiacre est venu nous prendre , nous nous y sommes emballés sans façon la cousine & moi : & puis fouette , cocher.

Nous voilà à l'autre maison , & c'est d'ici qu'on va voir mes aventures devenir plus nobles & plus importantes. C'est ici où ma fortune commence : serviteur au nom de Jacob , il ne fera plus question que de monsieur de la

Vallée , nom que j'ai porté pendant quelque temps , & qui étoit effectivement celui de mon pere ; mais à celui-là on en joignoit un autre qui servoit à le distinguer d'un de ses freres , & c'est sous cet autre nom qu'on me connoît dans le monde ; c'est celui-ci qu'il n'est pas nécessaire que je dise , & que je n'ai pris qu'après la mort de mademoiselle Haberd ; non pas que je ne fusse content de l'autre , mais parce que les gens de mon pays s'obstinèrent à ne m'appeller que de ce nom-là. Passons à l'autre maison.

Notre hôtesse nous reçut comme ses amis les plus intimes. La chambre où devoit coucher mademoiselle Haberd étoit déjà rangée , & j'avois un petit lit de camp tout prêt dans l'endroit qui m'étoit réservé , & dont j'ai déjà fait mention.

Il ne s'agissoit plus que d'avoir de quoi souper. Le Rôtisseur , qui étoit à notre porte , nous eût fourni ce qu'il falloit ; mais notre obligeante hôtesse , à qui j'avois dit que nous arriverions le soir même , y avoit pourvu , & voulut absolument que nous soupâssions chez elle.

Elle nous fit bonne chere , & notre appétit y fit honneur.

Mademoiselle Haberd commença d'abord par établir ma qualité de cousin , à quoi je ripostai sans façon par le nom de cousine ; & comme il me restoit encore un petit accent & même quelques expressions de village , on remédia à cela par dire que j'arrivois de la cam-



pagne , & que je n'étois à Paris que depuis deux ou trois mois.

Jusqu'ici donc mes discours avoient toujours eu une petite tournure champêtre : mais il y avoit plus d'un mois que je m'en corrigeois assez bien quand je voulois y prendre garde , & je n'avois conservé cette tournure avec mademoiselle Haberd , qu'à cause que je m'étois apperçu qu'elle me réussiroit auprès d'elle , & que je lui avois dit tout ce qui m'avoit plu à la faveur de ce langage rustique ; mais il est certain que je parlois meilleur français quand je voulois. J'avois déjà acquis assez d'usage pour cela , & je crus devoir m'appliquer à parler mieux qu'à l'ordinaire.

Notre repas fut le plus gai du monde , & j'y fus plus gai que personne.

Ma situation me paroissoit assez douce , il y avoit grande apparence que mademoiselle Haberd m'aimoit ; elle étoit encore assez aimable , elle étoit riche pour moi : elle jouissoit de quatre mille livres de rente & au-delà , & j'appercevois un avenir très-riant & très-prochain ; ce qui devoit réjouir l'ame d'un payfan de mon âge , qui presqu'an sortir de la charrue pouvoit sauter tout-d'un-coup au rang honorable de bon bourgeois de Paris : en un mot , j'étois à la veille d'avoir pignon sur rue , & de vivre de mes rentes , chéri d'une femme que je ne haïssois pas , & que mon cœur payoit du moins d'une reconnoissance qui ressembloit si bien à de l'amour , que je ne m'embarrassois pas d'en examiner la différence.

Naturellement j'avois l'humeur gaillarde ; on a pu s'en appercevoir dans les recits que j'ai faits de ma vie ; & quand à cette humeur naturellement gaillarde il se joint encore de nouveaux motifs de gaillardise , Dieu fait comme on pétille ! Aussi faisois-je : mettez avec cela un peu d'esprit , car je n'en manquois pas ; assaisonnez le tout d'une physionomie agréable : n'a-t-on pas de quoi plaire à table avec tout ces agréments-là ? N'y remplit-on pas bien sa place ?

Sans doute que j'y valois quelque chose ; car notre hôtesse , qui étoit amie de la joie , à la vérité plus capable de la goûter quand elle la trouvoit , que de la faire naître ; car sa conversation étoit trop diffuse pour être piquante , & à table il ne faut que des mots & point de recits.

Notre hôtesse donc ne savoit quel compliment me faire qui fût digne du plaisir que lui donnoit ma compagnie , disoit-elle : elle s'attendrissoit ingénument en me regardant ; je lui gagnais le cœur , & elle le disoit bonnement , elle ne s'en cachoit pas.

Sa fille , qui avoit , comme je l'ai dit , dix-sept ou dix-huit ans , je ne fais plus combien , & dont le cœur étoit plus discret & plus matois , me regardoit du coin de l'œil , & prenant un extérieur plus dissimulé que modeste , ne témoignoit que la moitié du goût qu'elle prenoit à ce que je disois.

Mademoiselle Haberd , d'une autre part , me paroïssoit stupéfaite de toute la vivacité que je montrois : je voyois à sa mine qu'elle m'avoit

bien cru de l'esprit , mais non pas tant que j'en avois.

Je pris garde en même-temps qu'elle augmentoit d'estime & de penchant pour moi ; mais que cette augmentation de sentiments n'alloit pas sans inquiétude.

Les éloges de ma naïve hôtesse l'intriguoient, les regards fins & dérobés que la jeune fille me lançoit de côté ne lui échappoient pas. Quand on aime , on a l'œil à tout , & son ame se partageoit entre le souci de me voir si aimé , & la satisfaction de me voir si aimable.

Je m'en aperçus à merveille , & ce talent de lire dans l'esprit des gens & de débrouiller leurs sentiments secrets , est un don que j'ai toujours eu , & qui m'a quelquefois bien servi.

Je fus charmé d'abord de voir mademoiselle Haberd dans ces dispositions-là : c'étoit bon signe pour mes espérances ; cela me confirmoit son inclination pour moi , & devoit hâter ses bons desseins , d'autant plus que les regards de la jeune personne , & les douceurs que me disoit la mere , me mettoient comme à l'enchere.

Je redoublai donc d'agréments le plus qu'il me fut possible pour entretenir mademoiselle Haberd dans les alarmes qu'elle en prenoit ; m is comme il falloit qu'elle eût peur du goût qu'on avoit pour moi , & non pas de celui qu'elle m'auroit senti pour quelqu'une de ces deux personnes , je me ménageai de façon que je ne devois lui paroître coupable de rien , & qu'elle pouvoit juger que je n'avois point d'autre intention que de me divertir , & non pas de

plaire , & que si j'étois aimable , je n'en voulois profiter que dans son cœur , & non dans celui d'aucune de ces deux femmes.

Pour preuve de cela , j'avois soin de la regarder très-souvent avec des yeux qui demandoient son approbation pour tout ce que je disois ; de sorte que j'eus l'art de la rendre contente de moi , de lui laisser ses inquiétudes qui pouvoient m'être utiles , & de continuer de plaire à nos deux hôtes , à qui je trouvai aussi le secret de persuader qu'elles me plaisoient , afin de les exciter à me plaire à leur tour , & de les maintenir dans ce penchant qu'elles marquoient pour moi , & dont j'avois besoin pour presser mademoiselle Haberd de s'expliquer : & s'il faut tout dire , peut-être aussi voulois-je voir ce qui arriveroit de cette aventure , & tirer parti de tout. On est bien aise d'avoir , comme on dit , plus d'une corde à son arc.

Mais j'oubliois une chose , c'est le portrait de la jeune fille , & il est nécessaire que je le fasse.

J'ai dit son âge : Agathe , c'étoit son nom , dans son éducation bourgeoise , avoit bien plus d'esprit que sa mere , dont les épanchements de cœur & la naïveté babillarde lui paroissent ridicules ; ce que je connoissois par certains petits sourires malins qu'elle faisoit de temps en temps , & dont la signification passoit la mere , qui étoit trop bonne & trop franche pour être si intelligente.

Agathe n'étoit pas belle , mais elle avoit beaucoup de délicatesse dans les traits , avec

des yeux vifs & pleins de feu , mais d'un feu que la petite personne retenoit , & ne laissoit éclater qu'en sournoise ; ce qui tout ensemble lui faisoit une physionomie piquante & spirituelle , mais friponne , & de laquelle on se méfioit d'abord à cause de ce je ne fais quoi de rusé qui brochoit sur tout , & qui ne la rendoit pas bien sûre.

Agathe , à vue de pays , avoit du penchant à l'amour : on lui sentoit plus de disposition à être amoureuse que tendre , plus d'hypocrisie que de mœurs , plus d'attention pour ce qu'on diroit d'elle , que pour ce qu'elle feroit dans le fond : c'étoit la plus intrépide menteuse que j'aie connue ; je n'ai jamais vu son esprit en défaut sur les expédients : vous l'auriez crue timide , il n'y avoit point d'ame plus ferme , plus résolue , point de tête qui se démontât moins : il n'y avoit personne qui se souciât moins dans le cœur d'avoir fait une faute , de quelque nature qu'elle fût ; personne en même-temps qui se souciât tant de la couvrir ou de l'excuser ; personne qui en craignît moins le reproche , quand elle ne pouvoit l'éviter , & alors vous parliez à un coupable si tranquille , que sa faute ne vous paroïssoit plus rien.

Ce ne fut pas sur le champ que je démêlai tout ce caractère que je développe ici ; je ne le sentis qu'à force de voir Agathe.

Il est certain qu'elle me trouva à son gré , aussi-bien que sa mere , à qui je plus beaucoup , & qui étoit une bonne femme dont on pouvoit mener le cœur bien loin : ainsi des deux côtés je

voyois une assez belle carrière ouverte à mes galanteries , si j'en avois voulu tenter le succès.

Mais mademoiselle Haberd étoit plus sûre que tout cela : elle ne répondoit de ses actions à personne , & ses desseins , s'ils m'étoient favorables , n'étoient sujets à aucune contradiction. D'ailleurs je lui devois de la reconnoissance , & c'étoit là une dette que j'ai toujours bien payée à tout le monde.

Ainsi , malgré la faveur que j'acquis dès ce jour dans la maison , malgré toutes les apparences qu'il y avoit que je serois en état de me faire valoir , je résolus de m'en tenir au cœur le plus & le plus maître de se déterminer.

Il étoit minuit quand nous sortîmes de table. On conduisit mademoiselle Haberd à sa chambre , & dans l'espace du peu de chemin qu'il falloit faire pour cela , Agathe trouva plus de dix fois le moment de jouer de la prunelle sur moi d'une manière très-flatteuse & toujours fournoise , à quoi je ne pus m'empêcher de répondre à mon tour , & le tout si rapidement de part & d'autre , qu'il n'y avoit que nous qui pussions saisir ces éclairs-là.

Quant à moi , je ne répondois à Agathe , ce semble , que pour ne pas mortifier son amour-propre ; car il est dur de faire le cruel avec de beaux yeux qui cherchent les vôtres.

La mere m'avoit pris sous le bras , & ne se lassoit point de dire : allez , vous êtes un plaisant garçon , on ne s'ennuiera pas avec vous.

Je ne l'ai jamais vu si gaillard , repartoit à cela ja cousine d'un ton qui me disoit , vous l'êtes trop.

Ma foi , Mesdames , disois-je , mon humeur est de l'être toujours ; mais avec de bon vin , bonne chere & bonne compagnie , on l'est encore davantage qu'à son ordinaire : n'est-il pas vrai cousine ? ajoutai-je en lui ferrant le bras que je tenois aussi.

Ce fut en tenant de pareils discours que nous arrivâmes à l'appartement de mademoiselle Haberd.

Je crois que je dormirai bien , dit-elle quand nous y fûmes , en affectant une lassitude qu'elle n'avoit pas , & qu'elle feignoit pour engager notre hôtesse à prendre congé d'elle.

Mais notre hôtesse n'étoit pas expéditive dans ses politesses ; & par abondance d'amitié pour nous , il n'y eut point de petites commodités dans cet appartement qu'elle ne se piquât de nous faire remarquer.

Elle proposa ensuite de me mener à ma chambre ; mais je compris , à l'air de la cousine , que cet excès de civilité n'étoit pas de son goût , & je la refusai le plus honnêtement qu'il me fut possible.

Enfin , nos Dames s'en allerent , chassées par les bâillements de mademoiselle Haberd , qui en fit à la fin de très-vrais peut-être , pour en avoir fait de faux.

Et moi je sortois avec nos hôteses pour me retirer décemment chez moi , quand la cousine me rappella.

Monsieur de la Vallée , cria-t-elle , attendez un instant , j'ai une commission à vous donner pour demain ; & là-dessus je rentrai en souhaitant

le bon soir à la mere & à la fille , honoré moi-même de leurs révérences , & sur-tout de celle d'Agathe , qui ne confondit pas la sienne avec celle de sa mere qui la fit à part , afin que je la distinguasse & que je prisse garde à tout ce qu'elle y mit d'expressif & d'obligeant pour moi.

Quand je fus rentré chez mademoiselle Harberd , & que nous fûmes seuls , je présentai qu'il alloit être question de quelque réflexion chagrine sur nos aventures de table , & sur l'avantage que j'avois eu d'y paroître si amusant.

Cependant je me trompai ; mais non pas sur les intentions , car ce qu'elle me dit marquoit que ce n'étoit que partie remise.

Notre joyeux cousin , me dit-elle , j'ai à vous parler : mais il est trop tard & heure indue ; ainsi différons la conversation jusqu'à demain : je me leverai plus matin qu'à l'ordinaire pour ranger quelques hardes qui sont dans ces paquets , & je vous attendrai entre huit & neuf dans ma chambre , afin de voir quelles mesures nous devons prendre sur mille choses que j'ai dans l'esprit , entendez-vous ! n'y manquez pas : car notre hôtesse a tout l'air de venir demain savoir des nouvelles de ma santé , & peut-être de la vôtre , & nous n'aurions pas le temps de nous entretenir , si nous ne prévenions pas la fureur de ses politesses.

Ce petit discours , comme vous voyez , étoit un prélude d'humeur jalouse , ou du moins inquiète : ainsi je ne doutai pas un instant du sujet d'entretien que nous traiterions le lendemain.



Je ne manquai pas au rendez-vous ; j'y fus même un peu plutôt qu'elle ne me l'avoit dit, pour lui témoigner une impatience qui ne pouvoit que lui être agréable : aussi m'aperçus-je qu'elle m'en fut bon gré.

Ah ! voilà qui est bien , dit-elle en me voyant, vous êtes exact , monsieur de la Vallée : n'avez-vous encore vu aucune de nos hôtes depuis que vous êtes levé ?

Bon ! lui dis-je , je n'ai pas seulement songé si elles étoient au monde : est-ce que nous avons affaire ensemble ? J'avois , ma foi , bien autre chose dans la tête.

Hé , qu'est-ce donc qui vous a occupé ? reprit-elle. Notre rendez-vous , lui dis-je , que j'ai eu toute la nuit dans la pensée.

Je n'ai pas laissé que d'y rêver aussi , me dit-elle ; car ce que j'ai à te dire , la Vallée , est de conséquence pour moi. Eh ! pardi , ma chère cousine , repartis-je là-dessus , faites donc vite , vous me rendez malade d'inquiétude. Dès que le sujet regarde votre personne , je ne saurois plus durer sans le savoir : est-ce qu'il y a quelque chose qui vous fait peine ? Y a-t-il du remède ? N'y en a-t-il pas ? Me voilà comme un troublé , si vous ne parlez vite.

Ne t'inquiète pas , me dit-elle , il ne s'agit de rien de fâcheux. Dame, répondis-je , c'est qu'il faut compter que j'ai un cœur qui n'entend envers vous pas plus de raison qu'un enfant ; & ce n'est pas ma faute : pourquoi m'avez-vous été si bonne ? je n'ai pu y tenir.

Mais , mon garçon , me dit-elle alors en me

regardant avec une attention qui me conjuroit d'être vrai, n'exageres-tu point ton attachement pour moi, & me dis-tu ce que tu penses? Puis-je te croire?

Comment, repris-je en faisant un pas en arriere, vous doutez de moi, Mademoiselle? pendant que je mettrois ma vie en gage, & une centaine avec, si je les avois, pour acheter la santé de la vôtre & sa continuation, vous doutez de moi! Hélas! il n'y aura donc plus de joie en moi, car je n'ai vaillant que mon pauvre cœur; & dès que vous ne le connoissez pas, c'est tout comme si je n'avois plus rien: voilà qui est fini. Après toutes les graces que j'ai reçues d'une maîtresse qui m'a donné sa parenté pour rien, si vous me dites, m'aimes-tu, cousin? que je vous dise, ah pardi, oui, cousine, & que vous repartiez, peut-être que non, cousin, votre parent est donc pis qu'un ours; il n'y a point dans les bois d'animal qui soit son pareil, ni si dénaturé que lui. N'est-ce pas là un beau bijou que vous avez mis dans votre famille? Allez, que Dieu vous le pardonne, Mademoiselle; car il n'y a plus de cousine, j'aurois trop de confusion de préférer ce nom-là, après la barbarie que vous me croyez dans l'ame. Allez, Mademoiselle, j'aurois mieux ne vous avoir jamais ni vue ni apperçue, que de m'entendre accuser de la sorte par une personne qui a été le sujet de la premiere affection que j'aie eue dans le cœur, hormis pere & mere, que je ne compte pas, parce qu'on est leur race, & que l'a-

mitié qu'on a pour eux n'ôte point la part des autres ; mais j'avois une grande consolation à croire que vous saviez le fond de ma pensée : que le Ciel me soit en aide & à vous aussi. Hélas ! de gaillard que j'étois , me voilà bien triste !

Je me ressouviens bien qu'en lui parlant ainsi , je ne sentoís rien en moi qui démentît mon discours. J'avoue pourtant que je tâchai d'avoir l'air & le ton touchant , le ton d'un homme qui pleure , & que je voulus orner un peu la vérité ; & ce qui est de singulier , c'est que mon intention me gagna tout le premier. Je fis si bien que j'en fus la dupe moi-même , & je n'eus plus qu'à me laisser aller , sans m'embarasser de rien ajouter à ce que je sentoís : c'étoit alors l'affaire du sentiment qui m'avoit pris , & qui en fait plus que tout l'art du monde.

Aussi ne manquai-je pas mon coup : je convainquis , je persuadai si bien mademoiselle Haberd , qu'elle me crut jusqu'à en pleurer d'attendrissement , jusqu'à me consoler de la douleur que je témoignois , & jusqu'à me demander excuse d'avoir douté.

Je ne m'appaisai pourtant pas d'abord : j'eus le cœur gros encore quelque-temps ; le sentiment me menoit ainsi , & il me menoit bien ; car quand on est une fois en train de se plaindre des gens , sur-tout en fait de tendresse , les reproches ont toujours une certaine durée , & on se plaint encore d'eux , même après leur avoir pardonné : c'est comme un mou-

vement qu'on a donné à quelque chose ; il ne cesse pas tout-d'un-coup , il diminue , & puis il finit.

Mes tendres reproches finirent donc , & je me rendis ensuite à tout ce qu'elle me dit d'obligeant pour m'appaiser.

Rien n'attendrit tant de part & d'autre que ces scènes-là , sur-tout dans un commencement de passion : cela fait faire à l'amour un progrès infini ; il n'y a plus dans le cœur de discrétion qui tienne ; il dit en un quart-d'heure ce que , suivant la bienséance , il n'auroit osé dire qu'en un mois , & le dit sans paroître aller trop vite : c'est que tout lui échappe.

Voilà du moins ce qui arriva alors à mademoiselle Haberd. Je suis persuadé qu'elle n'avoit pas dessein de s'avancer tant qu'elle le fit , & qu'elle ne m'eût annoncé ma bonne fortune qu'à plusieurs reprises ; mais elle ne fut pas maîtresse d'observer cette économie-là. Son cœur s'épancha , j'en tirai tout ce qu'il méditoit pour moi ; & peut-être qu'à son tour elle tira du mien plus de tendresse qu'il n'en avoit à lui rendre. Je me trouvai moi-même étonné de l'aimer tant , & je n'y perdis rien , comme on le va voir dans la suite de notre conversation , qu'il est nécessaire que je rapporte , parce que c'est celle où mademoiselle Haberd se déclare.

Mon enfant , me dit-elle , après m'avoir vingt fois répété : je te crois , voilà qui est fait. Mon enfant , me dit-elle donc , je pense qu'à présent tu vois bien de quoi il s'agit,

Hélas ! lui dis-je , ma gracieuse parente , il me paroît que je vois quelque chose ; mais l'appréhension de m'abuser me rend la vue trouble , & les choses que je vois me confondent à cause de mon petit mérite. Est-ce qu'il se pourroit , Dieu me pardonne , que ma personne ne seroit pas déplaisante à la vôtre ? Est-ce qu'un bonheur comme celui-là seroit la part d'un pauvre garçon qui sort du village ? Car voilà ce qui m'en semble , & si j'en étois bien certain , il faudroit donc mourir de joie.

Oui , Jacob , me répondit-elle alors ; puisque tu m'entends , & que cela te fait tant de plaisir , réjouis-t-en en toute sûreté.

Doucement donc , lui dis-je , car j'en pâmerai d'aise. Il n'y a qu'une raison qui me chicane à tout ceci , ajoutai-je. Hé , laquelle ? me dit-elle. C'est , lui repartis-je , que vous me direz : tu n'as rien , ni revenu , ni profit d'ammassé ; rien à louer , tout à acheter , rien à vendre , point d'autre gîte que la maison du prochain ou bien la rue ; pas seulement du pain pour attraper le bout du mois : après cela , mon petit Monsieur , n'êtes-vous pas bien fatigué de vous réjouir tant de ce que je vous aime ? Ne faudra-t-il pas encore vous remercier de la peine que vous prenez d'en être si ravi ? Voilà , ma précieuse cousine , ce qui vous est loisible de repartir au contentement que je témoigne de votre affection ; mais Dieu le fait , ma parente , ce n'est point pour l'amour de toutes ces provisions-là que mon cœur se transporte.

J'en suis persuadée , me dit-elle , & tu ne penserois pas à m'en assurer , si cela n'étoit pas vrai , mon cher enfant.

Tenez , cousine , ajoutai-je , je ne songe non plus à pain , à vin ni à gîte , que s'il n'y avoit ni bled , ni vigne , ni logis dans le monde ; je les prendrai cependant quand ils viendront , mais seulement parce qu'ils sont là. Pour à de l'argent , j'y rêve comme au Mogol ; mon cœur n'est pas une marchandise , on ne l'auroit pas quand on m'en offriroit mille écus plus qu'il ne vaut ; mais on l'a pour rien quand il y prend goût , & c'est ce qu'il a fait avec vous , sans rien demander en retour. Que ce cœur vous plaise ou vous fâche , n'importe , il a pris la secousse , il est à vous. Je confesse bonnement néanmoins que vous pouvez me faire du bien ; parce que vous en avez ; mais je ne révois pas à cette arithmétique-là , quand je me suis rendu à votre mérite , à votre jolie mine , à vos douces façons , & je m'attendois à votre amitié , comme à voir un samedi arriver dimanche. La mienne est une affaire qui a commencé sur le Pont-Neuf , de là jusqu'à votre maison ; elle a pris vigueur & croissance , sa perfection est venue chez vous , & deux heures après il n'y avoit plus rien à y mettre : en voilà le récit bien véritable.

Quoi ! me répondit-elle , si tu avois été plus riche & en situation de me dire , je vous aime , Mademoiselle , tu me l'aurois dit , Jacob ?

Qui , moi ? m'écriai-je ; eh ! merci de ma

vie , je vous l'aurois dit avant que de parler , tout ainsi que je l'ai fait , ne vous déplaîse ; & si j'avois été digne que vous m'eussiez envisagé à bon escient , vous auriez bien vu que mes yeux vous disoient des paroles que je n'osois pas prononcer : jamais ils ne vous ont regardée qu'ils ne vous aient tenu les mêmes discours que je vous tiens ; & toujours je vous aime ; & quoi encore ? je vous aime : je n'avois que ces mots-là dans l'œil. Hé bien , mon enfant , me répondit-elle en jettant un soupir qui partoît d'une abondance de tendresse , tu viens de m'ouvrir ton cœur , il faut que je t'ouvre le mien.

Quand tu m'as rencontrée , il y avoit longtemps que l'humeur difficile de ma sœur m'avoit rebutée de son commerce : d'un autre côté , je ne savois quel parti prendre , ni à quel genre de vie je devois me destiner en me séparant d'avec elle. J'avois quelquefois envie de me mettre en pension ; mais cette façon de vivre a ses désagréments ; il faut le plus souvent sacrifier ce qu'on veut à ce que veulent les autres , & cela m'en dégoûtoit. Je songeois quelquefois au mariage : je ne suis pas encore en âge d'y renoncer , me disois-je ; je puis apporter un assez beau bien à celui qui m'épousera , & si je rencontre un honnête homme , un esprit doux , un bon caractère , voilà un repos pour le reste de mes jours. Mais cet honnête homme , où le trouver ? Je voyois bien des gens qui me jettoient des discours à la dérobee pour m'attirer à eux. Il y en

avoit de riches , mais ils ne me plaisoient point : les uns étoient d'une profession que je n'aimois pas ; j'apprenois que les autres n'avoient point de conduite : celui-ci aimoit le vin , celui-là le jeu , un autre les femmes ; car il y a si peu de personnes dans le monde qui vivent dans la crainte de Dieu ; si peu qui se marient pour remplir les devoirs de leur état ! Parmi ceux qui n'avoient point ces vices-là , l'un étoit un étourdi , l'autre étoit sombre & mélancolique , & je cherchois quelqu'un d'un caractère ouvert & gai , qui eût le cœur bon & sensible , qui répondît à la tendresse que j'aurois pour lui. Peu m'importe qu'il fût riche ou pauvre , qu'il eût quelque rang ou qu'il n'en eût pas. Je n'étois pas délicate non plus sur l'origine , pourvu qu'elle fût honnête , c'est-à-dire pourvu qu'elle ne fût qu'obscur , & non pas vile & méprisable , & j'avois raison de penser modestement là-dessus , car je ne suis née moi-même que de parents honorables , & non pas connus. J'attendois donc que la Providence , à qui je remettois le tout , me fît trouver l'homme que je cherchois , & ce fut dans ce temps-là que je te rencontrai sur le Pont-Neuf.

Je l'interrompis à cet endroit de son discours.

Je veux , lui dis-je , acheter une tablette pour écrire l'année , le jour , l'heure & le moment , avec le mois , la semaine & le temps qu'il faisoit le jour de cette heureuse rencontre.



La tablette est toute achetée, mon fils, me dit-elle, & je te la donnerai; laisse-moi achever.

J'étois extrêmement foible quand nous nous rencontrâmes, & il faut avouer que tu me secourus avec beaucoup de zèle.

Lorsque par tes soins je fus revenue à moi, je te regardai avec beaucoup d'attention, & tu me parus d'une physionomie tout-à-fait prévenante.

Grand merci à Dieu, qui a permis que je la porte, m'écriai-je encore à ces mots. Oui, dit-elle, tu me plus d'abord, & le penchant que j'eus pour toi me parut être si subit & si naturel, que je ne pus m'empêcher d'y faire quelque réflexion. Qu'est-ce que c'est que ceci? me dis-je, je me sens comme obligée d'aimer ce jeune homme! Là-dessus, je me recommandai à Dieu, qui dispose de tout, & le priai de vouloir bien, dans les suites, me manifester sa sainte volonté sur une aventure qui m'étonnoit moi-même.

Hé bien, cousine, lui dis-je alors, ce jour-là, nos prières partirent donc l'une quant & quant l'autre: car pendant que vous faisiez la vôtre, je fis aussi ma petite oraison à part. Mon Dieu, disois-je, qui avez mené Jacob sur ce Pont-Neuf! mon Dieu! que vous feriez clément envers moi, si vous mettiez dans la fantaisie de cette honnête Demoiselle de me garder toute sa vie, ou seulement toute la mienne, à son aimable service!

Est-il bien possible, me répondit mademoi-

felle Haberd , que cette idée-là te soit venue , mon garçon ?

Par ma foi , oui , lui dis-je , & je ne la sentis point venir , je la trouvai toute arrivée.

Que cela est particulier , reprit-elle ! Quoi qu'il en soit , tu m'aidas à revenir chez moi , & durant le chemin , nous nous entretînmes de ta situation. Je te fis plusieurs questions , & je ne saurois t'exprimer combien je fus contente de tes réponses & des mœurs que tu montrois. Je te voyois une simplicité , une candeur qui me charmoit , & j'en revenois toujours à ce penchant que je ne pouvois m'empêcher d'avoir pour toi. Toujours je demandois à Dieu qu'il daignât m'éclairer là-dessus , & me manifester ce qu'il vouloit que cela devînt. Si sa volonté est que j'épouse ce garçon-là , disois-je , il arrivera des choses qui me le prouveront pendant qu'il demeurera chez nous.

Et je raisonnois fort bien : Dieu ne m'a pas laissée long-temps dans l'incertitude. Le même jour cet Ecclésiastique de nos amis vint nous voir , & je t'ai dit la querelle que nous eûmes ensemble.

Ah , ma cousine , la bonne querelle , m'écriai-je , & que ce bon Directeur a bien fait d'être si fantasque ! Comme tout cela s'arrange ! Une rue où l'on se rencontre , une prière d'un côté , une oraison d'un autre ; un Prêtre qui arrive & qui vous réprimande , votre sœur qui me chasse ; vous qui me dites , arrête ; une division entre deux filles pour un

garçon que Dieu envoie ; que cela est admirable ! Et puis vous me demandez si je vous aime ? Hé mais , cela se peut-il autrement ? Ne voyez - vous pas bien que mon affection se trouve là par prophétie divine , & que cela étoit décidé avant nous ? Il n'y a rien de si visible.

En vérité , tu dis à merveille , me répondit-elle , & il semble que Dieu te fournisse de quoi achever de me convaincre.

Allons , mon fils , je n'en doute pas , tu es celui à qui Dieu veut que je m'attache ; tu es l'homme que je cherchois , avec qui je dois vivre , & je me donnerai à toi.

Et moi , lui dis-je , je m'humilie devant ce bienheureux don , ce béni mariage que je ne mérite point , sinon que c'est Dieu qui vous l'ordonne , & que vous êtes trop bonne Chrétienne pour aller là contre. Tout le profit en est à moi , & toute la charité à vous.

Je m'étois jetté à genoux pour lui parler ainsi ; je lui baisai la main , qu'elle crut dévotement devoir abandonner aux transports de ma reconnoissance.

Leve-toi , la Vallée. Oui , me dit-elle après ; oui , je t'épouserai ; & comme on ne peut se mettre trop-tôt dans l'état où la Providence nous demande ; que d'ailleurs , malgré notre parenté établie , on pourroit trouver indécent de nous voir loger ensemble , il faut hâter notre mariage.

Il est matin , répondis-je , en se trémoussant

le reste de la journée, en allant & venant, est-ce qu'on ne pourroit pas faire en sorte avec le Notaire & le Prêtre de nous bénir après minuit ? Je ne fais pas comme cela se pratique.

Non, me dit-elle, mon enfant, les choses ne sauroient aller si vîte ; il faut d'abord que tu écrives à ton pere de t'envoyer son consentement.

Bon ! repartis-je, mon pere n'est pas dégoûté ; il consentiroit, quand il seroit mort, tant il seroit aise de ma rencontre.

Je n'en doute pas, dit-elle ; mais commence par faire ta lettre ce matin ; il nous faudra des témoins, je les veux discrets : mon dessein est de cacher d'abord notre mariage, à cause de ma sœur, & je ne fais qui prendre.

Prenons notre hôtesse, lui dis-je, & quelqu'un de ses amis ; c'est une bonne femme qui ne dira mot.

J'y consens, dit-elle, d'autant plus que cela fera cesser toutes ces amitiés qu'elle te fit hier, & qu'elle continueroit peut-être encore, aussi-bien que sa fille, qui est une jeune étourdie, assez mal élevée, à ce qu'il m'a paru, & avec qui je te prie de battre froid.

Nous en étions là quand nous entendîmes du bruit ; c'étoit notre hôtesse escortée de sa cuisiniere qui nous apportoit du café.

Etes-vous levée, ma voisine ? s'écria-t-elle à la porte. Il y a long-temps, dit mademoiselle Haberd en allant lui ouvrir : entrez, Madame. Ah, bon jour, lui dit l'autre ; comment vous portez-vous ? Avez-vous bien reposé ? Mon-

fieur de la Vallée, je vous salue. Je passe tous nos compliments & la conversation qui se fit en prenant du café.

Quand la cuisiniere eut remporté les tasses : Madame, lui dit mademoiselle Haberd, vous me paroissez la meilleure personne du monde, & j'ai une confiance à vous faire sur une chose où j'ai même besoin de votre secours.

Eh, mon Dieu, ma chere Demoiselle ! quel service puis-je vous rendre ? répondit l'hôteffe avec une effusion de zele & de bonté qui étoit sincere. Parlez : mais non, ajouta-t-elle tout de suite, attendez que j'aie fermé les portes ; dès que c'est un secret, il faut que personne ne nous entende.

Elle se leva en disant ceci, sortit, & puis du haut de l'escalier appella sa cuisiniere : Javotte, lui cria-t-elle, si quelqu'un vient me demander, dites que je suis sortie ; empêchez aussi qu'on ne monte chez Mademoiselle ; & sur-tout que ma fille n'y entre pas, parce que nous avons à parler en secret ensemble, entendez-vous ? Et après ces mesures si discrettement prises contre les importuns, la voilà qui revient à nous, en fermant portes & verroux ; de sorte que par respect pour la confiance qu'on devoit lui faire, elle débuta par avertir toute la maison qu'on devoit lui en faire une : son zele & sa bonté n'en faisoient pas davantage, & c'est assez là le caractère des meilleures gens du monde. Les ames excessivement bonnes sont volontiers imprudentes par excès de bonté même, & d'un autre côté les ames prudentes sont assez rarement bonnes.

Eh ! Madame, lui dit mademoiselle Haberd , vous ne deviez point dire à votre cuisiniere que nous avions à nous entretenir en secret ; je ne voulois point qu'on fût que j'aie quelque chose à vous confier.

Oh , n'importe , dit-elle , ne vous embarrassez pas. Si je n'avois pas averti , on seroit venu nous troubler ; & n'y eût-il eu que ma fille , la précaution étoit nécessaire. Allons, Mademoiselle , voyons de quoi il s'agit ; je vous défie de trouver quelqu'un qui vous veuille tant de bien que moi , sans compter que je suis la confidente de tous ceux qui me connoissent. Quand on m'a dit un secret , tenez , j'ai la bouche cousue , j'ai perdu la parole. Hier encore , madame une telle , qui a un mari qui lui mange tout , m'apporta mille francs qu'elle me pria de lui cacher , & qu'il lui mangeroit aussi s'il le savoit ; mais je les lui garde. Ah ça , dites.

Toutes ces preuves de la discrétion de notre bonne hôtesse n'encourageoient point mademoiselle Haberd ; mais après lui avoir promis un secret , il étoit peut-être encore pis de le lui refuser que de le lui dire ; ainsi il fallut parler.

J'ai fait en deux mots , dit mademoiselle Haberd : c'est que nous allons nous marier , monsieur de la Vallée , que vous voyez , & moi.

Ensemble ! dit l'hôtesse avec un air de surprise. Oui , reprit mademoiselle Haberd , je l'épouse.

Oh , oh ! dit-elle : hé bien ? il est jeune , il du-

raera long-temps. Je voudrois en trouver un comme lui , moi : j'en ferois de même. Y a-t-il long-temps que vous vous aimez ? Non , dit mademoiselle Haberd en rougissant. Hé bien , c'est encore mieux , mes enfans : vous avez raison. Pour faire l'amour , il n'y a rien de tel que d'être mari & femme : mais n'avez-vous pas vos dispenses , car vous êtes cousins ?

Nous n'en avons pas besoin , dis-je alors , nous n'étions parents que par prudence , que par honnêteté pour les discours du monde.

Ah , ah ! cela est plaisant , dit-elle. Eh ! mais vous m'apprenez là des choses que je n'aurois jamais devinées. C'est donc de votre noce que vous me priez ?

Ce n'est pas là tout , dit mademoiselle Haberd ; nous voulons tenir notre mariage secret , à cause de ma sœur qui feroit du bruit peut-être.

Eh ! pourquoi du bruit ? à cause de votre âge ? reprit notre hôtesse. Eh ! pardi , voilà bien de quoi. La semaine passée n'y eut-il pas une femme de soixante-dix ans , pour le moins , qu'on fiança dans notre paroisse avec un cadet de vingt ans ? L'âge n'y fait rien , que pour ceux & celles qui l'ont , c'est leur affaire.

Je ne suis pas si âgée , dit mademoiselle Haberd d'un air un peu déconcerté qui ne l'avoit pas quitté. Eh ! pardi , non , dit l'hôtesse , vous êtes en âge d'épouser , ou jamais : après tout , on aime ce qu'on aime. Il se trouve que le futur est jeune : hé bien , vous le prenez jeune. S'il n'a que vingt ans , ce n'est pas votre

faute, non plus que la sienne. Tant mieux qu'il soit jeune, ma voisine, il aura de la jeunesse pour vous deux. Dix ans de plus, dix ans de moins; quand ce seroit vingt, quand ce seroit trente, il y a encore quarante par-dessus, & l'un n'offense pas plus Dieu que l'autre. Qu'est-ce que vous voulez qu'on dise? Que vous feriez sa mere. Hé bien! le pis-aller de tout cela, c'est qu'il seroit votre fils. Si vous en aviez un, il n'auroit peut-être pas si bonne mine, & il vous auroit déjà coûté davantage: moquez-vous du caquet des gens, & achevez de me conter votre affaire.

Vous voulez cacher votre mariage, n'est-ce pas? & cela vous fera aisé; car de marmot il n'y en a point à craindre, vous en voilà quitte, & il n'y a que cela qui trahisse: Après.

Si vous faites toujours vos réflexions aussi longues sur chaque article, dit alors mademoiselle Haberd, excédée de ses discours sur cette matiere, je n'aurai pas le temps de vous mettre au fait. A l'égard de l'âge, je suis bien-aise de vous dire, Madame, que je n'ai pas lieu de craindre tant les caquets, & qu'à quarante-cinq ans que j'ai....

Quarante-cinq ans! s'écria l'autre en l'interrompant. Eh! ce n'est rien que cela, ce n'est que vingt-cinq ans plus qu'il n'a: pardi, je vous en croyois cinquante pour le moins; c'est sa mine qui m'a trompée en comparaison de la vôtre. Rien que quarante-cinq ans, ma voisine! Oh! votre fils pourra bien vous en donner un



autre. Vis-à-vis de nous , il y a une dame qui accoucha le mois passé à quarante-quatre , & qui n'y renonce pas à quarante-cinq , & si son mari en a plus de soixante-douze. Oh ! nous voilà bien. Vous qui êtes appétissante , & lui qui est jeune , il y aura famille. Hé , dites - moi donc ? est-ce un Notaire pour le contrat que vous voulez que je vous enseigne ? Je vous mènerai tantôt chez le mien , ou bien je vais dire à Javotte d'aller le prier de passer ici.

Eh ! non , Madame , dit mademoiselle Haberd ; ne vous souvenez-vous plus que je veux tenir mon mariage secret ? Ah ! oui , à propos , dit-elle ; nous irons donc chez lui en cachette. Ah ça , il y a les bans à cette heure.

C'est touchant tout cela , lui dis-je alors , que mademoiselle Haberd souhaitoit que vous l'aidassiez , soit pour des témoins , soit pour parler aux Prêtres de la paroisse.

Laissez-m'en le soin , dit-elle : c'est après demain dimanche , il faut faire publier un ban ; tantôt nous fortirons pour arranger le tout. Je connois un Prêtre qui nous mènera bon train ; ne vous inquiétez pas , je lui parlerai ce matin.

Je vais m'habiller : sans adieu , voisine. A quarante-cinq ans , appréhender qu'on ne cause d'un mariage ! Eh ! vous n'y songez pas , voisine. Adieu , adieu , ma bonne amie , votre servante , M. de la Vallée. A propos , vous me parlâtes hier d'une cuisinière ; vous en aurez une tantôt , Javotte me l'a dit : elle a été l'avertir ce matin de venir ; elle est de sa connoissance ,

elles sont toutes deux du même pays : ce sont des Champenoises & moi aussi ; c'est déjà trois , & cela fera quatre avec vous ; car je vous crois de Champagne , n'est-ce pas ? ajouta-t-elle en riant. Non , c'est moi , lui dis-je ; vous vous êtes méprise , Madame. Hé bien , oui , dit-elle , je savois bien qu'il y en avoit un de vous deux du pays , n'importe qui : bon jour , jusqu'au revoir.

Quand elle fut partie : voilà une sotte femme , me dit mademoiselle Haberd , avec son âge , sa mere & son fils : je suis bien fâchée de lui avoir déclaré nos affaires. Jacob , si je suis aussi vieille à tes yeux que je le suis aux siens , je ne te conseille pas de m'épouser.

Eh ! ne voyez-vous pas , lui dis-je , que c'est un peu par rancune ? Tenez , entre nous , ma parente , je crois qu'elle me prendroit si vous me laissiez là , en cas que je le voulusse , & je ne le voudrois pas : il n'y a point de femme qui me fût quelque chose après vous. Mais attendez , je m'en vais vous montrer votre vieillisse , & je courus , en disant ces mots , détacher un petit miroir qui étoit accroché à la tapisserie. Tenez , lui dis-je , regardez vos quarante-cinq ans , pour voir s'ils ne ressemblent pas à trente , & gageons qu'ils en approchent plus que vous ne dites.

Non , mon cher enfant , reprit-elle , j'ai l'âge que je viens de dire , & il est vrai que presque personne ne me le donne. Ce n'est pas que je me vante d'être si fraîche , ni jolie , quoiqu'il

ait tenu qu'à moi d'être bien cajolée : mais je n'ai jamais pris garde à ce qu'on m'a dit là-dessus.

Nous n'eûmes pas le temps d'en dire davantage, car Agathe arriva.

Hélas ! Mademoiselle , s'écria-t-elle en entrant à mademoiselle Haberd , vous me prenez donc pour une causeuse , puisque vous n'avez pas voulu que je fusse ce que vous avez dit à ma mere ? Elle dit qu'elle s'en va pour vous chez son Notaire , & puis de là à la paroisse ; n'est-ce pour un mariage ?

À ce mot de mariage , mademoiselle Haberd sautait sans savoir que répondre. C'est pour un contrat , dis - je en prenant la parole ; & il faut même , à cause de cela , que j'écrive tout-à-l'heure une lettre qui presse : ce que je dis exprès, afin que la petite fille nous laissât en repos ; car je sentois que sa présence pesoit à mademoiselle Haberd , qui ne pouvoit revenir de la surprise où la jettoit la conduite étourdie de la mere.

Et sur le champ je cherchai du papier , & me mis en effet à écrire à mon pere : mademoiselle Haberd faisoit semblant de me dicter tout ce que j'écrivois , de façon qu'Agathe sortit.

Toute indiscrette qu'étoit la mere , elle nous servit pourtant à merveille. En un mot , toutes les mesures furent prises , nous eûmes le lendemain un ban de publié. L'après-midi du même jour nous allâmes chez le Notaire , où le contrat fut dressé. Mademoiselle Haberd m'y

donna tout ce qu'elle avoit , pour en jouir pendant ma vie. Le consentement de mon pere arriva quatre jours après , & nous étions à la veille de nos noces secretes , quand , pour je ne fais quoi , dont je ne me ressouviens plus , nous fûmes obligés d'aller parler à ce Prêtre de la connaissance de notre hôtesse. C'étoit lui qui devoit nous marier le lendemain , c'est-à-dire pendant la nuit , & qui s'étoit même chargé d'une quantité de petits détails , par considération pour notre hôtesse , à qui il avoit quelque obligation.

Ce fut mademoiselle Haberd qui donna le soir à souper à celle-ci , à sa fille & à quatre témoins. On étoit convenu qu'on sortiroit de table à onze heures ; que la mere & la fille se retireroient dans leur appartement ; qu'on laisseroit coucher Agathe , & qu'à deux heures après minuit nous partirions , notre hôtesse , les quatre témoins de ses amis , mademoiselle Haberd & moi , pour aller à l'église.

Nous nous rendîmes donc sur les six heures du soir à la paroisse , où devoit se trouver cet Ecclésiastique à qui nous avions à parler : il étoit averti que nous viendrions ; mais il n'avoit pu nous attendre , & un de ses confreres nous dit , de sa part , qu'il se rendroit dans une heure ou deux chez notre hôtesse.

Nous nous en retournâmes , & nous étions prêts de nous mettre à table quand on nous annonça l'Ecclésiastique en question , qu'on ne nous avoit pas nommé , & à qui on n'avoit pas dit notre nom non plus.

Il entre. Figurez-vous notre étonnement, quand , au lieu d'un homme que nous pensions ne pas connoître , nous vîmes ce Directeur , qui , chez mesdemoiselles Haberd , avoit décidé pour ma sortie de chez elles.

Ma prétendue fit un cri en le voyant : criez imprudent ; mais ce sont de ces mouvements qui vont plus vite que la réflexion. Moi , étois en train de lui tirer une révérence que je laissai à moitié faite : il avoit la bouche ouverte pour parler , & il demeura sans mot dire. Notre hôtesse marchoit à lui , & s'arrêta avec des yeux stupéfaits de nous voir tous immobiles. Un des témoins , ami de l'hôtesse , qui s'étoit avancé vers l'Ecclésiastique pour l'embrasser , étoit resté les bras étendus , & nous composions tous le spectacle le plus singulier du monde. C'étoit autant de statues à peindre.

Notre silence dura bien deux minutes. A la fin le Directeur le rompit , & s'adressant à l'hôtesse : Madame , lui dit-il , est-ce que les personnes en question ne sont pas ici ? ( car il ne s'imagina pas que nous fussions les sujets de sa mission présente , c'est-à-dire ceux qu'il devoit marier cinq ou six heures après. ) Hélas ! répondit-elle , les voilà toutes deux , mademoiselle Haberd & monsieur de la Valée.

A peine put-il le croire , & effectivement il étoit fort singulier que ce fût nous. C'étoit des nouvelles qu'on peut apprendre , & dont on ne se doute point.

Quoi ! dit-il , après avoir un instant ou deux promené ses regards étonnés sur nous , vous nommez ce jeune homme Monsieur de la Vallée , & c'est lui qui épouse cette nuit mademoiselle Haberd !

Lui-même , répondit l'hôtesse ; je n'en fais pas d'autre , & apparemment que Mademoiselle n'en épouse pas deux.

Ma future ni moi nous ne répondions rien ; je tenois mon chapeau à la main de l'air le plus dégagé qu'il m'étoit possible ; je souriois même en regardant le Directeur pendant qu'il interrogeoit notre hôtesse ; mais je ne souriois qu'à moitié par contenance , & non pas tout de bon , & j'étois persuadé que ma façon dégagée n'empêchoit pas que je n'eusse l'air assez sot. Il faut avoir un furieux fond d'effronterie pour tenir bon contre de certaines choses , & je n'étois né que hardi & point effronté.

À l'égard de ma future , sa contenance étoit d'avoir les yeux baissés , avec une mine qu'il seroit assez difficile de définir. Il y avoit de tout du chagrin , de la confusion , de la timidité qui venoient d'un reste de respect dévot pour ce Directeur , & sur le tout , un air pensif comme d'une personne qui a envie de dire : j'en me moque de cela ; mais qui est encore trop étourdie pour être si résolue.

Cet Ecclésiastique , après avoir jetté les yeux sur nous : Madame , dit-il en s'adressant à notre hôtesse , cette affaire-ci mérite un peu de réflexion ; voulez-vous bien que je vous dise un mot en particulier ? Passons un moment

Chez vous , je vous prie , notre entretien ne fera que d'un instant.

Oui-dà , Monsieur , répondit-elle , charmée de se trouver de toute manière un personnage si important dans l'aventure : Mademoiselle , ne vous impatientez pas , cria-t-elle à mademoiselle Haberd en partant , Monsieur dit que nous aurons bientôt fait.

Là-dessus elle prend un flambeau , sort avec l'Ecclésiastique , & nous laissa , ma future , ceux qui devoient nous servir de témoins , & qui ne témoignerent rien , Agathe , à qui on avoit tout caché , & moi dans la chambre.

Monsieur de la Vallée , me dit alors un de nos témoins , qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce que monsieur Doucin , parlant du Prêtre , vous connoît ? Oui , lui dis-je ; nous nous sommes rencontrés chez Mademoiselle.

Ah , ah ! vous vous mariez donc ? dit Agathe à son tour. Hé mais , pas encore , comme vous voyez , répondis-je.

Et jusques-là pas un mot de la part de mademoiselle Haberd : mais pendant son silence sa confusion se passoit , l'amour reprenoit le dessus , & la débarrassoit de tous ces petits mouvements qui l'avoient d'abord déconcertée : & il n'en fera , ni plus ni moins , dit-elle en s'asseyant courageusement.

Savez-vous , lui dit un de nos témoins , l'ami de l'hôtesse , ce que monsieur Doucin va dire à madame d'Alain ? ( c'étoit le nom de notre hôtesse. ) Oui , Monsieur , lui répon-

dit-elle, je m'en doute ; mais je ne m'en soucie guere.

C'est un fort honnête homme, un saint homme que monsieur Doucin, au moins, dit la malicieuse Agathe ; c'est le Confesseur de ma tante. Hé bien, Mademoiselle, je le connois mieux que vous, dit ma future. Mais il n'est pas question de sa sainteté : on le canonisera s'il est saint. Qu'est-ce que cela fait ici ?

Oh ! ce que j'en dis, reprit la petite friponne, n'est que pour montrer l'estime que nous avons pour lui ; car du reste je n'en parle pas : ce ne sont point mes affaires. Je suis fâchée de ce qu'il ne se comporte pas à votre fantaisie ; mais il faut croire que c'est apparemment pour votre bien ; car il est si prudent !

A ces mots, la mere rentra. Vous revenez sans monsieur Doucin ? dit notre témoin ; je pensois qu'il souperoit avec nous.

Oui, souper, répondit madame d'Alain : vraiment il est bien question de cela. Allons, allons, il n'y aura point de mariage cette nuit non plus ; & s'il n'y en a point du tout, ce sera encore mieux. Soupçons, puisque nous y voilà. C'est un bon cœur que ce monsieur Doucin, & vous lui avez bien obligation, Mademoiselle, dit-elle à la future : on ne sauroit croire combien il vous aime toutes deux, votre bonne sœur & vous : le pauvre homme ! il s'en va presque la larme à l'œil,



l'œil , & j'ai pleuré moi-même en le quittant ; je ne fais que d'essuyer mes yeux. Quelle nouvelle pour cette sœur , mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que nous ?

A qui en avez-vous donc , Madame , avec vos exclamations , lui dit mademoiselle Haberd ? Oh , rien , reprit-elle ; mais me voilà bien ébaubie : passe pour se quitter toutes deux , on n'est pas obligé de vivre ensemble , & vous ferez aussi-bien ici ; mais se marier en cachette ; & puis ce Pont-Neuf où l'on se rencontre : un mari sur le Pont-Neuf ! Vous êtes si pieuse , si raisonnable , qui êtes de famille , qui êtes riche : oh ! pour cela , vous n'y songez pas ; je n'en veux pas dire davantage ; car on m'a recommandé de ne vous parler qu'en secret : c'est une affaire qu'il ne faut pas que tout le monde sache. Et que vous apprenez pourtant à tout le monde , lui répondit mademoiselle Haberd d'un ton de dépit.

Non , non , reprit la discrète d'Alain , je ne parle que de rencontre sur le Pont-Neuf , & personne ne fait ce que c'est : demandez plutôt à ma fille & à Monsieur , ajouta-t-elle en montrant notre témoin , s'ils y comprennent quelque chose ? Il n'y a que vous , & ce garçon qui y étoit avec vous , qui m'entendez.

Oh ! pour moi , je n'y entends rien , dit Agathe , sinon que c'est sur le Pont-Neuf que s'est faite la connoissance de monsieur de la Vallée & vous : & voilà tout.

Encore n'y a-t-il que six jours , reprit la mère , & c'est de quoi je ne dis mot. Six jours !

*II. Partie.*

D

s'écria le témoin. Oui, fix jours, mon voisin : mais n'en parlons plus ; car aussi-bien vous ne sauriez rien de moi ; il est inutile de m'interroger ; il suffit que nous en causerons, mademoiselle Haberd & moi. Mettons-nous à table, & que monsieur de la Vallée s'y mette aussi, puisque monsieur de la Vallée y a. Ce n'est pas que je méprise personne assurément : il est bon garçon & de bonne mine, & il n'y a pas de bien que je ne lui souhaite : s'il n'est pas encore un Monsieur, peut-être qu'il le sera un jour ; aujourd'hui serviteur, demain maître. Il y en a bien d'autres que lui qui ont été aux gages des gens, & puis qui ont eu des gens à leurs gages.

Monsieur de la Vallée, aux gages des gens, s'écria Agathe ! Taisez-vous, petite fille, lui dit la mere, de quoi vous mêlez-vous ?

Etoit-ce aux gages de Mademoiselle, qui est présente, dit alors notre témoin ? Eh, qu'importe, répondit-elle ! laissons tout cela, mon compere : à bon entendeur, salut. C'est aujourd'hui monsieur de la Vallée ; on vous le donne pour cela : prenez-le de même, & mangeons.

Comme vous voudrez, reprit-il : mais c'est qu'on aime à être avec les gens de sa sorte ; au surplus, je ferai comme vous, commere : on ne sauroit faillir en vous imitant.

Ce petit dialogue, au reste, alla si vite, qu'à peine eûmes nous le temps de nous reconnoître, mademoiselle Haberd & moi : chaque détail nous assommoit, & le temps se passe à

rougir en pareille occasion. Imaginez-vous ce que c'est que de voir toute notre histoire racontée , article par article , par cette femme , qui ne devoit en parler qu'à mademoiselle Haberd ; qui se tue de dire , je ne dirai mot , & qui conte tout , en disant toujours qu'elle ne contera rien.

Pour moi j'en fus terrassé ; je restai muet : rien ne me vint , & ma future ne fut que se mettre à pleurer en se renversant dans le fauteuil où elle étoit assise.

Je me remis pourtant au discours que tint notre témoin , quand il dit qu'on aimoit à être avec les gens de sa sorte.

Cet honnête convive n'avoit pas une mine fort imposante , malgré un habit de drap neuf qu'il avoit pris , malgré une cravate bien blanche , bien longue , bien empesée & bien ronde , avec une perruque toute neuve aussi , qu'on voyoit que sa tête portoit avec respect , & dont elle étoit plus embarrassée que couverte , parcc qu'apparemment elle n'y étoit pas encore familiarisée , & que cette perruque n'avoit peut-être servi que deux ou trois Dimanches.

Le bon homme , Epicier du coin , comme je le fus après , s'étoit mis dans cet équipage-là pour honorer notre mariage & la fonction de témoin qu'il y devoit faire. Je ne dirai rien de ses manchettes , qui avoient leur gravité particuliere : je n'en vis jamais de si droites.

Eh mais , vous , Monsieur , qui parlez des gens de votre sorte , lui dis-je , de quelle

forte êtes-vous donc ? car le cœur me dit que je vous vaudrais bien , hormis que j'ai mes cheveux & vous ceux des autres. Ah , oui , dit-il , nous nous valons bien , l'un pour demander à boire , & l'autre pour en apporter ; mais ne bougez , je n'ai pas de soif. Bon soir , madame d'Alain : je vous souhaite une bonne nuit , Mademoiselle. Et puis voilà notre témoin parti.

*Fin de la seconde Partie.*

LE PAYSAN  
PARVENU,  
OU LES  
MÉMOIRES  
DE M. \*\*\*.

*Par M. DE MARIVAUX.*

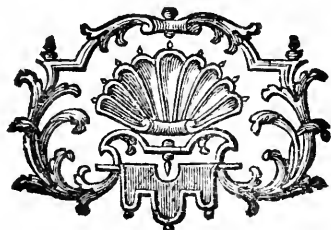
---

---

TROISIÈME PARTIE.

---

---



A R O U E N ,

Chez PIERRE MACHUEL , rue  
Ganterie , Hôtel S. Wandrille.



M. DCC. LXXXII.

A V E C    P E R M I S S I O N .





# LE PAYSAN

P A R V E N U ,

O U L E S

M É M O I R E S

D E M. \*\*\*.

---

## TROISIEME PARTIE.



USQUES-LA nos autres témoins n'auroient rien dit , & feroient volontiers restés , je pense , n'eût-ce été que pour faire bonne chere ; car il n'est pas indifférent à de certaines gens d'être convives ; un bon repas est quelque chose pour eux.

Mais ce témoin qui sortoit étoit leur ami & leur camarade ; & comme il avoit la fierté de ne pas manger avec moi , ils crurent devoir

*III. Partie.*

A 2

suivre son exemple , & se montrer aussi délicats que lui.

Puisque monsieur un tel..... ( parlant de l'autre ) s'en va , nous ne pouvons plus vous être utiles , dit à mademoiselle Haberd l'un des trois , qui étoit gros & court ; ainsi , Mademoiselle , je crois qu'il est à propos que nous prenions congé de la compagnie.

Discours qu'il tint d'un air presque aussi triste que sérieux : il sembloit qu'il disoit : c'est bien à regret que nous nous retirons , mais nous ne saurions faire autrement.

Et ce qui rendoit leur retraite encore plus difficile , c'est que pendant que leur orateur avoit parlé , on avoit apporté les premiers plats de notre souper , qu'ils trouvoient de fort bonne mine ; je le voyois bien à leur façon de les regarder.

Messieurs , leur dit mademoiselle Haberd d'un ton assez sec , je serois fâchée de vous gêner ; vous êtes les maîtres.

Eh ! pourquoi s'en aller , dit madame d'Alain , qui aimoit les assemblées nombreuses & bruyantes , & qui se voyoit enlever l'espoir d'une soirée où elle auroit fait commerce à discrétion ? Eh pardi , puisque voilà le souper servi , il n'y a qu'à se mettre à table.

Nous sommes bien mortifiés ; mais cela ne se peut pas , répondit le témoin gros & court ; cela ne se peut pas , notre voisine.

Ses confreres , qui étoient rangés à côté de lui , n'opinoient qu'en baissant la tête , & se laissoient conduire sans avoir la force de pro-



noncer un mot. Ces viandes, qu'on venoit de servir, leur ôtoient la parole : il salua, ils saluerent ; il sortit le premier, & ils le suivirent.

Il ne nous resta donc que madame d'Alain & sa fille.

Voilà ce que c'est, dit la mere en me regardant brusquement ; voilà ce que c'est que de répondre aux gens mal-à-propos : si vous n'aviez rien dit, ils seroient encore là, & ne s'en iroient pas mécontents.

Pourquoi leur camarade a-t-il mal parlé ? lui répondis-je ; que veut-il dire avec les gens de sa sorte ? Il me méprise, & je ne dirois mot ?

Mais entre nous, monsieur de la Vallée, reprit-elle, a-t-il tant de tort ? Voyons, c'est un marchand, un bourgeois de Paris, un homme bien établi ; de bonne foi, êtes-vous son pareil ? un homme qui est marguillier de sa paroisse !

Qu'appellez-vous, Madame, marguillier de sa paroisse ? lui dis-je ; est-ce que mon pere ne l'a pas été de la sienne ? Est-ce que je pouvois manquer à l'être aussi, moi, si j'avois resté dans notre village, au lieu de venir ici ?

Ah, oui, dit-elle ; mais il y a paroisse & paroisse, Monsieur de la Vallée. Eh pardi, lui dis-je, je pense que notre Saint est autant que le vôtre, madame d'Alain ; saint Jacques vaut bien saint Gervais.

Enfin, ils sont partis, dit-elle d'un ton plus doux ; car elle n'étoit point opiniâtre : ce n'est

pas la peine de disputer , cela ne les fera pas revenir : pour moi , je ne suis point glorieuse , & je ne refuse pas de souper. A l'égard de votre mariage , il en fera ce qu'il plaira à Dieu : je n'en ai dit mon avis que par amitié , & je n'ai envie de fâcher personne.

Vous m'avez pourtant bien fâchée , dit mademoiselle Haberd en sanglottant ; & sans la crainte d'offenser Dieu , je ne vous pardonnerois jamais le procédé que vous avez eu ici , de venir dire toutes mes affaires devant des gens que je ne connois pas , insulter un jeune homme que vous savez que je considère , en parler comme d'un misérable , le traiter comme un valet , pendant qu'il ne l'a été qu'un moment par hasard , & encore parce qu'il n'étoit pas riche ; & puis citer un Pont-Neuf , me faire passer pour une folle , pour une fille sans cœur , sans conduite , & répéter tous les discours d'un Prêtre qui n'en a pas agi selon Dieu dans cette occasion-ci ; car d'où vient est-ce qu'il vous a fait tous ces contes-là ? Qu'il parle en conscience : est-ce par religion ? est-ce à cause qu'il est en peine de moi & de mes actions ? S'il a tant d'amitié pour moi ; s'il s'intéresse si chrétiennement à ce qui me regarde , pourquoi donc m'a-t-il laissée toujours maltraiter par ma sœur pendant que nous demeurions toutes deux ensemble ? Y avoit-il moyen de vivre avec elle ? Pouvois-je y résister ? Il sait bien que non. Je me marie aujourd'hui : hé bien , il auroit fallu me marier demain , & je n'aurois peut-être pas trouvé un si honnête homme.

Monsieur de la Vallée m'a sauvé la vie; sans lui je serois peut-être morte; il est d'aussi bonne famille que moi: que veut-on dire? A qui en a monsieur Doucin? Vraiment l'intérêt est une belle chose! parce que je le quitte, & qu'il n'aura plus de moi les présents que je lui faisois tous les jours, il faut qu'il me persécute, sous prétexte qu'il prend part à ce qui me regarde; il faut qu'une personne chez qui je demeure, & à qui je me suis confiée, me fasse essuyer la plus cruelle avanie du monde: car y a-t-il rien de plus mortifiant que ce qui m'arrive? Là, les pleurs, les sanglots, les soupirs, & tous les accents d'une douleur amère étouffèrent la voix de mademoiselle Haberd, & l'empêchèrent de continuer.

Je pleurai moi-même, au lieu de lui dire consolez-vous: je lui rendis les larmes qu'elle versoit pour moi; elle en pleura encore davantage pour me récompenser de ce que je pleurois; & comme madame d'Alain étoit une si bonne femme, que tout ce qui pleuroit avoit raison avec elle, nous la gagnâmes sur le champ, & ce fut le Prêtre qui eut tort.

Eh, doucement donc, ma chere amie, dit-elle à mademoiselle Haberd en allant à elle; eh, mon Dieu! que je suis mortifiée de n'avoir pas su tout ce que vous me dites! Allons, monsieur de la Vallée, bon courage, mon enfant: venez m'aider à consoler cette chere demoiselle, qui se tourmente pour deux mots que j'ai véritablement lâchés à la légère. Mais que voulez-vous, je ne devinois pas: on en-

tend un Prêtre qui parle , & qui dit que c'est dommage qu'on se marie à vous ; dame , je l'ai cru , moi ; on ne va pas s'imaginer qu'il a ses petites raisons pour être si scandalisé. Pour ce qui est d'aimer qu'on lui donne , oh ! je n'en doute pas : c'est de la bongie , c'est du café , c'est du sucre. Oui , oui , j'ai une de mes amies qui est dans la grande dévotion , & qui lui envoie de tout cela ; je m'en ressouviens à cette heure que vous en touchez un mot : vous lui en donniez aussi , & voilà ce qui en est : faites comme moi , je parle de Dieu tant qu'on veut ; mais je ne donne rien. Ils font trois ou quatre de sa robe qui fréquentent ici ; je les reçois bien : bon jour , Monsieur , bon jour , Madame ; on prend du thé , quelquefois on dîne ; la reprise du quadrille ensuite , un petit mot d'édification par-ci , par-là , & puis je suis votre servante : aussi , que je me marie vingt fois au lieu d'une , je n'ai pas peur qu'ils s'en mettent en peine. Au surplus , ma chère amie , consolez-vous ; vous n'êtes pas mineure , & c'est bien fait d'épouser monsieur de la Vallée ; & si ce n'est pas cette nuit , ce sera l'autre , & ce n'est qu'une nuit de perdue. Je vous soutiendrai , moi , laissez-moi faire. Comment donc , un homme sans qui vous seriez morte ! eh pardi , il n'y auroit pas de conscience. Oh ! il sera votre mari ; je serois la première à vous blâmer s'il ne l'étoit pas.

Elle en étoit là quand nous entendîmes monter la cuisinière de mademoiselle Haberd ( car

celle de madame d'Alain nous en avoit procuré une ) & j'avois oublié à vous le dire.

Allons , ma mie , ajouta-t-elle en caressant mademoiselle Haberd , mettons-nous à table ; essuyez vos yeux , & ne pleurez plus : approchez son fauteuil , monsieur de la Vallée , & tenez-vous gaillard : soupçons ; mettez-vous là , petite fille.

C'étoit à Agathe à qui elle parloit , laquelle Agathe n'avoit dit mot depuis que sa mere étoit rentrée.

Notre situation ne l'avoit pas attendrie , & plaindre son prochain n'étoit pas sa foiblesse : elle n'avoit gardé le silence que pour nous observer en curieuse , & pour s'amuser de la mine que nous faisons en pleurant. Je vis à la sienne que tout ce petit désordre la divertissoit , & qu'elle jouissoit de notre peine , en affectant pourtant un air de tristesse.

Il y a dans le monde bien des gens de ce caractère-là , qui aiment mieux leurs amis dans la douleur que dans la joie : ce n'est que par compliment qu'ils vous félicitent d'un bien ; c'est avec goût qu'ils vous consolent d'un mal.

A la fin pourtant , Agathe , en se mettant à table , fit une petite exclamation en notre faveur , & une exclamation digne de la part hypocrite qu'elle prenoit à notre chagrin : on se peint en tout , & la petite personne , au lieu de nous dire , ce n'est rien que cela , s'écria : ah , que ceci est fâcheux ! Et voilà toujours dans

quel goût les ames malignes s'y prennent en pareil cas ; c'est là leur style.

La cuisiniere entra ; mademoiselle Haberd féçôa ses pleurs , nous servit , madame d'Alain , sa fille & moi , & nous mangeâmes tous d'assez bon appétit ; le mien étoit grand ; j'en cachai pourtant une partie , de peur de scandaliser ma future , qui soupoit très-sobrement , & qui m'auroit peut-être accusé d'être peu touché , si j'avois eu le courage de manger tant. On ne doit pas avoir faim quand on est affligé.

Je me retenois donc par décence , ou du moins j'eus l'adresse de me faire dire plusieurs fois , mangez donc : mademoiselle Haberd m'en pria elle-même , & de prieres en prieres j'eus la complaisance de prendre une réfection fort honnête , sans qu'on y pût trouver à redire.

Notre entretien pendant le repas n'eut rien d'intéressant : madame d'Alain , à son ordinaire , s'y répandit en propos inutiles à répéter ; nous y parla de notre aventure d'une maniere qu'elle croyoit très-énigmatique , & qui étoit fort claire ; remarqua que celle qui nous servoit prêtoit l'oreille à ses discours , & lui dit qu'il ne falloit pas qu'une servante écoutât ce que disoient les maîtres.

Enfin , madame d'Alain en agit toujours avec sa discrétion accoutumée : le repas fini , elle embrassa mademoiselle Haberd , lui promit son amitié , son secours , presque sa protection , & nous laissa ; sinon consolés , du moins plus tranquilles que nous ne l'aurions été sans ses af-

furances de service. Demain , dit-elle , au défaut de monsieur Doucin , nous trouverons bien un Prêtre qui vous mariera. Nous la merciâmes de son zele , & elle partit avec Agathe , qui , ce soir-là , ne mit rien pour moi dans la révérence qu'elle nous fit.

Pendant que Cathos nous desservoit ( c'étoit le nom de notre cuisiniere ) : monsieur de la Vallée , me dit tout bas mademoiselle Haberd , il faut que tu te retires ; il ne convient pas que cette fille nous laisse ensemble. Mais ne fais-tu personne qui puisse te protéger ici ; car je crains que ma sœur ne nous inquiète ; je gage que monsieur Doucin aura été l'avertir , & je la connois , je ne m'attends pas qu'elle nous laisse en repos.

Pardi , cousine , lui dis-je , pourvu que vous me souteniez , que peut-elle faire ? Si j'ai votre cœur , qu'ai-je besoin d'autre chose ? Je suis honnête garçon , une fois , fils de braves gens : mon père consent , vous consentez , je consens aussi , voilà le principal.

Sur-tout , me dit-elle , ne te laisses point intimider , quelque chose qui arrive , je te le recommande ; car ma sœur a bien des amis , & peut-être emploiera-t-on la menace contre toi : tu n'as point d'expérience , la peur te prendra , & tu me quitteras faute de résolution.

Vous quitter , lui dis-je ? Oui , quand je serai mort , il n'y aura que cela qui me donnera mon congé ; mais tant que mon ame & moi serons ensemble , nous vous suivrons par-tout l'un portant l'autre : entendez-vous , cousine ?

Je ne suis pas peureux de mon naturel ; qui vit bien ne craint rien ; laissez-les venir ; je vous aime , vous êtes aimable , il n'y aura personne qui dise que non ; l'amour est pour tout le monde ; vous en avez , j'en ai : qui est-ce qui n'en a pas ? Quand on en a , on se marie ; les honnêtes gens le pratiquent , nous le pratiquons : voilà tout.

Tu as raison , me dit-elle , & ta fermeté me rassure : je vois bien que c'est Dieu qui te la donne ; c'est lui qui conduit tout ceci ; je me ferois un scrupule d'en douter : va , mon enfant , mettons toute notre confiance en lui , remercions-le du soin visible qu'il a de nous. Mon Dieu , bénissez une union qui est votre ouvrage. Adieu , la Vallée , plus il vient d'obstacles & plus tu m'es cher.

Adieu , cousine ; plus on nous chicane & plus je vous aime , lui dis-je à mon tour. Hélas ! que je voudrois être à demain pour avoir à moi cette main que je tiens ! Je croyois l'avoir tantôt avec toute la personne : quel tort il me fait , ce Prêtre , ajoutai-je en lui pressant la main , pendant qu'elle me regardoit avec des yeux qui me répétoient , quel tort il nous fait , mais qui le répétoient le plus chrétiennement que cela se pouvoit , vu l'amour dont ils étoient pleins , & vu la difficulté d'ajuster tant d'amour avec la modestie !

Va-t-en , me dit-elle toujours tout bas & en ajoutant un soupir à ces mots ; va-t-en : il ne nous est pas encore permis de nous attendre ; il est vrai que nous devons être mariés.



cette nuit ; mais nous ne le ferons pas , la Vallée , ce n'est que pour demain : va-t-en donc.

Cathos alors avoit le dos tourné , & je profitai de ce moment pour lui baiser la main : galanterie que j'avois déjà vu faire , qu'on apprend aisément ; la mienne me valut encore un soupir de sa part , & puis je me levai & lui donnai le bon soir.

Elle m'avoit recommandé de prier Dieu , & je n'y manquai pas ; je le priai même plus qu'à l'ordinaire ; car on aime tant Dieu , quand on a besoin de lui !

Je me couchai fort content de ma dévotion , & persuadé qu'elle étoit très-méritoire. Je ne me réveillai le lendemain qu'à huit heures du matin.

Il en étoit près de neuf quand j'entraî dans la chambre de mademoiselle Haberd , qui s'étoit levée aussi plus tard que de coutume , & j'avois eu à peine le temps de lui donner le bon jour , quand Cathos vint me dire que quelqu'un demandoit à me parler.

Cela me surprit ; je n'avois d'affaire avec personne. Est-ce quelqu'un de la maison , dit mademoiselle Haberd , encore plus intriguée que moi ?

Non , Mademoiselle , reprit Cathos , c'est un homme qui vient d'arriver tout-à-l'heure ; je voulus aller voir qui c'étoit : attendez , dit mademoiselle Haberd , je ne veux pas que vous fortiez ; qu'il vienne vous parler ici ; il n'y a qu'à le faire entrer.

Cathos nous l'amena : c'étoit un homme assez bien mis , une maniere de valet-de-chambre , qui avoit l'épée au côté.

N'est-ce pas vous qui vous appelez monsieur de la Vallée ? me dit-il. Oui , Monsieur , répondis-je ; qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

Je viens ici de la part de monsieur le Président. .... ( c'étoit un des premiers Magistrats de Paris ) qui fouhaiteroit vous parler , me dit-il.

A moi ? m'écriai-je ; cela ne se peut pas ; il faut que ce soit un autre monsieur de la Vallée ; car je ne connois pas ce monsieur le Président : je ne l'ai de ma vie ni vu ni apperçu.

Non , non , reprit-il , c'est vous-même qu'il demande , c'est l'amant d'une nommée mademoiselle Haberd : j'ai là-bas un fiacre qui nous attend , & vous ne pouvez vous dispenser de venir , car on vous y obligerait ; ainsi ce n'est pas la peine de refuser ; d'ailleurs on ne veut vous faire aucun mal , on ne veut que vous parler.

J'ai fort l'honneur de connoître une parente de Monsieur le Président , & qui loge chez lui , dit alors mademoiselle Haberd ; & comme je soupçonne que c'est une affaire qui me regarde aussi , je vous suivrai , Messieurs : ne vous inquiétez point , monsieur de la Vallée , nous y allons ensemble : tout ceci vient de mon aînée ; c'est elle qui cherche à nous traverser nous la trouverons chez monsieur le Président j'en suis sûre , & peut-être monsieur Doucin

avec elle. Allons , allons voir de quoi il s'agit : vous n'attendrez pas , Monsieur , je n'ai qu'à changer de robe.

Non , Mademoiselle , dit le valet-de-chambre ( car c'en étoit un ) , j'ai précisément ordre de n'amener que monsieur de la Vallée : il faut qu'on ait prévu que vous voudriez venir , puisqu'on m'a donné cet ordre positif ; ainsi vous ne sauriez nous suivre : je vous demande pardon du refus que je vous fais , mais il faut que j'obéisse.

Voilà de grandes précautions , d'étranges mesures ! dit-elle. Hé bien , monsieur de la Vallée , partez , allez devant , présentez-vous hardiment , j'y serai presque aussi-tôt que vous , car je vais envoyer chercher une voiture.

Je ne vous le conseille pas , Mademoiselle , dit le valet-de-chambre ; car j'ai encore charge de vous dire qu'en ce cas vous ne parleriez à personne.

A personne ! s'écria-t-elle. Eh , qu'est-ce que cela signifie ? monsieur le Président passe pour un si honnête homme ; on le dit si homme de bien , comment se peut-il qu'il en use ainsi ? Où est donc sa religion ? Ne tient-il qu'à être Président pour envoyer chercher un homme qui n'a que faire à lui ? C'est comme un criminel qu'on envoie prendre. En vérité , je n'y comprends rien , Dieu n'approuve pas ce qu'il fait là. Je suis d'avis qu'on n'y aille pas. Je m'intéresse à monsieur de la Vallée , je le déclare : il n'a ni charge , ni emploi , j'en conviens ; mais c'est un sujet du Roi comme un

autre , & il n'est pas permis de maltraiter les sujets du Roi , ni de les faire marcher comme cela , sous prétexte qu'on est Président , & qu'ils ne font rien : mon sentiment est qu'il reste.

Non , Mademoiselle , lui dis-je alors , je ne crains rien ( & cela étoit vrai ) ; ne regardons pas si c'est bien ou mal fait de m'envoyer dire que je vienne. Qu'est-ce que je suis pour être glorieux ? Ne faut-il pas se mesurer à son aune ? Quand je ferai bourgeois de Paris , encore passe ; mais à présent que je suis si petit , il faut bien en porter la peine , & aller suivant ma taille : aux petits les corvées , dit-on ; monsieur le Président me mande , trouvons que je suis bien mandé. Monsieur le Président me verra , sa Présidence me dira ses raisons , je lui dirai les miennes : nous sommes en Pays de Chrétiens , je lui porte une bonne conscience , & Dieu par-dessus tout : marchons , Monsieur , je suis tout prêt.

Hé bien , j'y consens , dit mademoiselle Harberd ; car en effet qu'en peut-il être ? Mais avant que vous partiez , venez que je vous dise un petit mot dans ce cabinet , monsieur de la Vallée.

Elle y entra , je la suivis ; elle ouvrit une armoire , mit sa main dans un sac , & en tira une somme en or qu'elle me dit de prendre. Je soupçonne , ajouta-t-elle , que tu n'as pas beaucoup d'argent , mon enfant : à tout hasard , mets toujours cela dans ta poche. Va , monsieur de la Vallée ; que Dieu soit avec toi , qu'il te conduise & te ramène : ne tarde point à revenir dès que tu le pourras , & souviens-toi que je t'attends avec impatience.

Oui , cousine ; oui , maîtresse ; oui , charmante future , & tout ce qui m'est le plus cher dans le monde ; oui , je retourne aussi-tôt ; je ne ferai de bon sang qu'à mon arrivée ; je ne vivrai point que je ne vous revoie , lui dis-je en me jettant sur cette main généreuse qu'elle avoit vuidee dans mon chapeau. Hélas ! quand on auroit un cœur de rocher , ce seroit bientôt un cœur de chair avec vous & vos cheres manieres. Quelle bonté d'ame ! Mon Dieu , la charmante fille ! que je l'aimerai quand je serai son homme ! la seule pensée m'en fait mourir d'aise : viennent tous les Présidents du monde & tous les Greffiers du pays , voilà ce que je leur dirai , fussent-ils mille , avec autant d'Avocats : adieu la reine de mon ame , adieu personne chérie ; j'ai tant d'amour que je n'en ferois plus parler sans notre mariage : il me faut cela pour dire le reste.

Pour toute réponse , elle se laissa tomber dans un fauteuil en pleurant , & je partis avec ce valet-de-chambre qui m'attendoit , & qui me parut honnête homme.

Ne vous alarmez point , me dit-il en chemin , ce n'est pas un crime que d'être aimé d'une fille , & ce n'est que par complaisance que monsieur le Président vous envoie chercher : on l'en a prié dans l'espérance qu'il vous intimideroit ; mais c'est un Magistrat plein de raison & d'équité ; ainsi soyez en repos , défendez-vous honnêtement , & tenez bon.

Aussi ferai-je , mon cher Monsieur , lui dis-je ; je vous remercie du conseil ; quelque jour

je vous le revaudrai , si je puis : mais je vous dirai que je vais là aussi gaillard qu'à ma noce.

Ce fut en tenant de pareils discours que nous arrivâmes chez son maître. Apparemment que mon histoire avoit éclaté dans la maison ; car j'y trouvais tous les domestiques assemblés , qui me reçurent en haie sur l'escalier.

Je ne me démontai point : chacun disoit son mot sur ma figure , & heureusement de tous ces mots il n'y en avoit pas un dont je pus être choqué ; il y en eut même de fort obligeants de la part des femmes. Il n'a pas l'air sot , disoit l'une , mais vraiment , la dévote a fort bien choisi : il est beau garçon , disoit l'autre.

A droite , c'étoit , je suis bien-aise de sa bonne fortune : à gauche , j'aime sa physionomie ; qu'il m'en vienne un de cette mine-là , je m'y tiens , entendois-je dire ici : vous n'êtes pas dégoûtée , disoit-on là.

Enfin , je puis dire que mon chemin fut semé de compliments : & si c'étoit là passer par les baguettes , du moins étoient-elles les plus douces du monde , & j'aurois eu lieu d'être bien content , sans une vieille gouvernante qui gâta tout , que je rencontrai au haut de l'escalier , & qui se fâcha sans doute de me voir si jeune , pendant qu'elle étoit si vieille & si éloignée de sa bonne fortune de mademoiselle Haberd.

Oh ! le coup de baguette de celle-là ne fut pas doux ; car me regardant d'un œil hagard , & levant les épaules sur moi : hum ! qu'est-ce que c'est que cela , dit-elle ? Quelle bégueule à son âge de vouloir épouser ce gau-

de l'ureau ! Il faut qu'elle ait perdu l'esprit.

Tout doucement , ma bonne mere ; vous le perdriez bien au même prix , lui répondis-je , enhardi par tout ce que les autres m'avoient dit de flatteur.

Ma réponse réussit : ce fut un éclat de rire général ; tout l'escalier en retentit , & nous entrâmes le valet-de-chambre & moi dans l'appartement , en laissant une querelle bien établie entre la gouvernante & le reste de la maison , qui la sifflait en ma faveur.

Je ne fais pas comment la vieille s'en tira ; mais , comme vous voyez , mon début étoit assez plaisant.

La compagnie étoit chez Madame ; on m'y attendoit , & ce fut aussi chez elle que me mena mon guide.

Modestie & courage , voilà avec quoi j'y entr'ai. J'y trouvai mademoiselle Haberd l'ainée , par qui je commence , parce que c'est contr'elle que je vais plaider.

Monsieur le Président , homme entre deux âges.

Madame la Présidente , dont la seule physionomie m'auroit assuré si j'avois eu peur : il n'en faut qu'une comme celle-là dans une compagnie pour vous faire aimer de toutes les autres ; non pas que Madame la Présidente fût belle , il s'en falloit bien : je ne vous dirai pas non plus qu'elle fût laide , je n'oserois ; car si la bonté , la franchise , si toutes les qualités qui font une ame aimable prenoient une physionomie en commun , elles n'en pren-

droient point d'autre que celle de notre Présidente.

J'entendis qu'elle disoit au Président ; d'un ton assez bas : mon Dieu, Monsieur, il me semble que ce pauvre garçon tremble ; allez-y doucement, je vous prie ; & puis elle me regarda tout de suite d'un air qui me disoit, ne vous troublez point.

Ce sont des chofet si sensibles, qu'on ne fau-  
roit s'y méprendre.

Mais ce que je dis là m'a écarté. Je comptois les assistants, en voilà déjà trois de nommés, venons aux autres.

Il y avoit un Abbé d'une mine fine, & mis avec toute la galanterie que pouvoit comporter son habit, gesticulant décemment, mais avec grace : c'étoit un petit-maître d'église ; je n'en dirai pas de lui davantage, car je ne l'ai pas revu.

Il y avoit encore une Dame parente du Président, celle que mademoiselle Haberd avoit dit connoître, & qui occupoit une partie de la maison : veuve d'environ cinquante ans, grande personne bien faite, & dont je ferai le portrait dans un moment : voilà tout.

Il est bon d'avertir que cette Dame dont je promets le portrait, étoit une dévote aussi : voilà bien des dévotes, dira-t-on ; mais je ne saurois qu'y faire : c'étoit par-là que mademoiselle Haberd l'ainée la connoissoit, & qu'elle avoit su l'intéresser dans l'affaire dont il s'agissoit ; elles alloient toutes deux au même confessionnal.

Et



Et à propos des dévotes , ce fut bien dans cette occasion où j'aurois pu dire : tant de fiel entre-t-il dans l'ame des dévots ? Je n'ai jamais vu de visage si furibond que celui de mademoiselle Haberd présente : cela la changeoit au point que je pensai la méconnoître.

En vérité, il n'y a de mouvements violents que chez ces personnes-là ; il n'appartient qu'à elles d'être passionnées : peut-être qu'elles croient être assez bien avec Dieu , pour pouvoir prendre ces licences-là sans conséquence , & qu'elles s'imaginent que ce qui est péché pour nous autres profanes , change de nom & se purifie en passant par leur ame. Enfin , je ne fais pas comment elles l'entendent ; mais il est sûr que la colère des dévotes est terrible.

Apparemment qu'on fait bien de la bile dans ce métier-là : je ne parle jamais que des dévots ; je mets toujours les pieux à part : ceux-ci n'ont point de bile , la piété les en purge.

Je ne m'embarrai guere de la fureur avec laquelle me regardoit mademoiselle Haberd : je jettai les yeux sur elle aussi indifféremment que sur le reste de la compagnie , & je m'avançai en saluant monsieur le Président.

C'est donc toi , me dit-il , que la sœur de Mademoiselle veut épouser ?

Oui , Monsieur ; du moins me le dit-elle , & assurément je ne l'en empêcherai pas ; car cela me fait beaucoup d'honneur & de plaisir , lui répondis-je d'un air simple , mais ferme & tranquille : je m'observai un peu sur le langage , soit dit en passant.

T'épouser, toi ? reprit le Président. Toi, es-tu fait pour être son mari ? oublies-tu que tu n'es que son domestique ?

Je n'aurai pas de peine à l'oublier , lui dis-je ; car je ne l'ai été qu'un moment par rencontre.

Voyez l'effronté comme il vous répond , monsieur le Président , dit alors mademoiselle Haberd.

Ha ! point du tout , Mademoiselle , c'est que vous êtes fâchée , dit sur le champ la Présidente d'un ton de voix si bien assorti avec cette physionomie dont j'ai parlé : monsieur le Président l'interroge , il faut bien qu'il réponde ; il n'y a pas de mal à cela : écoutons-le.

L'Abbé à ce dialogue sourioit sous sa main d'un air spirituel & railleur : monsieur le Président baissoit les yeux de l'air d'un homme qui veut rester grave , & qui retient une envie de rire.

L'autre Dame , parente de la maison , faisoit des nœuds , je pense ; & , la tête baissée , se contenoit par intervalle de lever sourdement les yeux sur moi : je la voyois qui me mesuroit depuis les pieds jusqu'à la tête.

Pourquoi , reprit le Président , me dis-tu que tu n'as été qu'un moment son domestique , puisque tu es actuellement à son service ?

Oui , Monsieur , à son service comme au vôtre : je suis fort son serviteur , son ami & son prétendu , & puis c'est tout.

Mais petit frippon que vous êtes , s'écria là-dessus ma future belle-sœur , qui ne trouvoit pas

que le Président me parlât à sa fantaisie ; mais pouvez-vous à votre âge mentir aussi impudemment que vous le faite ? Là , mettez la main sur la conscience , songez que vous êtes devant Dieu , & qu'il nous écoute. Est-ce que ma sœur ne vous a pas rencontré dans la rue ? N'étiez-vous pas sur le pavé , sans savoir où aller , quand elle vous a pris ? Que seriez-vous devenu sans elle ? Ne seriez-vous pas réduit à tendre la main aux passants , si elle n'avoit pas eu la charité de vous amener au logis ? Hélas ! la pauvre fille , il valoit bien mieux qu'elle n'eût pas pitié de vous ; il faut bien que sa charité n'ait pas été agréable à Dieu , puisqu'il s'en est suivi un si grand malheur pour elle : quel égarement , monsieur le Président ! Elle passe un matin sur le Pont-Neuf , elle rencontre ce petit libertin , elle me l'amène : il ne me revient pas ; elle le veut garder à toutes forces , malgré mon conseil & l'inspiration d'un saint homme qui tâche de l'en dissuader : elle se brouille avec lui , se sépare d'avec moi , prend une maison ailleurs , y va loger avec ce misérable ( Dieu me pardonne de l'appeller ainsi ; ) se coiffe de lui , & veut être sa femme , la femme d'un valet , à près de cinquante ans qu'elle a.

Oh ! l'âge ne fait rien à cela , dit , sans lever la tête , la Dame dévote , à qui cet article de cinquante ans ne plut pas , parce qu'elle avoit sa cinquantaine , & qu'elle craignoit que ce discours ne fît songer à elle ; & d'ailleurs , dit-elle en continuant , est-elle si âgée , Mademoi-

selle votre sœur ? vous êtes en colere , & il me semble lui avoir entendu dire qu'elle étoit de mon âge , & sur ce pied-là elle seroit à peu près de cinq ans plus jeune.

Je vis le Président sourire à ce calcul ; apparemment qu'il ne lui paroissoit pas exact.

Eh , Madame , reprit mademoiselle Haberd l'aînée d'un ton piqué , je fais l'âge de ma sœur ; je suis son aînée , & j'ai près de deux ans plus qu'elle. Oui , Madame , elle a cinquante ans moins deux mois , & je pense qu'à cet âge - là on peut passer pour vieille : pour moi , je vous avoue que je me regarde comme telle ; tout le monde ne se soutient pas comme vous , Madame.

Autre sottise qui lui échappa , ou par faute d'autre ou par rancune.

Comme moi , mademoiselle Haberd ? répondit la Dame en rougissant. Eh ! où allez-vous ? Est-ce qu'il est question de moi ici ? Je me soutiens , dites-vous ; je le crois bien , & Dieu fait si je m'en soucie , mais il n'y a pas grand miracle qu'on se soutienne encore à mon âge.

Il est vrai , dit le Président en badinant , que mademoiselle Haberd rend le bel âge bien court , & que la vieillesse ne vient pas de si bonne heure ; mais laissons là la discussion des âges.

Oui , monsieur le Président , répondit notre aînée , ce n'est pas les années que je regarde à cela , c'est l'état du mari qu'elle prend , c'est la bassesse de son choix ; voyez quel affront ce fera pour la famille. Je fais bien que nous sommes tous égaux devant Dieu ; mais devant les

hommes ce n'est pas de même , & Dieu veut qu'on ait égard aux coutumes établies parmi eux ; il nous défend de nous déshonorer , & les hommes diront que ma sœur aura épousé un gredin : voilà comment ils appelleront ce petit garçon-là , & je demande qu'on empêche une pauvre égarée de nous couvrir de tant de honte : ce sera même travailler pour son bien , il faut avoir pitié d'elle. Je l'ai déjà recommandé aux prières d'une sainte Communauté. Monsieur Doucin m'a promis les siennes ; Madame aussi , ajouta-t-elle en regardant la Dame dévote , qui ne parut pas alors goûter beaucoup cette apostrophe : voilà madame la Présidente , & monsieur l'Abbé que je n'ai pas l'honneur de connoître , qui ne nous refuseront pas les leurs ( les prières de monsieur l'Abbé étoient quelque chose d'impayable dans cette occasion-ci : on pensa en éclater de rire , & aussi remercia-t-il de l'invitation , d'un air qui mettoit ses prières au prix qu'elles valaient ; ) & vous aurez part à une bonne œuvre , dit-elle encore au Président , si vous voulez bien nous secourir de votre crédit là-dedans.

Allez , Mademoiselle , ne vous inquiétez point , dit le Président , votre sœur ne l'épousera pas ; il n'oseroit porter la chose jusques-là , & s'il avoit envie d'aller plus loin , nous l'en empêcherions bien : mais il ne nous en donnera pas la peine ; & pour le dédommager de ce qu'on lui ôte , je veux avoir soin de lui , moi.

Il y avoit long - temps que je me taisois , parce que je voulois dire mes raisons tout de

fuite , & je n'avois pas perdu mon temps pendant mon silence. J'avois jetté de fréquents regards sur la Dame dévote , qui y avoit pris garde , & qui m'en avoit même rendu quelques-uns à la fourdine. Et pourquoi m'étois-je avisé de la regarder ? C'est que je m'étois aperçu par-ci , par-là , qu'elle m'avoit regardé elle-même , & que cela m'avoit fait songer que j'étois beau garçon. Ces choses-là se lierent dans mon esprit. On agit en mille moments en conséquence d'idées confuses qui viennent , je ne fais comment , qui vous menent , & qu'on ne réfléchit point.

Je n'avois pas négligé non plus de regarder la Présidente ; mais celle-là d'une manière humble & suppliante : j'avois dit des yeux à l'une , il y a plaisir à vous voir , & elle m'avoit cru ; à l'autre , protégez-moi , & elle me l'avoit promis ; car il me semble qu'elles m'avoient entendu toutes deux , & répondu ce que je vous dis là.

Monsieur l'Abbé même avoit eu quelque part à mes attentions ; quelques regards extrêmement honnêtes me l'avoient disposé en ma faveur ; de sorte que j'avois déjà les deux tiers de mes Juges pour moi quand je commençai à parler.

D'abord je fis faire silence ; car de la manière dont je m'y pris , cela vouloit dire , écoutez-moi.

Monsieur le Président , dis-je donc , j'ai laissé parler Mademoiselle à son aise , je l'ai laissée m'injurier tant qu'il lui a plu : quand elle feroit encore un discours d'une heure , elle n'en

diroit pas plus qu'elle en a dit : c'est donc à moi à parler à présent ; chacun à son tour , ce n'est pas trop.

Vous dites , monsieur le Président , que si je veux épouser mademoiselle Haberd la cadette , on m'en empêchera bien : à quoi je vous réponds que si on m'en empêche , il me fera bien forcé de la laisser là : à l'impossible nul n'est tenu ; mais que si on ne m'en empêche pas , je l'épouserai , cela est sûr , & tout le monde en feroit autant à ma place.

Venons à cette heure aux injures qu'on me dit ; je ne fais pas si la dévotion les permet : en tout cas je les mets sur la conscience de Mademoiselle , qui les a proférées. Elle dit que Dieu nous écoute , & tant pis pour elle , car ce n'est pas là de trop belles paroles qu'elle lui a fait entendre. Bref , à son compte , je suis un misérable ; un gredin ; sa sœur une folle , une pauvre vieille égarée : à tout cela il n'y a que le prochain de foulé ; qu'il s'accommode , parlons de moi. Voilà , par exemple , mademoiselle Haberd l'ainée , monsieur le Président : si vous lui disiez , comme à moi , toi par-ci , toi par-là , qui es-tu , qui n'es-tu pas ; elle ne manqueroit pas de trouver cela bien étrange : elle diroit , Monsieur , vous me traitez mal , & vous penseriez en vous-même , elle a raison : c'est Mademoiselle qu'il faut dire ; aussi faites-vous : mademoiselle ici , mademoiselle là , toujours honnêtement mademoiselle , & à moi toujours tu & toi. Ce n'est pas que je

m'en plaigne , monsieur le Président , il n'y a rien à dire , c'est la coutume de vous autres grands messieurs : toi , c'est ma part & celle du pauvre monde ; voilà comme on le mene : pourquoi pauvre monde est-il ? ce n'est pas votre faute , & ce que j'en dis n'est que pour faire une comparaison. C'est que Mademoiselle , à qui ce seroit mal fait de dire , que veux-tu , n'est presque pourtant pas plus mademoiselle que je suis monsieur : c'est ma foi la même chose.

Comment donc , petit impertinent , la même chose ! s'écria-t-elle.

Eh , pardi oui , répondis-je ; mais je n'ai pas fait , laissez-moi me reprendre.

Est-ce que monsieur Haberd , votre pere , & devant Dieu soit son ame , étoit un gredin , Mademoiselle ? Il étoit fils d'un bon fermier de Beauce , moi fils d'un bon fermier de Champagne ; c'est déjà ferme pour ferme : nous voilà déjà , monsieur votre pere & moi , aussi gredins l'un que l'autre. Il se fit marchand ; n'est-ce pas ? je le ferai peut-être , ce fera encore boutique pour boutique. Vous autres Demoiselles , qui êtes ses filles , ce n'est donc que d'une boutique que vous valez mieux que moi ; mais cette boutique , si je la prends , mon fils dira , mon pere l'avoit , & par là mon fils sera au niveau de vous. Aujourd'hui vous allez de la boutique à la ferme , & moi j'irai de la ferme à la boutique. Il n'y a pas là grande différence : ce n'est qu'un étage que vous avez de plus que moi. Est-ce qu'on est misérable



à cause d'un étage de moins ? Est-ce que les gens qui servent Dieu comme vous , qui s'adonnent à l'humilité comme vous , comptent les étages , sur-tout quand il n'y en a qu'un à redire ?

Pour ce qui est de cette rue où vous dites que votre sœur m'a rencontré , hé bien , c'est que cette rue , c'est que tout le monde y passe : j'y passois , elle y passoit , & il vaut autant se rencontrer là qu'ailleurs , quand on a à se rencontrer quelque part. J'allois être mendiant sans elle : hélas ! non pas le même jour , mais un peu plus tard : il auroit bien fallu en venir là ou s'en retourner à la ferme , je le confesse franchement , car je n'y entends point finesse. C'est bien un plaisir que d'être riche , mais ce n'est pas une gloire , hormis pour les fots ; & puis y a-t-il si grande merveille à mon fait ? On est jeune , on a pere & mere , on sort de chez eux pour faire quelque chose ; quelle richesse voulez-vous qu'on ait ? On a peu , mais on cherche , & je cherchois : là-dessus votre sœur vient ; qui êtes-vous , me dit-elle ? je lui récite. Voulez-vous venir chez nous ? Nous sommes deux filles craignant Dieu , dit-elle. Oui-dà , lui dis-je ? & en attendant mieux je la suis. Nous caufons par les chemins ; je lui apprends mon nom , mon surnom , mes moyens , je lui détaille ma famille : elle me dit la nôtre est de même étoffe ; moi je m'en réjouis : elle dit qu'elle est bien-aïse ; je lui repars , elle me repart : je la loue , elle me le rend. Vous me paroissez bon

garçon ; vous , Mademoiselle , la meilleure fille de Paris ; je suis content , lui dis-je , moi contente , & puis nous arrivons chez vous , & puis vous la querellez à cause de moi. Vous dites que vous la quitterez , elle vous quitte la première ; elle m'emmene : la voilà seule , l'ennui la prend , la pensée du mariage lui vient , nous en devisons , je me trouve là tout porté ; elle m'estime , je la révere. Je suis fils de fermier , elle petite-fille ; elle ne chicane pas sur un cran de plus , sur un cran de moins , sur une boutique en-deçà , sur une boutique en-delà : elle a du bien pour nous deux ; moi de l'amitié pour quatre. On appelle un Notaire ; j'écris en Champagne , on me récrit , tout est prêt , & je demande à monsieur le Président , qui fait la justice par cœur , à madame la Présidente qui nous écoute , à Madame qui a bon esprit , à monsieur l'Abbé qui a de la conscience ; je demande à tout Paris , comme s'il étoit là , où est ce grand affront que je vous fais ?

À ces mots la compagnie se tut , personne ne répondit. Notre aînée , qui s'attendoit que monsieur le Président parleroit , le regardoit étonnée de ce qu'il ne disoit rien : quoi , Monsieur ! lui dit-elle , est-ce que vous m'abandonnez ?

J'aurois fort envie de vous servir , Mademoiselle , lui dit-il ; mais que voulez-vous que je fasse en pareil cas ? Je croyois l'affaire bien différente ; & si tout ce qu'il dit est vrai , il ne seroit ni juste ni possible de s'op-

poser à un mariage qui n'a point d'autre défaut que d'être ridicule à cause de la disproportion des âges.

Sans compter, dit la dame parenté, qu'on en voit tous les jours de bien plus grandes de ces disproportions, & que celle-ci ne sera sensible que dans quelques années, car votre sœur est encore fraîche.

Et d'ailleurs, dit la Présidente d'un air conciliant, elle est sa maîtresse cette fille, & ce jeune homme n'a contre lui que sa jeunesse dans le fond.

Et il n'est pas défendu d'avoir un mari jeune, dit l'Abbé d'un ton goguenard.

Mais n'est-ce pas une folie qu'elle fait, dit mademoiselle Haberd, dont toutes ces généalogies avoient mis la tête en désordre, & n'y a-t-il pas de la charité à l'en empêcher? Vous, Madame, qui m'avez tant promis d'engager monsieur le Président à me prêter son secours, ajouta-t-elle en parlant à cette dame dévote, est-ce que vous ne le presserez pas d'agir? Je comptois tant sur vous.

Mais, ma bonne demoiselle Haberd, reprit la dame, il faut entendre raison. Vous m'avez parlé de ce jeune homme comme du dernier des malheureux, n'appartenant à personne, & j'ai pris feu là dessus; mais point du tout, ce n'est point cela, c'est le fils d'honnêtes gens, d'une bonne famille de Champagne, d'ailleurs un garçon raisonnable, & je vous avoue que je me ferois un scrupule de nuire à sa petite fortune.

A ce discours le garçon raisonnable salua la scrupuleuse : ma révérence parut sur le champ.

Mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que le monde ! s'écria ma belle-sœur future. Pour avoir dit à Madame qu'elle se foutenoit bien à l'âge qu'a ma sœur , voilà que j'ai perdu ses bonnes grâces : qui est-ce qui devineroit qu'on est encore une nymphe à cinquante ans ! Adieu , Madame ; monsieur le Président , je suis votre servante.

Cela dit , elle salua le reste de la compagnie ; pendant que la Dame dévote la regardoit de côté , d'un air méprisant , sans daigner lui répondre.

Allez , mon enfant , me dit-elle quand l'autre fut partie ; mariez-vous , il n'y a pas le mot à vous dire.

Je lui conseille même de se hâter , dit la Présidente ; car cette sœur-là est bien mal intentionnée. De quelque façon qu'elle s'y prenne , ses mauvaises intentions n'aboutiroient à rien , dit froidement le Président , & je ne vois pas ce qu'elle pourroit faire.

Là-dessus on annonça quelqu'un. Venez , me dit en se levant la nymphe de cinquante ans , je vais vous donner un petit billet pour mademoiselle Haberd : c'est une fort bonne fille ; je l'ai toujours mieux aimée que l'autre , & je suis bien-aïse de lui apprendre comment ceci s'est passé. Monsieur le Président , permettez-moi de passer un moment dans votre cabinet pour écrire ; & tout

de suite elle part , je la suis très-content de mon ambassade.

Quand nous fûmes dans ce cabinet : franchement , mon garçon , me dit-elle , en prenant une feuille de papier , & en essayant quelques plumes , j'ai d'abord été contre vous ; cette emportée qui fort nous avoit si fort parlé à votre désavantage , que votre mariage paroïssoit la chose du monde la plus extraordinaire ; mais j'ai changé d'avis dès que je vous ai vu ; je vous ai trouvé une physionomie qui détruisoit tout le mal qu'elle avoit dit , & effectivement vous l'avez belle , & même heureuse : Mademoiselle Haberd la cadette a raison.

Je suis bien obligé , Madame , à la bonne opinion que vous avez de moi , lui répondis-je , & je tâcherai de la mériter.

Oui , me dit-elle , je pense très-bien de vous , extrêmement bien ; je suis charmée de votre aventure ; & si cette fâcheuse sœur vous faisoit encore quelque chicane , vous pouvez compter que je vous servirai contr'elle.

C'étoit toujours en essayant différentes plumes qu'elle me tenoit ces discours , & elle ne pouvoit pas en trouver de bonnes.

Voilà de mauvaises plumes , dit-elle , en tâchant d'en tailler , ou plutôt d'en raccommo-der une : quel âge avez-vous ? Bientôt vingt ans , Madame , lui dis-je en gros. C'est le véritable âge de faire fortune , reprit-elle ; vous n'avez besoin que d'amis qui vous poussent , & je veux vous en donner ; car j'aime votre Mademoiselle Haberd , & je lui fais bon gré

de ce qu'elle fait pour vous ; elle a du discernement : mais il est vrai qu'il n'y a que quatre ou cinq mois que vous arrivez de campagne ; on ne le croiroit point à vous voir : vous n'êtes point hâlé, vous n'avez point l'air campagnard : il a le plus beau teint du monde.

A ce compliment les roses du beau teint augmentèrent ; je rougis un peu par pudeur , mais bien plus par je ne sais quel sentiment de plaisir qui me vint de me voir loué sur ce ton-là par une femme de cette considération.

On se sent fort , & bien à son aise , quand c'est par la figure qu'on plaît ; car c'est un mérite qu'on n'a point de peine à soutenir , ni à faire durer ; cette figure ne change point , elle est toujours là , vos agréments y tiennent ; & comme c'est à eux qu'on en veut , vous ne craignez point que les gens se détrompent sur votre chapitre , & cela vous donne de la confiance.

Je crois que je plais par ma personne , disois-je donc en moi-même , & je sentoís en même-temps l'agréable & le commode de cette façon de plaire ; ce qui faisoit que j'avois l'air assez aisé.

Cependant les plumes alloient toujours mal ; on essayoit de les tailler , on ne pouvoit en venir à bout , & tout en se dépitant , on continuoît la conversation.

Je ne saurois écrire avec cela , me dit-elle ; ne pourriez-vous pas m'en tailler une ?

Oui-dà , Ma-lame , lui dis-je , je vais y tâcher ; j'en prends donc une , & je la taille.

Vous mariez-vous cette nuit ? reprit-elle

pendant que j'étois après cette plume. Je crois qu'oui, Madame.

Eh, dites-moi, ajouta-t-elle en souriant, Mademoiselle Haberd vous aime beaucoup, mon garçon, je n'en doute pas, & je n'en suis point surprise; mais entre-nous, l'aimez-vous un peu aussi? avez-vous de l'amour pour elle? là, ce que l'on appelle de l'amour; ce n'est pas de l'amitié que j'entends, car de cela elle en mérite beaucoup de votre part, & vous n'êtes pas obligé au reste; mais a-t-elle quelques charmes à vos yeux, toute âgée qu'elle est?

Ces derniers mots furent prononcés d'un ton badin qui me dictoit ma réponse, qui sembloit m'exciter à dire que non, & à plaisanter de ses charmes. Je sentis que je lui ferois plaisir de n'être pas impatient de les posséder, & ma foi je n'eus pas la force de lui refuser ce qu'elle demandoit.

En fait d'amour, tout engagé qu'on est déjà, la vanité de plaire ailleurs vous rend l'ame si infidelle, & vous donne en pareille occasion de si lâches complaisances.

J'eus donc la foiblesse de manquer d'honneur & de sincérité ici; car j'aimois Mademoiselle Haberd, du moins je le croyois, & cela revient au même pour la fripponnerie que je fis alors; & quand je ne l'aurois pas aimée, les circonstances où je me trouvois avec elle, les obligations que je lui avois, & que j'allois lui avoir, tout n'exigeoit-il pas que je disse sans hésiter, oui, je l'aime, & de tout mon cœur?

Je n'en fis pourtant rien , parce que cette Dame ne vouloit pas que je l'aimasse , & que j'étois flatté de ce qu'elle ne le vouloit pas.

Mais comme je n'étois pas de caractère à être un effronté fripon , que je n'étois même tout au plus capable d'un procédé faux que dans un cas de cette nature , je pris un milieu que je m'imaginai en être un , & ce fut de me contenter de sourire sans rien répondre , & de mettre une mine à la place du mot qu'on me demandoit.

Oui , oui , je vous entends , dit la Dame , vous êtes plus reconnoissant qu'amoureux : je m'en doutois bien ; cette fille-là n'a pourtant pas été désagréable autrefois.

Pendant qu'elle parloit j'essayois la plume que j'avois taillée ; elle n'alloit pas à ma fantaisie , & j'y retouchois pour allonger un entretien qui m'amusoit beaucoup , & dont je voulois voir la fin.

Oui , elle est fort passée ; mais je pense qu'elle a été assez jolie , dit encore la Dame en continuant : & , comme dit sa sœur , elle a bien cinquante ans ; il n'a pas tenu à moi tantôt qu'elle ne fût de beaucoup plus jeune ; car je la faisois de mon âge , pour la rendre plus excusable. Si j'avois pris le parti de sa sœur aînée , je vous aurois nui auprès du Président ; mais je n'ai eu garde.

J'ai bien remarqué , lui dis-je , la protection que vous m'accordiez , Madame. Il est vrai , reprit-elle , que je me suis assez ouvertement déclarée : cette pauvre cadette , je me mets à sa place , elle auroit eu trop de cha-



grin de vous perdre , toute vieille qu'elle est , & d'ailleurs je vous veux du bien.

Hélas ! Madame , repris-je d'un air naïf , j'en dirois bien autant de vous , si je valois la peine de parler. Eh , pourquoi non , dit-elle ; je ne néglige l'amitié de personne , mon cher enfant , sur-tout de ceux qui sont à mon gré autant que vous ; car vous me plaisez : je ne fais , mais vous m'avez prévenue en votre faveur ; je ne regarde pas à la condition des gens , moi ; je ne règle pas mon goût là-dessus.

Et quoiqu'elle glissât ces dernières paroles en femme qui prend les mots qui lui viennent , & qui n'a pas à s'observer sur ce qu'elle pense , la force du discours l'obligea pourtant à baisser les yeux ; car on ne badine pas avec sa conscience.

Cependant je ne savois plus que faire de cette plume ; il étoit temps de l'avoir rendue bonne , ou de la laisser là.

Je vous supplie , lui dis-je , de me conserver cette bonne volonté que vous me marquez , Madame ; il ne sauroit me venir du bien d'aucune part , que j'aime autant que la vôtre.

Et c'étoit en lui rendant la plume que je parlois ainsi. Elle la prit , l'essaya , & dit , elle va fort bien : vous écrivez lisiblement sans doute ? Assez , lui dis-je. Cela suffit , & j'ai envie , reprit-elle , de vous donner à copier quelque chose que je souhaiterois avoir au net. Quand il vous plaira , Madame , lui dis-je.

Là-dessus elle commença sa lettre à Made-

moiselle Haberd , & de temps en temps levoit les yeux sur moi.

Votre pere est-il bel homme ? est-ce à lui que vous ressemblez , ou à votre mere ? me dit-elle après deux ou trois lignes d'écrites. C'est à ma mere , Madame , lui dis-je.

Deux lignes après : votre histoire avec cette vieille fille qui vous épouse est singuliere , ajouta-t-elle comme par réflexion , & en riant : il faut pourtant qu'elle ait de bons yeux , toute retirée qu'elle a vécu , & je ne la plains pas ; mais sur-tout vivez en honnête homme avec elle , je vous y exhorte , mon garçon , & faites après de votre cœur ce qu'il vous plaira ; car à votre âge on ne le garde pas.

Hélas ! Madame , lui dis-je , à quoi me serviroit-il de le donner ? qui est-ce qui voudroit d'un villageois comme moi ?

Oh ! reprit-elle en secouant la tête , ce ne feroit pas là la difficulté. Vous m'excuserez , Madame , lui dis-je ; parce que ce ne feroit pas ma pareille que j'aimerois , je ne m'en foucierois pas ; ce feroit quelque personne qui feroit plus que moi : il n'y a que cela qui me feroit envie.

Hé bien , me dit-elle , c'est là penser à merveille , & je vous en estime davantage ; ce sentiment-là vous sied bien ; ne le perdez pas , il vous fait honneur , & il vous réussira , je vous le prédis : je m'y connois , vous devez m'en croire , ayez bon courage ; & c'étoit avec un regard persuasif qu'elle me disoit cela. A propos ce cœur , ajouta-t-elle , êtes-vous né un peu tendre ? c'est la marque d'un bon caractère.

Oh pardi , je suis donc du meilleur caractère du monde , repris-je. Oui-dà , dit-elle ! ha , ha , ha . . . . Ce gros garçon , il me répond cela avec une vivacité tout-à-fait plaisante : eh , parlez-moi franchement ? est-ce que vous auriez déjà quelque vue ? Aimeriez-vous actuellement quelque personne ?

Oui , lui dis-je , j'aime toutes les personnes à qui j'ai obligation ; comme à vous , Madame , que j'aime plus que toutes les autres.

Prenez garde , me dit-elle , je parle d'amour , & vous n'en avez pas pour ces personnes - là , non plus que pour moi ; si vous nous aimez , c'est par reconnoissance , & non pas à cause que nous sommes aimables.

Quand les personnes sont comme vous , c'est à cause de tout , lui repartis-je ; mais ce n'est pas à moi à le dire. Oh ! dites , mon enfant , dites , reprit-elle ; je ne suis ni sotte ni ridicule , & pourvu que vous soyez de bonne foi , je vous le pardonne.

Pardi , de bonne foi ! répondis-je ; si je ne l'étois pas , je ferois donc bien difficile. Doucement pourtant , me dit-elle en se mettant le doigt sur la bouche ; ne dites cela qu'à moi au moins , car on en riroit , mon enfant : & d'ailleurs , vous me brouilleriez avec Mademoiselle Haberd , si elle le savoit.

Je m'empêcherois bien de le dire , si elle étoit-là , repris-je. Vraiment , c'est que ces vieilles sont jalouses , & que le monde est méchant , ajouta-t-elle en achevant sa lettre , & il faut toujours se taire.

Nous entendîmes alors du bruit dans une chambre prochaine.

N'y auroit-il pas quelque domestique qui nous écoute, dit-elle en pliant sa lettre ? J'en ferois fâchée. Sortons : rendez ce billet à Mademoiselle Haberd ; dites-lui que je suis son amie , entendez-vous ; & dès que vous serez mariés , venez m'en informer ici où je demeure ; mon nom est au bas du billet que j'ai écrit : mais ne venez que sur le soir , j'en donnerai ces papiers , que vous copierez , nous causerons sur les moyens de vous rendre service dans la suite. Allez , mon cher enfant , soyez sage , j'ai de bonnes intentions pour vous , dit-elle d'un ton plus bas , avec douceur , & en me rendant la lettre d'une façon qui vouloit dire : je vous tends la main aussi ; du moins je le compris de même : de sorte qu'en recevant le billet , je baisai cette main qui paroissoit se présenter , & qui ne fit point la cruele , malgré la vive & affectueuse reconnoissance avec laquelle je la baisois & cette main étoit belle.

Pendant que je la tenois , voilà encore ce qu'il ne faut point dire , me glissa-t-elle en me quittant. Oh ! je suis honnête garçon , Madame , lui répondis-je bien confidemment , en vrai Payfan pour le coup , en homme qui convient de bonne foi qu'on ne le maltraite pas , & qui ne fait pas vivre avec la pudeur des Dames.

Le trait étoit brutal ; elle rougit légèrement , car je n'étois pas digne qu'elle en rougît beaucoup ; je ne savois pas l'innocence que je faisois : ainsi elle se remit sur le champ , & je vis que ,

toute réflexion faite , elle étoit bien-aïse de cette grossièreté qui m'étoit échappée; c'étoit une marque que je comprenois ses sentiments ; & cela lui épargnoit les détours qu'elle auroit été obligée de prendre une autre fois pour les dire.

Nous nous quittâmes donc : elle rentra dans l'appartement de madame la Présidente , moi je me retirai plein d'une agréable émotion.

Est-ce que vous aviez dessein de l'aimer , me direz-vous ? Je n'avois aucun dessein déterminé ; j'étois seulement charmé de me trouver au gré d'une grande Dame : j'en pétillois d'avance , sans savoir à quoi cela aboutiroit , sans songer à la conduite que je devois tenir.

De vous dire que cette Dame me fût indifférente , non ; de vous dire que je l'aimois , je ne le crois pas non plus. Ce que je sentoís pour elle , ne pouvoit guère s'appeller de l'amour ; car je n'aurois pas pris garde à elle , si elle n'avoit pas pris garde à moi ; & de ses attentions même je ne m'en ferois point soucié , si elle n'avoit pas été une personne de distinction.

Ce n'étoit donc point elle que j'aimois , c'étoit son rang qui étoit très-grand par rapport à moi.

Je voyois une femme de condition , d'un certain air , qui avoit apparemment des valets , un équipage , & qui me trouvoit aimable , qui me permettoit de lui baiser la main , & qui ne vouloit pas qu'on le fût ; une femme enfin , qui nous tiroit mon orgueil & moi du néant où nous étions encore ; car avant ce temps-là , m'étois-je estimé quelque chose ? Avois-je senti ce que c'étoit qu'amour-propre ?

Il est vrai que j'allois épouser mademoiselle Haberd : mais c'étoit une petite bourgeoise , qui avoit débuté par me dire que j'étois autant qu'elle , qui ne m'avoit pas donné le temps de m'orgueillir de sa conquête , & qu'à son bien près je regardois comme mon égale.

N'avois-je pas été son cousin ? Le moyen après cela de voir une distance sensible entr'elle & moi ?

Mais ici elle étoit énorme , je ne la pouvois pas mesurer ; je me perdois en y songeant : cependant c'étoit de cette distance-là qu'on venoit à moi , ou que je me trouvois tout-d'un-coup porté jusqu'à une personne qui n'auroit pas seulement dû savoir si j'étois au monde : oh ! voyez s'il n'y avoit pas là de quoi me tourner la tête , de quoi me donner des mouvements approchans de ceux de l'amour.

J'aimois donc par respect & par étonnement pour mon aventure , par ivresse de vanité , par tout ce qu'il vous plaira , par le cas infini que je faisois des appas de cette Dame ; car je n'avois rien vu de si beau qu'elle , à ce que je m'imaginois alors : elle avoit pourtant cinquante ans , & je l'avois fixée à cela dans la chambre de la Présidente ; mais je ne m'en ressouvenois plus. Je ne lui desirois rien ; eût-elle eu vingt ans de moins , elle ne m'auroit pas paru en valoir mieux ; c'étoit une Déesse , & les Déeses n'ont point d'âge. De sorte que je m'en retournai pénétré de joie , bouffi de gloire , & plein de mes folles exagérations sur le mérite de la Dame.

Il ne me vint pas un moment en pensée que mes sentiments fissent tort à ceux que je devois à mademoiselle Haberd ; rien dans mon esprit n'avoit changé pour elle , & j'allois la revoir aussi tendrement qu'à l'ordinaire : j'étois ravi d'épouser l'une , & de plaire à l'autre , & on sent fort bien deux plaisirs à la fois.

Mais avant que de me mettre en chemin pour retourner chez ma future , j'aurois dû faire le portrait de cette Déesse que je venois de quitter ; mettons-le ici , il ne sera pas long.

Vous savez son âge , je vous ai dit qu'elle étoit bien faite , & ce n'est pas assez dire : j'ai vu peu de femmes d'une taille aussi noble , & d'un aussi grand air.

Celle-ci se mettoit toujours d'une manière modeste , d'une manière pourtant qui n'ôtoit rien à ce qui lui restoit d'agréments naturels.

Une femme auroit pu se mettre comme cela pour plaire , sans être accusée de songer à plaire : je dis une femme intérieurement coquette ; car il falloit l'être pour tirer parti de cette parure-là ; il y avoit de petits ressorts secrets à y faire jouer pour la rendre aussi gracieuse que décente , & peut-être plus piquante que l'ajustement le plus déclaré.

C'étoient de belles mains & de beaux bras sous du linge uni : on les en remarque mieux là-dessous , cela les rend plus sensibles.

C'étoit un visage un peu ancien , mais encore beau , qui auroit paru vieux avec une cornette de prix , qui ne paroïssoit qu'aimable avec une cornette toute simple. C'est le négli-

ger trop que de l'orner si peu , avoit-on envie de dire.

C'étoit une gorge bien faite ( il ne faut pas oublier cet article-là , qui est presque aussi considérable que le visage dans une femme : ) gorge fort blanche , fort enveloppée ; mais dont l'enveloppe se dérangeoit quelquefois par un geste qui en faisoit paroître la blancheur ; & le peu qu'on voyoit alors en donnoit la meilleure idée du monde.

C'étoient de grands yeux noirs , qu'on rendoit sages & sérieux , malgré qu'ils en eussent ; car foncierement ils étoient vifs , tendres & amoureux.

Je ne les définirai pas en entier : il y auroit tant à parler de ces yeux - là ; l'art y mettoit tant de choses , la nature y en mettoit tant d'autres , que ce ne seroit jamais fait , si on en vouloit tout dire , & peut-être qu'on n'en viendrait pas à bout. Est-ce qu'on peut dire tout ce qu'on sent ? Ceux qui le croient ne sentent guere , & ne voient apparemment que la moitié de ce qu'on peut voir.

Venons à la physionomie que composoit le tout ensemble.

Au premier coup d'œil on eût dit de celle qui la portoit , voilà une personne bien grave & bien posée.

Au premier coup d'œil , voilà une personne qui a acquis cet air de sagesse & de gravité : elle ne l'avoit pas. Cette personne-là est - elle vertueuse ? la physionomie disoit : oui , mais il lui en coûte : elle se gouverne mieux qu'elle n'est souvent



souvent tentée de le faire : elle se refuse au plaisir, mais elle l'aime ; gare qu'elle n'y cede. Voilà pour les mœurs.

Quant à l'esprit, on la soupçonnoit d'en avoir beaucoup, & on soupçonnoit juste : je ne l'ai pas assez connue pour en dire davantage là-dessus.

A l'égard du caractère, il me seroit difficile de le définir aussi : ce que je vais en rapporter va pourtant en donner une idée assez étendue & assez singulière.

C'est qu'elle n'aimoit personne, qu'elle vouloit pourtant plus de mal à son prochain qu'elle ne lui en faisoit directement.

L'honneur de passer pour bonne l'empêchoit de se montrer méchante ; mais elle avoit l'adresse d'exciter la malignité des autres, & cela tenoit lieu d'exercice à la sienne.

Par-tout où elle se trouvoit, la conversation n'étoit que médisante, & c'étoit elle qui mettoit les autres dans cette humeur-là, soit en louant, soit en défendant quelqu'un mal à propos ; enfin, par une infinité de rubriques, en apparence toutes obligeantes pour ceux qu'elle vous donnoit à déchirer, & puis pendant qu'on les mettoit en pièces, c'étoient des exclamations charitables, & en même-temps encourageantes. Mais qui me dites-vous là ? Ne vous trompez-vous point ? Cela est-il possible ? De façon qu'elle se retiroit toujours innocente des crimes qu'elle faisoit commettre, ( j'appelle ainsi tout ce que est satire ; ) & toujours protectrice des gens

qu'elle perdoit de réputation par la bouche des autres.

Et ce qui est de plaisant , c'est que cette femme , telle que je vous la peins , ne savoit pas qu'elle avoit l'ame si méchante ; le fond de son cœur lui échappoit , son adresse la trompoit , elle s'y attrapoit elle-même , & parce qu'elle feignoit d'être honne , elle croyoit l'être en effet.

Telle étoit donc la Dame d'auprès de qui je sortois ; je vous la peins d'après ce que j'entendis dire d'elle dans les suites , d'après le peu de commerce que nous eûmes ensemble , & d'après les réflexions que j'ai faites depuis.

Il y avoit huit ou dix ans qu'elle étoit veuve ; son mari , à ce qu'on disoit , n'étoit pas mort content d'elle : il l'avoit accusée de quelque irrégularité de conduite ; & pour prouver qu'il avoit eu tort , elle s'étoit , depuis son veuvage , jettée dans une dévotion qui l'avoit écartée du monde , & qu'elle avoit soutenue , tant par fierté que par habitude , & par la raison de l'indécence qu'il y auroit eu à reparoître sur la scène avec des appas qu'on n'y connoissoit plus , que le temps avoit un peu usés , & que la retraite même auroit flétri ; car elle fait cet effet-là sur les personnes qui en sortent. La retraite , sur-tout la chrétienne , ne sied bien qu'à ceux qui y demeurent , & jamais on n'en rapporta un visage à la mode : il en devient toujours ou ridicule ou scandaleux.

Je retournois donc chez mademoiselle Harberd , ma future , & je doublois joyeusement

les pas pour y arriver plutôt , quand un grand embarras de carrosses & de charrettes m'arrêta à l'entrée d'une rue : je ne voulus pas m'y engager de peur d'être blessé , & en attendant que l'embarras fût fini , j'entrai dans une allée , où , pour passer le temps , je me mis à lire la lettre que madame de Ferval ( c'est ainsi que je nommerai la Dame dont je viens de parler ) m'avoit donnée pour mademoiselle Haberd , & qui n'étoit pas cachetée.

J'en lisois à peine les premiers mots , qu'un homme descendu de l'escalier qui étoit au fond de l'allée , la traversa en fuyant à toutes jambes , me froissa en passant , laissa tomber , à mes pieds une épée nue qu'il tenoit , & se sauva en fermant sur moi la porte de la rue.

Me voilà donc enfermé dans cette allée , non sans quelque émotion de ce que je venois de voir.

Mon premier soin fut de me hâter d'aller à la porte pour la r'ouvrir ; mais j'y tâchai en vain , je ne pus en venir à bout.

D'un autre côté , j'entendois du bruit au haut de l'escalier. L'allée étoit assez obscure , cela m'inquiéta.

Et comme , en pareil cas , tous nos mouvements tendent machinalement à notre conservation , que je n'avois ni verge ni bâton , je me mis à ramasser cette épée , sans trop savoir ce que je faisois.

Le bruit d'en haut redoubloit ; il me sembloit même entendre des cris comme venant d'une fenêtre de la maison sur la rue , & je ne me trompois pas. Je démêlai qu'on crioit ,

arrête , arrête ; & à tout hafard je tenois toujours cette épée nue d'une main , pendant que de l'autre je tâchois encore d'ouvrir cette misérable porte , qu'à la fin j'ouvris , fans fonger à lâcher l'épée.

Mais je n'en fus pas mieux ; toute une populace s'y étoit afsemblée , qui , en me voyant avec l'air affaré que j'avois , & cette épée nue que je tenois , ne douta point que ne fuffe ou un affassin ou un voleur.

Je voulus m'échapper , mais il me fut impoffible , & les efforts que je fis pour cela ne fervirent qu'à rendre contre moi les foupçons encore plus violents.

En même-temps voilà des Archers ou des Sergents accourus d'une barriere prochaine , qui percent la foule , m'arrachent l'épée que je tenois , & qui me faiffent.

Je veux crier , dire mes raifons ; mais le bruit & le tumulte empêchent qu'on ne m'entende , & malgré ma réfiftance , qui n'étoit pas de trop bon fens , on m'entraîne dans la maifon , on me fait monter l'escalier , & j'entre avec les Archers qui me menent , & quelques voifins qui nous fuivent , dans un petit appartement où nous trouvons une jeune Dame couchée à terre , extrêmement bleffée , évanouie , & qu'une femme âgée tâchoit d'appuyer contre un fauteuil.

Vis-à-vis d'elle étoit un jeune homme fort bien mis , bleffé auffi , renverfé fur un fofa , & qui , en perdant fon fang , demandoit du fecours pour la jeune Dame en queftion , pendant que la vieille femme & une efpece de fervante pouffoient les hauts cris.

Eh vîte, Messieurs, vîte un Chirurgien, dit le jeune homme à ceux qui me tenoient; qu'on se hâte de la secourir, elle se meurt: peut-être la sauvera-t-on; (il parloit de la jeune Dame.)

Le Chirurgien n'étoit pas loin; il en demendoit un vis-à-vis la maison, qu'on appella de la fenêtre, & qui monta sur le champ; il vint aussi un Commissaire.

Et comme je parlois beaucoup, que je protestois n'avoir point de part à cette aventure, & qu'il étoit injuste de me retenir, on m'entraîna dans un petit cabinet voisin, où j'attendis qu'on eût visité les blessures de la Dame & du jeune homme.

La Dame qui étoit évanouie revint à elle, & quand on eut mis ordre à tout, on me ramena du cabinet où j'étois dans leur chambre.

Connoissez-vous ce jeune homme? leur dit un de mes Archers. Examinez-le: nous l'avons trouvé dans l'allée dont la porte étoit fermée sur lui, & qu'il a ouverte en tenant à la main cette épée que vous voyez. Elle est encore toute sanglante, s'écria là-dessus quelqu'autre qui l'examina, & voilà sans doute un de ceux qui vous ont blessée.

Non, Messieurs, répondit le jeune homme d'une voix très-foible; nous ne connoissons point cet homme, ce n'est pas lui qui nous a mis dans l'état où nous sommes: mais nous connoissons notre assassin; c'est un nommé tel.... (il dit un nom dont je ne me ressouviens plus; mais puisque celui-ci étoit dans la maison, & que vous l'y avez saisi avec

cette épée encore teinte de notre sang , peut-être celui qui nous a assassiné l'avoit-il pris pour le soutenir en cas de besoin ; & il faut toujours l'arrêter.

Misérable, me dit à son tour la jeune Dame, sans me donner le temps de répondre , qu'est devenu celui dont tu es sans doute le complice ? Hélas ! Messieurs , il vous est échappé ! Elle n'eut pas la force d'aller plus loin : elle étoit blessée à mort , & ne pouvoit pas en revenir.

Je crus alors pouvoir parler ; mais à peine commençois-je à m'expliquer , que l'Archer qui avoit le premier pris la parole , m'interrompant :

Ce n'est pas ici que tu dois te justifier , me dit-il ; marche : & sur le champ on me traîne en bas , où je restai jusqu'à l'arrivée d'un fiacre qu'on étoit allé chercher , & dans lequel on me mena en prison.

L'endroit où je fus mis n'étoit pas tout-à-fait un cachot ; mais il ne s'en falloit guere.

Heureusement celui qui m'enferma , tout Geolier qu'il étoit , n'avoit point la mine impitoyable, il ne m'effraya point : & comme , en de pareils moments , on s'accroche à tout , & qu'un visage un peu moins féroce que les autres , vous paroît le visage d'un bon homme : Monsieur , dis-je à ce Geolier , en lui mettant dans la main quelques-unes de ces pieces d'or que m'avoit donné mademoiselle Haberd , qu'il ne refusa point , qui l'engagerent à m'écouter , & que j'avois conservées , quoiqu'on m'eût fait quitter tout ce que j'avois , parce que de

ma poche, qui se trouva percée, elles avoient, en bon Français, coulé plus bas, il ne m'étoit resté que mon billet que j'avois mis dans mon sein, après l'avoir tenu long-temps chiffonné dans ma main.

Hélas ! Monsieur, lui dis-je donc, vous qui êtes libre d'aller & de venir, rendez-moi un service : je ne suis coupable de rien, vous le verrez ; ce n'est ici qu'un malheur qui m'est arrivé. Je sors de chez Monsieur le Président de... & une Dame qui est sa parente m'a remis un billet pour le porter chez une nommée mademoiselle Haberd, qui demeure en telle rue & en tel endroit ; & comme je ne saurois le rendre, je vous le remets à vous : ayez la bonté de le porter, ou de l'envoyer chez cette Demoiselle, & de lui dire en même-temps où je suis : tenez, ajoutai-je en tirant encore quelques pieces, voilà de quoi payer le message s'il le faut ; & ce n'est rien que tout cela, vous ferez bien autrement récompensé, quand on me retirera d'ici.

Attendez, me dit-il, en tirant un petit crayon ; n'est-ce pas chez mademoiselle Haberd que vous dites, en telle rue ? Oui, Monsieur, répondis-je ; mettez aussi que c'est dans la maison de madame d'Alain la veuve.

Bon, reprit-il, dormez en repos, j'ai à sortir, & dans une heure au plus tard votre affaire sera faite.

Il me laissa brusquement après ces mots, & je restai pleurant entre mes quatre murailles ; mais avec plus de consternation que d'é-

pouvante : ou si j'avois peur , c'étoit par un effet de l'émotion que m'avoit causé mon accident ; car je ne songeai point à craindre pour ma vie.

En de pareilles occasions nous sommes d'abord saisis des mouvements que nous méritons d'avoir ; notre ame , pour ainsi dire , se fait justice. Un innocent en est quitte pour soupirer , & un coupable tremble : l'un est affligé , l'autre est inquiet.

Je n'étois donc qu'affligé , je méritois de n'être que cela : quel désastre , disois-je en moi-même ! ah ! la maudite rue avec ses embarras ! qu'avois-je affaire dans cette misérable allée ! c'est bien le diable qui m'y a poussé quand j'y suis entré.

Et puis mes larmes couloient : eh , mon Dieu ! où en suis-je ! eh , mon Dieu ! tirez-moi d'ici , disois-je après. Voilà de méchantes gens que cette demoiselle Haberd l'ainée & monsieur Doucin ; quel chagrin ils me donnent avec leur Prendent où il a fallu que j'aille : & puis de soupirer , puis de pleurer , puis de me taire & de parler. Mon pauvre pere ne se doute pas que je suis en prison le jour de ma nôce , reprenois-je , & cette chere mademoiselle Haberd qui m'attend , ne sommes-nous pas bien en chemin de nous revoir ?

Toutes ces considérations m'abymoient de douleur ; à la fin pourtant , d'autres réflexions vinrent à mon secours ; il ne faut point me désespérer , disois-je. Dieu ne me délaissera pas. Si ce Geolier rend ma lettre à mademoiselle



Haberd , & qu'il lui apprenne mon malheur , elle ne manquera pas de travailler à ma délivrance.

Et j'avois raison de l'espérer , comme on le verra. Le Geolier ne me trompa point. La lettre de madame de Ferval fut portée une ou deux heures après à ma future ; ce fut lui-même qui en fut le porteur , & qui l'instruisit de l'endroit où j'étois : il vint me le dire à son retour , en m'apportant quelque nourriture qui ne me tenta point.

Bon courage , me dit-il , j'ai donné votre lettre à la Demoiselle ; je lui ai dit que vous étiez en prison , & quand elle l'a su , elle s'est tout-d'un-coup évanouie ; adieu. C'étoit bien là un style de Geolier , comme vous voyez.

Eh ! un moment , lui criai-je , en l'arrêtant ; y avoit-il quelqu'un pour la secourir au moins ?

Oh qu'oui , me dit-il ; ce ne sera rien que cela ; il y avoit deux personnes avec elle. Eh ! ne vous a-t-elle rien dit ? repris-je encore ? Eh pardi , non , me répondit-il , puisqu'elle avoit perdu la parole : mangez toujours en attendant mieux.

Je ne saurois , lui dis-je ; je n'ai que soif , & j'aurois besoin d'un peu de vin , n'y auroit-il pas moyen d'en avoir ? Oui-dà , reprit-il ; donnez , je vous en ferai venir.

Après tout l'argent qu'il avoit eu de moi , en tout autre lieu que celui où je me trouvois , le mot de donner auroit été ingrat & malhonnête ; mais en prison , c'étoit moi qui avois tort , & qui manquois de savoir vivre.

Hélas ! lui dis-je , excusez-moi , j'oubliois de l'argent , & je tire encore un louis d'or : je n'avois pas d'autre monnoie.

Voulez-vous , me répondit-il en s'en allant , qu'au lieu de vous rendre votre reste , je vous fournisse de vin tant que cela durera ? Vous aurez bien le loisir de le boire.

Comme il vous plaira , dis-je humblement , & le cœur ferré de me voir en commerce avec ce nouveau genre d'hommes , qu'il falloit remercier du bien qu'on leur faisoit.

Ce vin arriva fort à propos ; car j'allois tomber en foiblesse quand on me l'apporta ; mais il me remit , & je ne me sentis plus pour tout mal qu'une extrême impatience de voir ce que produiroit la nouvelle dont j'avois fait informer la secourable mademoiselle Haberd.

Quelquefois son évanouissement m'inquiétoit un peu , je craignois qu'il ne la mît hors d'état d'agir elle-même , & je m'en fiois plus à elle qu'à tous les amis qu'elle auroit pu employer pour moi.

D'un autre côté , cet évanouissement m'étoit un garant de sa tendresse , & de la vitesse avec laquelle elle viendrait à mon secours.

Trois heures s'étoient déjà passées depuis qu'on m'avoit apporté du vin , quand on vint me dire que deux personnes me demandoient en bas ; qu'elles ne monteroient point , & que je pouvois descendre.

Le cœur m'en battit de joie : je suivis le Geolier , qui me mena dans une chambre , où en entrant je fus accueilli par mademoiselle Haberd , qui m'embrassa fondant en larmes.

A côté d'elle étoit un homme vêtu de noir , que je ne connoissois pas.

Eh ! monsieur de la Vallée , mon cher enfant , par quel hafard êtes-vous donc ici ? s'écria-t-elle. Je l'embrasse : Monsieur , n'en foyez point surpris , nous devons être mariés aujourd'hui , dit-elle à celui qui l'accompagnait ; & puis revenant à moi , que vous est-il donc arrivé ? de quoi s'agit-il ?

Je ne répondis pas sur le champ : attendre par l'accueil de mademoiselle Haberd , il fallut me laisser le temps de pleurer à mon tour.

Hélas ! dis-je à la fin , c'est une furieuse histoire que la mienne ! Imaginez-vous que c'est une allée qui est cause que je suis ici ; pendant que j'y étois on en a fermé la porte : il y avoit deux meurtres de faits en haut , on a cru que j'y avois part , & tout de suite me voilà.

Comment ! part à deux meurtres pour être entré dans une allée ! me répondit-elle. Eh ! mon enfant , qu'est-ce que cela signifie ? expliquez-vous : eh ! qui est-ce qui a tué ? je n'en fais rien , repris-je ; je n'ai vu que l'épée que j'ai par mégarde ramassée dans l'allée.

Ceci à l'air grave , dit alors l'homme vêtu de noir ; ce que vous nous rapportez ne sauroit nous mettre au fait ; alléons-nous , & contez-nous la chose comme elle est : qu'est-ce que c'est que cette allée à laquelle nous n'entendons rien ?

Voici , lui dis-je , comme le tout s'est passé ; & là-dessus je commençai mon récit par ma sortie de chez le Président ; de là j'en vins à l'em-

barras qui m'avoit arrêté , à cette allée dont je parlois à cet inconnu , qui m'y avoit renfermé en s'enfuyant , à cette épée qu'il avoit laissé tomber , que j'avois prise ; enfin , à tout le reste de l'aventure.

Je ne connois , lui dis-je , ni le tueur ni les tués , qui n'étoient pas encore morts quand on m'a présenté à eux , & ils ont confessé qu'ils ne me connoissoient point non plus : c'est là tout ce que je fais moi-même du sujet pour lequel on m'emprisonne.

Tout le corps me frémit , dit mademoiselle Haberd : eh quoi ! on n'a donc pas voulu entendre raison ? dès que les blessés ne vous connoissent pas , qu'ont-ils à vous dire ? Que je suis peut-être le camarade du méchant homme qui les a mis à mort , & dont je n'ai jamais vu que le dos , répondis-je.

Cette épée sanglante avec laquelle on vous a saisi , dit l'habillé de noir , est un article fâcheux : cela embarrassé ; mais votre récit me fait faire une réflexion.

Nous avons entendu dire là-bas que depuis trois ou quatre heures , on a amené un prisonnier , qui a , dit-on , poignardé deux personnes dans la rue dont vous nous parlez ; ce pourroit bien être là l'homme qui a traversé cette allée où vous étiez. Attendez ici tous deux , je vais tâcher de savoir plus particulièrement de quoi il est question , peut-être m'instruira-t-on.

Il nous quitta là-dessus. Mon pauvre garçon , me dit mademoiselle Haberd , quand il fut

parti , en quel état est-ce que je te retrouve ! j'en ai pris un saisissement qui me tient encore & qui m'étouffe ; j'ai cru que ce feroit aujourd'hui le dernier jour de ma vie. Eh ! mon enfant , quand tu as vu cet embarras , que ne prenois-tu par une autre rue ?

Eh ! mon aimable cousine , lui dis-je , c'étoit pour jouir plutôt de votre vue que je voulois aller par le plus droit chemin ; qui est-ce qui va penser qu'une rue est si fatale ? on marche , on est impatient , on aime une personne qu'on va trouver , & on prend son plus court , cela est naturel.

Je lui baignois les mains de pleurs en lui tenant ce discours , & elle en verfoit tant qu'elle pouvoit aussi.

Qui est cet homme que vous avez amené avec vous , lui dis-je , & d'où venez-vous , cousine ? Hélas ! me dit-elle , je n'ai fait que courir depuis la lettre que tu m'as envoyée ; Madame de Ferval m'y faisoit tant d'honnêtetés , tant d'offres de services , que j'ai d'abord songé à m'adresser à elle pour la prier de nous secourir. C'est une bonne Dame , elle n'en auroit pas mieux agi quand ç'auroit été pour son fils ; je l'ai vue presque aussi fâchée que je l'étois. Ne vous chagrinez point , m'a-t-elle dit , ce ne fera rien ; nous avons des amis , je le tirerai de là ; restez chez moi , je vais parler à M. le Président.

Et sans perdre de temps elle m'a quittée , & un moment après elle est revenue avec un billet du Président pour Monsieur de..... ( c'étoit

un des principaux Magistrats pour les affaires de l'espece de la mienne. ) J'ai pris le billet , je l'ai porté sur le champ chez ce Magistrat , qui , après l'avoir lu , a fait appeller un de ses Secrétaires , lui a parlé à part , ensuite lui a dit de me suivre à la prison , de me procurer la liberté de te voir , & nous sommes venus ensemble pour savoir ce que c'est que ton affaire. Madame de Ferval m'a promis aussi de se joindre à moi , si je voulois , pour m'accompagner par-tout où il faudroit aller.

Le Secrétaire qui nous avoit quittés , revint au moment que mademoiselle Haberd finissoit ce détail.

J'ai pensé juste , nous dit-il ; l'homme qu'on a amené ici ce matin , est certainement l'assassin des deux personnes en question ; je viens de parler à un des Archers qui l'a arrêté comme il s'enfuyoit sans chapeau & sans épée , poursuivi d'une populace qui l'a vu sortir tout en désordre d'une maison que l'on dit être dans la même rue où vous avez trouvé l'embaras : il s'est passé un espace de temps considérable avant qu'on ait pu le saisir , parce qu'il avoit couru loin , & il a été ramené dans cette maison d'où il étoit sorti , & d'où , ajoutet-on , venoit de partir un autre homme qu'on y avoit pris , qu'on avoit déjà mené en prison , & qu'on soupçonne d'être sans complice. Or , suivant ce que vous nous avez dit , cet autre homme cru sans complice , il y a bien de l'apparence que c'est vous.

C'est moi-même , répondis-je , c'est l'hom-

me de cette allée ; voilà tout justement comme quoi je suis ici , sans que personne sache que c'étoit en passant mon chemin que j'ai eu le guignon d'être fourré là-dedans.

Ce prisonnier sera bientôt interrogé , me dit le Secrétaire ; & s'il ne vous connoît point , s'il répond conformément à ce que vous nous dites , comme je n'en doute pas , vous ferez bientôt hors d'ici , & l'on hâtera votre sortie. Retournez-vous-en chez vous , Mademoiselle , & soyez tranquille ; sortons. Pour vous , ajouta-t-il en me parlant , vous resterez dans cette chambre-ci , vous y ferez mieux qu'où vous étiez , & je vais avoir soin qu'on vous porte à dîner.

Hélas ! dis-je , ils m'ont déjà apporté quelque chétive pitance dans mon trou de là-haut , qui y feroit bien moisie , & l'appétit n'y est point.

Ils m'exhorterent à manger , me quitterent , & nous nous embrassâmes , mademoiselle Harberd & moi , en pleurant un peu sur nouveaux frais. Qu'on ne le laisse manquer de rien , dit cette bonne fille à celui qui me renferma ; il y avoit déjà deux ou trois minutes qu'ils étoient partis , que le bruit des clefs qui m'enfermoient , daroit encote. Il n'y a rien de si rude que les serrures de ce pays-là , & je crois qu'elles déplaisent plus à l'innocent qu'au coupable ; ce dernier a bien autre chose à faire qu'à prendre garde à cela.

Mon dîner vint quelques moments après : la comparaison que j'en fis avec celui qu'on m'avoit apporté auparavant , me réconforta un peu : c'étoit un changement de bon augure : on ne demande qu'à vivre , tout y pousse , & je jettai quel-

ques regards nonchalants sur un poulet d'assez bonne mine , dont je levai nonchalamment aussi les deux ailes , qui se trouverent insensiblement mangées : j'en rongei encore par oisiveté quelque partie , je bus deux ou trois coups d'un vin qui me parut passable , sans que j'y fisse attention , & finis mon repas par quelques fruits dont je goûtai , parce qu'ils étoient là.

Je me sentis moins abattu après que j'eus mangé. C'est une chose admirable que la nourriture , lorsqu'on a du chagrin ; il est certain qu'elle met du calme dans l'esprit : on ne sauroit être bien triste pendant que l'estomac digere.

Je ne dis pas que je perdisse de vue mon état ; j'y rêvai toujours , mais tranquillement ; à la fin pourtant ma tristesse revint. Je laisse là le récit de tout ce qui se passa depuis la visite de mademoiselle Haberd , pour en venir à l'instant où je comparus devant un Magistrat , accompagné d'un autre homme de Justice qui paroissoit écrire , & dont je ne savois ni le nom ni les fonctions : vis-à-vis d'eux étoit encore un homme d'une extrême pâleur , & qui avoit l'air accablé , avec d'autres personnes dont il me sembla qu'on recevoit les dépositions.

On m'interrogea : ne vous attendez point au détail exact de cet interrogatoire , je ne me refouviens point de l'ordre qu'on y observa ; je n'en rapporterai que l'article essentiel , qui est que cet homme si défait , qui étoit précisé ment l'homme de l'allée , dit qu'il ne me connoissoit pas : j'en dis autant de lui. Je racontai mon histoire , & la racontai avec des expressions si naïves sur mon



malheur, que quelques-uns des assistants furent obligés de passer la main sur le visage, pour cacher qu'ils sourioient.

Quand j'eus fini, je vous le répète encore, dit le prisonnier les larmes aux yeux, je n'ai eu ni confident ni complice; je ne sais pas si je pourrois disputer ma vie; mais elle m'est à charge, & je mérite de la perdre. J'ai tué ma maîtresse, je l'ai vue expirer (& en effet elle mourut quand on le ramena vers elle: elle est morte d'horreur en me revoyant & en m'appellant son assassin. J'ai tué mon ami, dont j'étois devenu le rival (& il est vrai qu'il se mouroit aussi;) je les ai tués tous deux en furieux: je suis au désespoir & jeme regarde comme un monstre, je me fais horreur; je me ferois poignardé moi-même, si je n'avois pas été pris: je ne suis pas digne d'avoir le temps de me reconnoître & de me repentir de ma rage: qu'on me condamne, qu'on les venge; je demande la mort comme une grace: épargnez-moi des longueurs qui me font mourir mille fois pour une, & renvoyez ce jeune homme, qu'il est inutile de retenir ici, & que je n'ai jamais vu que dans ce passage, où je l'aurois tué lui-même, de peur qu'il ne me reconnût, si dans le trouble où j'étois en fuyant, mon épée ne m'avoit pas échappé des mains. Renvoyez-le, Monsieur; qu'il se retire, je me reproche la peine qu'on lui a faite, & je le prie de me pardonner la frayeur où je le vois, & dont je suis cause: il n'a rien de commun avec un abominable comme moi.

Je frémis en l'entendant dire qu'il avoit eu dessein de me tuer; ç'auroit été bien pis que d'être en

prison. Malgré cet aveu , pourtant , je plains alors cet infortuné coupable ; son discours m'attendrit ; & pour répondre à la priere qu'il me fit de lui pardonner mon accident : moi , Monsieur , lui dis-je à mon tour ! je prie Dieu d'avoir pitié de vous & de votre ame.

Voilà tout ce que je dirai là-dessus. Mademoiselle Haberd revint me voir, après toutes les corvées que j'avois essuyées ; le Secrétaire étoit encore avec elle : il nous laissa quelque temps seuls. Jugez avec quel attendrissement nos cœurs s'épancherent : on est de si bonne humeur , on sent quelque chose de si doux dans l'ame , quand on sort d'un grand péril , & nous en sortions tous deux chacun à notre maniere ; car , à tout prendre , ma vie avoit été exposée , & mademoiselle Haberd avoit couru risque de me perdre : ce qu'elle regardoit à son tour comme un des plus grands malheurs du monde , sur-tout si elle m'avoit perdu dans cette occasion.

Elle me conta tout ce qu'elle avoit fait , les nouveaux mouvements que s'étoit donné madame de Ferval , tant auprès du Président qu'auprès du Magistrat. qui m'avoit interrogé.

Nous bénîmes mille & mille fois cette Dame pour les bons services qu'elle nous avoit rendus ; ma future s'extasioit sur sa charité , sur sa piété : la bonne Chrétienne ! s'écrioit-elle ; la bonne Chrétienne ! Et moi , disois-je , le bon cœur de femme ! car je n'osois pas répéter les termes de Mlle Haberd , ni employer les mêmes éloges qu'elle : j'avois la conscience d'en prendre d'autres ; & en vérité il n'y auroit pas eu de pudeur ,

en présence de ma future , à louer la piété d'une personne qui avoit jetté les yeux sur son mari , & qui ne me servoit si bien précisément , que parce qu'elle n'étoit pas si chrétienne. Or, j'étois encore en prison ; cela me rendoit scrupuleux , & j'avois peur que Dieu ne me punît , si je traitois de pieux des soins dont vraisemblablement le diable & l'homme avoient tous les honneurs.

Je rougis même plus d'une fois pendant que Mademoiselle Haberd louoit , sur ee ton - là , madame de Ferval , sur le compte de laquelle je n'étois pas moi-même irréprochable , & j'étois honteux de voir cette bonne fille si dupe , elle qui méritoit si peu de l'être.

Des éloges de madame de Ferval , nous en vînmes à ce qui s'étoit passé dans ma prison : la joie est babillarde , nous ne finissions point , je lui contai tout ce qu'avoit dit le vrai coupable , avec quelle candeur il m'avoit justifié , & que c'étoit grand dommage qu'il se fût malheureusement abandonné à de si terribles coups ; car au fond il falloit que ce fût un honnête homme : & puis nous en vînmes à nous , à notre amour , à notre mariage ; & vous me demanderez peut-être ce que c'étoit que ce coupable : voici en deux mots le sujet de son action.

Il y avoit près d'un an que son meilleur ami aimoit une Demoiselle dont il étoit aimé ; comme il n'étoit pas aussi riche qu'elle , le pere de la fille la lui refusoit en mariage , & défendit même à sa fille de le voir davantage. Dans l'embarras où cela les mit , ils se servirent de

celui qui les tua pour s'écrire & recevoir leurs billets.

Celui-ci , qui étoit un des amis de la maison , mais qui n'y venoit pas souvent , devint éperdument amoureux de la Demoiselle , à force de la voir & de l'entendre soupirer pour l'autre. Il étoit plus riche que son ami ; il parla d'amour , la Demoiselle en badina quelque-temps comme d'une plaisanterie , s'en fâcha quand elle vit que la chose étoit sérieuse , & en fit avertir son amant , qui en fit des reproches à ce déloyal ami. Cet ami en fut d'abord honteux , parut s'en repentir , promit de les laisser en repos , puis continua , puis acheva de se brouiller avec le défunt , qui rompit avec lui ; & il porta enfin l'infidélité jusqu'à se proposer pour gendre au pere , qui l'accepta , & qui voulut inutilement forcer sa fille à l'épouser.

Nos amans désespérés eurent recours à d'autres moyens , tant pour s'écrire que pour se parler. Une veuve âgée , qui avoit été la femme-de-chambre de la mere de la Demoiselle , les recueillit dans sa maison , où ils alloient quelquefois se trouver , pour voir ensemble quelles mesures il y avoit à prendre. L'autre le fut , en devint furieux de jalousie : c'étoit un homme violent , apparemment sans caractère , & de ces ames qu'une grande passion rend méchantes & capables de tout. Il les fit suivre un jour qu'ils se rendirent chez la veuve , y entra après eux , les y surprit au moment que son ami baisoit la main de la

Demoiselle , & dans la fureur le bleffa d'abord d'un coup d'épee , qu'il alloit redoubler d'un autre , quand la Demoiselle qui voulut se jeter sur lui , le reçut , & tomba ; celui-ci s'enfuit , & on fait le reste de l'histoire. Retournons à moi.

Notre Secrétaire revint , & nous dit que je sortirois le lendemain. Passons à ce lendemain. Tout ce détail de prison est triste.

Mademoiselle Haberd me vint prendre à onze heures du matin ; elle ne monta pas , elle me fit avertir : je descendis , un carrosse m'attendoit à la porte ; & quel carrosse ? celui de madame de Ferval , où madame de Ferval étoit elle-même , & cela pour donner plus d'éclat à ma sortie , & plus de célébrité à mon innocence.

Le zele de cette Dame ne s'en tint pas là : avant que de le ramener chez vous , dit-elle à mademoiselle Haberd , je suis d'avis que nous le menions dans le quartier & vis-à-vis l'endroit où il a été arrêté ; il est bon que ceux qui le virent enlever , & qui pourroient le reconnoître ailleurs , sachent qu'il est innocent : c'est une attention qui me paroît nécessaire. Peut-être , ajouta-t-elle en s'adressant à moi , reconnoîtrez-vous vous-même quelques-uns de ceux qui vous entouroient quand vous fûtes pris.

Oh ! pour cela oui , lui dis-je , & n'y eût-il que le Chirurgien qui étoit vis-à-vis la maison , & qu'on appella pour panser les defunts , je serois bien aise de le voir pour lui montrer que je suis plus lionnête garçon qu'il ne s'imagine.

Mon Dieu , que Madame est incomparable ! s'écria là-dessus mademoiselle Haberd ; car vous n'avez qu'à compter que c'est elle qui a tout fait , monsieur de la Vallée , & quoiqu'elle n'ait regardé que Dieu là-dedans. A ce mot de Dieu , que madame de Ferval favoit bien être de trop là-dedans : laissons cela , dit-elle en l'interrompant ; quand avez-vous dessein de vous marier ? Cette nuit , si rien ne nous en empêche , dit mademoiselle Haberd.

Sur ces propos , nous arrivâmes dans cette rue qui m'avoit été si fatale , & dont nous aviens dit au cocher de prendre le chemin. Nous arrêtâmes devant la maison du Chirurgien ; il étoit à sa porte , & je remarquai qu'il me regardoit beaucoup : Monsieur , lui dis-je ; vous souvenez-vous de moi ? me reconnoissez-vous ?

Mais je pense qu'oui , me répondit-il en ôtant bien honnêtement son chapeau , comme à un homme qu'il voyoit dans un bon équipage avec deux Dames , dont l'une paroissoit de grande considération. Oui , Monsieur , je vous remets : je crois que c'est vous qui étiez avant-hier dans cette maison ( montrant celle où l'on m'avoit pris , & à qui il arriva... Il hésitoit à dire le reste. Achevez , achevez , lui dis-je : oui , Monsieur , c'est moi qu'on y faisoit , & qu'on mena en prison. Je n'osois vous le dire , reprit-il ; mais je vous examinai tant , que je vous ai reconnu tout-d'un-coup. Hé bien , Monsieur , vous n'aviez donc point de part à l'affaire en question ?

Pas plus que vous , lui répondis-je ; & là-dessus je lui expliquai comment j'y avois été mêlé. Eh pardi , Monsieur ! reprit-il , je m'en réjouis ; & nous le disions tous ici , nos voisins , ma femme , mes enfants , moi & mes garçons ; à qui diantre se fiera-t-on après ce garçon-là , car il a la meilleure physionomie du monde ? Oh ! parbleu , je veux qu'ils vous voient. Holà , Babet ( c'étoit une de ses filles qu'il appelloit ; ) ma femme , apportez ; venez , vous autres ; ( il parloit à ses garçons : ) tenez , regardez bien Monsieur ; savez-vous qui c'est ?

Eh ! mon pere , s'écria Babet , il ressemble au visage de ce prisonnier de l'autre jour , eh vraiment oui , dit la femme , il lui ressemble tant que c'est lui-même. Oui , répondis-je , en propre visage. Ah , ah ! dit encore Babet , voilà qui est drôle ! vous n'avez donc aidé à tuer personne , Monsieur ? Eh non , certes , repris-je ; je serois bien fâché d'aider à la mort de quelqu'un : à la vie , encore passe. En bonne foi , dit la femme , nous n'y comprenions rien : oh pour cela ! dit Babet , si jamais quelqu'un a eu la mine d'un innocent , c'étoit vous assurément.

Le peuple commençoit à s'assembler : nombre de gens me reconnoissoient. Madame de Ferval eut la complaisance de laisser durer cette scene aussi long-temps qu'il le falloit pour rétablir ma réputation dans tout le quartier ; je pris congé du Chirurgien & de toute sa famille , avec la consolation d'être salué bien cordialement par ce peuple , & bien purgé le long de la rue , des crimes dont on m'y avoit soup-

çonné , sans compter l'agrément que j'eus d'y entendre de tous côtés faire l'éloge de ma physionomie ; ce qui mit mademoiselle Haberd de la meilleure humeur du monde , & l'engagea à me regarder avec une avidité qu'elle n'avoit pas encore eue.

Je la voyois qui se pénétoit du plaisir de me considérer , & qui se félicitoit d'avoir eu la justice de me trouver si aimable.

J'y gagnai même auprès de madame de Ferval , qui de son côté , en appliqua sur moi quelques regards plus attentifs qu'à l'ordinaire ; & je suis persuadé qu'elle se disoit : je ne suis donc point de si mauvais goût , puisque tout le monde est de mon sentiment.

Ce que je vous dis là , au reste , se passoit en parlant : aussi étois-je bien content ; & ce ne fut pas là tout.

Nous approchions de la maison de mademoiselle Haberd , où madame de Ferval vouloit nous mener , quand nous rencontrâmes , à la porte d'une église , la sœur aînée de ma future , & M. Doucin , qui causoient ensemble , & qui sembloient parler d'action. Un carrosse , qui retarda la course du nôtre , leur donna tout le temps de nous appercevoir.

Quand j'y songe , je ris encore du prodigieux étonnement où ils demeurèrent tous deux en nous voyant.

Nous les pétrifiâmes ; ils en furent si déroutés , si étourdis , qu'il ne leur resta pas même assez de présence d'esprit pour nous faire la moue , comme ils n'y auroient pas manqué ,  
s'ils



s'ils avoient été moins saisis ; mais il y a des choses qui terrassent : & pour surcroit de chagrin , c'est que nous ne pouvions leur apparôître dans un instant qui leur rendît notre apparition plus humiliante & plus douloureuse. Le hasard y joignoit des accidents faits exprès pour les désoler ; c'étoit triompher d'eux d'une manière superbe , & qui auroit été insolente , si nous l'avions méditée ; & c'est , ne vous déplaise , qu'au moment qu'ils nous apperçurent , nous éclations de rire , madame de Ferval , mademoiselle Haberd & moi , de quelque chose de plaisant que j'avois dit : ce qui , joint à la pompe triomphante avec laquelle madame de Ferval sembloit nous mener , devoit assurément leur percer le cœur.

Nous les saluâmes fort honnêtement ; ils nous rendirent le salut comme gens confondus , qui ne savoient plus ce qu'ils faisoient , & qui plioient sous la force du coup qui les assommoit.

Vous saurez encore qu'ils venoient tous deux de chez mademoiselle Haberd la cadette ( nous l'apprîmes en rentrant ) & que là on leur avoit dit que j'étois en prison ; car madame d'Alain , qui avoit été présente au rapport du Geolier que j'avois envoyé de la prison , n'avoit pas pu se taire , & tout en les grondant en notre faveur , les avoit régales de cette bonne nouvelle.

Jugez des espérances qu'ils en avoient tirées contre moi. Un homme en prison ! qu'a-t-il fait ? ce n'est pas nous qui avons part à cela : ce n'est pas le Président non plus , qui a refusé de nous servir ; il faut donc que ce soit pour

quelque action étrangere à notre affaire. Que fais-je s'ils n'alloient pas jusqu'à me soupçonner de quelque crime ; ils me haïssoient assez tous deux , pour avoir cette charitable opinion de moi : les dévots prennent leur haine contre vous pour une preuve que vous ne valez rien. Oh ! voyez quel rabat-joie de nous rencontrer subitement en situation si brillante & si prospere.

Mais laissons-les dans leur confusion , & arrivons chez la bonne mademoiselle Haberd.

Je ne monte point chez vous , lui dit madame de Ferval , parce que j'ai affaire ; adieu , prenez vos mesures pour vous marier au plutôt , n'y perdez point de temps , & que monsieur de la Vallée , je vous prie , vienne m'avertir quand c'en sera fait , car jusques-là je serai inquiète.

Nous irons vous en informer tous deux , répondit mademoiselle Haberd ; c'est bien le moins que nous vous devons , Madame. Non , reprit-elle , en jettant sur moi un petit regard d'intelligence , qu'elle vit bien que j'entendois , il suffira de lui , Mademoiselle : faites à votre aise ; & puis elle partit.

Eh ! Dieu me pardonne , s'écria madame d'Alain en me revoyant , je crois que c'est monsieur de la Vallée que vous nous ramenez , notre bonne amie ! Tout juste , madame d'Alain ; vous y êtes , lui dis-je , & Dieu vous pardonnera de le croire , car vous ne vous trompez point. Bon jour , mademoiselle Agathe ; ( sa fille étoit là. ) Soyez le bien venu , me répondit-elle , ma mere & moi , nous vous croyions perdu.

Comment perdu ! s'écria la veuve ; si vous

n'étiez pas venu ce matin , j'allois cette après-midi mettre tous mes amis par voie & par chemin. Votre sœur & monsieur Doucin sortent d'ici , qui venoient vous voir , ajouta-t-elle à ma future : allez , je ne les ai pas mal accommodés ; demandez le train que je leur ai fait. Le pauvre garçon est en prison , leur ai-je dit ; vous le savez bien , c'est vous qui en êtes cause , & c'est fort mal à vous. En prison ! Eh ! depuis quand ? Bon ! depuis quand , depuis vos menées , depuis que vous courez par-tout pour l'y mettre ; & puis ils sont partis sans que je leur aie seulement dit asseyez-vous.

Par ce discours de madame d'Alain que je rapporte , on voit bien qu'elle ignoroit les causes de ma prison ; & en effet , mademoiselle Haberd s'étoit bien gardée de les lui dire , & lui avoit laissé croire que j'y avois été mis par les intrigues de sa sœur. Si madame d'Alain avoit été instruite , quelle bonne fortune pour elle qu'un pareil récit à faire ! Tout le quartier auroit retenti de mon aventure ; elle auroit été la conter de porte en porte , pour y avoir le plaisir d'étaler ses regrets sur mon compte : & c'étoit toujours autant de mauvais bruits d'épargnés.

Eh mais , dites-nous donc ceci ; dites-nous donc cela : c'étoit le détail de ma prison qu'elle me demandoit ; je lui en inventai quelques-uns , je ne lui dis point les véritables : & puis je vous ai trouvé un Prêtre qui vous mariera quand vous voudrez , dit-elle ; tout - à - l'heure , s'il n'étoit pas trop tard : mais ce sera pour après minuit , si c'est votre intention.

Oui-dà , Madame , dit mademoiselle Haberd ; & nous vous ferons fort obligés de le faire avertir ; j'irai moi-même tantôt chez lui , nous dit-elle ; il s'agit de dîner à présent : allons, venez manger ma soupe , vous me donnerez à souper ce soir ; & des témoins pour votre mariage , je vous en fournirai qui ne seront pas si glorieux que les premiers.

Mais tous ces menus récits m'ennuient moi-même ; fautons-les , & supposons que le soir est venu , que nous avons soupé avec nos témoins , qu'il est deux heures après minuit , & nous partons pour l'Eglise.

Enfin , pour le coup , nous y sommes , la messe est dite , & nous voilà mariés en dépit de notre sœur ainée & du Directeur son adhérent , qui n'aura plus ni café ni pain de sucre de madame de la Vallée.

J'ai bien vu des amours en ma vie , au reste , bien des façons de dire & de témoigner qu'on aime ; mais je n'ai rien vu d'égal à l'amour de ma femme.

Les femmes du monde les plus vives , les plus tendres , vieilles ou jeunes , n'aiment point dans ce goût-là ; je leur défirois même de l'imiter. Non , pour ressembler à mademoiselle Haberd , que je ne devrois plus nommer ainsi , il ne sert de rien d'avoir le cœur le plus sensible du monde ; joignez-y de l'emportement , cela n'avance de rien encore : mettez enfin dans le cœur d'une femme tout ce qu'il vous plaira , vous ferez d'elle quelque chose de fort vif , de fort passionné ; mais vous n'en ferez point une mademoiselle Haberd.

Tout l'amour dont elle sera capable ne vous donnera point encore une juste idée de celui de ma femme.

Pour aimer comme elle , il faut avoir été trente ans dévote , & pendant trente ans avoir eu besoin de courage pour l'être ; il faut pendant trente ans avoir résisté à la tentation de songer à l'amour , & trente ans s'être fait un scrupule d'écouter ou même de regarder les hommes , qu'on ne haïssoit pourtant pas.

Oh ! mariez-vous après trente ans d'une vie de cette force-là ; trouvez-vous du soir au matin l'épouse d'un homme : c'est déjà beaucoup ; j'ajoute aussi d'un homme que vous aimerez d'inclination , ce qui est encore plus , & vous serez pour lors une autre mademoiselle Haberd ; & je vous répond , que qui vous épousera , verra bien que j'ai raison , quand je dis que son amour n'étoit fait comme celui de personne.

Caractérisez donc cet amour , me dira-t-on : mais doucement ; aussi-bien je ne saurois : tout ce que j'en puis dire , c'est qu'elle me regardoit ni plus ni moins que si j'avois été une image ; & c'étoit sa grande habitude de prier & de tourner affectueusement les yeux en priant , qui faisoit que ses regards sur moi avoient cet air-là.

Quand une femme vous aime , c'est avec amour qu'elle vous le dit ; c'étoit avec dévotion que me le disoit la mienne ; mais avec une dévotion délicieuse : vous eussiez cru que son cœur traitoit amoureusement avec moi une affaire de conscience , & que cela signiïoit : Dieu soit béni , qui veut que je vous aime , & que sa sainte

volonté soit faite ; & tous les transports de ta cœur étoient sur ce ton-là , & l'amour n'y perdoit qu'un peu de son air & de son style ; mais rien de ses sentiments : figurez-vous là-dessus de quel caractère il pouvoit être.

Il étoit dix heures quand nous nous levâmes ; nous nous étions couchés à trois , & nous avions eu besoin de repos.

M. de la Vallée , me dit-elle un quart-d'heure avant que nous nous levassions , nous avons bien quatre à cinq mille livres de rente : c'est de quoi vivre passablement ; mais tu es jeune , il faut s'occuper : à quoi te destine-tu ? A ce qu'il vous plaira , cousine , lui dis-je : mais j'aime assez cette maltôte ; elle est de si bon rapport ; c'est la mere nourrice de tous ceux qui n'ont rien. Je n'ai que faire de nourrice avec vous , cousine , vous ne me laisserez pas manquer de nourriture ; mais abondance de vivres ne nuit point : faisons-nous Financier par quelque emploi qui ne nous coûte guere , & qui nous rende beaucoup , comme c'est la coutume du métier. Le Seigneur de notre village , qui est mort riche comme un coffre , étoit parvenu par ce moyen ; parvenons de même.

Oui-dà , me dit-elle ; mais tu ne fais rien , & je serois d'avis que tu t'instruisses un peu auparavant ; je connois un Avocat au Conseil chez qui tu pourrois travailler : veux-tu que je lui en parle ?

Si je le veux , dis-je ! eh ! pardi , cousine , est-ce qu'il y a deux volontés ici ? est-ce que la vôtre n'est pas la nôtre ? Hélas ! mon bien-

aimé, reprit-elle, je ne voudrai jamais rien que pour ton bien. Mais à propos, mon cher mari, nos embarras m'ont fait oublier une chose : tu as besoin d'habits & de linge ; je sortirai cette après-midi pour t'acheter l'un & l'autre.

Et à propos d'équipages d'homme, ma petite femme, lui dis-je ; il y a encore une bagatelle qui m'a toujours fait envie : votre volonté n'y penseroit-elle pas par hasard ? dans cette vie un peu de bonne mine ne gâte rien.

Eh ! de quoi s'agit-il, mon ami ? me répondit-elle. Rien que d'une épée avec son ceinturon, lui dis-je, pour être monsieur de la Vallée à forfait : il n'y a rien qui relève tant la taille ; & puis avec cela tous les honnêtes gens font vos pateils.

Eh bien ! mon beau mari, vous avez raison, me dit-elle ; nous en ferons ce matin l'emplette, il y a près d'ici un Fourbisseur, il n'y a qu'à l'envoyer chercher. Voyez, songez, que desirez-vous encore ? ajouta-t-elle : car en ce premier jour de nôces, cette ame dévotement enflammée, ne respiroit que pour son jeune époux : si je lui avois dit que je voulois être Roi, je pense qu'elle m'auroit promis de marchander une couronne.

Sur ces entrefaites dix heures sonnerent ; la tasse de café nous attendoit. Madame d'Alain, qui nous la faisoit porter, crioit à notre porte, & demandoit à entrer, avec un tapage qu'elle croyoit la chose du monde la plus galante, vu que nous étions de nouveaux mariés.

Je voulois me lever ; laissez, mon fils, laissez,

sez , me dit madame de la Vallée : tu ferois trop long-temps à t'habiller : voilà qui me fait encore ressouvenir qu'il te faut une robe de chambre. Bon , bon , il me faut , lui répondis-je en riant : allez , allez , vous n'y entendez rien , ma femme ; il me falloit ma cousine , & avec cela j'aurai de tout.

Là-dessus elle sortit du lit , mit une robe , & ouvrit à notre bruyante hôtesse , qui lui dit en entrant : venez - çà , que je vous embrasse avec votre bel œil mourant : eh bien ! qu'est-ce que c'est ? ce gros garçon , s'en accommodera-t-on ? Vous riez , c'est signe qu'oui. Tant mieux , je m'en ferois bien doutée ; le gaillard , je pense qu'il fait bon vivre avec lui , n'est-ce pas ? Debout , debout , jeunesse , me dit-elle en venant à moi : quittez le chevet , votre femme n'y est plus , & il fera nuit ce soir.

Je ne saurois , lui dis-je ; je suis trop civil pour me lever devant vous : demain , tant que vous voudrez , j'aurai une robe de chambre. Eh pardi , dit-elle , voilà bien des façons ! s'il n'y a que cela qui manque , je vais vous en chercher une qui est presque neuve ; mon pauvre défunt ne l'a pas mise dix fois : quand vous l'aurez , il me semblera le voir lui-même.

Et sur le champ elle passe chez elle , rapporte cette robe de chambre , & me la jette sur le lit : tenez , me dit-elle , elle est belle & bonne ; gardez-la , je vous en ferai bon compte.

La veux-tu , me dit madame de la Vallée ? Oui-dà , repris-je ; à combien est-elle ? je ne fais pas marchander.



Et là-dessus , je vous la laisse à tant , c'est marché donné ; non , c'est trop ; ce n'est pas assez : bref elles convinrent , & la robe de chambre me demeura ; je la payai de l'argent qui me restoit de ma prison.

Nous prîmes notre café ; madame de la Vallée confia mes besoins , tant en habits qu'en linge , à notre Hôteesse , & la pria de l'aider l'après-midi dans ses achats ; mais quant à l'habit , le hasard en ordonna autrement.

Un tailleur à qui madame d'Alain louoit quelques chambres dans le fond de la maison , vint un quart-d'heure après lui apporter un reste de terme qu'il lui devoit : eh ! pardi , monsieur Simon , vous arrivez à propos , lui dit-elle en me montrant ; voilà une pratique pour vous : nous allons tantôt lever un habit pour ce Monsieur-là.

Monsieur Simon me salua , me regarda , eh ! ma foi , dit-il , ce ne seroit pas la peine de lever de l'étoffe , j'ai chez moi un habit tout battant neuf , à qui j'ai mis hier le dernier point , & que l'homme à qui il est m'a laissé pour gages , à cause qu'il n'a pas pu me payer l'avance que je lui en ai faite , & que hier au matin , ne vous déplaîse , il a délogé de son auberge sans dire adieu à personne : je crois qu'il fera juste à Monsieur ; c'est une occasion de s'habiller tout-d'un-coup & pas si cher que chez le Marchand. Il y a habit , veste & culotte , d'un bel & bon drap bien fin , tout uni , doublé de soie rouge ; rien n'y manque.

Cette soie rouge me flatta : une doublure de soie ! quel plaisir & quelle magnificence pour un

Payfan ! Qu'en dites-vous , n'amie ? dis-jé à madame de la Vallée ? Eh mais , dit-elle , s'il va bien , mon ami , c'est autant de pris. Il fera comme de cire , reprit le Tailleur , qui courut le chercher ; il l'apporte , je l'essaie : il m'habilloit mieux que le mien , & le cœur me battoit sous la soie. On vient au prix.

Le marché en fut plus long à conclure que de la robe de chambre ; non pas de la part de ma femme , à qui madame d'Alain dit , ne vous mêlez point de cela , c'est mon affaire : allons , monsieur Simon , peut-être que d'un an vous ne vendrez cette fripperie-là si à propos ; car il faut une taille , & en voilà une : c'est comme si Dieu vous l'envoyoit ; il n'y a peut-être que celle-là à Paris : lâchez la main , pour trop avoir on n'a rien , & d'offres en offres notre officieuse tracassière conclut.

Quand l'habit fut acheté , l'amoureuse envie de me voir tout équipé prit à ma femme : mon fils , me dit-elle , envoyons tout de suite chercher un ceinturon , des bas , un chapeau ( & je veux qu'il soit bordé , ) une chemise neuve toute faite , & tout l'attirail , n'est-ce pas ?

Comme il vous plaira , lui dis-je , avec une gaieté qui m'alloit jusqu'à l'ame ; & aussi-tôt dit , aussi-tôt fait ; tous les marchands furent appelés , madame d'Alain toujours présente , toujours marchandant , toujours tracassière ; & avant le dîné j'eus la joie de voir Jacob métamorphosé en cavalier , avec la doublure de soie , avec le galant bord d'argent au chapeau , & l'ajustement d'une chevelure qui me descen-

doit jusqu'à la ceinture, & après laquelle le baigneur avoit épuisé tout son savoir-faire.

Je vous ai déjà dit que j'étois beau garçon ; mais jusques-là il avoit fallu le remarquer pour y prendre garde. Qu'est-ce que c'est qu'un beau garçon sous des habits grossiers ? Il est bien enterré là-dessous ; nos yeux sont si dupes à cet égard-là : s'aperçût-on même qu'il est beau , quel mérite cela a-t-il ? On diroit volontiers , de quoi se mêle-t-il ? il lui appartenait bien. Il y a seulement par-ci , par-là , quelques femmes moins frivoles , moins dissipées que d'autres , qui ont le goût plus essentiel , & qui ne s'y trompent point. J'en avois déjà rencontré quelques-unes de celles-là , comme vous l'avez vu ; mais ma foi , sous mon nouvel attirail , il ne falloit que des yeux pour me trouver aimable , & je n'avois que faire qu'on les eût si bons : j'étois bel homme , j'étois bien fait , j'avois des graces naturelles , & tout cela au premier coup d'œil.

Voyez donc l'air qu'il a , ce cher enfant ! dit madame de la Vallée , quand je sortis du cabinet où je m'étois retiré pour m'habiller. Comment donc ! dit madame d'Alain ; savez-vous bien qu'il est charmant ! Et ce n'étoit plus en babillarde qu'elle le disoit ; il me parut que j'étois en femme qui le pensoit , & qui même pendant quelques momens en perdit son babil. A la maniere étonnée dont elle me regarda , je crois qu'elle convoitoit le mari de ma femme : je lui avois déjà plu à moins de frais.

Voilà une belle tête , disoit-elle ; si jamais je

me marie , je prendrai un homme qui aura la pareille. Oh ! oui , ma mere , dit Agathe qui venoit d'entrer : mais ce n'est pas le tout , il faut la mine avec.

Cependant nous dînâmes : madame d'Alain se répandit en cajoleries pendant le repas : Agathe ne m'y parla que des yeux , & m'en dit plus que sa mere ; & ma femme ne vit que moi , ne songea qu'à moi , & je parus à mon tour n'avoir d'attention que pour elle.

Nos témoins , que madame de la Vallée avoit invités à souper en les quittant à trois heures du matin le même jour , arriverent sur les cinq heures du soir.

Monsieur de la Vallée , me dit la cousine , je ferois d'avis que vous allassiez chez madame de Ferval ; nous ne souperons que sur les huit heures , & vous aurez le temps de la voir ; faites-lui bien des complimens de ma part , & dites-lui que demain nous aurons l'honneur de la voir ensemble.

Eh ! oui , à propos , lui dis-je ; elle nous a bien recommandé de l'avertir , & cela est juste. Adieu , Mesdames , adieu , Messieurs ; vous le voulez bien , jusqu'à tantôt.

Ma femme croyoit me faire ressouvenir de cette madame de Ferval ; mais je l'en aurois fait ressouvenir elle-même , si elle avoit oublié : je mourois d'envie qu'elle me vît fait comme j'étois. Oh ! comme je vais lui plaire , disois-je en moi-même ! ce sera bien autre chose que ces jours passés. On verra dans les suites ce qu'il en fut.

*Fin de la troisieme Partie.*

LE PAYSAN  
PARVENU,  
O U L E S  
MÉMOIRES  
DE M. \*\*\*.

*Par M. DE MARIVAUX.*

---

---

QUATRIÈME PARTIE.

---

---



A R O U E N ,

Chez PIERRE MACHUEL , rue  
Ganterie , Hôtel S. Wandrille.



M. DCC. LXXXII.

A V E C P E R M I S S I O N .





# LE PAYSAN

P A R V E N U ,

O U L E S

M É M O I R E S

D E M. \*\*\*.

---

## Q U A T R I E M E P A R T I E.



E me rendis donc chez madame de Ferval , & ne rencontrai dans la cour de la maison qu'un laquais , qui me conduisit chez elle par un petit escalier que je ne connoissois pas.

Une de ses femmes qui se présenta d'abord , me dit qu'elle alloit avertir sa maîtresse ; elle revint un moment après , & me fit entrer dans la chambre de cette Dame. Je la trouvai qui lisoit couchée sur un sofa , la tête appuyée

sur une main , & dans un déshabillé très-propre , mais assez négligemment arrangé.

Figurez-vous une jupe qui n'est pas tout-à-fait rabattue jusqu'aux pieds , qui même laisse voir un peu de la plus belle jambe du monde ; ( & c'est une grande beauté qu'une belle jambe dans une femme. )

De ces deux pieds mignons il y en avoit un dont la mule étoit tombée , & qui , dans cette espece de nudité , avoit fort bonne grace.

Je ne perdis rien de cette touchante posture ; ce fut pour la premiere fois de ma vie que je sentis bien ce que valaient le pied & la jambe d'une femme ; jusques-là je les avois comptés pour rien : je n'avois vu les femmes qu'au visage & à la taille , j'appris alors qu'elles étoient femmes par-tout. Je n'étois pourtant encore qu'un Paysan ; car qu'est-ce que c'est qu'un séjour de quatre ou cinq mois à Paris ? mais il ne faut ni délicatesse ni usage du monde , pour être tout-d'un-coup au fait de certaines choses , sur-tout quand elles sont à leur vrai point de vue , il ne faut que des sens , & j'en avois.

Ainsi cette belle jambe , & ce joli petit pied sans pantoufle , me firent beaucoup de plaisir à voir.

J'ai bien vu depuis des objets de ce genre-là qui m'ont toujours plu , mais jamais tant qu'ils me plurent alors : aussi comme je l'ai déjà dit , étoit-ce la premiere fois que je les sentois ; c'est tout dire : il n'y a point de plaisir qui ne perde à être déjà connu.



Je fis en entrant deux ou trois révérences à madame de Ferval , qui , je pense , ne prit pas garde si elles étoient bien ou mal faites : elle ne demandoit pas des graces acquises , elle n'en vouloit qu'à mes graces naturelles , qu'elle vouloit alors remarquer encore mieux qu'elle ne l'avoit fait , parce que j'étois plus paré.

De l'air dont elle me regarda , je jugeai qu'elle ne s'étoit pas attendue à me voir ni si bien fait , ni de si bonne mine.

Comment donc ! s'écria-t-elle avec surprise , & en se relevant un peu de dessus son sofa ; c'est vous , la Vallée ; je ne vous reconnois pas : voilà vraiment une très-jolie figure , mais très-jolie : approchez , mon cher enfant , approchez , prenez un siege , mettez-vous là. Mais cette taille comme elle est bien prise ; cette tête , ces cheveux ! en vérité , il est trop beau pour un homme. ! La jambe parfaite avec cela. Il faut apprendre à danser , la Vallée , n'y manquez pas : asseyez-vous. Vous voilà on ne peut pas mieux , ajouta-t-elle en me prenant par la main pour me faire asseoir.

Et comme j'hésitois par respect : asseyez-vous donc , me répéta-t-elle encore du ton d'une personne qui vous diroit , oubliez ce que je suis , & vivons sans façon.

Eh bien , gros garçon , me dit-elle : je songeais à vous ; car je vous aime , vous le savez bien ; ce qu'elle me dit avec des yeux qui expliquoient sa maniere de m'aimer. Oui , je vous aime , & je veux que vous vous atta-

chiez à moi , & que vous m'aimiez aussi , entendez-vous ?

Hélas ! charmante Dame , lui répondis-je avec un transport de vanité & de reconnoissance , je vous aimerai peut-être trop , si vous n'y prenez garde.

Et à peine lui eus-je tenu ce discours , que je me jettai sur sa main , qu'elle m'abandonna , & que je baïsois de tout mon cœur.

Elle fut un moment ou deux sans rien dire , & se contenta de me voir faire ; je l'entendis seulement respirer d'une manière sensible , & comme une personne qui soupire un peu : parle donc , est-ce que tu m'aimes tant ? me dit-elle pendant que j'avois la tête baïssée sur cette main : eh pourquoi crains-tu de m'aimer trop ? explique-toi , la Vallée , qu'est-ce que tu veux dire ?

C'est , repris-je , que vous êtes si aimable , si belle ; & moi qui sens tout cela , voyez vous , j'ai peur de vous aimer autrement qu'il ne m'appartient.

Tout de bon ! me dit-elle ; on diroit que tu parles d'amour , la Vallée : & on diroit ce qui est , repartis-je , car je ne saurois m'en empêcher.

Parle bas , me dit-elle , ma femme-de-chambre est peut-être là-dedans , ( c'étoit l'antichambre qu'elle marquoit : ) ah ! mon cher enfant , qu'est-ce que tu viens de me dire ? tu m'aimes donc ? Hélas ! tout petit homme que je suis , dirai-je qu'oui , repartis-je ? Comme tu voudras , me répondit-elle avec un petit soupir : mais tu

es bien jeune , j'ai peur à mon tour de me fier à toi : approche-toi , afin de nous entretenir de plus près , ajouta-t-elle. J'oubliois de vous dire que dans le cours de la conversation elle s'étoit remise dans la posture où je l'avois trouvée d'abord, toujours avec cette pantoufle de moins , & toujours avec ces jambes un peu découvertes , tantôt plus , tantôt moins , suivant les attitudes qu'elle prenoit sur le sofa.

Les coups d'œil que je jettois de ce côté là , ne lui échappoient pas : quel friand petit pied vous avez là , Madame ! lui dis-je en avançant ma chaise , car je tombois insensiblement sur le ton familier. Laisse là mon pied , dit-elle , & remets-moi ma pantoufle ; il faut que nous causions sur ce que tu viens de me dire , & voir un peu ce que nous ferons de cet amour que tu as pour moi.

Est-ce que par malheur il vous fâcheroit ? lui dis-je. Eh , non , la Vallée , il ne me fâche point , me répondit-elle ; il me touche au contraire ; tu ne m'as que trop plu : tu es beau comme l'amour.

Eh ! lui dis-je , qu'est-ce que c'est que mes beautés auprès des vôtres ? un petit doigt de vous vaut mieux que tout ce que j'ai en moi : tout est admirable en vous ; voyez ce bras , cette belle façon de corps , des yeux que je n'ai jamais vus à personne ; & là-dessus les miens la parcouroient toute entière. Est-ce que vous n'avez pas pris garde comme je vous regardois la première fois que je vous ai vue ? lui

disois-je. Je devinois que votre personne étoit charmante , plus blanche qu'un cigne : ah ! si vous saviez le plaisir que j'ai eu à venir ici , Madame ; & comme quoi je croyois toujours tenir votre chere main que je baisai l'autre jour , quand vous me donnâtes la lettre ! Ah ! tais-toi , me dit-elle en mettant cette main sur ma bouche pour me la fermer ; tais-toi , la Vallée , je ne saurois t'écouter de sang-froid. Après quoi elle se rejetta sur le sofa avec un air d'émotion sur le visage , qui m'en donna beaucoup à moi-même.

Je la regardois , elle me regardoit : elle rougissoit ; le cœur me battoit , je crois que le sien alloit de même , & la tête commençoit à nous tourner à tous deux , quand elle me dit : écoute-moi , la Vallée , tu vois bien qu'on peut entrer à tout moment ; & puisque tu m'aimes , il ne faut plus nous voir ici , car tu n'y es pas assez sage. Un soupir interrompit ce discours.

Tu es marié , reprit-elle après. Oui , de cette nuit , lui dis-je. De cette nuit , me répondit-elle ? Eh bien ! conte-moi ton amour : en as-tu eu beaucoup ? comment trouves-tu ta femme ? m'aimerois-tu bien autant qu'elle ? Ah ! que je t'aimerois à sa place. Ah ! repartis-je , que je vous rendrois bien le change. Est-il vrai , me dit-elle ? Mais ne parlons plus de cela , la Vallée ; nous sommes trop près l'un de l'autre , recule-toi un peu : je crains toujours une surprise. J'avois quelque chose à te dire , & ton mariage me l'a fait oublier ; nous aurions été plus tranquilles dans mon cabinet : j'y suis or-

dinairement ; mais je ne prévoyois pas que tu viendrois ce soir. A propos , j'aurois pourtant envie que nous y allassions pour te donner les papiers dont je te parlai l'autre jour : veux-tu y venir ?

Elle se leva tout-à-fait là-dessus : si je le veux , lui dis-je. Elle rêva alors un instant ; & puis , non , dit-elle , n'y allons point ; si cette femme-de-chambre arrivoit , & qu'elle ne nous trouvât pas ici , que fait-on ce qu'elle penseroit ? Restons.

Je voudrois pourtant bien ces papiers , repris-je. Il n'y a pas moyen , dit-elle , tu ne les auras pas aujourd'hui ; & alors elle se remit sur le sofa , mais ne fit que s'y asseoir. Et ces pieds si mignons , lui dis-je , si vous vous tenez comme cela , je ne les verrai donc plus ?

Elle sourit à ce discours , & me passant tendrement la main sur le visage , parlons d'autre chose , répondit-elle. Tu dis que tu m'aimes , je te le pardonne ; mais , mon enfant , si j'allois t'aimer aussi , comme je prévois que cela pourroit bien être ; & le moyen de s'en défendre avec un aussi aimable jeune homme que toi ! dis-moi , me garderois-tu le secret , la Vallée ?

Eh ! ma belle dame , lui dis-je , à qui voulez-vous donc que j'aie rapporter nos affaires ? il faudroit que je fusse bien méchant : ne fais-je pas bien que cela ne se fait pas , sur-tout envers une grande Dame comme vous , qui est veuve , & qui me fait cent fois plus d'honneur que je n'en mérite , en m'accordant le réciproque ? Et puis ne fais-je pas encore que vous

tenez un état de dévote , qui ne permet pas que pareille chose soit connue du monde ? Non , me répondit-elle en rougissant un peu , tu te trompes , je ne suis pas si dévote que retirée.

Eh pardi ! repris-je , dévote ou non , je vous aime autant d'une façon que d'une autre ; cela empêche-t-il qu'on ne vous donne son cœur , & que vous ne preniez ce qu'on vous donne ? on est ce qu'on est , & le monde n'y a que voir. Après tout , qu'est-ce qu'on fait dans cette vie ? un peu de bien , un peu de mal ; tantôt l'un , tantôt l'autre : on fait comme on peut , on n'est ni des saints ni des saintes ; ce n'est pas pour rien qu'on va à confesse , & puis qu'on y retourne ; il n'y a que les défunts qui n'y vont plus ; pour des vivants , qu'on m'en cherche.

Ce que tu dis n'est que trop certain ; chacun a ses foiblesses , me répondit-elle. Eh ! vraiment oui , lui dis-je ; ainsi , ma chere dame , si par hasard vous voulez du bien à votre petit serviteur , il ne faut pas en être si étonné. Il est vrai que je suis marié ; mais il n'en seroit ni plus ni moins quand je ne le serois pas , sans compter que j'étois garçon quand vous m'avez vu ; & si j'ai pris femme depuis , ce n'est pas votre faute , ce n'est pas vous qui me l'avez fait prendre , & ce seroit bien pis si nous étions mariés tous deux ; au lieu que vous ne l'êtes pas , c'est toujours autant de rabattu : on se prend comme on se trouve , ou bien il faudroit se laisser , & je n'en ai pas le courage depuis vos belles mains que j'ai tant retenues dans les miennes , & les petites douceurs que vous m'avez dites.

Je t'en dirois encore , si je ne me retenois pas , me répondit-elle ; car tu me charmes , la Vallée , & tu es le plus dangereux petit homme que je connoisse. Mais revenons.

Je te disois qu'il falloit être discret , & je vois que tu en sens les conséquences. La façon dont je vis , l'opinion qu'on a de ma conduite , ta reconnoissance pour les services que je t'ai rendus , pour ceux que j'ai dessein de te rendre , tout l'exige , mon cher enfant. S'il t'échappoit jamais le moindre mot , tu me perdrois , souviens-toi bien de cela , & ne l'oublie point , je t'en prie : voyons à présent comment tu feras pour me voir quelquefois. Si tu continuois de venir ici , on pourroit en causer ; car sous quel prétexte y viendrois-tu ? Je tiens quelque rang dans le monde , & tu n'es pas en situation de me rendre de fréquentes visites. On ne manqueroit pas de soupçonner que j'ai du goût pour toi ; ta jeunesse & ta bonne façon le persuaderoient aisément , & c'est ce qu'il faut éviter. Voici donc ce que j'imagine.

Il y a dans un tel fauxbourg ( je ne fais plus lequel c'étoit ) une vieille femme dont le mari , qui est mort depuis six ou sept mois , m'avoit obligation ; elle loge en tel endroit , & elle s'appelle madame Remy : tiens , écris tout-à-l'heure son nom & sa demeure , voici sur cette table ce qu'il faut pour cela.

J'écrivis donc ce nom , & quand j'eus fait , madame de Ferval continuant son discours : c'est une femme dont je puis disposer , ajouta-

t-elle. Je lui enverrai dire demain de venir me parler dans la matinée. Ce sera chez elle où nous nous verrons ; c'est un quartier éloigné où je serai totalement inconnue. Sa petite maison est commode ; elle y vit seule ; il y a même un petit jardin par lequel on peut s'y rendre , & dont une porte de derriere donne dans une rue très-peu fréquentée : ce sera dans cette rue que je serai arrêter mon carrosse ; j'entrerais toujours par cette porte , & toi toujours par l'autre. A l'égard de ce qu'en penseroient mes gens , je ne m'en mets pas en peine ; ils sont accoutumés à me mener dans toutes sortes de quartiers , pour différentes œuvres de charité que nous exerçons souvent deux ou trois Dames de mes amies & moi , auxquels il m'est quelquefois arrivé d'aller seule , aussi-bien qu'en compagnie , soit pour des malades , soit pour de pauvres familles. Mes gens le savent , & croiront que ce sera de même , quand j'irai chez la Remy. Pourras-tu t'y trouver demain sur les cinq heures du soir , la Vallée ? j'aurai vu la Remy , & toutes mesures seront prises.

Eh ! pardi , lui dis-je , je n'y manquerai pas ; je suis seulement fâché que ce ne soit pas tout-à-l'heure : eh ! dites-moi , ma bonne & chere Dame , il n'y aura donc point , comme ici , de femme-de-chambre qui nous écoute , & qui m'empêche d'avoir les papiers ?

Eh , vraiment non , me dit-elle en riant , & nous parlerons tout aussi haut qu'il nous plaira : mais je fais une réflexion. Il y a loin de chez toi à ce fauxbourg , tu auras besoin de voitu



tes pour y venir , & ce feroit une dépense qui t'incommoderoit.

Bon , bon , lui dis-je ! cette dépense , il n'y aura que mes jambes qui la feront ; ne vous embarrassez pas. Non , mon fils , me dit-elle en se levant , il y a trop loin , & cela te fatiguerait ; & en tenant ce discours , elle ouvrit un petit coffret , d'où elle tira une bourse assez simple , mais assez pleine.

Tiens , mon enfant , ajouta-t-elle , voilà de quoi payer tes carrosses ; quand cela sera fini , je t'en donnerai d'autres.

Eh mais ! ma belle maîtresse , lui dis-je , gonflé d'amour-propre , & tout ébloui de mon mérite ; arrêtez-vous donc , votre bourse me fait honte.

Et ce qui est plaisant , c'est que je disois vrai : oui , malgré la vanité que j'avois , il se mêloit un peu de confusion à l'estime orgueilleuse que je prenois pour moi. J'étois charmé qu'on m'offrît , mais je rougissois de prendre ; l'un me paroïsoit flatteur , & l'autre bas.

A la fin pourtant , dans l'étourdissement où j'étois , je cédaï aux instances qu'elle me faisoit ; & après lui avoir dit deux ou trois fois : mais , Madame ; mais , ma maîtresse , je vous coûterois trop , ce n'est pas la peine d'acheter mon cœur , il est tout payé , puisque je vous le donne pour rien ; à quoi bon cet argent ? A la fin , dis-je , je pris.

Au reste , dit-elle , en fermant le petit coffret , nous n'irons dans l'endroit que je t'indique , que

pour empêcher, qu'on ne cause, mon cher enfant ; tu m'y verras avec plus de liberté, mais avec autant de sagesse qu'ici au moins ; entends-tu, la Vallée ? je t'en prie, n'abuse point de ce que je fais pour toi, je n'y entends point finesse.

Hélas ! lui dis-je, je ne suis pas plus fin que vous non plus ; j'y vais tout bonnement pour avoir le plaisir d'être avec vous, & d'aimer votre personne à mon aise, voilà tout ; car au surplus, je n'ai envie de vous chagriner en rien, je vous assure ; mon intention est de vous complaire : je vous aime ici, je vous aimerai là-bas, je vous aimerois par-tout. Il n'y a point de mal à cela, me dit-elle, & je ne te défends point de m'aimer, la Vallée ; mais c'est que je voudrois bien n'avoir rien à me reprocher : voilà ce que je veux dire.

Ah ça, il me reste à te parler d'une chose : c'est d'une lettre que j'ai écrite pour toi, & que j'adresse à madame de Fécour, à qui tu la porteras. M. de Fécour son beau-frère est un homme d'un très-grand crédit dans les Finances ; il ne refuse rien à la recommandation de sa belle-sœur, & je la prie ou de te présenter à lui, ou de lui écrire en ta faveur, afin qu'il te place à Paris, & te mette en chemin de t'avancer ; il n'y a point pour toi de voie plus sûre que celle-là pour aller à la fortune.

Elle prit alors cette lettre qui étoit sur une table, & me la donna : à peine la tenois-je, qu'un laquais annonça une visite, & c'étoit madame de Fécour elle-même.

Je vis donc entrer une assez grosse femme, de taille médiocre, qui portoit une des plus furieuses gorges que j'aie jamais vues ; femme d'ailleurs qui me parut sans façon, aimant à vue de pays le plaisir & la joie, dont je vais vous donner le portrait, puisque j'y suis.

Madame de Fécour pouvoit avoir trois ou quatre années de moins que madame de Ferval. Je crois que dans sa jeunesse elle avoit été jolie ; mais ce qui alors se remarquoit le plus dans sa physionomie, c'étoit un air franc & cordial qui la rendoit assez agréable à voir.

Elle n'avoit pas dans ses mouvemens la pesanteur des femmes trop grasses ; son embonpoint ni sa gorge ne l'embarraßoient pas, & on voyoit cette masse se démener avec une vigueur qui lui tenoit lieu de légèreté. Ajoutez à cela un air de santé robuste, & une certaine fraîcheur qui faisoit plaisir, de ces fraîcheurs qui viennent d'un bon tempérament, & qui ont pourtant effuyé de la fatigue.

Il n'y a presque point de femmes qui n'aient des minauderies, ou qui ne veuillent persuader qu'elles n'en ont point ; ce qui est un autre sorte de coquetterie, & de ce côté-là madame de Fécour n'avoit rien de femme. C'étoit même une de ses graces que de ne point songer d'en avoir.

Elle avoit la main belle, & ne le favoit pas, si elle l'avoit eue laide, elle l'auroit ignoré de même ; elle ne pensoit jamais à donner de l'amour, mais elle étoit sujette à en prendre. C'en'étoit jamais elle qui s'avisait de plaire, c'étoit toujours à elle à qui on plaisait. Les autres fem-

mes, en vous regardant, vous disent finement ; aimez-moi pour ma gloire ; celle-ci vous disoit naturellement, je vous aime, le voulez-vous bien ? & elle auroit oublié de vous demander, m'aimez-vous, pourvu que vous eussiez fait comme si vous l'aimiez.

De tout ce que je dis là, il résulte qu'elle pouvoit quelquefois être indécente, & non pas coquette.

Quand vous lui plaisiez, par exemple, cette gorge dont j'ai parlé, il sembloit qu'elle vous la présentât, & c'étoit moins pour tenter votre cœur, que pour vous dire que vous touchiez le sien ; c'étoit une maniere de déclaration d'amour.

Madame de Fécur étoit bonne convive ; plus joyeuse que spirituelle à table, plus franche que hardie, pourtant plus libertine que tendre ; elle aimoit tout le monde, & n'avoit d'amitié pour personne ; vivoit du même air avec tous, avec le riche comme avec le pauvre, avec le Seigneur comme avec le bourgeois, n'estimoit le rang des uns, ni ne méprisoit le médiocre état des autres. Ses gens n'étoient point ses valets, c'étoient des hommes & des femmes qu'elle avoit chez elle ; ils la servoient, elle en étoit servie, voilà tout ce qu'elle y voyoit.

Monsieur, que ferons-nous, vous disoit-elle ? Et si Bourguignon venoit : Bourguignon, que faut-il que je fasse ? Jasmin étoit son conseil s'il étoit là ; c'étoit vous qui l'étiez, si vous vous trouviez auprès d'elle : il s'appelloit Jasmin, & vous monsieur, c'étoit toute la différence qu'elle y sentoit ; car elle n'avoit ni orgueil ni modestie.

Encore un trait de son caractère par lequel je finis , & qui est bien singulier.

Lui disiez-vous , j'ai du chagrin ou de la joie, telles ou telles espérances , ou tel embarras ; elle n'entroit dans votre situation qu'à cause du mot , & non pas de la chose ; ne pleuroit avec vous qu'à cause que vous pleuriez , & non pas à cause que vous aviez sujet de pleurer ; rioit de même , s'intriguoit pour vous sans s'intéresser à vos affaires , sans savoir qu'elle ne s'y intéressoit pas , & seulement parce que vous lui aviez dit , intriguez-vous : en un mot , c'étoient les termes & le ton avec lequel vous les prononciez , qui la remuoient. Si on lui avoit dit , votre ami ou bien votre parent est mort ; que l'on le lui eût dit d'un air indifférent , elle eût répondu du même air , est-il possible ? lui eussiez-vous reparti avec tristesse qu'il n'étoit que trop vrai , elle eût repris d'un air affligé , cela est bien fâcheux.

Enfin , c'étoit une femme qui n'avoit que des sens & point de sentiments , & qui passoit pourtant pour la meilleure femme du monde , parce que ses sens en mille occasions lui tenoient exactement lieu de sentiments , & lui faisoient autant d'honneur.

Ce caractère , tout particulier qu'il pourra paroître , n'est pas si rare qu'on le pense , c'est celui d'une infinité de personnes qu'on appelle communément de bonnes gens dans le monde : ajoutez seulement de bonnes gens qui ne vivent que pour le plaisir & pour la joie , qui ne haïssent rien que ce qu'on leur fait haïr , ne sont

que ce qu'on veut qu'ils soient , & n'ont jamais d'avis que celui qu'on leur donne.

Au reste , ce ne fut pas alors que je connus madame de Fécour comme je la peins ici , car je n'eus pas dans ce temps une assez grande liaison avec elle ; mais je la retrouvai quelques années après , & je la vis assez pour la connoître. Revenons.

Eh ! mon Dieu , Madame , dit-elle à madame de Ferval , que je suis charmée de vous trouver chez vous ! j'avois peur que vous n'y fussiez pas ; car il y a long - temps que nous ne nous sommes vues : comment vous portez-vous ?

Et puis elle me salua , moi qui faisois là la figure d'un honnête homme , & en me saluant me regarda beaucoup & long-temps.

Après que les premiers compliments furent passés , madame de Ferval lui en fit un sur ce grand air de santé qu'elle avoit. Oui , dit-elle , je me porte fort bien , je suis d'un fort bon tempérament ; je voudrois bien que ma belle-sœur fût de même : je vais la voir au sortir d'ici ; la pauvre femme me fit dire avant - hier qu'elle étoit malade.

Je ne le savois pas , dit madame de Ferval ; mais peut-être qu'à son ordinaire ce sera plus indisposition que maladie : elle est extrêmement délicate.

Ah ! sans doute , reprit la grosse réjouie ; je crois , comme vous , que ce n'est rien de sérieux.

Pendant leurs discours j'étois assez décontenancé ; moins qu'un autre ne l'auroit été à ma

place pourtant , car je commençois à me former un peu , & je n'aurois pas été si embarrassé , si je n'avois point eu peur de l'être.

Or j'avois par mégarde emporté la tabatiere de madame de la Vallée ; je la sentis dans ma poche , & pour occuper mes mains , je me mis à l'ouvrir & à prendre du tabac.

A peine l'eus-je ouverte , que madame de Fécour , qui jettoit sur moi de fréquents regards , & de ces regards qu'on jette sur quelqu'un qu'on aime à voir ; que madame de Fécour , dis-je , s'écria : ah ! Monsieur , vous avez du tabac , donnez-m'en , je vous prie , j'ai oublié ma tabatiere ; il y a une heure que je ne fais que devenir.

Là-dessus , je me leve & lui en présente ; & comme je me baissois afin qu'elle en prît , & que par cette posture j'approchois ma tête de la sienne , elle profita du voisinage pour m'examiner plus à son aise , & en prenant du tabac , leva les yeux sans façon sur moi , & les y fixa si bien que j'en rougis un peu.

Vous êtes bien jeune pour vous accoutumer au tabac , me dit-elle ; quelque jour vous en ferez fâché , Monsieur ; il n'y a rien de si incommode : je le dis à tout le monde ; & surtout aux jeunes messieurs de votre âge , à qui j'en vois prendre ; car assurément Monsieur n'a pas vingt ans.

Je les aurai bientôt , Madame , lui dis-je , en me reculant jusqu'à ma chaise. Ah ! le bel âge ! s'écria--elle. Oui , dit madame de Ferval ; mais il ne faut pas qu'il perde son temps , car il

n'a point de fortune ; il n'y a que cinq ou six mois qu'il arrive de province , & nous voudrions bien l'employer à quelque chose.

Oui-dà , répondit-elle , ce fera fort bien fait ; Monsieur plaira à tous ceux qui le verront , je lui pronostique un mariage heureux. Hélas ! Madame , il vient de se marier à une nommée mademoiselle Haberd , qui est de son pays , & qui a bien quatre ou cinq mille livres de rente , dit madame de Ferval.

Ah , ah ! mademoiselle Haberd , reprit l'autre ; j'ai entendu parler de cela dans une maison d'où je sors.

A ce discours nous rougîmes tous deux madame de Ferval & moi ; de vous dire pourquoi elle rougissoit aussi , c'est ce que je ne fais pas , à moins que ce ne fût de ce que madame de Fécour avoit sans doute appris que j'étois un bien petit monsieur , & qu'elle l'avoit pourtant surprise en conversation réglée avec moi. D'ailleurs , elle aimoit ce petit monsieur ; elle étoit dévote , ou du moins passoit pour telle , & tout cela ensemble pouvoit un peu embarrasser sa conscience.

Pour moi , il étoit naturel que je fusse honteux ; mon histoire , que madame de Fécour disoit qu'on lui avoit faite , étoit celle d'un petit payfan , d'un valet en bon Français , d'un petit drôle rencontré sur le Pont-Neuf , & c'étoit dans la tabatiere de ce petit drôle qu'on venoit bien poliment de prendre du tabac : c'étoit à lui qu'on avoit dit , Monsieur n'a que vingt ans : oh ! voyez si c'étoit la peine de le



prendre sur ce ton-là avec ce personnage , & si madame de Fécour ne devoit pas rire d'avoir été la dupe de ma mascarade.

Mais je n'avois rien à craindre ; nous avions à faire à une femme sur qui toutes ces choses-là glissoient , & qui ne voyoit jamais que le présent & point le passé. J'étois honnêtement habillé ; elle me trouvoit avec madame de Ferval , il ne m'en falloit pas davantage auprès d'elle ; sans parler de ma bonne façon , pour qui elle avoit , ce me sembloit , une singulière estime ; de sorte que continuant son discours tout aussi rondement qu'elle avoit commencé : ah ! c'est Monsieur , reprit-elle , qui a épousé cette mademoiselle Haberd , une fille dans la grande dévotion , à ce qu'on disoit : cela est plaisant ? Mais , Monsieur , il n'y a donc que deux jours tout au plus que vous êtes mariés ? car cela est tout récent.

Oui , Madame , lui dis-je , un peu revenu de ma confusion , parce que je voyois qu'il n'en étoit ni plus ni moins avec elle ; je l'épousai hier.

Tant mieux , j'en suis charmée , me répondit-elle ; c'est une fille un peu âgée , dit-on : mais elle n'a rien perdu pour attendre. Vraiment , ajouta-t-elle , se tournant du côté de madame de Ferval , on m'avoit bien dit qu'il étoit beau garçon , & on avoit raison ; si je connoissois la demoiselle , je la féliciterois : elle a fait un fort bon mariage. Eh ! peut-on vous demander comment elle s'appelle à cette heure ?

Madame de la Vallée, répondit pour moi madame de Ferval, & le pere de son mari est un très-honnête homme, un gros fermier qui a plusieurs enfans, & qui avoit envoyé celui-ci à Paris, pour tâcher d'y faire quelque chose; en un mot, ce sont de fort honnêtes gens.

Oui certes, reprit madame de Fécour; comment donc, des gens qui demeurent à la campagne, des fermiers! oh! je fais ce que c'est: oui, ce sont de fort honnêtes gens, fort estimables assurément; il n'y a rien à dire à cela.

Et c'est moi, dit madame de Ferval, qui ai fait terminer son mariage. Oui! est-ce vous, reprit l'autre? mais cette bonne dévote vous a bien obligation; je fais grand cas de Monsieur seulement à le voir. Encore un peu de votre tabac, monsieur de la Vallée: c'est vous marier bien jeune, mon bel enfant; vous n'auriez pu manquer de l'être quelque jour avantageusement, fait comme vous êtes; mais vous en ferez plus à votre aise à Paris, & moins à charge à votre famille. Madame, ajouta-t-elle en s'adressant à madame de Ferval, vous avez des amis, il est aimable, il faut le pousser.

Nous en avons fort envie, reprit l'autre, & je vous dirai même que lorsque vous êtes entrée, je venois de lui donner une lettre pour vous, par laquelle je vous le recomandois. Monsieur de Fécour, votre beau-frere, est fort en état de lui rendre service, & je vous priois de l'y engager.

Eh! mon Dieu, de tout mon cœur, dit madame de Fécour: oui, Monsieur, il faut que

monfieur de Fécour vous place ; je n'y fongeois pas : mais il eft à Versailles pour quelques jours : voulez-vous que je lui écrive en attendant que je lui parle ? tenez , il n'y a pas loin d'ici chez moi , nous n'avons qu'à y paffer un moment , j'écrirai , & monfieur de la Vallée lui portera demain ma lettre. En vérité, Monfieur , dit-elle en fe levant , je fuis ravie que Madame ait penfé à moi dans cette occafion-ci : partons , j'ai encore quelques vifites à faire , ne perdons point de temps. Adieu , Madame : ma vifite eft courte , mais vous voyez pourquoi je vous quitte.

Et là-deffus elle embraffe madame de Ferval , qui la remercie , qu'elle remercie , s'appuie fans façon fur mon bras , m'emmene , me fait monter dans fon carrolle , m'y appelle tantôt monfieur , tantôt mon bel enfant , m'y parle comme fi nous nous fuflions connus depuis dix ans , toujours cette groffe gorge en avant , & nous arrivons chez elle.

Nous entrons , elle me mene dans un cabinet : affeiez-vous , me dit-elle , je n'ai que deux mots à écrire à monfieur de Fécour , ils feront preffants.

En effet , fa lettre fut achevée en un inflant : tenez , me dit-elle en me la donnant , on vous recevra bien fur ma parole ; je lui dis qu'il vous place à Paris , car il faut que vous refiez ici pour cultiver vos amis ; ce feroit dommage de vous envoyer en campagne , vous y feriez enterré , & nous fommes bien aifes de vous voir. Je ne veux pas que notre connoif-

fance en demeure là au moins , monsieur de la Vallée : qu'en dites-vous , vous fait-elle un peu de plaisir ?

Et beaucoup d'honneur aussi , lui repartis-je. Bon , de l'honneur , me dit-elle ! il s'agit bien de cela ; je suis une femme sans cérémonie , sur-tout avec les personnes que j'aime & qui sont aimables , monsieur de la Vallée ; car vous l'êtes beaucoup : oh beaucoup ! le premier homme pour qui j'ai eu de l'inclination , vous ressembloit tout-à-fait ; je crois le voir & je l'aime toujours : je le tutoyais , c'est assez ma manière ; j'ai déjà pensé en user de même avec vous , & cela viendra , en ferez-vous fâché ? ne voulez-vous pas bien que je vous traite comme lui ? ajouta-t-elle avec sa gorge , sur qui par hasard j'avois alors les yeux fixés ; ce qui me rendit distrait , & m'empêcha de répondre : elle y prit garde , & fut quelque-temps à m'observer.

Hé bien , me dit-elle en riant , à quoi pensez-vous donc ? C'est à vous , Madame , lui répondis-je d'un ton assez bas , toujours la vue attachée sur ce que j'ai dit. A moi , reprit-elle ? dites-vous vrai , monsieur de la Vallée ? vous appercevez-vous que je vous veux du bien ? il n'est pas difficile de le voir , & si vous en doutez , ce n'est pas ma faute ; vous voyez que je suis franche , & j'aime qu'on le soit avec moi ; entendez-vous , belle jeunesse ? Quels yeux il a ! & avec cela il a peur de parler. Ah ça , monsieur de la Vallée , j'ai un conseil à vous donner : vous venez de Province , vous en avez

apporté un air de timidité qui ne sied pas à votre âge ; quand on est fait comme vous , il faut se rassurer un peu , sur-tout en ce pays-ci. Que vous manque-t-il pour avoir de la confiance ? qui est-ce qui en aura , si vous n'en avez pas , mon enfant ? vous êtes si aimable : & elle me disoit cela d'un ton si vrai , si caressant , que je commençois à prendre du goût pour ses douceurs , quand nous entendîmes un carrosse entrer dans la cour.

Voilà quelqu'un qui me vient , dit-elle ; ferrez votre lettre , mon beau garçon ; reviendrez-vous me voir bientôt ? Dès que j'aurai rendu la lettre , Madame , lui dis-je.

Adieu donc , me répondit-elle en me tendant la main , que je baisai tout à mon aise. Ah ça , une autre fois soyez donc bien persuadé qu'on vous aime : je suis fâchée d' n'avoir point fait dire que je n'y étois pas ; je ne serois peut-être pas sortie , & nous aurions passé le reste de la journée ensemble ; mais nous nous reverrons , & je vous attends , n'y manquez pas.

Et l'heure de votre commodité , Madame , voulez-vous me la dire ? A l'heure qu'il te plaira , me dit-elle ; le matin , le soir , toute heure est bonne , si ce n'est qu'il est plus sûr de me trouver le matin. Adieu , mon gros brunet ( ce qu'elle me dit en me passant la main sous le menton : ) de la confiance avec moi à l'avenir ; je te la recommande.

Elle achevoit à peine de parler , qu'on lui vint dire que trois personnes étoient dans sa

chambre, & je me retirai pendant qu'elle y passoit.

Mes affaires, comme vous voyez, alloient un assez bon train. Voilà des aventures bien rapides ; j'en étois étourdi moi-même.

Figurez-vous ce que c'est qu'un jeune rustre comme moi, qui dans le seul espace de deux jours est devenu le mari d'une fille riche, & l'amant de deux femmes de condition ; après cela mon changement de décoration dans mes habits, car tout y fait ; ce titre de Monsieur dont je m'étois vu honoré, moi qu'on appelloit Jacob dix ou douze jours auparavant les amoureuses agaceries de ces deux dames, & sur-tout cet art charmant, quoiqu'impur, que madame de Ferval avoit employé pour me séduire ; cette jambe si bien chaussée, si galante, que j'avois tant regardée ; ces belles mains si blanches qu'on m'avoit si tendrement abandonnées ; ces regards si pleins de douceur ; enfin l'air qu'on respire au milieu de tout cela ; voyez que de choses capables de brouiller mon esprit & mon cœur : voyez quelle école de mollesse, de volupté, de corruption, & par conséquent de sentiment ; car l'ame se raffine à mesure qu'elle se gâte. Aussi étois-je dans un tourbillon de vanité si flatteuse, je me trouvois quelque chose de si rare, je n'avois point encore goûté si délicatement le plaisir de vivre, & depuis ce jour-là je devins méconnoissable, tant j'acquis d'éducation & d'expérience.

Je retournai donc chez moi, perdu de va-

nité , comme je l'ai dit , mais d'une vanité qui me rendoit gai , & non superbe & ridicule ; mon amour-propre a toujours été sociable : je n'ai jamais été plus doux ni plus traitable , que lorsque j'ai eu lieu de m'estimer & d'être vain ; chacun a là-dessus son caractère , & c'étoit là le mien. Madame de la Vallée ne m'avoit encore vu ni si caressant , ni si aimable que je le fus avec elle à mon retour.

Il étoit tard , on m'attendoit pour se mettre à table ; car on se ressouviendra que nous avions retenu à souper notre hôtesse , sa fille , & les personnes qui nous avoient servi de témoins le jour de notre mariage.

Je ne saurois vous dire combien je fis d'amitié à mes convives , ni avec quelles graces je les excitai à se réjouir. Nos deux témoins étoient un peu épais , & ils me trouverent si léger en comparaison d'eux ; je dirois presque si galant dans mes façons , que je leur en imposai , & que , malgré toute la joie à laquelle je les invitois , ils ne se familiarisoient avec moi qu'avec discrétion.

J'étonnai même madame d'Alain , qui , toute commere qu'elle étoit , regardoit de plus près que de coutume à ce qu'elle disoit. Mon éloge faisoit toujours le refrain de la conversation ; éloge qu'on tâchoit même de tourner le plus poliment qu'on le pouvoit : de sorte que je sentis que les manieres avoient augmenté de considération pour moi.

Et il falloit bien que ce fût mon entretien avec ces deux dames qui me valoit cela , & que

j'en eusse rapporté je ne fais quel air plus distingué que je ne l'avois d'ordinaire.

Ce qui est de vrai , c'est que moi-même je me trouvois tout autre , & je me disois , à peu de chose près , en regardant nos convives : ce sont là de bonnes-gens qui ne sont pas de ma force , mais avec qui il faut que je m'accommode pour le présent.

Je passerai tout ce qui fut dit dans notre entretien : J'avote m'y lança de fréquents regards ; j'y fis le plaisant de la table , mais le plaisant presque respecté , & j'y parus si charmant à madame de la Vallée , que dans l'impatience de me voir à son aise , elle tira sa montre à plusieurs reprises , & dit l'heure qu'il étoit , pour conseiller honnêtement la retraite à nos convives.

Enfin , on se leva , on s'embrassa , tout notre monde partit ; on desservit , & nous restâmes seuls madame de la Vallée & moi.

Et alors , sans autre compliment , sous prétexte d'un peu de fatigue , ma pieuse épouse se mit au lit , & me dit , couchons-nous , mon fils , il est tard ; ce qui vouloit dire , couche-toi , parce que je t'aime ; je l'entendis bien de même , & me couchai de bon cœur , parce que je l'aimois aussi , car elle étoit encore aimable & d'une figure appétissante ; je l'ai déjà dit au commencement de cette histoire. Outre cela , j'avois l'ame remplie de tant d'images tendres ; on avoit agacé mon cœur de tant de manieres ; on m'avoit tant fait l'amour ce jour-là , qu'on m'avoit mis en humeur d'être amoureux à mon tour , à quoi se joignoit la commodité d'avoir avec moi



une personne qui ne demandoit pas mieux que de m'écouter , telle qu'étoit madame de la Vallée , ce qui est encore un motif qui engage.

Je voulus en me déshabillant lui rendre compte de ma journée ; je lui parlai des bons desseins que madame de Ferval avoit pour moi , de l'arrivée de madame de Fécour chez elle , de la lettre qu'elle m'avoit donnée , du voyage que je ferois le lendemain à Versailles pour porter cette lettre ; je prenois mal mon temps : quelqu'intérêt que madame de la Vallée prît à ce qui me regardoit , rien de tout ce que je lui dis ne mérita son attention ; je n'en pus jamais tirer que des monosyllabes : oui-dà , fort bien , tant mieux , & puis , viens , viens , nous parlerons de cela ici.

Je vins donc , & adieu les récits , j'oubliai de les reprendre , & ma chere femme ne m'en fit pas ressouvenir.

Que d'honnêtes & ferventes tendresses ne me dit-elle pas ! on a déjà vu le caractère de ses mouvements ; & tout ce que j'ajouterai , c'est que jamais femme dévote n'usa avec tant de passion du privilege de marquer son chaste amour ; je vis le moment qu'elle s'écrieroit : quel plaisir de frustrer les droits du diable , & de pouvoir sans pécher être aussi aise que les pécheurs !

Enfin , nous nous endormîmes tous deux , & ce ne fut que le matin , sur les huit heures , que je repris mes récits de la veille.

Elle loua beaucoup les bonnes intentions de madame de Ferval , pria Dieu d'être sa récompense , & celle de madame de Fécour :

ensuite nous nous levâmes & fortîmes ensemble ; & pendant que j'allois à Versailles , elle alla entendre la messe pour le succès de mon voyage.

Je me rendis donc à l'endroit où l'on prend les voitures ; j'en trouvai une à quatre , dont il y avoit déjà trois places de remplies , & je pris la quatrième.

J'avois pour compagnons de voyage , un vieil Officier , homme de très-bon sens , & qui , avec une physionomie respectable , étoit fort simple & fort uni dans ses façons.

Un grand homme sec & décharné , qui avoit l'air inquiet & les yeux petits , noirs & ardents : nous fûmes bientôt que c'étoit un plaideur ; & cet métier , vu la mine du personnage , lui convenoit on ne peut pas mieux.

Après ces messieurs venoit un jeune homme d'une assez belle figure ; l'Officier & lui se regardoient comme gens qui se sont vus ailleurs , mais qui ne se remettent pas. A la fin ils se reconnurent , & se ressouvirent qu'ils avoient mangé ensemble.

Comme je n'étois pas là avec des madame d'Alain , ni avec des femmes qui m'aimassent , je m'observai beaucoup sur mon langage , & je tâchai de ne rien dire qui sentît le fils de fermier de campagne ; de sorte que je parlai sobrement , & me contentai de prêter beaucoup d'attention à ce que l'on disoit.

On ne s'apperçoit presque pas qu'un homme ne dit mot , quand il écoute attentivement ; du moins s'imagine-t-on toujours qu'il va parler : & bien écouter , c'est presque répondre.

De temps en temps je disois un oui sans doute , vraiment non , vous avez raison : & le tout conformément au sentiment que je voyois le plus général.

L'Officier , Chevalier de Saint Louis , fut celui qui engagea le plus la conversation. Cet air d'honnête guerrier qu'il avoit , son âge , sa façon franche & aisée , apprivoisoient insensiblement notre plaideur , qui étoit assez taciturne , & qui rêvoit plus qu'il ne parloit.

Je ne fais d'ailleurs par quel hasard notre Officier parla au jeune homme d'une femme qui plaidoit contre son mari , & qui vouloit se séparer d'avec lui.

Cette matiere intéressa le plaideur , qui , après avoir envisagé deux ou trois fois l'Officier , & pris apparemment quelque amitié pour lui , se mêla à l'entretien , & s'y mêla de si bon cœur , que de discours en discours , d'invectives en invectives contre les femmes , il avoua insensiblement qu'il étoit dans le cas de l'homme dont on s'entretenoit , & qu'il plaidoit aussi contre sa femme.

A cet aveu , on laissa là l'histoire dont il étoit question , pour venir à la sienne , & on avoit raison : l'une étoit bien plus intéressante que l'autre , & c'étoit , pour ainsi dire , préférer un original à la simple copie.

Ah , ah ! Monsieur , vous êtes en procès avec votre femme ! lui dit le jeune homme ; cela est fâcheux : c'est une triste situation que celle-là pour un galant homme : eh ! pourquoi donc vous êtes-vous brouillés ensemble ?

Bon ! pourquoi ? reprit l'autre ; est-ce qu'il est si difficile de se brouiller avec sa femme ? être son mari , n'est-ce pas avoir déjà un procès tout établi contr'elle ? tout mari est plaideur , Monsieur ; ou il se défend , ou il attaque : quelquefois le procès ne passe pas la maison , quelquefois il éclate , & le mien a éclaté.

Je n'ai jamais voulu me marier , dit alors l'Officier ; je ne fais si j'ai bien ou mal fait , mais jusqu'ici je ne m'en repens pas. Que vous êtes heureux ! reprit l'autre ; je voudrois bien être à votre place : je m'étois pourtant promis de rester garçon ; j'avois même résisté à nombre de tentations qui méritoient plus de m'emporter que celle à laquelle j'ai succombé : je n'y comprends rien , on ne fait comment cela arrive : j'étois amoureux , mais fort doucement & de moitié moins que je ne l'avois été ailleurs ; cependant j'ai épousé.

C'est que sans doute la personne étoit riche , dit le jeune homme. Non , reprit-il , pas plus riche qu'une autre , & même pas si jeune. C'étoit une grande fille de trente-deux à trente-trois ans , & j'en avois quarante. Je plaidois contre un certain neveu que j'ai , grand chicaneur , avec qui je n'ai pas fini , & que je ruinerai comme un fripon qu'il est , dussé-je y manger jusqu'à mon dernier sou ; mais c'est une histoire à part que je vous conterai si nous avons le temps.

Mon démon ( c'est de ma femme dont je parle ) étoit parente d'un de mes Juges : je la connoissois , j'allai la prier de solliciter pour moi ; & comme une visite en attire une au-

cre , je lui en rendis de si fréquentes , qu'à la fin je la voyois tous les jours , sans trop savoir pourquoi ; par habitude. Nos familles se convenoient , elle avoit du bien ce qu'il m'en falloit : le bruit courut que je l'épousois , nous en rîmes tous deux. Il faudra pourtant nous voir moins souvent pour faire cesser ce bruit-là ; à la fin on diroit pis , me dit-elle en riant. Eh ! pourquoi , repris-je ? j'ai envie de vous aimer ; qu'en dites-vous ? le voulez-vous bien ? Elle ne me répondit ni oui , ni non.

J'y retournai le lendemain ; toujours en badinant de cet amour que je disois vouloir prendre , & qui , à ce que je crois , étoit tout pris , ou qui venoit sans que je m'en apperçusse ; je ne le sentoie pas ; je ne lui ai jamais dit je vous aime : on n'a jamais rien vu d'égal à ce misérable amour d'habitude , qui n'avertit point , & qui me met encore en colere toutes les fois que j'y songe ; je ne saurois digérer mon aventure. Imaginez-vous que quinze jours après , un homme veuf , fort à son aise , plus âgé que moi , s'avisa de faire la cour à ma belle , que j'appelle belle en plaisantant , car il y a cent mille visages comme le sien auxquels on ne prend pas garde ; & excepté de grands yeux de prude qu'elle a , & qui ne sont pourtant pas si beaux qu'ils le paroissent , c'est une mine assez commune , & qui n'a vaillant que de la blancheur.

Cet homme dont je vous parle me déplut ; je le trouvois toujours là ; cela me mit de mauvaise humeur ; je n'étois jamais de son

avis , je le brusquois volontiers : il y a des gens qui ne reviennent point ; & c'est à quoi j'attribuai mon éloignement pour lui : voilà tout ce que j'y compris , & je me trompois encore , c'est que j'étois jaloux. Cet homme apparemment s'ennuyoit d'être veuf , il parla d'amour , & puis de mariage ; je le fus , je l'en haïs davantage , & toujours de la meilleure foi du monde.

Est-ce que vous voulez épouser cet homme-là ? dis-je à cette fille. Mes parents & mes amis me le conseillent , me dit-elle ; de son côté il me presse , & je ne fais que faire : je ne suis encore déterminée à rien. Que me conseillez-vous , vous-même ? Moi ! rien , lui dis-je en boudant , vous êtes votre maîtresse ; épousez , Mademoiselle , épousez , puisque vous en avez envie. Eh ! mon Dieu , Monsieur , me dit-elle en me quittant , comme vous me parlez ? Si vous ne vous souciez pas des gens , du moins dispensez-vous de le dire. Par-di , Mademoiselle , c'est vous qui ne vous souciez pas d'eux , répondis-je. Plaissante déclaration d'amour , comme vous voyez : c'est pourtant la plus forte que je lui aie faite ; encore m'échappa-t-elle , & n'y fis-je aucune réflexion ; après quoi je m'en allai chez moi tout rêveur. Un de mes amis vint m'y voir sur le soir. Savez-vous , me dit-il , qu'on doit demain passer un contrat de mariage entre mademoiselle une telle & monsieur . . . . . ? Je fors de chez elle , & tous les parents y sont actuellement assemblés ; il ne paroît pas qu'elle en soit fort

pressée , elle ; je l'ai même trouvée triste , en feriez-vous pas cause ?

Comment , m'écriai - je sans répondre à la question , on parle de contrat ! eh mais ! mon ami , je crois que je l'aime , je l'aurois aussi bien épousée qu'un autre , & je voudrois de tout mon cœur empêcher ce contrat-là.

Hé bien , me dit-il , il n'y a point de temps perdre ; courez chez elle , voyez ce qu'elle vous dira. Les choses sont peut-être trop avancées , repris-je le cœur ému ; si vous aviez la bonté d'aller vous-même lui parler pour moi , vous me feriez un grand plaisir , ajoutai-je d'un air niais & honteux.

Volontiers , me dit-il ; attendez-moi ici , j'y vais tout-à-l'heure , & je reviendrai sur le champ vous rendre sa réponse.

Il y alla donc , lui dit que je l'aimois , & que je demandois la préférence sur l'autre. Lui ! répondit-elle ; voilà qui est plaisant ! il m'en a fait un secret ; dites-lui qu'il vienne , nous verrons.

A cette réponse que mon ami me rendit , j'accourus ; elle passa dans une chambre à part , où je lui parlai.

Que me vient donc conter votre ami , me dit-elle , avec ses grands yeux assez tendres ? Est-ce que vous songez à moi ? Eh ! vraiment oui , répondis-je décontenancé. Eh ! que ne le disiez-vous donc , me répondit-elle ; comment faire à présent ? vous m'embarrassez.

Là-dessus je lui pris la main. Vous êtes un étrange homme , ajouta-t-elle. Eh ! pardi , lui dis-je , est-ce que je ne vaud pas bien l'autre ?

Heureusement qu'il vient de sortir , dit-elle ; il y a d'ailleurs une petite difficulté pour le contrat , & il faut voir si on ne pourra pas en profiter ; il n'y a plus que mes parents là-dedans ; entrons.

Je la suivis , je parlai à ses parents , que je rangeai de mon parti : la demoiselle étoit de bonne volonté , & quelqu'un d'eux , pour finir sur le champ , proposa d'envoyer chercher le Notaire.

Je ne pouvois pas dire non : eh ! vite , eh ! vite on part : le Notaire arrive ; la tête me tourna de la rapidité avec laquelle on y alloit ; on me traita comme on voulut , j'étois pris ; je signai , on signa , & puis des dispenses de bans. Pas le moindre petit mot d'amour au milieu de cela , & puis je l'épouse ; & le lendemain des nôces je fus tout surpris de me trouver marié ; avec qui ? du moins est-ce avec une personne fort raisonnable , dis-je eu moi-même.

Oui , ma foi , raisonnable ! c'étoit bien la connoître : savez-vous ce qu'elle devint au bout de trois mois , cette fille que j'avois cru si sensée ? Une bigote de mauvaise humeur , sérieuse , quoique babillarde , car elle alloit toujours critiquant mes discours & mes actions ; enfin , une folle grave , qui ne me montra plus qu'une longue mine austère , qui se coiffa de la triste vanité de vivre en recluse ; non pas au profit de sa maison , qu'elle abandonnoit : elle auroit cru se dégrader par le soin de son ménage , & elle ne donnoit pas dans une piété si vulgaire



Vulgaire & si unie : non , elle ne se tenoit chez elle que pour passer sa vie dans une oisiveté contemplative , que pour vaquer à de saintes lectures dans un cabinet , d'où elle ne sortoit qu'avec une tristesse dévote & précieuse sur le visage , comme si c'étoit un mérite devant Dieu que d'avoir ce visage-là.

Et puis madame se mêloit de raisonner de religion ; elle avoit des sentimens , elle parloit de doctrine : c'étoit une Théologienne.

Je l'aurois pourtant laissé faire , s'il n'y avoit eu que cela ; mais cette Théologienne étoit fâcheuse & incommode.

Retenois-je un ami à dîner , madame ne vouloit pas manger avec ce profane ; elle étoit indisposée , & dînoit à part dans sa chambre , où elle demandoit pardon à Dieu du libertinage de ma conduite.

Il falloit être moine , ou du moins prêtre ou bigotte comme elle , pour être convive chez moi ; j'avois toujours quelque capuchon ou quelque soutane à ma table. Je ne dis pas que ce ne fussent d'honnêtes gens ; mais ces honnêtes gens-là ne sont pas faits pour être les camarades d'honnêtes gens comme nous , & ma maison n'étoit ni un couvent ni une église , ni ma table un réfectoire.

Etice qui m'impatientoit , c'est qu'il n'y avoit rien d'assez friand pour ces grands serviteurs de Dieu , pendant que je ne faisois qu'une chère ordinaire à mes amis mondains & pécheurs : vous voyez qu'il n'y avoit ni bon sens ni morale à cela.

Hé bien , messieurs , je vous en dis là beau-

coup , mais je m'y étois fait : j'aime la paix ; & fans un Commis que j'avois....

Un Commis ! s'écria le jeune homme en l'interrompant ; ceci est considérable.

Oui , dit-il , j'en devins jaloux , & Dieu veuille que j'aie eu tort de l'être. Les amis de mon épouse ont traité ma jalousie de malice & de calomnie , & m'ont regardé comme un méchant d'avoir soupçonné une si vertueuse femme de galanterie , une femme qui ne visitoit que les églises , qui n'aimoit que les sermons , les offices & les saluts : voilà qui est à merveille ; on dira ce qu'on voudra.

Tout ce que je fais , c'est que ce Commis , dont j'avois besoin à cause de ma Charge , qui étoit le fils d'une femme-de-chambre de défunt sa mere ; un grand benêt , fans esprit , que je gardois par complaisance ; assez beau garçon au surplus , & qui avoit la mine d'un prédestiné , à ce qu'elle disoit.

Ce garçon , dis-je , faisoit ordinairement ses commissions ; alloit savoir de sa part comment se portoit le Pere un tel , la Mere une telle : monsieur celui-ci , monsieur celui-là ; l'un Curé , l'autre Vicaire , l'autre Chapelain ou simple Ecclésiastique ; & puis venoit lui rendre réponse , entroit dans son cabinet , y causoit avec elle , lui plaçoit un tableau , un agnus , un reliquaire , lui portoit des livres , quelquefois les lui li'oit.

Cela m'inquiétoit ; je jurois de temps en temps : qu'est-ce que c'est donc que cette piété hétéroclite , disois-je ? qu'est-ce que c'est

qu'une sainte qui m'enleve mon Commis ? Aussi l'union entr'elle & moi n'étoit-elle pas édifiant.

Madame m'appelloit sa croix , sa tribulation : moi je l'appellois du premier nom qui me venoit ; je ne choisissois pas. Le Commis me faisoit , je ne m'y accoutumois point. L'envoyois-je un peu loin , je le fatiguois. En vérité , disoit-elle avec une charité qui , je crois , ne fera point le profit de son ame ; en vérité , il se tuera ce pauvre garçon.

Cet animal tomba malade , & la fièvre me prit à moi le lendemain.

Je l'eus violente ; c'étoient mes domestiques qui me servoient , & c'étoit madame qui servoit ce butor.

Monsieur est le maître , disoit-elle là-dessus , il n'a qu'à ordonner pour avoir tout ce qu'il lui faut ; mais ce garçon , qui est-ce qui en aura soin , si je l'abandonne ? Ainsi c'étoit encore par charité qu'elle me laissoit là.

Son impertinence me sauva peut-être la vie. J'en fus si outré , que je guéris de fureur ; & dès que je fus sur pied , le premier signe de convalescence que je donnai , ce fut de mettre l'objet de sa charité à la porte ; je l'envoyai se rétablir ailleurs. Ma béate en frémit de rage , & s'en vint comme une furie m'en demander raison.

Je sens bien vos motifs , me dit-elle ; c'est une insulte que vous me faites , Monsieur : l'indignité de vos soupçons est visible ; & Dieu me vengera , Monsieur , Dieu me vengera.

Je reçus mal ses prédictions ; elle les fit en

furieuse , j'y répondis presque brutal. Et morbleu , lui dis-je , ce ne fera pas la sortie de ce coquin-là qui me brouillera avec Dieu. Allons , retirez-vous avec votre piété équivoque ; ne m'échauffez pas la tête , & laissez-moi en repos.

Que fit-elle ? nous avions une petite femme-de-chambre dans la maison , assez gentille , & fort bon enfant , qui ne plaisoit pas à madame , parce qu'elle étoit , je pense , plus jeune & plus jolie qu'elle , & que j'en étois assez content. Je serois peut-être mort dans ma maladie sans elle.

La pauvre petite fille me consolait quelquefois des bizarreries de ma femme , & m'appaisoit quand j'étois en colère , ce qui faisoit que de mon côté je la soutenois , & que j'avois de la bienveillance pour elle. Je l'ai même gardée , parce qu'elle est entendue , & qu'elle m'est extrêmement utile.

Or , ma femme , après qu'on eut dîné , la fit venir dans sa chambre , prit je ne sais quel prétexte pour la quereller , la souffletta sur quelque réponse , lui reprocha cet air de bonté que j'avois pour elle , & la chassa.

Nanette ( c'est le nom de cette jeune fille ) vint prendre congé de moi toute en pleurs , me conta son aventure & son soufflet.

Et comme je vis que dans tout cela il n'y avoit qu'une malice vindicative de la part de ma femme : va , va , lui dis-je , laisse-la faire tu n'as qu'à rester , Nanette , je me charge du reste.

Ma femme éclata , ne voulut plus la voir ; mais je tins bon : il faut être le maître chez soi , sur-tout quand on a raison de l'être.

Ma résistance n'adoucit pas l'aigreur de notre commere : nous nous parlions quelquefois ; mais pour nous quereller.

Vous observerez , s'il vous plaît , que j'avois pris un autre Commis, qui étoit l'averfion de ma femme ; elle ne pouvoit pas le souffrir : aussi le harceloit-elle à propos de rien , & le tout pour me chagriner ; mais il ne s'en foucioit guere : je lui avois dit de n'y pas prendre garde , & il suivoit exactement mes intentions ; il ne l'écoutoit pas.

J'appris quelques jours après que ma femme avoit envie de me pousser à bout.

Dieu me fera peut-être la grace que ce brutal-là me frappera , disoit-elle en parlant de moi. Je le fus : oh que non , lui dis-je ! ne vous y attendez pas ; foyez convaincue que je ne vous ferai pas ce plaisir-là : pour des mortifications , vous en aurez , elles ne vous manqueront pas , j'en fais vœu ; mais voilà tout.

Mon vœu me porta malheur : il ne faut jamais jurer de rien. Malgré mes louables résolutions , elle m'excéda tant un jour , me dit dévotement des choses si piquantes ; enfin , le diable me tenta si bien , qu'au souvenir de ses impertinences & du soufflet qu'elle avoit donné à Nanette à cause de moi , il m'échappa de lui en donner un en présence de quelques témoins de ses amis.

Cela partit plus vite qu'un éclair : elle sortit sur

le champ, m'attaqua en Jesticé, & depuis ce temps-là nous plaidons, à mon grand regret ; car cette sainte personne, en dépit du Commis que j'ai mis sur son compte, & qu'il a bien fallu citer, pourroit bien gagner son procès, si je ne trouve pas de puissants amis ; & je vais en chercher à Versailles.

Ce soufflet-là m'inquiète pour vous, lui dit notre jeune homme quand il eut fini ; je crains qu'il ne nuise à votre cause. Il est vrai que ce Commis est un article dont je n'ai pas meilleure idée que vous : je vous crois assurément très-mal traité à cet égard ; mais c'est une affaire de conscience que vous ne sauriez prouver, & ce malheureux soufflet a eu des témoins.

Tout doux, Monsieur, répondit l'autre d'un air chagrin, laissons là les réflexions sur le Commis, s'il vous plaît ; je les ferai bien moi-même, sans que personne les fasse : ne vous embarrassez pas, le soufflet ira comme il pourra ; je ne suis fâché à présent que de n'en avoir donné qu'un ; quant au reste, supprimons le commentaire. Il n'y a peut-être pas tant de mal qu'on le croiroit bien dans l'affaire du Commis : j'ai mes raisons pour crier. Ce Commis étoit un sot ; ma femme a bien pu l'aimer sans le savoir elle-même, & offenser Dieu dans le fond, sans que j'y aie rien perdu dans la forme. Et en un mot, qu'il y ait du mal ou non, quand je dis qu'il y en a, le meilleur est de me laisser dire.

Sans doute, dit l'Officier pour le calmer : en doit-on croire un mari fâché ? il est si sujet à se tromper. Je ne vois moi-même, dans le récit

que vous venez de nous faire , qu'une femme infociable & misanthrope , & puis c'est tout.

Changeons de discours , & sachons un peu ce que nos deux jeunes gens vont faire à Versailles , ajouta-t-il en s'adressant au jeune homme & à moi. Pour vous , monsieur , qui sortez à peine du college , me dit-il , vous n'y allez apparemment que pour vous divertir ou que par curiosité.

Ni pour l'un ni pour l'autre , répondis-je ; j'y vais demander un emploi à quelqu'un qui est dans les affaires. Si les hommes vous en refusent , appelez-en aux femmes , reprit-il en badinant.

Et vous , Monsieur , ( c'étoit au jeune homme à qui il parloit ) avez-vous des affaires où nous allons ?

J'y vais voir un Seigneur , à qui je donnai dernièrement un livre qui vient de paroître , & dont je suis l'Auteur , dit-il. Ah ! oui , reprit l'Officier ; c'est ce livre dont nous parlions l'autre jour , lorsque nous dînâmes ensemble. C'est cela même , répondit le jeune homme. L'avez-vous lu , Monsieur ? ajouta-t-il.

Oui , je le rendis hier à un de mes amis qui me l'avoit prêté , dit l'Officier. Hé bien , Monsieur ; dites-moi ce que vous en pensez , je vous prie , répondit le jeune homme. Que feriez-vous de mon sentiment ? dit l'Officier. Il ne décideroit de rien , Monsieur. Mais encore , dit l'autre en le pressant beaucoup , comment le trouvez-vous ?

En vérité , monsieur , reprit le Militaire , je

ne fais que vous en dire ; je ne suis guere en état d'en juger : ce n'est pas un livre fait pour moi , je suis trop vieux.

Comment trop vieux , reprit le jeune homme ? Oui , dit l'autre , je crois que dans une grande jeunesse on peut avoir du plaisir à le lire ; tout est bon à cet âge , où l'on ne demande qu'à rire , & où l'on est si avide de joie , qu'on la prend comme on la trouve ; mais nous autres barbons nous y sommes un peu plus difficiles ; nous ressemblons là-dessus à ces friands dégoûtés , que les mets grossiers ne tentent point , & qu'on n'excite à manger qu'en leur en donnant de fins & de choisis. D'ailleurs , je n'ai pas vu le dessein de votre livre , je ne fais à quoi il tend ni quel en est le but. On diroit que vous ne vous êtes pas donné la peine de chercher des idées , mais que vous avez pris seulement toutes les imaginations qui vous sont venues ; ce qui est différent : dans le premier cas , on travaille , on rejette , on choisit ; dans le second , on prend ce qui se présente , quelque'étrange qu'il soit , & il se présente toujours quelque chose ; car je pense que l'esprit fournit toujours bien ou mal.

Au reste , si les choses purement extraordinaires peuvent être curieuses , si elles sont plaisantes à force d'être libres , votre livre doit plaire ; si ce n'est à l'esprit , c'est du moins aux sens ; mais je crois encore que vous vous êtes trompé là-dedans , faute d'expérience , & sans compter qu'il n'y a pas grand mérite à intéresser de cette dernière maniere , & que vous m'avez paru avoir assez d'esprit pour réussir par d'autres



voies ; c'est qu'en général ce n'est pas connoître les lecteurs, que d'espérer de les toucher beaucoup par là : il est vrai , Monsieur , que nous sommes naturellement libertins , ou , pour mieux dire , corrompus ; mais en fait d'ouvrages d'esprit , il ne faut pas prendre cela à la lettre , ni nous traiter d'emblée sur ce pied-là. Un lecteur veut être ménagé : vous , Auteur , voulez-vous mettre sa corruption dans vos intérêts , allez-y doucement du moins ; apprivoisez-la , mais ne la poussez pas à bout.

Ce lecteur aime pourtant les licences , mais non pas les licences extrêmes , excessives ; celles-là ne sont supportables que dans la réalité , qui en adoucit l'effronterie ; elles ne sont à leur place que là , & nous les y passons , parce que nous y sommes plus hommes qu'ailleurs ; mais non pas dans un livre , où elles deviennent plates , sales & rebutantes , à cause du peu de convenance qu'elles ont avec l'état tranquille d'un lecteur.

Il est vrai que ce lecteur est homme aussi , mais c'est alors un homme en repos , qui a du goût , qui est délicat , qui s'attend qu'on fera rire son esprit , qui veut pourtant bien qu'on le débauche , mais honnêtement , avec des façons , & avec de la décence.

Tout ce que je dis là n'empêche pas qu'il n'y ait de jolies choses dans votre livre ; assurément j'y en ai remarqué plusieurs de ce genre.

A l'égard de votre style , je ne le trouve point mauvais , à l'exception qu'il y a quelquefois des phrases allongées , lâches , & par-là confuses ,

embarrassées ; ce qui vient apparemment de ce que vous n'avez pas assez débrouillé vos idées, ou que vous ne les avez pas mises dans un certain ordre ; mais vous ne faites que commencer, Monsieur, & c'est un petit défaut dont vous vous corrigerez en écrivant, aussi-bien que de celui de critiquer les autres, & sur-tout de les critiquer de ce ton aisé & badin que vous avez tâché d'avoir, & avec cette confiance dont vous rirez vous-même, ou que vous vous reprocherez, quand vous ferez un peu plus philosophe, & que vous aurez acquis une certaine façon de penser plus mûre & plus digne de vous : car vous aurez plus d'esprit que vous n'en avez ; au moins j'ai vu de vous des choses qui le promettent ; vous ne ferez pas même grand cas de celui que vous avez eu jusqu'ici, & à peine en ferez-vous un peu de tout celui qu'on peut avoir : voilà du moins comment font ceux qui ont le plus écrit, à ce qu'on leur entend dire.

Je ne vous parle de critique, au reste, qu'à l'occasion de celle que j'ai vue dans votre livre, & qui regarde un des convives (& il le nomma,) qui étoit avec nous le jour que nous dînâmes ensemble ; & je vous avoue que j'ai été surpris de trouver cinquante ou soixante pages de votre ouvrage pesamment employées contre lui : en vérité, je voudrois bien, pour l'amour de vous, qu'elles n'y fussent pas.

Mais nous voici arrivés, vous m'avez demandé mon sentiment, je vous l'ai dit en homme qui aime vos talens, & qui souhaite vous voir un jour l'objet d'autant de critiques qu'on

en a fait contre celui dont nous parlons ; peut-être n'en ferez-vous pas pour cela plus habile homme qu'il l'est ; mais du moins ferez-vous alors la figure d'un homme qui paroîtra valloir quelque chose.

Voilà par où finit l'Officier , & je rapporte son discours à peu près comme je le compris alors.

Notre voiture arrêta là-dessus , nous descendîmes , & chacun se sépara.

Il n'étoit pas encore midi , & je me hâtai d'aller porter ma lettre à monsieur de Fécour , dont je n'eus pas de peine à apprendre la demeure ; c'étoit un homme dans d'assez grandes affaires , & extrêmement connu des Ministres.

Il me fallut traverser plusieurs cours pour arriver jusqu'à lui , & enfin on m'introduisit dans un grand cabinet , où je le trouvai en assez nombreuse compagnie.

Monsieur de Fécour paroissoit avoir cinquante-cinq à soixante ans ; un assez grand homme , de peu d'embonpoint , très-brun de visage , d'un sérieux , non pas à glacer , car ce sérieux-là est naturel , & vient du caractère de l'esprit ; mais le sien glaçoit moins qu'il n'humilioit : c'étoit un air fier & hautain , qui vient de ce qu'on songe à son importance , & qu'on veut la faire respecter.

Les gens qui nous approchent sentent ces différences-là plus ou moins confusément ; nous nous connoissons tous si bien en orgueil , que perionne ne sauroit nous faire un secret du sien ;

c'est quelquefois même sans y penser , la première chose à quoi l'on regarde en abordant un inconnu.

Quoi qu'il en soit , voilà l'impression que ne fit monsieur Fécour. Je m'avançai vers lui d'un air fort humble ; il écrivoit une lettre , je pense , pendant que sa compagnie causoit.

Je lui fis mon compliment , avec cette émotion qu'on a quand on est un petit personnage , & qu'on vient demander une grâce à quelqu'un d'important , qui ne vous aide , ni ne vous encourage , qui ne vous regarde point ; car monsieur de Fécour entendit tout ce que je lui dis , sans jeter les yeux sur moi.

Je tenois ma lettre que je lui présentais , & qu'il ne prenoit point ; & son peu d'attention me laissoit dans une posture qui étoit risible , & dont je ne savois pas comment me remettre.

Il y avoit d'ailleurs là cette compagnie dont j'ai parlé , & qui me regardoit ; elle étoit composée de trois ou quatre messieurs , dont pas un n'avoit une mine capable de me reconforter.

C'étoient de ces figures , non pas magnifiques , mais opulentes , devant qui la mienne étoit si ravalée , malgré ma petite doublure de soie.

Tous gens d'ailleurs d'un certain âge , pendant que je n'avois que dix-huit ans , ce qui n'étoit pas un article si indifférent qu'on le croiroit ; car si vous aviez vu de quel air ils m'observoient , vous auriez jugé que ma jeunesse étoit encore un motif de confusion pour moi.

A qui en veut ce polisson-là , avec sa lettre ,

sembloient-ils me dire par leurs regards libres , hardis , & pleins d'une curiosité sans façon.

De sorte que j'étois là comme un spectacle de mince valeur ; qui leur fournissoit un moment de distraction , & qu'ils s'amusoient à mépriser en passant.

L'un m'examinait superbement de côté , l'autre , se promenant dans ce vaste cabinet , les mains derrière le dos , s'arrêtoit quelquefois auprès de monsieur de Fécur , qui continuoit d'écrire , & puis se mettoit de là à me considérer commodément & à son aise.

Figurez-vous la contenance que je devois tenir.

L'autre , d'un air pensif & occupé , fixoit les yeux sur moi comme sur un meuble ou sur une muraille , & de l'air d'un homme qui ne songe pas à ce qu'il voit.

Et celui-là , pour qui je n'étois rien , m'embarassoit tout autant que celui pour qui j'étois si peu de chose. Je sentoïs fort bien que je n'y gagnais pas plus de cette façon que d'une autre.

Enfin , j'étois si pénétré d'une confusion intérieure. Je n'ai jamais oublié cette scène-là. Je suis devenu riche aussi , & pour le moins autant qu'aucun de ces messieurs dont je parle ici , & je suis encore à comprendre qu'il y ait des hommes dont l'ame devienne aussi cavalière que je dis là , pour celle de quelque homme que ce soit.

A la fin pourtant monsieur de Fécur finit sa lettre , de sorte que tenant la main pour

avoir celle que je lui présentais : voyons , me dit-il ; & tout de suite , quelle heure est-il , Messieurs ? Près de midi , répondit négligemment celui qui se promenoit en long , pendant que monsieur de Fécour décachetoit la lettre , qu'il lut assez rapidement.

Fort bien , me dit-il après l'avoir lue ; voilà le cinquième homme depuis dix-huit mois pour qui ma belle-sœur m'écrit ou me parle , & que je place : je ne fais où elle va chercher tous ceux qu'elle m'envoie , mais elle ne finit point , & en voici un qui m'est encore plus recommandé que les autres. L'originale femme ! Tenez , vous la reconnoîtrez bien à ce qu'elle m'écrit , ajouta-t-il en donnant la lettre à un de ces messieurs.

Et puis , je vous placerai , me dit-il ; je m'en retourne demain à Paris , venez me trouver le lendemain.

Là-dessus j'allois prendre congé de lui , quand il m'arrêta.

Vous êtes bien jeune , me dit-il ; que savez-vous faire ? rien , je gage.

Je n'ai encore été dans aucun emploi , Monsieur , lui répondis-je. Oh ! je m'en doutois bien , reprit-il ; il ne m'en vient point d'autres de sa part ; & ce sera un grand bonheur si vous savez écrire.

Oui , Monsieur , dis-je en rougissant , je fais même un peu d'arithmétique. Comment donc ! s'écria-t-il en plaisantant ; vous nous faites trop de place. Allez jusqu'après demain.

Sur quoi je me retirois avec l'agrément de

laisser ces messieurs riant de tout leur cœur de mon arithmétique & de mon écriture, quand il vint un laquais qui dit à monsieur de Fécour qu'une appelée madame une telle (c'est ainsi qu'il s'expliqua) demandoit à lui parler.

Ah, ah ! répondit-il, je sais qui elle est ; elle arrive fort à propos : qu'elle entre ; & vous, restez ; (c'étoit à moi à qui il parloit.)

Je restai donc, & sur le champ deux dames entrèrent, qui étoient modestement vêtues, dont l'une étoit une jeune personne de vingt ans, accompagnée d'une femme d'environ cinquante.

Toutes deux d'un air fort triste, & encore plus suppliant.

Je n'ai vu de ma vie rien de si distingué ni de si touchant que la physionomie de la jeune : on ne pouvoit pourtant pas dire que ce fût une belle femme, il faut d'autres traits ; que ceux-là pour faire une beautés.

Figurez-vous un visage qui n'a rien d'assez brillant ni d'assez régulier pour surprendre les yeux ; mais à qui rien ne manque de ce qui peut surprendre le cœur, de ce qui peut inspirer du respect, de la tendresse, & même de l'amour ; car ce qu'on sentoît pour cette jeune personne étoit mêlé de tout ce que je dis là.

C'étoit pour ainsi dire une ame qu'on voyoit sur ce visage ; mais une ame noble, vertueuse & tendre, & par conséquent charmante à voir.

Je ne dis rien de la femme âgée qui l'accompagnoit, & qui n'interessoit que par sa modestie & sa tristesse.

Monsieur de Fécour , en me congédiant , s'étoit levé de sa place , & causoit debout au milieu du cabinet avec ces Messieurs ; il salua assez negligemment la jeune dame qui l'aborda.

Je fais ce qui vous amene , lui dit-il , Madame : j'ai révoqué votre mari , mais ce n'est pas ma faute s'il est toujours malade ; & s'il ne peut exercer son emploi , que voulez-vous qu'on fasse de lui ? ce sont des absences continues.

Quoi ! Monsieur , lui dit-elle d'un ton fait pour tout obtenir , n'y a-t-il plus rien à espérer ? Il est vrai que mon mari est d'une santé fort foible : vous avez eu jusqu'ici la bonté d'avoir égard à son état ; faites-nous encore la même grace , Monsieur , ne nous traitez pas avec tant de rigueur ; ( & ce mot de rigueur dans sa bouche perçoit l'ame ) vous nous jetteriez dans un embarras dont vous seriez touché si vous le connoissiez tout entier ; ne me laissez point dans l'affliction où je suis , & où je m'en retournerois si vous étiez inflexible : ( inflexible ! il n'y avoit non plus d'apparence qu'on pût l'être ) ; mon mari se rétablira : vous n'ignorez pas qui nous sommes , & le besoin extrême que nous avons de votre protection , Monsieur.

Ne vous imaginez pas qu'elle pleura en tenant ce discours ; & je pense que si elle avoit pleuré , sa douleur en auroit eu moins de dignité , en auroit paru moins sérieuse & moins vraie.

Mais la personne qui l'accompagnait , &



qui se tenoit un peu au-dessous d'elle , avoit les yeux mouillés de larmes.

Je ne doutai pas un instant que monsieur de Fécourne se rendit ; je trouvois impossible qu'il résistât : hélas ! que j'étois neuf ! il n'en fut pas seulement ému.

Monsieur de Fécour étoit dans l'abondance ; il y avoit trente ans qu'il faisoit bonne chère ; on lui parloit d'embarras , de besoin , d'indigence même , au mot près , & il ne savoit pas ce que c'étoit que tout cela.

Il falloit pourtant qu'il eût le cœur naturellement dur ; car je crois que la prospérité n'acheve d'endurcir que ces cœurs-là.

Il n'y a plus moyen , Madame , lui dit-il , je ne puis plus m'en dédire , j'ai disposé de l'emploi ; voilà un jeune homme à qui je l'ai donné , il vous le dira.

A cette apostrophe , qui me fit rougir , elle jeta un regard sur moi , mais un regard qui m'adrescoit un si doux reproche : eh quoi ! vous aussi , sembloit-il me dire , vous contribuez au mal qu'on me fait !

Eh non ! Madame , lui répondis-je dans le même langage , si elle m'entendit ; eh puis : c'est donc l'emploi du mari de madame que vous voulez que j'aie , Monsieur ? dis-je à monsieur de Fécour. Oui , reprit-il ; c'est le même : je suis votre serviteur , Madame.

Ce n'est pas la peine , Monsieur , lui répondis-je en l'arrêtant. J'aime mieux attendre que vous m'en donniez un autre quand vous le

pourrez ; je ne suis pas si pressé ; permettez que je laisse celui-là à cet honnête homme : si j'étois à sa place , & malade comme lui , je ferois bien aise qu'on en usât envers moi comme j'en use envers lui.

La jeune dame n'appuya point ce discours ; ce qui étoit un excellent procédé , & les yeux baissés attendit en silence que monsieur de Fécour prît son parti , sans abuser par aucune instance de la générosité que je témoignois , & qui pouvoit servir d'exemple à notre Patron.

Pour lui , je m'aperçus que l'exemple l'étonna sans lui plaire , & qu'il trouva mauvais que je me donnasse les airs d'être plus sensible que lui.

Vous aimez donc mieux attendre , me dit-il ? voilà qui est nouveau ! Hé bien , Madame , retournez-vous-en , nous verrons à Paris ce qu'on pourra faire , j'y serai après demain. Allez , me dit-il à moi , je parlerai à madame de Fécour.

La jeune dame le salua profondément sans rien repliquer ; l'autre femme la suivit , & moi de même , & nous sortîmes tous trois ; mais du ton dont notre homme nous congédia , je désespérai que mon action pût servir de quelque chose au mari de la jeune dame , & je vis bien à sa mine qu'elle n'en auguroit pas une meilleure réussite.

Mais voici ce qui va vous surprendre : un de ces messieurs qui étoient avec monsieur

de Fécour , sortit un moment après nous.

Nous nous étions arrêtés la jeune dame & moi sur l'escalier , où elle me remercioit de ce que je venois de faire pour elle , & m'en marquoit une reconnoissance dont je la voyois réellement pénétrée.

L'autre dame , qu'elle nommoit sa mere , joignoit ses remerciemens aux siens , & je présentois la main à la fille pour l'aider à descendre , ( car j'avois déjà appris cette petite politesse , & on se fait honneur de ce qu'on fait ) quand nous vîmes venir à nous celui de ces messieurs dont je vous ai parlé , & qui , s'approchant de la jeune dame : ne dînez-vous pas à Versailles avant que de vous en retourner , Madame ? lui dit-il en bredouillant , & d'un ton brusque.

Oui , Monsieur , répondit-elle. Hé bien , reprit-il , après votre dîné , venez me trouver à telle auberge où je vais ; je serois bien aise de vous parler ; n'y manquez pas : venez-y aussi , vous , me dit-il , & à la même heure , vous n'en ferez pas fâché , entendez-vous : adieu , bon jour ; & puis il passa son chemin.

Or , ce gros & petit homme , car il étoit l'un & l'autre , aussi-bien que bredouilleur , étoit celui dont j'avois été le moins mécontent chez monsieur de Fécour ; celui dont la contenance m'avoit paru la moins fâcheuse : il est bon de remarquer cela , chemin faisant.

Soupçonnez-vous ce qu'il nous veut ? me dit la jeune dame. Non , Madame , lui répondis-je ; je ne fais pas même qui il est ; voilà

la première fois de ma vie que je le vois.

Nous arrivâmes au bas de l'escalier en nous entretenant ainsi, & j'allois à regret prendre congé d'elle ; mais au premier signe que j'en donnai : puisque vous & ma fille devez vous rendre tantôt au même endroit , ne nous quittez pas , Monsieur , me dit la mere , & faites-nous l'honneur de venir dîner avec nous ; aussi-bien après le service que vous avez tâché de nous rendre , ferions-nous mortifiées de ne connoître qu'en passant un aussi honnête homme que vous.

M'inviter à cette partie , c'étoit deviner mes desirs. Cette jeune dame avoit un charme secret qui me retenoit auprès d'elle ; mais je ne croyois que l'estimer , la plaindre , & m'intéresser à ce qui la regardoit.

D'ailleurs , j'avois eu un bon procédé pour elle , & on se plaît avec les gens dont on vient de mériter la reconnoissance. Voilà bonnement tout ce que je comprenois au plaisir que j'avois à la voir ; car pour d'amour , ni d'aucun sentiment approchant , il n'en étoit pas question dans mon esprit : je n'y songeois pas.

Je m'applaudissois même de mon affection pour elle , comme d'un attendrissement louable , comme d'une vertu ; & il y a de la douceur à se sentir vertueux ; de sorte que je suivis ces dames avec une innocence d'intention admirable , & en me disant intérieurement , tu es un honnête homme.

Je remarquai que la mere dit quelques mots à part à l'hôtesse , pour ordonner sans doute

quelque apprêt ; ie n'osai montrer que je soupçonnois son intention , ni m'y opposer , j'eus peur que ce ne fût pas savoir vivre.

Un quart d'heure après on nous servit , & nous nous mîmes à table.

Plus je regarde Monsieur , disoit la mere , & plus je lui trouve une physionomie digne de ce qu'il a fait chez monsieur de Fécour. Eh ! mon Dieu, Madame, lui répondis-je , qui est-ce qui n'en auroit pas fait autant que moi , en voyant Madame dans la douleur où elle étoit ? qui est-ce qui ne voudroit pas la tirer de peine ? Il est bien triste de ne pouvoir rien quand on rencontre des personnes dans l'affliction , & surtout des personnes aussi estimables qu'elle l'est. Je n'ai de ma vie été si touché que ce matin ; j'aurois pleuré de bon cœur , si je ne m'en étois pas empêché.

Ce discours , quoique fort simple , n'étoit plus d'un paysan , comme vous voyez ; on n'y sentoit plus le jeune homme de village , mais seulement le jeune homme naïf & bon.

Ce que vous dites ajoute encore une nouvelle obligation à celle que nous vous avons , Monsieur , dit la jeune dame en rougissant , sans qu'elle-même fût pourquoi elle rougissoit peut-être , à moins que ce ne fût de ce que je m'étois attendri dans mes expressions , & de ce qu'elle avoit peur d'en être trop touchée , & il est vrai que ses regards étoient plus doux que ses discours : elle ne me disoit que ce qu'elle vouloit , s'arrêtoit où il lui plaisoit ; mais quand elle me regardoit , ce n'étoit plus de même ,

à ce qu'il me paroïssoit. Et ce sont là des remarques que tout le monde peut faire, sur-tout dans les dispositions où j'étois.

De mon côté, je n'avois ni la gaieté, ni la vivacité qui m'étoient ordinaires, & pourtant j'étois charmé d'être là; mais je songeois à être honnête & respectueux; c'étoit tout ce que cet aimable visage me permettoit d'être: on n'est pas ce qu'on veut avec de certaines mines, il y en a qui vous en imposent.

Je ne finirois point si je voulois rapporter tout ce que ces dames me dirent d'obligeant, tout ce qu'elles me témoignèrent d'estime.

Je leur demandai où elles demeuroient à Paris, & elles me l'apprirent, aussi-bien que leur nom, avec une amitié qui prouvoit l'envie sincère qu'elles avoient de me voir.

C'étoit toujours la mère qui répondoit la première, ensuite venoit la fille, qui appuyoit modestement ce qu'elle avoit dit, & toujours, à la fin de son discours, d'un regard où je voyois plus qu'elle ne me disoit.

Enfin, notre repas finit; nous parlâmes du rendez-vous que nous avions, qui nous paroïssoit très-singulier.

Deux heures sonnerent, & nous y allâmes: on nous dit que notre homme achevoit de dîner; & comme il avoit averti ses gens que nous viendrions, on nous fit entrer dans une petite salle, où nous l'attendîmes, & où il vint quelques instants après, un curedent à la main. Je parle de curedent, parce qu'il sert à caractériser la réception qu'il nous fit.

Il faut le peindre comme je l'ai déjà dit, un gros homme, d'une taille au-dessous de la médiocre, d'une allure assez pesante, avec une mine de grondeur, & qui avoit la parole si rapide, que de quatre mots qu'il disoit, il en culbutoit la moitié.

Nous le reçûmes avec forces révérences, qu'il nous laissa faire tant que nous voulûmes, sans être tenté d'y répondre seulement du moindre salut de tête ; & je ne crois pas que ce fût par fierté ; mais bien par un pur oubli de toute cérémonie ; c'est que cela lui étoit plus commode, & qu'il avoit petit à petit pris ce pli-là, à force de voir journellement des subalternes de son métier.

Il s'avança vers la jeune dame avec le courage, qui, comme vous voyez, accompagnoit fort bien la simplicité de son accueil.

Ah ! bon, lui dit-il, vous voilà ; & vous aussi, ajouta-t-il en me regardant. Hé bien qu'est-ce que c'est ? vous êtes donc bien triste, pauvre jeune femme ! ( on sent bien à qui cela s'adressoit ) : qui est cette dam-là avec qui vous êtes ? est-ce votre mere, ou votre parente ?

Je suis sa fille, Monsieur, répondit la jeune personne. Ah ! vous êtes sa fille ! voilà qui est bien, elle a l'air d'une honnête femme, & vous aussi ; j'aime les honnêtes gens, moi. Et ce mari, quelle espee d'homme est-ce ? d'où vient donc qu'il est si souvent malade ? est-ce qu'il est vieux ? n'y a-t-il pas un peu de débauche dans son fait ? Toutes questions qui étoient

assez dures , & pourtant faites avec la meilleure intention du monde , ainsi que vous le verrez dans la suite ; mais qui n'avoient rien de mouelleux ; c'étoit presque autant de petits affronts à essuyer pour l'amour-propre.

On dit de certaines gens qu'ils ont la main lourde ; cet honnête homme-ci ne l'avoit pas légère.

Revenons ; c'étoit du mari dont il s'informoit : il n'est vieux ni débauché , répondit la jeune dame ; c'est un homme de très-bonnes mœurs , qui n'a que trente-cinq ans , & que les malheurs qui lui sont arrivés ont accablé : c'est le chagrin qui a ruiné sa santé.

Oui-dà , dit-il ; je le croirois bien : le pauvre homme ! cela est fâcheux : vous m'avez touché tantôt , aussi-bien que votre mere ; j'ai pris garde qu'elle pleuroit. Eh , dites-moi , vous avez donc bien de la peine à vivre ? quel âge avez-vous ? Vingt ans , Monsieur , reprit-elle en rougissant. Vingt ans ! dit-il ; pourquoi se marier si jeune ?

On voyez ce qui en arrive : il vient des enfants , des traverses , on n'a qu'un petit bien , & puis on souffre ; & adieu le ménage. Ah ça , n'importe , elle est gentille votre fille , fort gentille , ajouta-t-ien parlant à la mere ; j'aimerois assez sa figure : mais ce n'est pas à cause de cela que j'ai eu envie de la voir ; au contraire puisqu'elle est sage , je veux l'aider , & lui faire du bien. Je fais grand cas d'une jeune femme qui a de la conduite , quand elle est jolie & mal à son aise ; je n'en ai guere vu de pareilles : on ne fuit pas les autres , mais on ne les estime pas. Continuez , Madame , continuez d'être toujours de même-

Tenez ,



tenez , je suis aussi fort content de ce jeune homme-là : oui , très-édifié ; il faut que ce soit un honnête garçon , de la manière dont il a parlé tantôt. Allez , vous êtes un bon cœur , vous m'avez plu , j'ai de l'amitié pour vous ; ce qu'il a fait chez monsieur de Fécour est fort beau , il m'a étonné. Au reste , s'il ne vous donne pas un autre emploi ( c'étoit à moi à qui il parloit & de monsieur de Fécour ) j'aurai soin de vous , je vous le promets ; venez me voir à Paris , & vous de même ( c'étoit la jeune Dame que ces paroles regardoient ; ) il faut voir à quoi monsieur de Fécour se déterminera pour votre mari : s'il le rétablit , à la bonne heure ; mais indépendamment de ce qui en fera , je vous rendrai service , moi ; j'ai des vues qui vous conviendront , & qui vous seront avantageuses. Mais asseyons-nous ; êtes-vous pressée ? il n'est que deux heures & demie , contez-moi un peu vos affaires , je ferai bien aise d'être un peu au fait : d'où vient est-ce que votre mari a eu des malheurs ? est-ce qu'il étoit riche ? de quel pays êtes-vous ?

D'Orléans , Monsieur , lui dit-elle. Ah , d'Orléans ! c'est une fort bonne ville , reprit-il : y avez-vous vos parents ? qu'est-ce que c'est que votre histoire ? j'ai encore un quart-d'heure à vous donner , & comme je m'intéresse à vous , il est naturel que je sache qui vous êtes ; cela me fera plaisir : voyons.

Monsieur , lui dit-elle , mon histoire ne fera pas longue.

Ma famille est d'Orléans , mais je n'y ai

*IV. Partie.*

D

point été élevée. Je suis la fille d'un gentilhomme peu riche , & qui demouroit avec ma mere à deux lieues de cette Ville , dans une Terre qui lui restoit des biens de sa famille , & où il est mort.

Ha , ha ! dit monsieur Bono ( c'étoit le nom de notre patron ) la fille d'un gentilhomme ! à la bonne heure ; mais à quoi cela sert-il quand il est pauvre ? Continuez.

Il y a trois ans que mon mari s'attacha à moi , reprit-elle : c'étoit un autre gentilhomme de nos voisins. Bon , s'écria-t-il là-dessus , le voilà bien avancé dans sa noblesse ! Après.

Comme on me trouvoit alors quelques agréments. Oui-dà , dit-il , on avoit raison , ce n'est pas ce qui vous manque : oh ! vous étiez mignonne , & une des plus jolies filles du canton , j'en suis sûr : eh bien !

J'étois en même-temps recherchée , dit-elle , par un riche bourgeois d'Orléans.

Ah ! passe pour celui-là , reprit-il encore : voilà du solide ; c'étoit ce bourgeois-là qu'il falloit prendre.

Vous allez voir , Monsieur , pourquoi je ne l'ai pas pris : il étoit bien fait , je ne le haïssois pas ; non que je l'aimasse , je le souffrois seulement plus volontiers que le gentilhomme , qui avoit pourtant autant de mérite que lui ; & comme ma mere , qui étoit la seule dont je dépendois alors , car mon pere étoit mort ;

Comme , dis-je , ma mere me laissoit le choix des deux , je ne doute pas que ce léger senti-

ment de préférence que j'avois pour le bourgeois, ne m'eût enfin déterminée en sa faveur, sans un accident qui me fit tout-d'un-coup pencher du côté de son rival.

On étoit à l'entrée de l'hiver, & nous nous promenions un jour, ma mere & moi, le long d'une forêt avec ces deux messieurs, je m'étois un peu écartée, je ne fais pour quelle bagatelle, à laquelle je m'amusois dans cette campagne, quand un loup furieux, sortit de la forêt, vint à moi en me poursuivant.

Jugez de ma frayeur; je me sauvai vers ma compagnie en jettant de hauts cris. Ma mere épouvantée voulut se sauver aussi, & tomba de précipitation; le bourgeois s'enfuit, quoiqu'il eût une épée à son côté.

Le gentilhomme seul, tirant la sienne, resta, accourut à moi, fit face au loup, & l'attaqua dans le moment qu'il alloit se jeter sur moi & me dévorer.

Il le tua, non sans courir risque de la vie, car il fut blessé en plusieurs endroits, & même renversé par le loup, avec qui il se roula long-temps sur la terre, sans quitter son épée, dont enfin il acheva ce furieux animal.

Quelques paysans dont les maisons étoient voisines de ce lieu, & qui avoient entendu nos cris, ne purent arriver qu'après que le loup fut tué, & enleverent le gentilhomme, qui ne s'étoit pas encore relevé, qui perdoit beaucoup de sang, & qui avoit besoin d'un prompt secours.

De mon côté j'étois à six pas de là, tombée

& évanouie , aussi-bien que ma mere , qui étoit un peu plus loin dans le même état ; de sorte qu'il fallut nous emporter tous trois jusqu'à notre maison , dont nous nous étions assez écartés en nous promenant.

Les morsures que le loup avoit faites au gentilhomme étoient fort guérissables ; mais sur la fureur de cet animal , on eût peur qu'elles n'eussent les suites les plus affreuses ; & dès le lendemain ce gentilhomme , tout blessé qu'il étoit , partit de chez nous pour la mer.

Je vous avoue , Monsieur , que je restai pénétrée du mépris qu'il avoit fait de sa vie pour moi ( car il n'avoit tenu qu'à lui de se sauver aussi-bien que son rival , ) & encore plus pénétrée de voir qu'il ne tiroit aucune vanité de son action , qu'il ne s'en faisoit pas valoir davantage , & que son amour n'en avoit pas pris plus de confiance.

Je ne suis pas aimé , Mademoiselle , me dit-il seulement en partant ; je n'ai point le bonheur de vous plaire ; mais je ne suis point si malheureux , puisque j'ai eu celui de vous montrer que rien ne m'est si cher que vous.

Personne à présent ne me doit l'être autant que vous non plus , lui répondis-je sans aucun détour , & devant ma mere , qui approuva ma réponse.

Oui , oui , dit alors monsieur Bono , voilà qui est à merveille : il n'y a rien de si beau que ces sentiments-là , quand ce seroit pour un roman. Je vois bien que vous l'épouserez

à cause des morsures ; mais tenez , j'aimerois encore mieux que ce loup ne fût pas venu , vous vous en seriez bien passée , car il vous fait grand tort. Et le bourgeois , à propos , court-il encore ? Est-ce qu'il ne revint pas ?

Il osa reparoître dès le soir même , dit la jeune Dame. Il revint au logis , & soutint pendant une heure la présence de ce rival blessé ; ce qui me le rendit encore plus méprisable que son manque de courage dans le péril où il m'avoit abandonnée.

Oh ! ma foi , dit monsieur Bono , je ne fais que vous dire ; serviteur à l'amour en pareil cas : pour la visite passe , je la blâme ; mais pour ce qui est de sa fuite , c'est une autre affaire. Je ne trouve pas qu'il ait si mal fait , moi ; c'étoit là un fort vilain animal , au moins , & votre mari n'étoit qu'un étourdi dans le fond. Achevez , le gentilhomme revint , & vous l'épousâtes , n'est-ce pas ?

Oui , Monsieur , dit la jeune Dame ; je crus y être obligée.

Ah ! comme vous voudrez , reprit-il là-dessus , mais je regrette le fuyard , il valoit mieux pour vous , puisqu'il étoit riche. Votre mari étoit excellent pour tuer des loups ; mais on ne rencontre pas toujours des loups sur son chemin , & on a toujours besoin de quoi vivre.

Mon mari , quand je l'épousai , dit-elle , avoit du bien ; il jouissoit d'une fortune suffisante. Bon , reprit-il , suffisante ! à quoi cela va-t-il ? tout ce qui n'est que suffisant ne suffit jamais : voyons comment a-t-il perdu cette fortune ?

Par un procès , reprit-elle , que nous avons eu contre un Seigneur de nos voisins , pour de certains droits ; procès qui n'étoit presque rien d'abord , qui est devenu plus considérable que nous ne l'avions cru , qu'on a gagné contre nous à force de crédit , & dont la perte nous a totalement ruinés. Il a fallu que mon mari soit venu à Paris pour tâcher d'obtenir quelque emploi : on le recommanda à monsieur de Fécour , qui lui en donna un ; c'est ce même emploi qu'il lui a ôté ces jours passés , & que vous avez entendu que je lui redemandois. J'ignore s'il le lui rendra , il ne m'a rien dit qui me le promette ; mais je pars bien consolée , Monsieur , puisque j'ai eu le bonheur de rencontrer une personne aussi généreuse que vous , & que vous avez la bonté de vous intéresser à notre situation.

Où , où , dit-il , ne vous affligez pas , comptez sur moi ; il faut bien secourir les gens qui sont dans la peine. Je voudrois que personne ne souffrît : voilà comme je pense ; mais cela ne se peut pas. Et vous , mon garçon , d'où êtes-vous , me dit-il à moi ? De Champagne , Monsieur , lui répondis-je.

Ah ! du pays du bon vin , reprit-il ; j'en suis bien-aïse. Vous y avez votre pere ? Oui , Monsieur. Tant mieux , dit-il , il pourra donc m'en faire venir ; car on y est souvent trompé. Eh , qui êtes-vous ?

Le fils d'un honnête homme qui demeure à la campagne , répondis-je : c'étoit dire vrai , & pourtant esquiver le mot de paysan , qui me

paroissoit dur : les synonymes ne sont pas dé-  
fendus , & tant que j'en ai trouvé là-dessus  
je les ai pris ; mais ma vanité n'a jamais pas-  
sé ces bornes-là , & j'aurois dit tout net ,  
je suis le fils d'un paysan , si le mot de fils  
d'un homme de la campagne ne m'étoit pas  
venu.

Trois heures sonnerent alors ; monsieur  
Bono tira sa montre , & puis se levant : ah  
ça , dit-il , je vous quitte , nous nous rever-  
rons à Paris ; je vous y attends , & je vous  
tiendrai parole : bon jour , je suis votre serviteur.  
A propos , vous en retournez-vous tout-à-  
l'heure ? j'envoie dans un moment mon équi-  
page à Paris ; mettez-vous dedans ; les voi-  
tures sont chères , & ce fera autant d'épar-  
gné.

Là-dessus il appella un laquais : Picard se  
prépare-t-il à s'en aller , lui dit-il ? Oui , Mon-  
sieur , il met les chevaux au carrosse , répon-  
dit le domestique. Hé bien , dis-lui qu'il pren-  
ne ces dames & ce jeune homme , reprit-il.  
Adieu.

Nous voulûmes le remercier , mais il étoit  
déjà bien loin : nous descendîmes ; l'équipage  
fut bientôt prêt , & nous partîmes très-con-  
tents de notre homme & de sa brusque hu-  
meur.

Je ne vous dirai rien de notre entretien sur  
la route ; arrivons à Paris. Nous y entrâ-  
mes d'assez bonne heure pour mon rendez-  
vous , car vous savez que j'en avois un avec

madame de Ferval , chez madame Remy , dans un fauxbourg.

Le cocher de monsieur Bono mena mes deux dames chez elles , où je les quittai après plusieurs compliments , & de nouvelles instances de leur part pour les venir voir.

De là je renvoyai le cocher , je pris un fiacre , & je partis pour mon fauxbourg.

*Fin de la quatrieme Partie.*



LE PAYSAN  
PARVENU,  
OU LES  
MÉMOIRES  
DE M. \*\*\*.

*Par M. DE MARIVAUX.*

---

---

CINQUIÈME PARTIE.

---

---



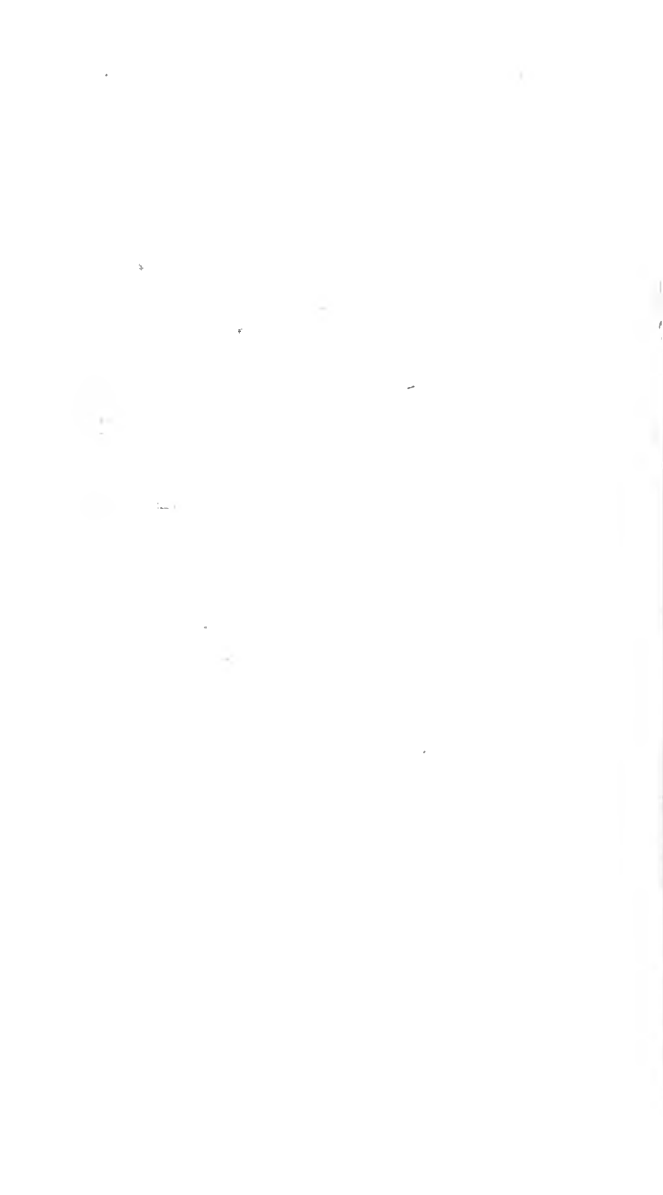
A R O U E N ,

Chez PIERRE MACHUEL , rue  
Ganterie , Hôtel S. Wandrille.



M. DCC. LXXXII.

A V E C P E R M I S S I O N .





# LE PAYSAN

P A R V E N U ,

O U L E S

M É M O I R E S

D E M. \*\*\*.

---

## CINQUIEME PARTIE.



'A I dit dans la dernière Partie, que je me hâtai de me rendre chez madame Remy, où m'attendoit madame de Ferval.

Il étoit à peu près cinq heures & demie du soir quand j'y arrivai. Je trouvai tout-d'un-coup l'endroit. Je vis aussi le carrosse de madame de Ferval dans cette petite rue dont elle m'avoit parlé, & où étoit cette porte de derrière, par laquelle elle m'avoit dit qu'elle

entreroit ; & suivant mes instructions j'entrai par l'autre porte , après m'être assuré auparavant que c'étoit là que demeuroit madame Remy. D'abord je vis une allée assez étroite , qui aboutissoit à une petite cour , au bout de laquelle on entroit dans une salle ; & c'étoit de cette salle qu'on passoit dans le jardin dont madame de Ferval avoit fait mention.

Je n'avois pas encore traversé la cour , qu'on ouvrit la porte de la salle ( & apparemment qu'on m'entendit venir ; ) il en sortit une grande femme , âgée , maigre , pâle , vêtue en femme du commun , mais proprement pourtant , qui avoit un air posé & matois. C'étoit madame Remy elle-même.

Qui demandez-vous , Monsieur ? me dit-elle , quand je me fus approché. Je viens , répondis-je , parler à une dame qui doit être ici depuis quelques moments , ou qui va y arriver bientôt.

Et son nom , Monsieur ? me dit-elle. Madame de Ferval , repris-je. Et sur le champ , entrez , Monsieur.

J'entre ; il n'y avoit personne dans la salle : elle n'est donc pas encore venue ? lui dis-je. Vous allez la voir , me répondit-elle en tirant de sa poche une clef dont elle ouvrit une porte que je ne voyois pas , & qui étoit celle d'une chambre où je trouvai madame de Ferval assise auprès d'un petit lit , & qui lisoit.

Vous venez bien tard , Monsieur de la Vallée , me dit-elle en se levant ; il y a pour le moins un quart-d'heure que je suis ici.

Hélas ! Madame , ne me blâmez pas , dis-je , il n'y a point de ma faute ; j'arrive en ce moment de Versailles , où j'ai été obligé d'aller , & j'étois bien impatient de me voir ici.

Pendant que nous nous parlions , notre complaisante hôtesse , sans paroître nous écouter , & d'un air distrait , rangeoit par-ci par-là dans la chambre , & puis se retira sans nous rien dire. Vous vous en allez donc , madame Remy ? lui cria madame de Ferval en s'approchant d'une porte ouverte qui donnoit dans le jardin.

- Oui , Madame , répondit-elle , j'ai affaire là-haut pour quelques moments ; & puis peut-être avez-vous à parler à Monsieur : aurez-vous besoin de moi ?

Non , dit Madame de Ferval , vous pouvez rester si vous voulez , mais ne vous gênez point ; & là-dessus la Remy nous salue , nous laisse , ferme la porte sur nous , ôte la clef que nous lui entendîmes retirer , quoiqu'elle y allât doucement.

Il faut donc que cette femme soit folle ; je crois qu'elle nous enferme , me dit alors madame de Ferval , en souriant d'un air qui entamoit la matiere , qui engageoit amoureusement la conversation , & qui me disoit , nous voilà donc seuls.

Qu'importe , lui dis-je , ( & nous étions alors sur le pas de la porte du jardin ) nous n'avons que faire de la Remy pour causer ensemble : ce seroit encore pis que la femme-dé-chambre de là-bas ; n'avons-nous pas

fait marché que nous ferons libres ?

Et pendant que je lui tenois ce discours , je lui prenois la main , dont je considérois la grace & la blancheur , & que je baisois quelquefois. Est-ce-là comme tu me contes ton histoire , me dit-elle ? Je vous la conterai toujours bien , lui dis-je ; ce conte-là n'est pas si pressé que moi. Que toi ? me dit-elle en me jettant son autre main sur l'épaule ; eh , de quoi donc es-tu tant pressé ? De vous dire que vous avez des charmes qui m'ont fait rêver toute la journée à eux , repris-je. Je n'ai pas mal rêvé à toi non plut , me dit-elle , & tant rêvé que j'ai pensé ne pas venir ici.

Eh ! pourquoi donc , maîtresse de mon cœur ? lui repartis-je. Oh ! pourquoi , me dit-elle , c'est que tu es si jeune & si remuant ; il me souvient de tes vivacités d'hier , tout gêné que tu étois ; & à présent que tu ne l'es plus , te corrigeras-tu ? j'ai bien de la peine à le croire. Et moi aussi , lui dis-je , car je suis encore plus amoureux que je ne l'étois hier , à cause qu'il me semble que vous êtes encore plus belle.

Fort bien , fort bien , me dit-elle avec un souris ; voilà de très-bonnes dispositions , & qui me rassurent beaucoup : être seule avec un étourdi comme vous , sans pouvoir sortir ; car où est-elle allée , cette sotte femme qui nous laisse ? Je gagerois qu'il n'y a peut-être que nous ici actuellement. Ah ! elle n'a qu'à revenir , je ne la querellerais pas mal : voyez , je vous prie , à quoi elle m'expose.

Par la mardi , lui dis-je , vous en parlez bien

à votre aise ; vous ne savez pas ce que c'est que d'être amoureux de vous. Ne tient-il qu'à dire aux gens , tenez - vous en repos ? Je voudrois bien vous voir à ma place , pour savoir ce que vous feriez. Va , va , tais-toi , dit-elle d'un air badin , j'ai assez de la mienne. Mais encore , insistois-je sur le même ton. Hé bien , à ta place , reprit-elle , je tâcherois apparemment d'être raisonnable. Et s'il ne vous servoit de rien d'y tâcher , répondis-je , qu'en feroit-il ? Oh ! ce qu'il en feroit , dit-elle , je n'en fais rien ; tu m'en demandes trop ; je n'y suis pas ; mais qu'importe que tu m'aimes , ne saurois-tu faire comme moi ? Je suis raisonnable , quoique je t'aime aussi , & je ne devois pas te le dire , car tu n'en feras que plus de folies , & ce sera ma faute , petit mutin que tu es. Voyez comme il me regarde ; où a-t-il pris cette mine-là , ce frippon ? on n'y sauroit tenir. Parlons de Versailles.

Oh que non , répondis-je. Parlons de ce que vous dites que vous m'aimez ; cette parole est si agréable , c'est un charme de l'entendre : elle me ravit , elle me transporte : quel plaisir ! ah ! que votre chere personne est enchantée !

En lui tenant ce discours , je l'avois avidement les yeux sur elle , elle étoit un peu moins enveloppée qu'à l'ordinaire. Il n'y a rien aussi de si friand que ce joli corset-là , m'écriai-je. Allons , allons , petit garçon , ne songez point à cela ; je ne le veux pas , dit-elle.

Et là-dessus , elle se raccommodoit assez mal. Eh ! ma gracieuse Dame , repartis-je , cela est si bien arrangé ; n'y touchez pas. Je lui pris les

main alors. Elle avoit les yeux pleins d'amour , elle soupira , me dit , que me veux-tu , la Vallée ? j'ai bien mal fait de ne pas retenir la Remy ; une autre fois je la retiendrai : tu n'entends point raison ; recule-toi un peu , voilà des fenêtres d'où on peut nous voir.

Et en effet , il y avoit de l'autre côté des vues sur nous : il n'y a qu'à rentrer dans la chambre , lui dis-je. Il le faut bien , reprit-elle ; mais modere-toi , mon bel enfant , modere-toi ; je suis venue ici de bonne foi , & tu m'inquietes avec ton amour.

Je n'ai pourtant que celui que vous m'avez donné , répondis-je : mais vous voilà debout , cela fatigue , asseyons-nous. Tenez , remettez-vous à la place où vous étiez quand je suis venu. Quoi ! là , dit-elle ? oh ! je n'oserois , j'y ferois trop enfermée , à moins que tu n'appelles la Remy : appelle-la , je t'en prie ; ce qu'elle disoit d'un ton qui n'avoit rien d'opiniâtre , & insensiblement nous nous approchions de l'endroit où je l'avois d'abord trouvée. Où me menes-tu donc ? dit-elle d'un air nonchalant & tendre. Cependant elle s'asseyoit , & je me jettois à ses genoux , quand nous entendîmes tout-à-coup parler dans la salle.

Et puis le bruit devint plus fort , c'étoit comme une dispute.

Ah ! la Vallée , qu'est-ce que c'est que cela ? leve-toi , s'écria madame de Ferval ; le bruit s'augmente encore. Nous distinguons la voix d'un homme en colere , contre qui madame Remy , que nous entendions aussi , paroissoit se



défendre. Enfin , on mit la clef dans la ferrure , la porte s'ouvrit , & nous vîmes entrer un homme de trente à trente-cinq ans , très-bien fait , & de fort bonne mine , qui avoit l'air extrêmement ému. Je tenois la garde de mon épée , & je m'étois avancé au milieu de la chambre , fort inquiet de cette aventure ; mais bien résolu de repousser l'insulte , supposé que c'en fût une qu'on eût envie de nous faire.

A qui en voulez-vous , Monsieur , lui dis-je aussi-tôt ? Cet homme , sans me répondre , jette les yeux sur madame de Ferval , se calme sur le champ , ôte respectueusement son chapeau , non sans marquer beaucoup d'étonnement , & s'adressant à madame de Ferval : ah ! Madame , je vous demande mille pardons , dit-il ; je suis au désespoir de ce que je viens de faire : je m'attendois à voir une autre dame à qui je prends intérêt , & je n'ai pas douté que ce ne fût elle que je trouverois ici.

Ah ! vraiment oui , lui dit madame Remy , il est bien temps de demander des excuses , & voilà une belle équipée que vous avez fait là ! Madame qui vient ici pour affaires de famille parler à son neveu , qu'elle ne peut voir qu'en secret , avoit grand besoin de vos pardons , & moi aussi.

Vous avez plus de tort que moi , lui dit l'homme en question ; vous ne m'avez jamais averti que vous receviez ici d'autres personnes que la dame que j'y cherchois & moi. Je viens de dîner de la campagne , je passe , j'apperçois un équipage dans la petite rue ; je crois qu'à l'or-

dinaire c'est celui de la Dame que je connois. Je ne lui ai pourtant pas donné de rendez-vous ; cela me surprend : je vois même de loin un laquais dont la livrée me trompe. Je fais arrêter mon carrosse pour savoir ce que cette dame fait ici ; vous me dites qu'elle n'y est pas ; je vous vois embarrassée ; qui est-ce qui ne se feroit pas imaginé à ma place qu'il y avoit du mystère ? Au reste , ôtez l'inquiétude que cela a pu donner à Madame , c'est comme si rien n'étoit arrivé , & je la supplie encore une fois de me pardonner, ajouta-t-il en s'approchant encore plus de madame de Ferval , avec une action tout-à-fait galante , & qui avoit même quelque chose de tendre.

Madame de Ferval rougit , & voulut retirer sa main qu'il avoit prise , & qu'il baisoit avec vivacité.

Là-dessus , je m'avançai , & ne crus pas devoir demeurer muet. Madame ne me parût pas fâchée , dis-je à ce cavalier ; le plus avisé s'abuse : vous l'avez prise pour une autre , il n'y a pas grand mal , elle vous excuse ; il ne reste plus qu'à s'en aller ; c'est le plus court , à présent que vous voyez ce qui en est , Monsieur.

Là-dessus il se retourna , & me regarda avec quelque attention : il me semble que vous ne m'êtes pas inconnu , me dit-il ; ne vous ai-je pas vu chez madame une telle ?

Il ne parloit , s'il vous plaît , que de la femme de défunt le Seigneur de notre village. Cela se pourroit , lui dis-je en rougissant malgré que j'en eusse : & en effet , je commençois à le re-

mettre lui-même. Hé ! c'est Jacob , s'écria-t-il alors ; je le reconnois , c'est lui-même. Eh ! parbleu , mon enfant , je suis charmé de vous voir ici en si bonne posture ; il faut que ta fortune ait bien changé de face , pour t'avoir mis à portée d'être en liaison avec Madame. Tout homme de condition que je suis , je voudrois bien avoir cet honneur-là comme vous. Il y a quatre mois que je souhaite d'être un peu de ses amis ; elle a pu s'en appercevoir , quoique je ne l'aie encore rencontrée que trois ou quatre fois ; mes regards lui ont dit combien elle étoit aimable : je suis né avec le plus tendre penchant pour elle , & je suis bien sûr , mon cher Jacob , que mon amour date avant le tien.

Madame Remy n'étoit pas présente à ce discours ; elle étoit passée dans la salle , & nous avoit laissé le soin de nous tirer d'intrigue.

Pour moi , je n'avois plus de contenance , & en vrai benêt , je saluois cet homme à chaque mot qu'il m'adressoit : tantôt je tirois un pied ; tantôt j'inclinois la tête , & ne savois plus ce que je faisois : j'étois démonté. Cette assommante époque de notre connoissance , son tutoiement , ce passage subit de l'état d'un homme en bonne fortune où il m'avoit pris , à l'état de Jacob où il me remettoit , tout cela m'avoit renversé.

A l'égard de madame de Ferval , il seroit difficile de vous dire la mine qu'elle faisoit.

Souvenez-vous que la Remy avoit parlé de moi comme d'un neveu de cette dame ; songez qu'elle étoit dévote , que j'étois jeune ; que sa

parure étoit ce jour-là plus mondaine qu'à l'ordinaire, son corset plus galant, moins ferré, & par conséquent sa gorge plus à l'aise. Songez qu'on nous trouvoit enfermés chez une madame Remy, femme commode, sujette à prêter sa maison, comme nous l'apprenions. N'oubliez pas que ce cavalier qui nous surprenoit, connoissoit madame de Ferval, étoit ami de ses amis; & sur tous ces articles que je viens de dire, voyez la curieuse révélation qu'on avoit des mœurs de madame de Ferval; le bel intérieur de conscience à montrer! que de miseres mises au jour! & quelles miseres encore? de celles qui déshonorent le plus une dévote, qui décident qu'elle est une hypocrite, une franche fripponne; car qu'elle soit maligne, vindicative, orgueilleuse, médisante, elle fait sa charge, & n'en a pas moins droit de tenir sa morgue; tout cela ne jure point avec l'impérieuse austérité de son métier.

Mais se trouver convaincue d'être amoureuse, être surprise dans un rendez-vous gaillard: oh! tout est perdu; voilà la dévote sifflée, il n'y point de tournure à donner à cela.

Madame de Ferval essaya pourtant d'en donner une, & dit quelque chose pour se défendre; mais ce fut avec un air de confusion si marqué, qu'on voyoit bien que sa cause lui paroissoit désespérée. Aussi n'eut-elle pas le courage de la plaider long-temps.

Vous vous trompez, Monsieur; je vous assure que vous vous trompez: c'est fort innocemment que je me trouve ici; je n'y suis que

pour lui parler à l'occasion d'un service que je voulois lui rendre. Après ce peu de paroles , le ton de sa voix s'altéra , ses yeux se mouillèrent de quelques larmes , & un soupir lui coupa la parole.

De mon côté , je ne savois que dire ; ce nom de Jacob qu'il m'avoit rappelé , me tenoit en respect ; j'avois toujours peur qu'il n'en recommençât l'apostrophe ; & je ne songeois qu'à m'évader du mieux qu'il me seroit possible : car que faire là avec un rival pour qui on ne s'appelle que Jacob , & cela en présence d'une femme que cet excès de familiarité n'humilioit pas moins que moi ? Avoir un amant , c'étoit déjà une honte pour elle , & en avoir un de ce nom-là , c'en étoit deux ; il ne pouvoit pas être question , entr'elle & Jacob , d'une affaire de cœur bien délicate.

De sorte qu'avec l'embarras personnel où je me trouvois , je rougissais encore de voir que j'étois son oppresseur , & ainsi je devois être fort mal à mon aise : je cherchois donc un prétexte raisonnable de retraite , quand madame de Ferval vint à dire qu'elle n'étoit là que pour me rendre un service.

Et sur le champ , sans donner le temps au cavalier de répondre , ce sera pour un autre fois , Madame , repris-je ; conservez-moi toujours votre bonne volonté , j'attendrai que vous me fassiez savoir vos intentions : & puisque vous connoissez Monsieur , & que Monsieur vous connoît , je vais prendre congé de vous ;

aussi-bien je n'entends rien à cet amour dont il me parle.

Madame de Ferval ne répondit mot , & resta les yeux baissés , avec un visage humble & mortifié , sur lequel on voyoit couler une larme ou deux. Ce cavalier , notre trouble-fête , venoit de lui reprendre la main , qu'elle lui laissoit , parce qu'elle n'osoit la lui ôter sans doute. Le frippon étoit comme l'arbitre de son sort , il pouvoit lui faire justice ou grace ; en un mot , il avoit droit d'être un peu hardi , & elle n'avoit pas le droit de le trouver mauvais.

Adieu donc , mon Jacob , jusqu'au revoir , me cria-t-il comme je me retirois. Oh ! pour lors , cela me déplut , je perdis patience , & devenu plus courageux , parce que je m'en allois : bon , bon , lui criai-je à mon tour , en hochant la tête , adieu mons Jacob ; hé bien , adieu , mons Pierre , serviteur à mons Nicolas ; voilà bien du bruit pour un nom de baptême. Il fit un grand éclat de rire à ma réponse , & je sortis en fermant la porte sur eux de pure colere.

Je trouvai madame Remy à la porte de la rue. Vous vous en allez donc , me dit-elle ? Eh pardi oui , repris-je ; qu'est-ce que vous voulez que je fasse là , à cette heure que cet homme y est ? & pourquoi l'avez-vous accoutumé à venir ici ? Cela est bien désagréable , madame Remy ; on vient de Versailles pour se parler honnêtement chez vous : on prend votre chambre , on croit être en repos , & point

du tout ; c'est comme si on étoit dans la rue. C'étoit bien la peine de me presser tant : ce n'est pas moi que je regarde là-dedans , c'est madame de Ferval. Qu'est-ce que ce grand je ne fais qui va penser d'elle ? Une porte fermée , point de clef à une serrure , une femme de bien avec un jeune garçon : voilà qui a bonne mine !

Eh ! mon Dieu , mon enfant , me dit-elle , j'en suis désolée ; je tenois la clef de votre chambre quand il est arrivé : savez - vous bien qu'il me l'a arrachée des mains ? Il n'y a rien à craindre au surplus , c'est un de mes amis , un fort honnête homme , qui voit quelquefois ici une dame de ma connoissance : je crois entre nous qu'il ne la hait pas , & l'étourdi qu'il est a voulu entrer par jalousie. Mais qu'est-ce que cela fait ? Restez , je suis sûre qu'il va sortir. Bon , lui dis-je , après celui-là un autre ; vous avez trop de connoissances , madame Remy.

Oh ! dame , reprit-elle , que voulez-vous ? j'ai une grande maison , je suis veuve , je suis seule ; d'honnêtes gens me disent , nous avons des affaires ensemble , il ne faut pas qu'on le sache , prêtez-nous votre chambre ; dirai-je que non , sur-tout à des gens qui me font plaisir , qui ont de l'amitié pour moi ? C'est encore un beau taudis que le mien pour en être chiche , n'est-ce pas ? Après cela , quel mal y a-t-il qu'on ait vu madame de Ferval avec vous chez moi ? Je me repens de n'avoir pas ouvert tout-d'un-coup , car qu'est-ce qu'on en peut dire ? voyons. D'abord il me vient une

dame , ensuite arrive un garçon ; je les reçois tous deux : les voilà donc ensemble , à moins que je ne les sépare. Le garçon est jeune , est-il obligé d'être vieux ? Il est vrai que la porte étoit fermée ; hé bien , une autre fois elle sera ouverte : c'est tantôt l'un , tantôt l'autre ; où est le mystère ? On l'ouvre quand on entre , on la ferme quand on est entré. Pour ce qui est de moi , si je n'étois pas avec vous , c'est que j'étois ailleurs ; on ne peut pas être partout : je vas , je viens , je tracasse ; je fais mon ménage , & ma compagnie cause ; & puis , est-ce que je ne serois pas revenue ? De quoi madame de Ferval s'embarrasse-t-elle ? n'ai-je pas dit même que c'étoit votre tante ?

Eh ! vraiment tant pis , repris-je , car il fait tout le contraire. Pardi , me dit-elle , le voilà bien savant ! n'avez-vous pas peur qu'il vous fasse un procès ?

Pendant que la Remy me parloit , je songeois à ces deux personnes que j'avois laissées dans la chambre ; & quoique je fusse bien aise d'en être sorti à cause de ce nom de Jacob , j'étois pourtant très-fâché de ce qu'on avoit troublé mon entretien avec madame de Ferval ; j'en regrettois la suite , non pas que j'eusse de la tendresse pour elle ; je n'en avois jamais eu , quoiqu'il m'eût semblé que j'en avois. Je me suis déjà expliqué là-dessus. Ce jour-là même je ne m'étois pas senti fort pressé en venant au fauxbourg ; la rencontre de cette jeune femme à Versailles avoit extrêmement diminué de mon ardeur pour le rendez-vous.

Mais



Mais madame de Ferval étoit une femme de conséquence, qui étoit encore très-bien faite, qui étoit fort blanche, qui avoit de belles mains, que j'avois vue négligemment couchée sur un sofa, qui m'y avoit jetté d'amoureux regards; & à mon âge, quand on a ces petites considérations-là dans l'esprit, on n'a pas besoin de tendresse pour aimer les gens, & pour voir avec chagrin troubler un rendez-vous comme celui qu'on m'avoit donné.

Il y a bien des amours où le cœur n'a point de part : il y en a plus de ceux-là que d'autres; même, & dans le fond, c'est sur eux que roule la nature, & non pas sur nos délicatesses de sentimens, qui ne lui servent de rien. C'est nous le plus souvent qui nous rendons tendres, pour orner nos passions : mais c'est la nature qui nous rend amoureux; nous tenons d'elle l'utile, que nous enjolivons de l'honnête. J'appelle ainsi le sentiment : on ne l'enjolive pourtant plus guere; la mode en est assez passée dans ce temps où j'écris.

Quoi qu'il en soit, je n'avois qu'un amour fort naturel; & comme cet amour-là a ses agitations, il me déplaisoit beaucoup d'avoir été interrompu.

Le cavalier lui a pris la main, il la lui a baïlée sans façon, & ce drôle-là va devenir bien hardi de ce qu'il nous a surpris ensemble, disois-je en moi-même; car je comprenois à merveille l'abus qu'il pouvoit faire de cela.

Madame de Ferval , ci-devant dévote , & maintenant reconnue pour très-profane , pour une femme très-légère de scrupules , ne pouvoit plus se donner les airs d'être fière. Le gaillard m'avoit paru aimable ; il étoit grand & de bonne mine : il y avoit quatre mois , disoit-il , qu'il aimoit la Dame. Il avoit surpris le secret de ses mœurs ; peut-être se vengeroit-il , si on le rebutoit ; peut-être se tairoit-il , si on le traitoit avec douceur. Madame de Ferval étoit née douce ; il y avoit ici des raisons pour l'être : le seroit-elle , ne le seroit-elle pas ? Me voilà là-dessus dans une émotion que je ne puis exprimer ; me voilà remué par je ne sais quelle curiosité inquiète , jalouse , un peu libertine , si vous voulez ; enfin , très-difficile à expliquer. Ce n'est pas du cœur d'une femme dont on est en peine , c'est de sa personne : on ne songe point à ses sentiments , mais à ses actions ; on ne dit point sera-t-elle infidelle , mais sera-t-elle sage ?

Dans ces dispositions , je songeai que j'avois beaucoup d'argent sur moi ; que la Remy aimoit à en gagner , & qu'une femme qui ne refusoit pas de louer sa chambre pour deux ou trois heures , voudroit bien pour quelques moments me louer un cabinet , ou quelqu'autre lieu attendant la chambre , si elle en avoit un.

Je suis d'avis de ne pas m'en aller , lui dis-je , & d'attendre que cet homme ait quitté madame de Ferval ; n'auriez-vous pas quelque endroit près de celui où ils sont , & où je

pourrois me tenir ? Je ne vous demande pas ce plaisir-là pour rien , je vous paierai ; & c'étoit en tirant de l'argent de ma poche que je lui parlois ainsi

Oui-dà , dit elle en regardant un demi-louis d'or que je tenois ; il y a justement un petit retranchement qui n'est séparé de la chambre que par une cloison , & où je mets de vieilles hatdes ; mais montez plutôt à mon grenier , vous y ferez mieux.

Non , non , lui dis-je , le retranchement me suffit ; je serai plus près de madame de Ferval , & quand l'autre la quittera , je le saurai tout-d'un-coup. Tenez , voilà ce que je vous offre , le voulez-vous , ajoutai-je en lui présentant mon demi-louis , non sans me reprocher un peu de le dépenser ainsi ; car voyez quel infidèle emploi de l'argent de madame de la Vallée ! j'en étois honteux ; mais je tâchai de n'y prendre pas garde , afin d'avoir moins de tort.

Hélas ! il ne falloit rien pour cela , me dit la Remy en recevant ce que je lui donnois ; c'est une bonté que vous avez , & je vais vous mener dans ce petit endroit : mais ne faites point de bruit au moins , & marchez doucement en y allant ; il n'est pas nécessaire que nos gens y entendent personne ; il sembleroit qu'il y auroit du mystère.

Oh ! ne craignez rien , lui dis-je , je n'y remuerai pas. Et tout en parlant , nous revinmes dans la salle. Ensuite elle passa une porte qui n'étoit couverte que d'une mauvaise tapisserie ,

& par où l'on entroit dans ce petit retranchement où je me mis.

J'étois là en effet à peu près comme si j'avois été dans la chambre ; il n'y avoit rien de si mince que les planches qui m'en séparoient , de sorte qu'on n'y pouvoit respirer sans que je l'entendisse. Je fus pourtant bien deux minutes sans pouvoir démêler ce que l'homme en question disoit à madame de Ferval ; car c'étoit lui qui parloit : mais j'étois si agité dans ce premier moment , j'avois un si grand battement de cœur , que je ne pus d'abord donner d'attention à rien. Je me méfiois un peu de madame de Ferval ; & ce qui est de plaisant , c'est que je m'en méfiois à cause que je lui avois plu : c'étoit cet amour dont elle s'étoit éprise en ma faveur , qui , bien loin de me rassurer , m'apprenoit à douter d'elle.

Je prête donc attentivement l'oreille , & on va voir une conversation qui n'est convenable qu'avec une femme qu'on n'estime point , mais qu'à force de galanterie on apprivoise aux impertinences qu'on lui débite , & qu'elle mérite. Il me sembla d'abord que madame de Ferval soupiroit.

De grace , Madame , & asseyez-vous un instant , lui dit-il ; je ne vous laisserai point dans l'état où vous êtes : dites-moi de quoi vous pleurez ; de quoi s'agit-il ? que craignez-vous de ma part , & pourquoi me laissez-vous , Madame ? Je ne vous hais point , Monsieur , dit-elle en sanglottant un peu ; & si je pleure , ce n'est pas que j'aie rien à me reprocher :

mais voici un accident bien malheureux pour moi, d'autant plus qu'il s'y trouve des circonstances où je n'ai point de part. Cette femme nous avoit enfermés, & je ne le savois pas ; elle vous a dit que ce jeune homme étoit mon neveu, elle a parlé de son chef ; & dans la surprise où j'en ai été moi-même, je n'ai pas eu le temps de l'en dédire. Je ne fais pas la finesse qu'elle y a entendue, & tout cela retombe sur moi pourtant. Il n'y a rien que vous ne puissiez en imaginer & en dire ; & voilà pourquoi je pleure.

Oui, Madame, reprit-il, je conviens qu'avec un homme sans caractère & sans probité, vous auriez raison de pleurer, & que cette aventure-ci pourroit vous faire un grand tort, surtout à vous qui vivez plus retirée qu'une autre ; mais, Madame, commencez par croire qu'une action dont vous n'auriez pour témoin que vous-même, ne seroit pas plus ignorée que le sera cet événement-ci, avec un témoin comme moi. Ayez donc l'esprit en repos de ce côté-là ; soyez aussi tranquille que vous l'étiez avant que je vinssse ; puisqu'il n'y a que moi qui vous ai vu, c'est comme si vous n'aviez été vue de personne. Il n'y a qu'un méchant qui pourroit parler, & je ne le suis point ; je ne ferois pas tenté de l'être avec mon plus grand ennemi : vous avez affaire à un honnête homme, à un homme incapable d'une lâcheté, & c'en seroit une indigne, affreuse, que celle de vous trahir dans cette occasion-ci.

Voilà qui est fini , Monsieur , vous me rassurez , répondit madame de Ferval. Vous dites que vous êtes un honnête homme , & il est vrai que vous paroissez l'être. Quoique je vous connoisse fort peu , je l'ai toujours pensé de même : les gens chez qui nous nous sommes vus , vous le diroient ; il ne faudroit compter sur la physionomie de personne , si vous me trompiez. Au reste , Monsieur , en gardant le silence , non-seulement vous satisferez à la probité qui l'exige , mais vous rendrez encore justice à mon innocence : il n'y a ici que les apparences contre moi ; soyez-en persuadé , je vous prie.

Ah ! Madame , reprit-il alors , vous vous méfiez encore de moi , puisque vous songez à vous justifier. Eh ! de grace , un peu plus de confiance : j'ai intérêt de vous en inspirer ; ce feroit autant de gagné sur votre cœur , & vous en seriez moins éloignée d'avoir quelque retour pour moi.

Du retour pour vous : dit-elle avec un ton d'affliction ; vous me tenez-là un terrible discours ; il est bien dur pour moi d'y être exposée. Vous me l'auriez épargné en tout autre temps ; mais vous croyez qu'il vous est permis de tout dire dans la situation où je me trouve , & vous abusez des raisons que j'ai de vous ménager , je le vois bien.

Par parenthèse , n'oubliez pas que j'étois là , & qu'en entendant parler ainsi madame de Ferval , je me sentoís insensiblement changer

pour elle ; que ma façon de l'aimer s'enno-  
blissoit , pour ainsi dire , & devenoit digne de  
la sagesse qu'elle montrait.

Non , Madame , ne me ménagez point ,  
s'écria-t-il , rien ne vous y engage. Ma dis-  
crétion dans cette affaire-ci est une chose à  
part ; elle me regarde encore plus que vous ;  
je me déshonorerois si je parlois. Quoi ! vous  
croyez qu'il faut que vous achetiez mon silen-  
ce ? En vérité , vous me faites injure. Non ,  
Madame , je vous le répète , quelle que soit la  
façon dont vous me traitiez , il n'importe pour  
le secret de votre aventure ; & si dans ce mo-  
ment-ci , vous voulez que je m'en aille , si  
je vous déplaïs , je pars.

Non , Monsieur , ce n'est pas là ce que je  
veux dire , reprit-elle ; le reproche que je vous  
faits ne signifie pas que vous me déplaïsiez ; ce  
n'est pas même votre amour qui me fait de la  
peine. On est libre d'en avoir pour qui l'on  
veut , une femme ne sauroit empêcher qu'on  
en ait pour elle , & celui d'un homme comme  
vous est plus supportable que celui d'un au-  
tre : j'aurois seulement souhaité que le vôtre  
eût paru dans une autre occasion , parce que  
je n'aurois pas eu lieu de penser que vous ti-  
rez une sorte d'avantage de ce qui m'arrive ,  
tout injuste qu'il seroit de vous en prévaloir ; car  
assurément il n'y auroit rien de si injuste : vous  
ne voulez pas le croire , mais je vous dis vrai.

Ah ! que je serois fâché que vous disiez  
vrai , Madame , reprit-il vivement. De quoi

est-il question ? d'avoir eu quelque goût pour ce jeune homme ? ah ! que vous êtes aimable, faite comme vous êtes , d'avoir encore le mérite d'être un peu sensible.

Eh ! non , Monsieur , lui dit-elle , ne le croyez point ; il ne s'agit point de cela , je vous jure !

Il me semble qu'alors il se jettoit à ses genoux , & que l'interrompant : cessez de me vouloir défabuser , lui dit-il ; avec qui vous justifiez-vous ? Suis-je d'un âge & d'un caractère à vous faire un crime de votre rendez-vous ? Pensez-vous que je vous en estime moins parce que vous êtes capable de ce qu'on appelle une foiblesse ? Eh ! tout ce que j'en conclus , au contraire , c'est que vous avez le cœur meilleur qu'un autre ; plus on a de sensibilité , plus on a l'âme généreuse ; & par conséquent estimable. Vous n'en êtes que plus charmante en tout sens ; c'est une grace de plus dans votre sexe , que d'être susceptible de ces foiblesse-là. ( Petite morale bonne à débiter chez madame Remy ; mais il falloit bien donner la pilule. ) Vous m'avez touché dès la première fois que je vous ai vue , continua-t-il ; vous le savez , je vous regardois avec un plaisir infini ; vous vous en êtes aperçue : j'ai lu plus d'une fois dans vos yeux que vous m'entendiez ; avouez-le , Madame.

Il est vrai , dit-elle d'un ton plus calme , que je soupçonnois quelque chose ; ( & moi je soupçonnois à ces deux petits mots , que je redevien-



drois ce que j'avois été pour elle. ) Oui , je vous aimois , ajouta-t-il , toute triste , toute solitaire , toute ennemie du commerce des hommes que je vous croyois ; & ce n'est point cela , je me trompois. Madame de Ferval est née tendre , est née sensible ; elle peut elle-même se prendre de goût pour qui l'aimera : elle en a eu pour ce jeune homme , il ne seroit donc pas impossible qu'elle en eût pour moi , qui la cherche & qui la prévians : peut-être en avoit-elle avant que ceci arrivât ; & en ce cas , pourquoi me le cacheriez-vous , ou pourquoi n'en auriez-vous plus ? Qu'ai-je fait pour être puni ? Qu'avez-vous fait pour être obligée de dissimuler ? De quoi rougiriez-vous ? Où est le tort que vous avez ? Dépendez-vous de quelqu'un ? Avez-vous un mari ? N'êtes-vous pas veuve , & votre maîtresse ? Y a-t-il rien à redire à votre conduite ? N'avez-vous pas pris dans cette occasion-ci les mesures les plus sages , & faut-il vous désespérer , vous imaginer que tout est perdu , parce que le hasard m'amene ici , moi que vous pouvez traiter comme vous voudrez , moi qui suis homme d'honneur & raisonnable , moi qui vous adore , & que vous ne haïriez peut-être pas , si vous ne vous alarmiez point d'une chose qui n'est rien , précisément rien , & dont il n'y a qu'à rire dans le fond , si vous m'estimez un peu ?

Ah ! dit ici madame de Ferval , avec un soupir qui faisoit espérer un accommodement , que vous m'embarrassez , monsieur le Chevalier ! Je ne fais que vous répondre ; car il n'y a

pas moyen de vous ôter vos idées , & vous êtes un étrange homme de vous mettre dans l'esprit que j'ai jetté les yeux sur ce garçon : ( notez qu'ici mon cœur se retire , & ne se mêle plus d'elle. )

Hé bien , soit ; il n'en est rien , reprit-il. D'où vient que je vous en parle ? ce n'est que pour faciliter nos entretiens , pour abrégér les longueurs : tout ce que cet événement-ci peut avoir d'heureux pour moi , c'est que , si vous le voulez , il nous met tout-d'un-coup en état de nous parler avec franchise. Sans cette aventure , il auroit fallu que je soupirasse long-temps avant que de vous mettre en droit de m'écouter , ou de me dire le moindre mot favorable ; au lieu qu'à présent nous voilà tout portés , il n'y a plus que votre goût qui décide ; & puisqu'on peut vous plaire & que je vous aime , à quoi dois-je m'attendre ? Que ferez-vous de moi ? Prononcez , Madame.

Que ne me dites-vous cela ailleurs , répondit-elle ? Cette circonstance-ci me décourage ; je m'imagine toujours que vous en profitez , & je voudrois que vous n'eussiez ici pour vous que mes dispositions.

Vos dispositions ! s'écria-t-il pendant que j'étois indigné dans ma niche. Ah ! Madame , suivez-les , ne les contraignez pas ; vous me mettez au comble de la joie : suivez-les , & si malgré tout ce que je vous ai dit , vous me craignez encore ; si ma parole ne vous a pas tout-à-fait rassurée , hé bien , qu'importe ? Oui , crai-

gnez-moi , doutez de ma discrétion , j'y consens ; je vous passe cette injure , pourvu qu'elle serve à hâter ces dispositions dont vous me parlez , & qui me ravissent. Oui , Madame , il faut me ménager , vous ferez bien : j'ai envie de vous le dire moi-même ; je sens qu'à force d'amour on peut manquer de délicatesse. Je vous aime tant que je n'ai pas la force de refuser ce petit secours contre vous ; je n'en aurois pourtant pas besoin si vous me connoissiez , & je devrois tout à l'amour. Oubliez donc que nous sommes ici , songez que vous m'auriez aimé tôt ou tard , puisque vous y étiez disposée , & que je n'aurois rien négligé pour cela.

Je ne m'en défends point , dit-elle ; je vous distinguois : j'ai plus d'une fois demandé de vos nouvelles.

Hé bien , dit-il avec feu , louons-nous donc de cette aventure ; il n'y a point à hésiter , Madame. Quand je songe , répondit-elle , que c'est un engagement qu'il s'agit de prendre ! Un engagement , Chevalier ! cela me fait peur. Pensez de moi comme il vous plaira ; quelles que soient vos idées , je ne les combats plus : mais il n'en est pas moins vrai que la vie que je mène est bien éloignée de ce que vous me demandez. Et puisqu'enfin il faut tout dire , savez-vous bien que je vous fuyois , que je me suis plus d'une fois abstenue d'aller chez les gens chez qui je vous rencontrois ? Je n'y ai pourtant encore été que trop souvent.

Quoi ! dit-il , vous me fuyiez , pendant que je vous cherchois ! Vous me l'avouez , & je ne

profiterois pas du hasard qui m'en venge , & je vous laisserois la liberté de me fuir encore ! Non , Madame , je ne vous quitte point que je ne sois sûr de votre cœur , & qu'il ne m'ait mis à l'abri de cette cruauté-là. Non , vous ne m'échapperez plus : je vous adore ; il faut que vous m'aimiez , il faut que vous me le disiez , & que je le sache , que je n'en puisse douter. Quelle impétuosité , s'écria-t-elle ! comme il me persécute ! Chevalier , quel tyran vous êtes , & que je suis imprudente de vous en avoir tant dit !

Eh ! répondit-il avec douceur , qu'est-ce qui vous arrête ? qu'a-t-il donc de si terrible pour vous , cet engagement que vous redoutez tant ? Ce seroit à moi à le craindre : ce n'est pas vous qui risquez de voir finir mon amour , vous êtes trop aimable pour cela ; c'est moi qui le suis mille fois moins que vous , & qui par là suis exposé à la douleur de voir finir le vôtre , sans qu'il y ait de votre faute , & que je puisse m'en plaindre. Mais n'importe , ne m'aimassiez-vous qu'un jour ; ces beaux yeux noirs , qui m'enchantent , ne dussent-ils jetter sur moi qu'un seul regard un peu tendre , je me croirois encore trop heureux.

Et moi qui l'écoutois , vous ne sauriez vous figurer de quelle beauté je les trouvois dans mon colere , ces beaux yeux noirs dont il faisoit l'éloge.

C'est bien à vous vraiment à parler de si délité , lui dit-elle ; m'aimeriez-vous aujourd'hui , si vous n'étiez pas un inconstant ? N'étoit-ce pas un autre que moi que vous cher-

chiez ici? Je ne vous demanderai point qui elle est , vous êtes trop honnête homme pour me le dire , & je ne dois pas le savoir ; mais je suis persuadée qu'elle est aimable , & vous la quittez pourtant : cela est-il de bon augure pour moi?

Que vous vous rendez peu de justice , & quelle comparaison vous faites ! répondit-il. Y avoit-il six mois que je vous voyois avant que je vous aimasse. Quelle différence entre une personne qu'on aime , parce qu'on ne sauroit faire autrement , parce qu'on est né avec un penchant naturel & invincible pour elle , ( c'est de vous dont je parle ) & une femme à qui on ne s'arrête que parce qu'il faut faire quelque chose , que parce que c'est une de ces coquettes qui s'avisent de s'adresser à vous , qui ne sauroient se passer d'amants ; à qui on parle d'amour sans qu'on les aime ; qui s'imaginent vous aimer elles-mêmes , seulement parce qu'elles vous le disent , & qui s'engagent avec vous par oisiveté , par caprice , par vanité , par étourderie , par goût passager que je n'oserois vous expliquer , & qui ne méritent pas que je vous en entretienne ; enfin , par tout ce qu'il vous plaira. Quelle différence , encore une fois , entre une aussi fade , aussi languissante , aussi peu digne liaison , & la vérité des sentimens que j'ai pris pour vous dès que je vous ai vue , dont je me ferois fort bien passé , & que j'ai gardé contre toute apparence de succès ! Distinguons les choses , je vous prie.

ne confondons point un simple amusement avec une inclination sérieuse, & laissons là cette chicanerie.

Je me lasse de dire que madame de Ferval soupira ; elle fit pourtant encore un soupir ici, & il est vrai que, chez les femmes, ces situations-là en fourmillent de faux ou de véritables.

Que vous êtes pressant, Chevalier ! dit-elle après. Je conviens que vous êtes aimable, & que vous ne l'êtes que trop. N'est-ce pas assez ? faut-il encore vous dire qu'on pourra vous aimer ? A quoi cela ressemblera-t-il ? Ne soupçonneriez-vous pas vous-même que vous ne devez ce que je vous dis d'obligeant qu'à mon aventure ? Encore si j'avois été prévenue de cet amour-là, ce que j'y répondrois aujourd'hui auroit meilleure grace, & vous m'en sauriez plus de gré aussi ; mais s'entendre dire qu'on est aimée, avouer sur le champ qu'on le veut bien, & tout cela dans l'espace d'une demi-heure, en vérité, il n'y a rien de pareil : je crois qu'il faudroit un petit intervalle, & vous n'y perdriez point, Chevalier.

Eh, Madame ! vous n'y songez pas, reprit-il : souvenez-vous donc qu'il y a quatre mois que je vous aime ; que mes yeux vous en entretiennent ; que vous y prenez garde, & que vous me distinguez, dites-vous. Quatre mois ! les bienféances ne sont-elles pas satisfaites ? Eh ! de grace, plus de scrupules : vous baissez les yeux, vous rougissez ( & peut-être ne supposoit-il le dernier que pour lui faire honneur : )

m'aimez-vous un peu ? voulez-vous que je le croie ? le voulez-vous ? Oui , n'est-ce pas ? Encore un mot pour plus de sûreté.

Quel enchanteur vous êtes ! répondit-elle ; voilà qui est étonnant ; j'en suis honteuse : non , il n'y a rien d'impossible après ce qui m'arrive ; je pense que je vous aimerai.

Eh ! pourquoi me remettre , dit-il , & ne pas m'aimer tout-à-l'heure ? Mais , Chevalier , ajouta-t-elle , vous qui parlez , ne me trompez-vous pas ? m'aimez-vous vous-même autant que vous le dites ? N'êtes-vous pas un frippon ? Vous êtes si aimable que j'en ai peur , & j'hésite.

Ah ! nous y voilà , m'écriai-je involontairement , sans savoir que je parlois haut , & emporté par le ton avec lequel elle prononça ces dernières paroles ; aussi étoit-ce un ton qui accordoit ce qu'elle lui disputoit encore un peu dans ses expressions.

Le bruit que je fis me surprit moi-même , & aussi-tôt je me hâtai de sortir de mon retranchement pour m'esquiver. En me sauvant j'entendis madame de Ferval qui crioit à son tour : ah ! monsieur le Chevalier , c'est lui qui nous écoute.

Le Chevalier sortit de la chambre ; il fut long-temps à ouvrir la porte , & puis , qui est-ce qui est là , dit-il ; mais j'allois si vite , que j'étois déjà dans l'allée quand il m'aperçut. La Remy filoit , je pense , à la porte de la rue , & voyant que je me retirois avec précipitation : qu'est-ce que c'est donc que cela , me dit-elle ? qu'avez-vous fait ? Vos deux locataires vous le diront ,

lui répondis-je brusquement , & sans la regarder , & puis je marchai dans la rue d'un pas ordinaire.

Si je me fauvai , au reste , ce n'est pas que je craignisse le Chevalier , ce n'étoit que pour éviter la scène qui seroit sans doute arrivée avec Jacob ; car s'il ne m'avoit pas connu , si j'avois pu figurer comme monsieur de la Vallée , il est certain que je serois resté , & qu'il n'auroit pas même été question du retranchement où je m'étois mis.

Mais il n'y avoit que quatre ou cinq mois qu'il m'avoit vu Jacob ; le moyen de tenir tête à un homme qui avoit cet avantage-là sur moi ? ma métamorphose étoit de trop fraîche date. Il y a de certaines hardiesses que l'homme qui est né avec du cœur ne sauroit avoir ; & quoiqu'elles ne soient peut-être pas des insolences , il faut pourtant , je crois , être né insolent pour en être capable.

Quoi qu'il en soit , ce ne fut pas manque d'orgueil que je pliai dans cette occasion-ci ; mon orgueil avoit de la pudeur , & voilà pourquoi il ne tint pas.

Me voici donc sorti de chez la Remy avec beaucoup de mépris pour madame de Ferval , mais avec beaucoup d'estime pour sa figure ; & il n'y a rien là d'étonnant : il n'est pas rare qu'une maîtresse coupable en devienne plus piquante. Vous croyez à présent que je poursuis mon chemin , & que je retourne chez moi ; point du tout : une nouvelle inquiétude me prend. Voyons ce qu'ils deviendront , dis-je en moi-même , à présent que je les ai interrompus



Je les ai quittés bien avancés : quel parti prendra-t-elle ? cette femme aura-t-elle le courage de demeurer !

Et là-dessus j'entre dans l'allée d'une maison éloignée de cinquante pas de celle de la Remy , & qui étoit vis-à-vis la petite rue où madame de Ferval avoit laissé son carrosse. Je me tapis là , d'où je jettois les yeux , tantôt sur cette petite rue , tantôt sur la porte par où je venois de sortir , toujours le cœur ému ; mais ému d'une manière plus pénible que chez la Remy , où j'entendois du moins ce qui se passoit , & entendois si bien que c'étoit presque voir ; ce qui faisoit que je ne savois à quoi m'en tenir : mais je ne fus pas long-temps en peine ; & je n'avois pas attendu quatre minutes , quand je vis madame de Ferval sortir de la porte du jardin , & rentrer dans son carrosse. Après quoi parut , de l'autre côté , mon homme , qui entra dans le sien , & que je vis passer : ce qui me calma sur le champ.

Tout ce qui me resta pour madame de Ferval , ce fut ce qu'ordinairement on appelle un goût ; mais un goût tranquille , & qui ne m'agita plus ; c'est-à-dire que , si on m'avoit laissé en ce moment le choix des femmes , ç'auroit été à elle à qui j'aurois donné la préférence.

Vous jugez bien que tout ceci rompoit notre commerce ; elle ne devoit pas elle-même souhaiter de me revoir , instruit comme je l'étois de son caractère : aussi ne songeois-je pas à aller chez elle. Il étoit encore bonne heure ;

madame de Fécour m'avoit recommandé de lui donner au plutôt des nouvelles de mon voyage de Versailles, & je pris le chemin de sa maison avant que d'arriver chez moi : j'y arrive.

Il n'y avoit aucun de ses gens dans la cour ; ils étoient apparemment dispersés : je ne vis pas même le portier , pas même une femme en haut. Je traversai tout son appartement sans rencontrer personne , & je parvins jusqu'à une chambre , dans laquelle j'entendis ou parler ou lire ; car c'étoit une continuité de ton qui ressembloit plus à une lecture qu'à un langage de conversation. La porte n'étoit que poussée ; je ne pensai pas que ce fût la peine de frapper à une porte à demi-ouverte , & j'entrai tout de suite , à cause de la commodité.

J'avois soupçonné juste ; on lisoit au chevet du lit de madame de Fécour , qui étoit couchée. Il y avoit une vieille femme-de-chambre assise au pied de son lit ; un laquais debout auprès de la fenêtre , & c'étoit une grande dame , laide , maigre , d'une physionomie sèche , sévère & critique , qui lisoit.

Ah , mon Dieu ! dit-elle en pigrièche , & s'interrompant quand je fus entré ; est-ce que vous n'avez pas fermé cette porte , vous autres ? Il n'y a donc personne là-bas pour empêcher de monter ? Ma sœur est-elle en état de voir du monde ?

Le compliment n'étoit pas doux , mais il

s'ajustoit à merveille à l'air de la personne qui le prononçoit ; sa mine & son accueil étoient faits pour aller ensemble.

Elle n'avoit pourtant pas l'air d'une dévote , celle-là ; & comme je l'ai connue depuis , j'ai envie de vous dire , en passant , à quoi elle ressembloit.

Imaginez - vous de ces laides femmes qui ont bien senti qu'elles seroient négligées dans le monde , qu'elles auroient la mortification de voir plaire les autres , & de ne plaire jamais , & qui , pour éviter cet affront-là , pour empêcher qu'on ne voie la vraie cause de l'abandon où elles resteront , disent en elles-mêmes sans songer à Dieu ni à ses Saints , distinguons-nous par des mœurs austères ; prenons une figure inaccessible ; affectons une fière régularité de conduite , afin qu'on se persuade que c'est ma sagesse , & non pas mon visage , qui fait qu'on ne me dit mot.

Et effectivement cela réussit quelquefois , & la Dame en question passoit pour une femme hérissée de cette espece de sagesse-là.

Comme elle m'avoit déplu dès le premier coup d'œil , son discours ne me démontra point , il me parut convenable ; & sans faire attention à elle , je saluai madame de Fécur , qui me dit : ah ! c'est vous , monsieur de la Vallée ; approchez , approchez : ne querellez point , ma sœur , il n'y a point de mal , je suis bien aise de le voir.

Eh ! mon Dieu , Madame , lui répondis-je , comme vous voilà ! je vous quitterai hier en si bonne fanté ! Cela est vrai , mon enfant , reprit-elle assez bas : on ne pouvoit pas mieux se porter ; j'allai même souper en compagnie , où je mangeai beaucoup & de fort bon appétit. J'ai pourtant pensé mourir cette nuit , d'une colique si violente , qu'on a cru qu'elle m'emporteroit , & qui m'a laissé la fièvre , avec des accidents très-dangereux , dit-on. J'étousse de temps en temps , & on est d'avis de me faire confesser ce soir ; il faut bien que la chose soit sérieuse : & voilà ma sœur qui , heureusement pour moi , arriva hier de la campagne , & qui avoit tout-à-l'heure la bonté de me lire un chapitre de l'Imitation : cela est fort beau. Hé bien , monsieur de la Vallée , contez-moi votre voyage : êtes-vous content de monsieur de Fécur ? Voici un accident qui vient fort mal-à-propos pour vous ; car je l'aurois pressé. Que vous a-t-il dit ? J'ai tant de peine à respirer que je ne saurois plus parler ; aurez-vous un emploi ? C'est pour Paris que je l'ai demandé.

Eh ! ma sœur , lui dit l'autre , tenez-vous en repos ; & vous , Monsieur , ajouta-t-elle en m'adressant la parole , allez-vous-en , je vous prie : vous voyez bien qu'il s'agit d'autre chose ici que de vos affaires , & il ne falloit pas entrer sans savoir si vous le pouviez.

Doucement , dit la malade en respirant à plusieurs reprises , & pendant que je faisois la révérence pour m'en aller ; doucement , il ne

favoit pas comment j'étois , le pauvre garçon : adieu donc , monsieur de la Vallée. Hélas ! c'est lui qui se porte bien ; voyez qu'il a l'air frais ; mais il n'a que vingt ans : adieu , adieu , nous nous reverrons , ceci ne fera rien , je l'espère. Et moi , Madame , je le souhaite de tout mon cœur , lui dis-je en me retirant , & ne saluant qu'elle ; aussi-bien l'autre , à vue de pays , eût-elle reçu ma révérence en ingrate , & je sortis pour aller chez moi.

Remarquez , chemin faisant , l'inconstance des choses de ce monde. La veille j'avois deux maîtresses , ou si vous voulez deux amoureuses : le mot de maîtresses signifie trop ici ; communément il veut dire une femme qui a donné son cœur , & qui veut le vôtre ; & les deux personnes dont je parle ne m'avoient , je pense , ni donné le leur , ni ne s'étoient souciées d'avoir le mien , qui ne s'étoit pas non plus soucié d'elles.

Je dis les deux personnes ; car je crois pouvoir compter madame de Fécour , & la joindre à madame de Ferval ; & en vingt-quatre heures de temps , en voilà une qu'on me souffle , que je perds en la tenant , & l'autre qui se meurt : car madame de Fécour m'avoit paru mourante ; & supposons qu'elle en réchappât , nous allions être quelque-temps sans nous voir. Son amour n'étoit qu'une fantaisie ; les fantaisies se passent : & puis n'y avoit-il que moi de gros garçon à Paris , qui fût joli , & qui n'eût que vingt ans ?

C'en étoit donc fait de ce côté-là , suivant toute apparence , & je ne m'en embarrassois guere. La Fécour , avec son énorme gorge , m'étoit fort indifférente ; il n'y avoit que cette hypocrite de Ferval qui m'eût un peu remué.

Elle avoit des graces naturelles. Par-dessus cela , elle étoit fausse dévote , & ces femmes-là , en fait d'amour , ont quelque chose de plus piquant que les autres : il y a dans leurs façons je ne fais quel mélange indéfinissable de mystère , de fourberie , d'avidité libertine & solitaire , & en même-temps de retenue , qui tente extrêmement. Vous sentez qu'elles voudroient jouir furtivement du plaisir de vous aimer & d'être aimées ; sans que vous y prissiez garde , ou qu'elles voudroient du moins vous persuader que dans tout ce qui se passe elles sont vos dupes , & non pas vos complices.

Revenons. Je m'en retourne enfin chez moi ; je vais retrouver madame de la Vallée qui m'aimoit tant , & que toutes mes dissipations n'empêchoient pas que je n'aimasse , & à cause de ses agréments ( car elle en avoit , ) & à cause de cette pieuse tendresse qu'elle avoit pour moi.

Je crois pourtant que je l'aurois aimée davantage , si je n'avois été que son amant , ( j'appelle aimer d'amour ; ) mais quand on a d'aussi grandes obligations à une femme que je lui en avois , en vérité , ce n'est pas avec de l'amour qu'un bon cœur les paie : il se pénétre de sentiments plus sérieux ; il sent de l'amitié & de la reconnoissance ; aussi en étois-

je plein , & je pense que l'amour en souffroit un peu.

Quand je serois revenu du plus long voyage , madame de la Vallée ne m'auroit pas reçu avec plus de joie qu'elle en marqua. Je la trouvais priant Dieu pour mon heureux retour , & il n'y avoit pas plus d'une heure , à ce qu'elle me dit , qu'elle étoit revenue de l'église , où elle avoit passé une partie de l'après-dîné , toujours à mon intention ; car elle ne parloit plus à Dieu que de moi seul ; & à la vérité , c'étoit toujours lui parler pour elle dans un autre sens.

Le motif de ses prières , quand j'y songe , devoit pourtant être quelque chose de fort plaisant : je suis sûr qu'il n'y en avoit pas une où elle ne dît , conservez-moi mon mari , ou bien je vous remercie de me l'avoir donné ; ce qui , à le bien prendre , ne signifioit autre chose , sinon , mon Dieu , conservez-moi les douceurs que vous m'avez procurées par le saint mariage ; ou je vous rends mes actions de grâces de ces douceurs que je goûte en tout bien & tout honneur par votre sainte volonté , dans l'état où vous m'avez mise.

Et jugez combien de pareilles prières étoient ferventes ; les dévots n'aiment jamais tant Dieu que lorsqu'ils en ont obtenu leurs petites satisfactions temporelles , & jamais on ne prie mieux que quand l'esprit & la chair sont contents , & prient ensemble : il n'y a que lorsque la chair languit , souffre & n'a pas son

compte , & qu'il faut que l'esprit soit dévot tout seul , qu'on a de la peine.

Mais madame de la Vallée n'étoit pas dans ce cas-là ; elle n'avoit rien à souhaiter , ses satisfactions étoient légitimes , elle pouvoit en jouir en conscience ; aussi sa dévotion en avoit-elle augmenté de moitié , sans en être apparemment plus méritoire , puisque c'étoit le plaisir de posséder ce cher mari , ce gros brunet , comme elle m'appelloit quelquefois , & non pas l'amour de Dieu , qui étoit l'ame de sa dévotion.

Nous soupâmes chez notre hôtesse , qui , de la maniere dont elle agissoit , me parut cordialement amoureuse de moi , sans qu'elle s'en apperçût elle-même peut-être. La bonne femme me trouvoit à son gré , & le témoignoit tout de suite , comme elle le sentoît.

Oh ! pour cela , madame de la Vallée , il n'y a rien à dire , vous avez pris là un mari de bonne mine , un gros dodu que tout le monde aimera. Moi , à qui il n'est rien , je l'aime de tout mon cœur , disoit-elle ; & puis un moment après : vous ne devez pas avoir regret de vous être mariée si tard , vous n'auriez pas mieux choisi il y a vingt ans au moins , & mille autres naïvetés de la même force , qui ne divertissoient pas beaucoup madame de la Vallée , sur-tout quand elles tomboient sur ce mariage tardif , & qu'elles la harceloient sur son âge.

Mais mon Dieu , Madame , lui répondit-elle



elle d'un ton doux & brusque , je conviens que j'ai bien choisi ; je suis fort satisfaite de mon choix , & très-ravie qu'il vous plaise. Au surplus , je ne me suis pas mariée si tard que je ne sois encore mariée fort à propos , ce me semble : on est fort bon à marier à mon âge ; n'est-ce pas , mon ami , ajouta-t-elle en mettant sa main dans la mienne , & en me regardant avec des yeux qui me disoient confidemment , tu m'as paru content ?

Comment donc , ma chere femme , si vous êtes bonne , répondois-je ! & à quel âge est-on meilleure & plus ragoûtante , s'il vous plaît ? Là-dessus elle sourioit , me serroit la main , & finissoit par demander presqu'en soupirant , quelle heure est-il , pour savoir s'il n'étoit pas temps de sortir de table. C'étoit là son refrain.

Quant à l'autre petite personne , la fille de madame Alain , je la voyois qui du coin de l'œil observoit notre chaste amour , & qui ne le voyoit pas , je pense , d'un regard aussi innocent qu'il l'étoit. Agathe avoit le bras & la main passables , & je remarquois que la fripponne jouoit d'industrie pour les mettre en vue le plus qu'elle pouvoit , comme si elle avoit voulu me dire : regardez , votre femme a-t-elle rien qui vaille cela ?

C'est pour la dernière fois que je fais ces sortes de détails. A l'égard d'Agathe je pourrai en parler encore ; mais de ma façon de vivre avec madame de la Vallée , je n'en dirai plus mot : on est suffisamment instruit de

son caractère & de ses tendresses pour moi. Nous voilà mariés ; je fais tout ce que je lui dois : j'irai toujours au-devant de ce qui pourra lui faire plaisir. Je suis dans la fleur de mon âge, elle est encore fraîche, malgré le sien ; & quand elle en le feroit pas, la reconnoissance dans un jeune homme qui a des sentiments, peut suppléer à bien des choses : elle a de grandes ressources. D'ailleurs, madame de la Vallée m'aime avec une passion dont la singularité lui tiendrait lieu d'agréments, si elle en manquoit ; son cœur se livre à moi dans un goût dévot qui me réveille. Madame de la Vallée, toute tendre qu'elle est, n'est point jalouse ; je n'ai point de compte importun à lui rendre de mes actions, qui jusqu'ici, comme vous voyez, n'ont déjà été que trop infidelles, & qui n'en font point espérer si-tôt de plus réglées. Suis-je absent, madame de la Vallée souhaite ardemment mon retour, mais l'attend en paix : me revoit elle, point de questions, la voilà charmée, pourvu que je l'aime, & je l'aimerai.

Qu'on s'imagine donc de ma part toutes les attentions possibles pour elle : qu'on suppose entre nous le ménage le plus doux & le plus tranquille ; tel sera le nôtre, & je ne ferai plus mention d'elle que dans les choses où par hasard elle se trouvera mêlée. Hélas ! bientôt ne sera-t-elle plus rien dans tout ce qui me regarde ; le moment qui doit me l'enlever n'est pas loin, & je ne ferai pas long-temps sans

revenir à elle, pour faire le récit de sa mort, & celui de la douleur que j'en eus.

Vous n'aurez pas oublié que monsieur Bono nous avoit dit ce jour-là, à la jeune dame de Versailles & à moi, de l'aller voir : nous avions eu soin de demander son adresse à son cocher qui nous avoit ramenés de Versailles.

Je restai le lendemain toute la matinée chez moi ; je ne m'y ennuyai pas : je m'y délectai dans le plaisir de me trouver tout-à-coup un maître de maison. J'y savourai ma fortune ; j'y goûtai mes aises : je me regardai dans mon appartement, j'y marchai, je m'y assis, j'y souris à mes meubles ; j'y rêvai à ma cuisinière, qu'il ne tenoit qu'à moi de faire venir, & que je crois que j'appellai pour la voir. Enfin, j'y contemplai ma robe-de-chambre & mes pantoufles ; & je vous assure que ce ne furent pas là les deux articles qui me touchèrent le moins. De combien de petits bonheurs l'homme du monde est-il entouré, & qu'il ne sent point, parce qu'il est né avec eux ?

Comment donc, des pantoufles & une robe-de-chambre à Jacob ! car c'étoit en me regardant comme Jacob, que j'étois si délicieusement étonné de me voir dans cet équipage : c'étoit de Jacob que monsieur de la Vallée empruntoit toute sa joie. Ce moment-là n'étoit si doux qu'à cause du petit payfan.

Je vous dirai, au reste, que tout enthousiasmé que j'étois de cette agréable métamorphose, elle ne me donna que du plaisir, & point de vanité. Je m'en estimai plus heureux, &

voilà tout , je n'allai pas plus loin.

Attendez pourtant, il faut compter les choses exactement ; il est vrai que je ne me sentis point plus glorieux , que je n'eus point cette vanité qui fait qu'un homme va se donner des airs ; mais j'en eus une autre , & la voici.

C'est que je songeai en moi-même qu'il ne falloit pas paroître aux autres, ni si joyeux , ni si surpris de mon bonheur ; qu'il étoit bon qu'on ne remarquât pas combien j'y étois sensible , & que si je ne me contenois pas , on diroit : ah ! le pauvre petit garçon ; qu'il est aimable ! il ne fait à qui le dire.

Et j'aurois été honteux qu'on fît cette réflexion-là ; je ne l'aurois pas même aimée dans ma femme ; je voulois bien qu'elle fût que j'étois charmé , & je le lui répétois cent fois par jour ; mais je voulois le lui dire moi-même , & non pas qu'elle y prît garde en son particulier : j'y faisois une grande différence , sans démêler que confusément pourquoi ; & la vérité est qu'en pénétrant par elle-même toute ma joie , elle eût bien vu que c'étoit ce petit valet , ce petit payfan , ce petit misérable qui se trouvoit si heureux d'avoir changé d'état , & il m'auroit été déplaisant qu'elle m'eût envisagé sous ces faces-là : c'étoit assez qu'elle me crût heureux , sans songer à ma bassesse passée ; cette idée-là n'étoit bonne que chez moi , qui en faisois intérieure-ment la source de ma joie : mais il n'étoit pas nécessaire que les autres entraissent si avant dans le secret de mes plaisirs , ni fussent de quoi je les composois.

Sur les trois heures après midi , vêpres sonnerent ; ma femme y alla pendant que je lisois je ne fais quel livre sérieux que je n'entendois pas trop , que je ne me souciois pas trop d'entendre , & auquel je ne m'amusois que pour imiter la contenance d'un honnête homme chez soi.

Quand ma compagne fut partie , je quittai ma robe-de-chambre (laissez-moi en parler pendant qu'elle me réjouit , cela ne durera pas ; j'y ferai bientôt accoutumé :) je m'habillai , & je sortis pour aller voir la jeune dame de Versailles, pour qui j'avois conçu une assez-tendre estime, comme vous l'avez pu voir dans ce que je vous ai déjà dit.

Tout monsieur de la Vallée que j'étois , moi qui n'avois jamais eu d'autre voiture que mes jambes , ou que ma charrette , quand j'avois mené à Paris le vin du Seigneur de notre village, je n'avois pas assurément besoin de carrosse pour aller chez cette jeune dame , & je ne songeois pas non plus à en prendre ; mais un fiacre qui m'arrêta sur une place que je traversois , me tenta : avez-vous affaire de moi , mon gentilhomme , me dit-il ? Ma foi mon gentilhomme me gagna , & je lui dis , approche.

Voici pourtant des airs , me direz-vous ; point du tout , je ne pris ce carrosse que par gaillardise , pour être encore heureux de cette façon-là , pour tâter , chemin faisant , d'une autre petite douceur dont je n'avois déjà goûté qu'une fois en allant chez madame Remy.

Il y avoit quelques embarras dans la rue de la jeune dame en question , dont je vais vous dire le nom pour la commodité de mon récit : ( c'étoit madame d'Orville ; ) mon fiacre fut obligé de me descendre à quelques pas de chez elle.

A peine en étois-je descendu , que j'entendis un grand bruit à vingt pas derrière moi. Je me retournai , & je vis un jeune homme , d'une très-belle figure , & fort bien mis , à peu près de mon âge , c'est-à-dire de vingt-un à vingt-deux ans , qui , l'épée à la main , se défendoit du mieux qu'il pouvoit contre trois hommes qui avoient la lâcheté de l'attaquer ensemble.

En pareil cas , le peuple crie , fait du tintamarre , mais ne secourt point : il y avoit autour des combattants un cercle de canailles qui s'augmentoit à tous moments , & qui les suivoit , tantôt s'avancant , tantôt reculant , à mesure que ce brave jeune homme étoit poussé , & reculoit plus ou moins.

Le danger où je le vis , & l'indignité de leur action , m'émut le cœur à un point que , sans hésiter & sans aucune réflexion , me sentant une épée au côté , je la tire , fais le tour de mon fiacre pour gagner le milieu de la rue , & je vole comme un lion au secours du jeune homme , en lui criant : courage , Monsieur , courage.

Et il étoit temps que j'arrivasse , car il y en avoit un des trois qui , pendant que le jeune homme batailloit contre les autres , alloit tout à son aise lui plonger de côté son épée dans le

corps. Arrête, arrête ; à moi , criai-je à celui-ci en allant à lui : ce qui l'obligea bien vite à me faire face. Le mouvement qu'il fit le remit du côté de ses camarades , & me donna la liberté de me joindre au jeune homme , qui en reprit de nouvelles forces , & qui , voyant avec quelle ardeur j'y allois , poussa à son tour ces misérables , sur qui j'allongeois à tout instant , à bras raccourci , des bottes qu'ils ne paroient qu'en lâchant. Je dis à bras raccourci , car c'est la maniere de combattre d'un homme qui a du cœur , & qui n'a jamais manié d'épée ; il n'y fait pas plus de façon , & n'en est peut-être pas moins dangereux ennemi pour n'en savoir pas davantage.

Quoi qu'il en soit , nos trois hommes reculèrent , malgré la supériorité du nombre qu'ils avoient encore : mais aussi n'étoit-ce pas de braves gens ; leur combat en fait foi. Ajoutez à cela que mon action anima le peuple en notre faveur. On ne vit pas plutôt ces trois hommes lâcher le pied , que l'un avec un grand bâton , l'autre avec un manche à balai , l'autre avec une arme de la même espece , vint les charger ; & acheva de les mettre en fuite.

Nous laissâmes la canaille courir après eux avec des huées , & nous restâmes sur le champ de bataille , qui , je ne fais comment , se trouva alors près de la porte de madame d'Orville : de sorte que l'inconnu que je venois de défendre entra dans sa maison , pour se débarrasser de la foule importune qui nous environnoit.

Son habit & la main dont il tenoit son épée , étoient tout ensanglantés. Je priai qu'on fît venir

un Chirurgien ; il y a de ces messieurs-là dans tous les quartiers , & il nous en vint un presque sur le champ.

Une partie de ce peuple nous avoit suivi jusques dans la cour de madame d'Orville ; ce qui causa une rumeur dans la maison , qui en fit descendre des locataires de tous les étages. Madame d'Orville logeoit au premier sur le derrière , & vint savoir , comme les autres , de quoi il s'agissoit : jugez de son étonnement quand elle me vit là , tenant encore mon épée nue à la main , parce qu'on est distrait en pareil cas ; & que d'ailleurs je n'avois pas eu même assez d'espace pour la remettre dans le fourreau , tant nous étions pressés par la populace.

Oh ! c'est ici où je me sentis un peu glorieux , un peu superbe , & où mon cœur s'enfla du courage que je venois de montrer , & de la noble posture où je me trouvois. Tout distrait que je devois être par ce qui se passoit encore , je ne laissai pas que d'avoir quelques moments de recueillement , où je me considérai avec cette épée à la main , & avec mon chapeau enfoncé en mauvais garçon ; car je devinois l'air que j'avois : cela se sent , on se voit dans son amour-propre , pour ainsi dire ; & je vous avoue qu'en l'état où je me supposois , je m'estimois digne de quelques égards ; je me regardois moi-même moins familièrement , & avec plus de distinction qu'à l'ordinaire. Je n'étois plus ce petit polisson surpris de son bonheur , & qui trouvoit tant de disproportion entre son aventure & lui. Ma foi , j'étois un homme de mérite à qui la



fortune commençoit à rendre justice.

Revenons à la cour de cette maison où nous étions , mon jeune inconnu , moi , le Chirurgien & tout ce monde : madame d'Orville m'y aperçut tout-d'un-coup.

Eh ! Monsieur , c'est vous , s'écria-t-elle effrayée de dessus son escalier où elle s'arrêta. Eh ! que vous est-il donc arrivé ? Etes-vous blessé ? Je n'ai , répondis-je en la saluant d'un air de héros tranquille , qu'une très-petite égratignure , Madame ; & ce n'est pas à moi à qui on en vouloit , c'est à Monsieur , qui est blessé , ajoutai-je en lui montrant le jeune inconnu à qui le Chirurgien parloit alors , & qui , je pense , n'avoit ni entendu ce qu'elle m'avoit dit , ni encore pris garde à elle.

Ce Chirurgien connoissoit madame d'Orville ; il avoit saigné son mari la veille , comme nous l'apprîmes après ; & voyant que ce jeune homme pâlissoit , sans doute à cause de la quantité du sang qu'il avoit perdu , & qu'il perdoit encore :

Madame , dit-il à madame d'Orville , je crains que Monsieur ne se trouve mal ; il n'y a pas moyen de le visiter ici , voudriez-vous , pour quelques moments , nous prêter chez vous une chambre où je puisse examiner ses blessures ?

A ce discours le jeune homme jetta les yeux sur la personne à qui on s'adressoit , & me parut étonné de voir une si aimable femme , qui , malgré la simplicité de sa parure , & mise en femme qui vient de quitter son ménage , avoit pourtant l'air noble & digne de respect.

Ce que vous me demandez n'est point une

grace , & ne fauroit se refuser , répondit madame d'Orville au Chirurgien , pendant que l'autre ôtoit son chapeau , & la saluoit d'une façon qui marquoit beaucoup de considération. Venez , Messieurs , ajouta-t-elle , puisqu'il n'y a point de temps à perdre.

Je ne suis fâché de cet accident-ci , dit alors le jeune homme , que parce que je vais vous embarrasser , Madame ; & là-dessus il s'avança , & monta l'escalier , en s'appuyant sur moi , à qui il avoit déjà dit par intervalles mille choses obligeantes , & qu'il n'appelloit que son cher ami. Vous sentez-vous bien foible , lui dis-je ? Pas beaucoup , reprit-il ; je ne me crois blessé qu'au bras , & un peu à la main : ce ne fera rien , je n'aurai perdu qu'un peu de sang , & j'y aurai gagné un ami qui m'a sauvé la vie.

Oh , pardi , lui dis-je , il n'y a pas à me remercier de ce que j'ai fait ; car j'y ai eu trop de plaisir , & je vous ai aimé tout-d'un-coup , seulement en vous regardant. J'espère que vous m'aimerez toujours , reprit-il ; & nous entrions dans l'appartement de Madame d'Orville , qui nous avoit précédés pour ouvrir un cabinet assez propre , où elle nous fit entrer avec le Chirurgien , & où il y avoit un petit lit , qui étoit celui de la mere de cette dame.

A peine y fûmes-nous , que son mari , monsieur d'Orville , m'envoya une petite servante d'assez bonne façon , qui me fit des compliments de sa part , & me dit que sa femme venoit de lui apprendre que j'étois la personne à qui il avoit tant d'obligation ; qu'il ne

pouvoit se lever ; mais qu'il espéroit que je voudrois bien lui faire l'honneur de le voir avant que je m'en allasse.

Pendant que cette servante me parloit , madame d'Orville tiroit d'une armoire tout le linge dont on pouvoit avoir besoin pour le blessé.

Dites à monsieur d'Orville , répondis-je , que c'est moi qui aurai l'honneur de le saluer ; que je vais dans un instant passer dans sa chambre , & que j'attends seulement qu'on ait visité les blessures de Monsieur , ajoutai-je en montrant le jeune homme à qui on avoit déjà ôté son habit , & qui étoit assis dans un grand fauteuil.

Madame d'Orville sortit alors du cabinet ; le Chirurgien fit sa charge , visita le jeune homme , & ne lui trouva qu'une blessure au bras , qui n'étoit point dangereuse ; mais de laquelle il perdoit beaucoup de sang. On y remédia ; & comme madame d'Orville avoit pourvu à tout , le blessé changea de linge ; & pendant que le Chirurgien lui aidait à se rhabiller , j'allai voir cette dame & son mari , à qui , tout malade & tout couché qu'il étoit , je trouvai l'air d'un honnête homme , je veux dire d'un homme qui a de la naissance. On voyoit bien à ses façons , à ses discours , qu'il auroit dû être mieux logé qu'il n'étoit , & que l'obscurité où il vivoit , venoit de quelque infortune. Il faut qu'il soit arrivé quelque chose à cet homme-là , disoit-on en le voyant ; il n'est pas à sa place.

Et en effet, ces choses-là se sentent ; il en est de ce que je dis là-dessus , comme d'un homme d'une certaine condition à qui vous donneriez un habit de payfan ; en faites-vous un payfan pour cela ? non ; vous voyez qu'il n'en porte que l'habit ; sa figure en est vêtue & point habillée , pour ainsi dire : il y a des attitudes , des mouvements & des gestes dans cette figure qui font qu'elle est étrangere au vêtement qui la couvre.

Il en étoit donc à peu près de même de monsieur d'Orville ; quoiqu'il eût un logement & des meubles , on trouvoit qu'il n'étoit ni logé ni meublé. Voilà tout ce que je dirai de lui à cet égard. C'en est assez sur un homme que je n'ai guere vu , & dont la femme fera bientôt veuve.

Il n'y a point de remerciement qu'il ne me fit sur mon aventure de Versailles avec madame d'Orville ; point d'éloges qu'il ne donnât à mon caractère : mais j'abrege. Je ne vis point la mere ; apparemment qu'elle étoit sortie. Nous parlâmes de monsieur Bono , qui nous avoit recommandé de l'aller voir , & il fut décidé que nous nous y rendrions le lendemain , & que pour n'y aller ni plutôt ni plus tard l'un que l'autre , je viendrois prendre madame d'Orville sur les deux heures & demie.

Nous en étions là quand le blessé entra dans la chambre avec le Chirurgien. Autres remerciements de sa part sur tous les secours qu'il avoit reçus dans la maison ; force regards sur madame d'Orville , mais modestes , res-

pectueux, enfin, ménagés avec beaucoup de discrétion; le tout soutenu de je ne fais quelle politesse tendre dans ses discours, mais d'une tendresse presque imperceptible, & hors de la portée d'un mari qui, quoiqu'il aime sa femme, l'aime en homme tranquille, & qui a fait sa fortune auprès d'elle: ce qui lui ôte en pareil cas une certaine finesse de sentiment, & lui épaisit extrêmement l'intelligence.

Quant à moi, je remarquai sur le champ cette petite teinture de tendresse dont je parle, parce que, sans le savoir encore, j'étois très-disposé à aimer madame d'Orville, & je suis sûr que cette dame le remarqua aussi: j'en eus du moins pour garants sa façon d'écouter le jeune homme, un certain baïssement d'yeux, & ses reparties modiques & rares.

Et puis madame d'Orville étoit si aimable; en faut-il davantage pour mettre une femme au fait, quelque raisonnable qu'elle soit? Est-ce que cela ne lui donne pas alors le sens de tout ce qu'on lui dit? Y a-t-il rien dans ce goût-là qui puisse lui échapper, & ne s'attend-elle pas toujours à pareille chose?

Mais, Monsieur, pourquoi ces trois hommes vous ont-ils attaqué, lui dit le mari, qui le plus souvent répondoit pour sa femme, & qui, de la meilleure foi du monde, disputoit de compliment avec le blessé, parce qu'il ne voyoit dans les siens que les expressions d'une simple & pure reconnoissance? Les connois-

sez-vous ces trois hommes , ajouta-t-il ?

Non , Monsieur , reprit le jeune homme , qui , comme vous le verrez dans la suite , nous cacha alors le vrai sujet de son combat : je n'ai fait que les rencontrer. Ils venoient à moi dans cette rue-ci ; j'étois tout distrait ; je les ai fort regardés en passant , sans songer à eux : cela leur a déplu. Un d'entr'eux m'a dit quelque chose d'impertinent ; je lui ai répondu : ils ont répliqué tous trois. Là-dessus je n'ai pu m'empêcher de leur donner quelques marques de mépris : un d'eux m'a dit une injure , je n'y ai reparti qu'en l'attaquant ; ils se sont joints à lui , je les ai eus tous trois sur les bras , & j'aurois succombé , sans doute , si Monsieur (il parloit de moi) n'étoit généreusement venu me défendre.

Je lui dis qu'il n'y avoit pas là une grande générosité ; que tout honnête homme à ma place auroit fait de même. Ensuite : n'auriez-vous pas besoin de vous reposer plus longtemps , lui dit monsieur d'Orville ? ne sortez-vous pas trop tôt ? N'êtes-vous pas affoibli ? Nullement , Monsieur. Il n'y a point de danger , dit à son tour le Chirurgien : Monsieur est en état de se retirer chez lui ; il ne faut qu'une voiture , on en trouvera sur la place voisine.

Aussi-tôt la petite servante part pour en amener une ; la voiture arrive , le blessé me prie de ne le pas quitter : j'aurois mieux aimé rester , pour avoir le plaisir d'être avec madame

d'Orville ; mais il n'y avoit pas moyen de le refuser , après le service que je venois de lui rendre.

Je le suivis donc : une petite toux qui prit au mari , abrégéa toutes les politesses avec lesquelles on se feroit encore éconduit de part & d'autre. Nous voilà descendus ; le Chirurgien , qui nous reconduisit jusques dans la cour , me parut très-révéréncieux : apparemment qu'il étoit bien payé : nous le quittons , & nous montons dans notre fiacre.

Je n'attendois rien de cette aventure-ci , & ne pensois pas qu'elle dût me rapporter autre chose que l'honneur d'avoir fait une belle action. Ce fut là pourtant l'origine de ma fortune , & je ne pouvois guere commencer ma course avec plus de bonheur.

Savez-vous qui étoit l'homme à qui probablement j'avois sauvé la vie ? Rien qu'un des neveux de celui qui pour lors gouvernoit la France ; du premier Ministre , en un mot. Vous sentez bien que cela devient sérieux , sur-tout quand on a affaire à un des plus honnêtes hommes du monde , à un neveu qui auroit mérité d'être fils du Roi. Je n'ai jamais vu d'ame si noble.

Par quel hasard , me direz-vous , s'étoit-il trouvé exposé au péril dont vous le tirâtes ? vous l'allez voir.

Où allons-nous , lui dit le cocher ? A tel endroit , répondit-il ; & ce ne fut point le nom d'une rue qu'il lui donna , mais seulement le nom d'une dame : chez madame la marquise

une telle , & le cocher n'en demanda pas davantage , ce qui marquoit que ce devoit être une maison fort connue , & me faisoit en même temps soupçonner que mon camarade étoit un homme de conséquence. Aussi en avoit-il la mine , & je soupçonnois juste.

Ah ça , mon cher ami , me dit-il dans le trajet , je vais vous dire la vérité de mon histoire , à vous.

Dans le quartier d'où nous sortons , il y a une femme que je rencontraï il y a quelques jours à l'opéra. Je la remarquai d'une loge où j'étois avec des hommes ; elle me parut extrêmement jolie , aussi l'est-elle : je demandai qui elle étoit , on ne la connoissoit pas. Sur la fin de l'opéra , je sortis de ma loge pour aller la voir sortir de la sienne , & la regarder tout à mon aise. Je me trouvai donc sur son passage ; elle ne perdoit rien à être vue de près : elle étoit avec une autre femme assez bien faite. Elle s'aperçut de l'attention avec laquelle je la regardois ; & de la façon dont elle y prit garde , il me sembla qu'elle me disoit , en demeurez-vous là ? Enfin , je vis je ne fais quoi dans ses yeux qui m'encourageoit , qui m'assuroit qu'elle ne feroit pas d'un difficile abord.

Il y a de certains airs dans une femme qui vous annoncent ce que vous pourriez devenir avec elle ; vous y démêlez , quand elle vous regarde , s'il n'y a que de la coquetterie dans son fait , ou si elle auroit envie de lier connoissance. Quand ce n'est que le premier , elle



ne veût que vous paroître aimable , & voilà tout , ses mines ne passent pas cela ; quand c'est le second , ces mines en disent davantage , elles vous appellent ; & je crus voir ici que c'étoit le second.

Mais on a peur de se tromper , & je la suivis jusqu'à l'escalier , sans rien oser , que d'avoir toujours les yeux sur elle , & la coudoyer même en marchant.

Elle me tira d'intrigue , & remédia à ma retenue discrete par une petite finesse qu'elle imagina , & qui fut de laisser tomber son éventail.

Je sentis son intention , & profitai du moyen qu'elle m'offroit de placer une politesse , & de lui dire un mot ou deux en lui rendant l'éventail que je ramassai bien vite.

Ce fut pourtant elle qui , de peur de manquer son coup , parla la première. Monsieur , je vous suis bien obligée , me dit-elle d'un air gracieux en le recevant. Je suis trop heureux , Madame , d'avoir pu vous rendre ce petit service , lui répondis-je le plus galamment qu'il me fut possible ; & comme en cet instant elle sembloit chercher à mettre sûrement le pied sur la première marche de l'escalier , je tirai encore parti de cela , & lui dis : il y a bien du monde , on nous pousse , que j'aie l'honneur de vous donner la main pour plus de sûreté , Madame.

Je le veux bien , dit-elle d'un air aisé , car je marche mal ; & je la menai ainsi , toujours l'entretenant du plaisir que j'avois eu à la

voir , & de ce que j'avois fait pour la voir de plus près.

N'est-ce pas vous aussi , Monsieur , que j'ai vu dans une telle loge , me dit-elle comme pour m'insinuer à son tour qu'elle m'avoit démêlé.

Et de discours en discours , nous arrivâmes jusqu'en bas , où un grand laquais ( qui n'avoit pas trop l'air d'être à elle , à la manière prévenante dont il se présenta , ce qui est une liberté que ces meilleurs-là ne prennent pas avec leur maîtresse ) vint à elle , & lui dit qu'on auroit de la peine à faire approcher le carrosse , mais qu'il n'étoit qu'à dix pas. Hé bien , allons jusques là ; sauvons-nous , dit-elle à sa compagne , n'est-ce pas ? Comme il vous plaira , reprit l'autre ; & je les y menai en rasant la muraille.

Le mien , je dis mon carrosse , n'étoit qu'à moitié chemin ; notre court entretien m'avoit enhardi , & je leur proposai sans façon d'y entrer , & de les ramener tout de suite chez elles pour avoir plutôt fait ; mais elles ne voulurent pas.

J'observai seulement que celle que je tenois , jectoit un coup d'œil sur l'équipage , & l'examinait ; & nous arrivâmes au leur , qui , par parenthèse , n'appartenoit à aucune d'elles , & n'étoit qu'un carrosse de remise qu'on leur avoit prêté.

J'ai oublié de vous dire qu'en la menant jusqu'à ce carrosse , je l'avois priée de vouloir

bien que je la revisse chez elle. Ce qu'elle m'avoit accordé sans façon , & en femme du monde qui rend politesse pour politesse. Volontiers , Monsieur , vous me ferez honneur , m'avoit-elle répondu. A quoi elle avoit ajouté ce qu'il falloit pour la trouver ; de sorte qu'en la quittant , je la menaçai d'une visite très-prompte.

Et en effet , j'y allai le lendemain : elle me parut assez bien logée ; je vis des domestiques ; il y avoit du monde , & d'honnêtes gens , autant que j'en pus juger. On y joua ; j'y fus reçu avec distinction : nous eûmes même ensemble quelques instans de conversation particulière. Je lui parlai d'amour , elle ne me désespéra pas , & elle m'en plut davantage. Nous nous entretenions encore à l'écart , quand un de ceux qui viennent de m'attaquer , entra. C'est un homme entre deux âges , qui fait de la dépense , & que je crois de province ; il me parut inquiet de notre tête-à-tête : il me sembla aussi qu'elle avoit égard à son inquiétude , & qu'elle se hâta de rejoindre sa compagnie.

Quelques moments après , je me retirai , & le lendemain je retournai chez elle de meilleure heure que la veille. Elle étoit seule , je lui en contai sur nouveaux frais.

D'abord elle badina de mon amour d'un ton qui signifioit pourtant , je voudrois qu'il fût vrai : j'insistai pour la persuader. Mais cela est-il sérieux ? vous m'embarrassez. On pourroit vous écouter de reste , ce n'est pas là la difficulté , me dit-elle ; mais ma situation ne me

le permet guere. Je suis veuve , je plaide , il me restera peu de bien peut-être. Vous avez vu ici un assez grand homme , d'une figure bien au-dessous de la vôtre , & qui n'est qu'un simple bourgeois , mais qui est riche , & dont je puis faire un mari quand il me plaira. Il m'en presse beaucoup , & j'ai tant de peine à m'y résoudre , que je n'ai rien décidé jusqu'ici ; & depuis un jour ou deux , ajouta-t-elle en souriant , je déciderois encore moins si je m'en croyois : il y a des gens qu'on aimeroit plus volontiers qu'on n'en épouseroit d'autres. Mais j'ai trop peu de fortune pour suivre mes goûts ; je ne saurois même demeurer encore longtemps à Paris , comme il me conviendrait d'y être ; & si je n'épouse pas , il faut que je m'en retourne à une Terre que je hais , & dont le séjour est si triste qu'il me fait peur : ainsi comment voulez-vous que je fasse ? Je ne sais pas pourquoi je vous dis tout cela au reste ; il faut que je sois folle , & je ne veux plus vous voir.

A ce discours , je sentis à merveille que j'étois avec une de ces beautés mal aisées , dont le meilleur revenu consiste en un joli visage ; je compris l'espece de liaison qu'elle avoit avec cet homme qu'elle qualifioit d'un mari futur : je sentis bien aussi qu'elle me disoit , si je le renvoie , le remplacerez-vous , ou bien ne me demanderez-vous qu'une infidélité passagere ?

Petite façon de traiter l'amour qui me rebuta un peu ; je ne m'étois imaginé qu'une femme galante , & non pas intéressée : de for-

te que pendant qu'elle parloit , je n'étois pas d'accord avec moi-même sur ce que je devois lui répondre.

Mais je n'eus pas le tems de me déterminer , parce que ce bourgeois en question arriva , & nous surprit ; il fronça le sourcil , mais insolemment , en homme qui peut mettre ordre à ce qu'il voit : il est vrai que je tenois la main de cette femme quand il entra.

Elle eut beau le prendre d'un air riant avec lui , & lui dire même , je vous attendois , il n'en reprit pas plus de sécurité , & sa physionomie resta toujours sombre & brutale ; heureusement vous ne vous ennuyez pas ; ce fut-là tout ce qu'elle en put tirer.

Pour moi je ne daignai pas jeter les yeux sur lui , & ne cessai point d'entretenir cette femme de mille cajoleries , pour le punir de son impertinent procédé. Après quoi je sortis.

Le jeune homme en étoit là de son récit , quand le cocher arrêta à quelques pas de la maison où il nous menoit , & dont il ne pouvoit approcher à cause de deux ou trois carrosses qui l'en empêchoient. Nous sortîmes du fiacre ; je vis le jeune homme parler à un grand laquais , qui ensuite ouvrit la portiere d'un de ces carrosses. Montez , mon cher ami , me dit aussi-tôt mon camarade. Où , lui dis-je ? Dans ce carrosse , me répondit-il ; c'est le mien , que j'en ai pu prendre en allant chez la femme en question.

Et remarquez qu'il n'y avoit rien de plus leste que cet équipage.

Ho , ho , dis-je en moi-même , ceci va encore plus loin que je ne le croyois ; voici du grand ; est-ce que mon ami seroit un Seigneur ? Il faut prendre garde à vous , monsieur de la Vallée , & tâcher de parler bon français : vous êtes vêtu en enfant de famille , soutenez l'honneur du justaucorps , & que votre entretien réponde à votre figure , qui est passable.

Je vous rends à peu près ce que je pensai rapidement alors ; & puis je montai en carrosse , incertain si je devois y monter le premier , & n'osant en même-temps faire des compliments là-dessus. Le savoir-vivre veut-il que j'aille en avant , ou bien veut-il que je recule , me disois-je en l'air , c'est-à-dire en montant ; car le cas étoit nouveau pour moi , & ma légère expérience ne m'apprenoit rien sur cet article , sinon qu'on fait des cérémonies lorsqu'on est deux à une porte , & je penchois à croire que ce pouvoit être ici ne même.

A bon compte je montois toujours , j'étois déjà placé que je songeais encore au parti qu'il falloit prendre. Me voilà donc côte à côte de mon ami de qualité , & de pair à compagnon avec un homme à qui par hasard j'aurois fort bien pu , cinq mois auparavant , tenir la portiere ouverte de ce carrosse que j'occupois avec lui. Je ne fis pourtant pas alors cette réflexion ; je la fais seulement à présent que j'écris : elle se présenta bien un peu , mais je refusai tout net d'y faire attention ; j'avois besoin d'avoir de la confiance , & elle me l'auroit ôtée.

Avez-vous affaire, me dit le Comte de Dorfan ? ( c'étoit le nom du maître de l'équipage : ) je me porte fort bien, & ne veux pas m'en retourner si-tôt chez moi : il est encore de bonne heure, allons à la comédie ; j'y serai aussi à mon aise que dans ma chambre.

Jusques-là, je m'étois assez possédé ; je ne m'étois pas tout-à-fait perdu de vue ; mais ceci fut plus fort que moi, & la proposition d'être mené si gaillardement à la Comédie, me tourna entièrement la tête. La hauteur de mon état m'éblouit ; je me sentis étourdi d'une vapeur de joie, de gloire, de fortune, de mondanité, si on veut bien me permettre de parler ainsi ; car je n'ignore pas qu'il y a des lecteurs fâcheux, quoiqu'estimables, avec qui il vaut mieux laisser là ce qu'on sent, que de le dire, quand on ne peut l'exprimer que d'une manière qui paroîtroit singulière ; ce qui arrive quelquefois pourtant, sur-tout dans les choses où il est question de rendre ce qui se passe dans l'ame ; cette ame qui se tourne en bien plus de façons que nous n'avons de moyens pour les dire, & à qui du moins on devroit laisser, dans son besoin, la liberté de se servir des expressions du mieux qu'elle pourroit, pourvu qu'on entendît clairement ce qu'elle voudroit dire, & qu'elle ne pût employer d'autres termes sans diminuer ou altérer sa pensée.

Ce sont les disputes fréquentes qu'on fait là-dessus qui sont cause de ma parenthèse ; je ne m'y ferois pas engagé, si j'avois cru la faire si longue. Revenons.

Comme il vous plaira , lui répondis-je , & le carrosse partit.

Je ne vous ai pas achevé le récit de mon aventure , me dit il , en voici le reste. J'ai dîné aujourd'hui chez madame la Marquise de.... Sous prétexte d'affaires ; j'en suis sorti sur les trois heures pour aller chez cette femme.

Mon carrosse n'étoit point encore revenu ; je n'ai vu aucun de mes gens en bas : il y a des carrosses près de là , j'ai dit qu'on allât m'en chercher un , dans lequel je me suis mis , & qui m'a conduit à sa porte. A peine allois-je monter l'escalier , que j'ai vu paroître cet homme de si brutale humeur , qui en descendoit avec deux autres , & qui , son chapeau sur la tête , quoique je saluasse par habitude , m'a rudement poussé en passant.

Vous êtes bien grossier , lui ai-je dit en levant les épaules avec dédain. A qui parlez-vous , a repris un des deux autres qui n'avoient pas salué non plus ? A tous , ai-je répondu.

A ce discours , il a porté la main sur la garde de son épée. J'ai cru devoir tirer la mienne , en sautant en arrière , parce que deux de ces gens-là étoient au-dessus de moi , & avoient encore deux marches à descendre ; il n'y avoit que l'autre qui étoit passé. Aussi-tôt j'ai vu trois épées tirées contre moi ; les lâches m'ont poursuivi jusques dans la rue , & nous nous battions encore quand vous êtes venu à mon secours , & venu au moment où l'un de mes  
assassins



assassins m'alloit porter un coup mortel.

Oui , lui dis-je , j'en ai eu grande peur , & c'est pourquoi j'ai tant crié après lui pour empêcher son dessein ; mais n'en parlons plus : ce sont des canailles , & la femme aussi.

Vous jugez bien du cas que je fais d'elle , me répondit-il ; mais parlons de vous. Après ce que vous avez fait pour moi , il n'y a point d'intérêt que je ne doive prendre à ce qui vous regarde. Il faut que je sache à qui j'ai tant d'obligation , & que de votre côté vous me connoissiez aussi.

On m'appelle le Comte Dorfan ; je n'ai plus que ma mere : je suis fort riche. Les personnes à qui j'appartiens ont quelque crédit : j'ose vous dire qu'il n'y a rien où je ne puisse vous servir , & je serai trop heureux que vous m'en fournissiez l'occasion : réglez-vous là-dessus , & dites-moi votre nom & votre fortune.

D'abord je le remerciai , cela va sans dire , mais brièvement , parce qu'il le voulut ainsi , & que je craignois d'ailleurs de m'engager dans quelque tournure de compliment qui ne fût pas d'un goût convenable. Quand on manque d'éducation , il n'y paroît jamais tant que lorsqu'on veut en montrer.

Je le remerciai donc dans les termes les plus simples : ensuite mon nom est la Vallée , lui dis-je ; vous êtes un homme de qualité , & moi je ne suis pas un grand Monsieur. Mon pere demeure à la campagne , où est tout son

bien , & d'où je ne fais presque que d'arriver , dans l'intention de me pousser & de devenir quelque chose , comme font tous les jeunes gens de province & de ma sorte : ( & dans tout ce que je disois là , on voit que je n'étois que discret & point menteur. )

Mais , ajoutai-je d'un ton plein de franchise , quand je ne ferois de ma vie rien à Paris , & que mon voyage ne me vaudroit que le plaisir d'avoir été bon à un si honnête homme que vous , par ma foi , Monsieur , je ne me plaindrois pas , je m'en retournerois content. Il me tendit la main à ce discours , & me dit : mon cher la Vallée , votre fortune n'est plus votre affaire , c'est la mienne : c'est l'affaire de votre ami : car je suis le vôtre , & je veux que vous soyez le mien.

Le carrosse arrêta alors ; nous étions arrivés à la comédie , & je n'eus le temps de répondre que par un souris à de si affectueuses paroles.

Suivez-moi , me dit-il , après avoir donné à un laquais de quoi prendre des billets , & nous entrâmes ; & me voilà donc à la comédie : d'abord au chauffoir , ne vous déplaîse , où le Comte de Dorfan trouva quelques amis qu'il salua.

Ici se dissipèrent toutes ces enflures de cœur dont je vous ai parlé , toutes ces fumées de vanité qui m'avoient monté à la tête.

Les airs & les façons de ce pays-là me confondirent & m'épouvantèrent. Hélas ! mon maintien annonçoit un si petit compagnon ; je me voyois si gauche , si dérouté au milieu de ce

monde , qui avoit quelque chose de si aisé & de si leste : que vas-tu faire de toi , me disois-je ?

Aussi de ma contenance je n'en parlerai pas , attendu que je n'en avois point , à moins qu'on ne dise que n'en point avoir , est en avoir une. Il ne tint pourtant pas à moi de m'en donner une autre ; mais je crois que je n'en pus jamais venir à bout , non plus que d'avoir un visage qui ne parût ni déplacé , ni honteux : car pour étonné , je me ferois consolé que le mien n'eût paru que cela ; ce n'auroit été que signe que je n'avois jamais été à la comédie , & il n'y auroit pas eu grand mal ; mais c'étoit une confusion secrète de me trouver là ; un certain sentiment de mon indignité qui m'empêchoit d'y être hardiment , & que j'aurois bien voulu qu'on ne vît pas dans ma physionomie , & qu'on n'en voyoit que mieux , parce que je m'efforçois de le cacher.

Mes yeux m'embarassoient , je ne savois sur qui les arrêter ; je n'osois prendre la liberté de regarder les autres , de peur qu'on ne démêlât dans mon peu d'assurance que ce n'étoit pas à moi à avoir l'honneur d'être avec de si honnêtes gens , & que j'étois une figure de contrebande ; car je ne sache rien qui signifie mieux ce que je veux dire que cette expression , qui n'est pas trop noble.

Il est vrai aussi que je n'avois pas passé par assez de degrés d'instruction & d'accroissemens de fortune , pour pouvoir me tenir au milieu de ce monde avec la hardiesse requise. J'y avois sauté trop vite. Je venois d'être fait monsieur ;

encore n'avois-je pas la subalterne éducation des monfieurs de ma forte , & je tremblois qu'on ne connût à ma mine que ce monfieur-là avoit été Jacob. Il y en a qui , à ma place , auroient eu le front de foutenir cela , c'est-à-dire , qui auroient payé d'effronterie : mais qu'est-ce qu'on y gagne ? Rien. Ne voit-on pas bien alors qu'un homme n'est effronté que parce qu'il devoit être honteux.

Vous êtes un peu changé , dit quelqu'un de ces meffieurs au Comte Dorfan. Je le crois bien , dit-il , & je pouvois être pis. Là-deffus il conta fon hiftoire , & par conféquent la mienne , de la maniere du monde la plus honorable pour moi. De forte , Meffieurs , dit-il en finiffant , que c'est à Monfieur à qui je dois l'honneur de vous voir encore.

Autre fatigue pour la Vallée , fur qui ce difcours attiroit l'attention de ces meffieurs : ils parcouroient donc mon hétéroclite figure , & je penfe qu'il n'y avoit rien de fi sot que moi , ni de fi plaifant à voir. Plus le Comte Dorfan me louoit , plus il m'embarraffoit.

Il falloit pourtant répondre , avec mon petit habit de foie & ma petite propreté bourgeoife , dont je ne faisois plus d'eftime depuis que je voyois tant d'habits magnifiques autour de moi. Mais que répondre ? Oh ! point du tout , Monfieur ; vous vous moquez : & puis , c'est une bagatelle , il n'y a pas de quoi : cela fe devoit , je fuis votre ferviteur.

Voilà de mes réponses , que j'accompagnois

civilement de courbettes de corps , courtes & fréquentes , auxquelles apparemment ces messieurs prirent goût ; car il n'y en eut pas un qui ne me fît des compliments pour avoir la sienne.

Un d'entr'eux que je vis se retourner pour rire, me mit au fait de la plaisanterie , & acheva de m'anéantir. Il n'y eut plus de courbette ; ma figure alla comme elle put , & mes réponses de même. Le Comte Dorfan , qui étoit un galant homme , d'un caractère d'esprit franc & droit , continuoit de parler sans s'appercevoir de ce qui se passoit sur mon compte. Allons prendre place , me dit-il , & je le suivis : il me mena sur le théâtre , où la quantité du monde me mit à couvert de pareils affronts , & où je me plaçai avec lui comme un homme qui se sauve.

C'étoit une tragédie qu'on jouit : Mithridate , s'il m'en souvient. Ah ! la grande actrice que celle qui jouoit Monime ! j'en ferai le portrait dans ma sixieme Partie , de même que je ferai celui des acteurs & des actrices qui ont brillé de mon temps.

*Fin de la cinquieme Partie.*



LE PAYSAN  
PARVENU,  
O U L E S  
M É M O I R E S  
D E M. \* \* \*.

*Par M. DE MARIVAUX.*

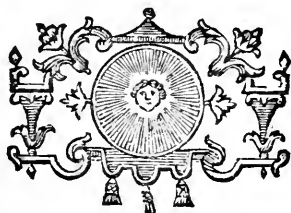
---

---

SIXIEME PARTIE.

---

---



A R O U E N,

Chez P I E R R E M A C H U E L , rue  
Ganterie , Hôtel S. Wandrille.

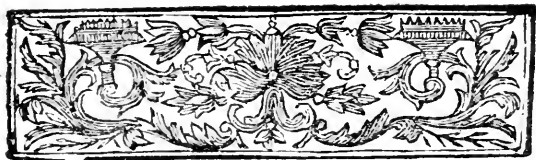


M. D C C. L X X X I I.

A V E C P E R M I S S I O N.







# LE PAYSAN

P A R V E N U ,

O U L E S

M É M O I R E S

D E M. \*\*\*.

---

## SIXIEME PARTIE.



E suis donc sur le théâtre de la Comédie : si cette position étonne mon lecteur , elle avoit bien plus lieu de me surprendre.

Qu'on se représente le nouveau M. de la Vallée , avec sa petite doublure de soie , qui , un instant plutôt se trouvoit déplacé , parce qu'il étoit entre quatre ou cinq Seigneurs : qu'on se le représente , dis-je , dans le cercle des plus nobles ou des plus opulents de la

VI. Partie.

A

célèbre ville de Paris , à côté de M. le Comte de Dorfan , fils d'un des plus grands du royaume , qui le regarde comme un ami , & qui le traite en égal ; on ne pourra certainement s'empêcher d'être étonné.

Je vais bien vite , diront quelques lecteurs : je l'ai déjà dit , je le répète ; ce n'est pas moi qui marche , je suis poussé par les événements qu'il plaît à la fortune de faire naître en ma faveur.

Si je me plais d'ailleurs à répéter cette situation , c'est une suite de cette complaisance avec laquelle je m'ingérai de relever mon petit être , dès que , monté en carrosse , j'entendis donner l'ordre au cocher de nous conduire à la Comédie.

On doit se ressouvenir qu'au mot seul de Comédie , j'avois senti mon cœur se gonfler de joie. Il est vrai que ma situation me fit bientôt changer de sentiment ; & un moment passé au chauffoir , en me rabaisissant , m'avoit fait croire un être isolé dans ce nouveau monde. M. le Comte de Dorfan y étoit occupé à répondre aux questions de ceux qui l'abordaient , pour pouvoir m'aider à soutenir le rôle qu'il me mettoit dans le cas de jouer pour la première fois : mais tout disparut quand , en marchant de pair avec ce Seigneur , je me vis sur le théâtre. Si la vanité cede un instant , elle a ses ressources infailibles pour se dédommager.

Peut-on penser , & devois-je croire qu'une

épée que je n'avois demandée à mon épouse que comme un ornement de parade , me serviroit à sauver la vie d'un homme puissant dans l'Etat , & me mettroit , le même jour , dans le cas de figurer avec ses pareils ?

Je suis persuadé ( quoi que disent ceux qui blâment l'espace de temps que j'ai laissé passer entre cette fixieme partie & les précédentes ) qu'on conviendra qu'il ne falloit pas moins de vingt ans pour revenir de la surprise dans laquelle mon courage & ma victoire ont dû jeter un chacun : mais je ne fais s'il en falloit beaucoup moins pour me rappeler de l'étonnement stupide où me plongea le premier coup d'œil que je donnai à la Comédie. En moins de quatre ans passer du village sur le théâtre de Paris ; & par quels degrés ? Le faut est trop hardi pour faire moins d'effet : mais enfin j'y suis.

A peine assis , je promene mes regards partout ; mais j'en conviendrai , pour trop avoir sous les yeux , je ne voyois rien exactement : & peut-être dirois-je vrai en avouant simplement que je ne voyois rien. Chaque personne , chaque contenance , chaque habillement , tout m'arrêtoit ; mais je ne me satisfaisois sur aucune chose en particulier. Je ne m'appercevois plus que j'étois déplacé , parce que je n'avois pas le temps de songer à moi : mille objets étrangers se présentoient , je les saisissois , & l'un n'étoit pas ébauché , que l'autre , en se substituant , enlevait l'attention que je me proposois de donner au premier. Quel

cahos dans l'esprit du pauvre la Vallée , qui n'étoit réveillé que par mille fornnettes , dont , si la nouveauté le forçoit d'y prêter l'oreille , la futilité le fatiguoit bientôt !

Bon jour , Chevalier , disoit un survenant à celui qui étoit assis. As-tu vu la Marquise ? Ah ! petit fripon , vous ne venez plus chez la Duchesse : c'est mal , mais du dernier mal. Voilà nos gens courus , fêtés : vous allez cent fois à leur porte , toujours en l'air. Sais-tu quelle piece on donne ? Qu'en dit-on ? Pour moi je soupai hier en excellente compagnie ; la Comtesse de..... en étoit : ah ! nous avions du vin exquis , & l'on en but.... Le vieux Comte se saoula rapidement. Tu juges que sa femme n'en fut pas fâchée ; elle est bonne personne.... Où soupes-tu ce soir ? Ah ! tu fais le mystérieux ? Eh , si donc , à ton âge.

Tout cela étoit dit avec la rapidité d'un discours étudié , & celui auquel on adressoit la parole avoit à peine le temps d'y couler de temps en temps un oui ou un non , quand la volubilité du discoureur ne l'obligeoit pas d'y suppléer par un geste de tête. Ces discours étourdis ne différencioient dans la bouche du vieillard ou du robin , que par une haleine plus renouvelée , qui me fit penser que ces dialogues étoient moins un conflit de compliments , qu'un projet formé de se ruiner les poulmons de concert & à plaisir.

Un autre , à demi-penché sur une première loge , débitoit mille fades douceurs aux

femmes qui y étoient , & qui les recevoient avec un léger souris qui sembloit dire , la forme veut que je n'adhère point à ce que vous dites , mais continuez néanmoins , car ma suffisance m'en dit mille fois davantage. Si c'étoit-là le langage du cœur , celui qu'exprimoit la bouche étoit bien différent. Pour persuader qu'on n'ajoutoit point foi aux compliments , on accumuloit exagérations sur exagérations , qui tendoient toutes à prouver que l'on n'étoit point dupe de la politesse : mais l'œil , comme par distraction , apprenoit qu'en continuant on aimoit la reconnoissance.

Pendant tous ces petits débats , préludes du spectacle , je rêvois stupidement à tout. On n'en fera point surpris , quand je dirai que je ne connoissois point ce grand air du monde qui oblige la bouche à n'être presque jamais d'accord avec le cœur. Je savois encore moins qu'une belle femme ne devoit plus parler sa langue maternelle , qu'elle en devoit trouver les expressions trop foibles pour rendre ses idées , & que , pour y suppléer , la mode vouloit qu'elle employât des termes outrés , qui , souvent dénués de sens , ne peuvent servir qu'à mettre de la confusion dans les pensées , ou qu'à donner un nouveau ridicule à la personne qui les met en usage.

Eh ! qu'on n'aille pas dire que cela est neuf ; car il se trouvera peut-être bien des gens qui ont eu à Paris une plus longue habitude que moi , & qui liront ceci avec quelque incréd-

dulité. Mais je ne voyois le monde que depuis mon mariage contracté avec une personne qui ne connoissoit d'autre langage que celui de le Tourneur ou de S. Cyran, & qui, au moindre mot de Comédie, se feroit écriée : bon Dieu ! mon cher enfant, vous allez vous perdre ! ainsi ma simplicité est à sa place.

Toutes choses ont leur terme, c'est l'ordre ; ma première surprise eut le sien ; un coup d'archet me rendit à moi-même, ou pour mieux dire, faisit tous mes sens, & vint s'emparer de mon ame. Je m'aperçus alors, pour la première fois, que mon cœur étoit sensible. Oui, la musique me fit éprouver ces doux saisissements que la véritable sensibilité fait naître.

Mais, dira-t-on, l'on connoît déjà votre ame. Mademoiselle Haberd, mesdames de Ferval & de Fécour vous ont donné occasion de dévoiler aux autres votre penchant pour la tendresse ; vous deviez donc dès-lors le connoître vous-même.

Je conviendrai que ces expériences superficielles ne m'avoient point assez servi, quoique je puisse, sans montrer beaucoup d'imprudence, & peut-être même sans craindre un démenti, faire parade d'inclination pour ces femmes ; ( on fait que, dans cette ville, le nombre des conquêtes ne fait point déroger aux sentimens : ) aussi, bien des gens à ma place se feroient honneur de se dire amoureux. Ce seroit même l'ordre du Roman, du moins pour mademoiselle Haberd ; car dans ces fictions

L'amant doit être fidele , ou s'il a quelques égarements , il doit en revenir , les regretter , trouver grace , & finir par être constant. Mais la vérité , je l'ai déjà dit , n'est point astreindre aux regles.

C'est elle aussi qui m'oblige de rappeler que , si l'on a bien pris les différents rôles que j'ai été forcé de jouer auprès de ces dames , on a dû voir que toutes ces aventures étoient moins des affaires où mon cœur se mît de la partie , que des occasions où mes beaux yeux avoient seuls tout décidé. Oui , le gros brunet , accoutumé à être prévenu , n'avoit point encore eu le temps de sonder si son cœur étoit capable de prendre de lui-même quelque impression.

La reconnoissance & l'espoir d'un sort que je ne devois point attendre d'une rencontre fortuite sur le Pont-neuf , avoit plus avancé mon mariage , qu'un goût décidé pour mademoiselle Haberd. Je l'ai fait pressentir ; elle avoit trop fait en ma faveur pour prétendre à mon amour. On en est facilement convaincu , quand on voit que , même devant qu'elle m'eût accordé sa main , & à la veille de la recevoir , mon ame , que cette bonne dévote se croyoit toute acquise , lui avoit fait une infidélité à la premiere agacerie de madame de Ferval ; on peut se rappeler que je rougis alors d'avouer que j'aimois ma femme prétendue , & que j'aurois consommé ma trahison chez la Remy , sans l'apparition imprévue d'un Chevalier indiscret , qui , glorieux d'avoir mis en fui-

re M. Jacob , se crut néanmoins trop heureux de le remplacer.

Ma liaison ébauchée avec madame de Ferval , auroit peut-être pu avoir un motif plus noble , si ma vanité & l'intérêt ne l'eussent point prévenu. Le ton rond & sans fard de madame de Fécour , cette façon d'être la première à me demander mon amitié ; sa grosse gorge... Ah ! ceci étoit un article délicat. Oui , toutes ces rencontres avoient flatté mon cœur sans l'éclairer : c'étoit une terre qu'on avoit pris trop de peine à engraisser , pour en pouvoir connoître la vraie qualité.

Rien n'avoit donc encore découvert en moi cette facilité à se laisser aller aux impressions que doit naturellement causer le vrai beau , quand la musique , frappant mes oreilles , s'empara de mon ame. Elle se réveilla ; car c'étoit la première fois que je pouvois à loisir entendre , sentir & goûter son harmonie.

Si ceux qui m'environnoient , & qui sembloient n'assister au spectacle que pour ne s'en point occuper , avoient tourné leurs yeux sur moi , ils n'auroient pris du moins pour quelque provincial , & même du dernier ordre ; & le ris moqueur , qui dans le chauffoir avoit payé mes révérences redoublées , auroit bien pu me déconcerter de nouveau.

J'évitai cette confusion , ou si je l'essuyai de la part de quelques-uns des spectateurs , je fus assez heureux pour n'y point prendre garde , & par-là , la félicité que je goûtois ne fut point troublée.



On fait que , quelque mortifiants que soient les objets extérieurs , si on est assez fortuné pour ne les point envisager , ou qu'en les regardant on ait assez de courage pour les braver , on ne fort point de sa tranquillité. Or , dans l'extase qui me tenoit hors de moi-même , je n'étois en état de voir que ce qui pouvoit concerner le spectacle ; tout le reste m'étoit étranger , & sembloit n'être plus sous mes yeux : rien donc ne me gênoit , & j'étois heureux.

Oui , si je voulois dépeindre mon ravissement , j'aurois bien de la peine à y réussir. Car que devins-je quand la scene s'ouvrit ? Je n'ai jamais bien pu me représenter cette situation ; & à présent même que je suis fait à y paroître sur les mêmes rangs , je ne pourrois démêler tous les mouvements que j'y éprouve lorsque j'y assiste. C'est une succession si rapidement variée , que , si l'on peut tout sentir , je crois impossible de tout retracer.

Pour aider cependant à développer cette circonstance , qui n'est pas la moins essentielle de ma vie , puisqu'elle fut la source du bonheur dont je jouis maintenant , qu'on se représente Jacob , qui , de conducteur des vins de son pere , est devenu valet , qui de sa condition a passé dans les bras d'une Demoiselle qui l'a mis à la tête de quatre mille livres de rente ; en un mot , qui se trouve au théâtre de la Comédie.

A en juger par ces traits réunis , l'on me voit assis droit comme un piquet , n'osant me

pencher sur la banquette comme mes voisins , ne me retournant qu'avec précaution , envifageant avec une attention fcrupuleufe tous ceux qui font quelques mouvements : on ne me demandera point pourquoi cette dernière précaution ; on m'épargnera la honte de me voir craindre quelqu'apoftrophe pareille à celle qui me fut faite chez la Remy ; j'euffe en effet été terraffé , & peut-être encore obligé de quitter honteufement , fi l'on eût falué d'un mons Jacob le libérateur de M. le Comte de Dorfan.

Cette réflexion , que je faisois de temps en temps , paffa alors fans que j'y fiffe trop attention. Un coup d'œil nouveau ne me permit pas de m'y arrêter , & m'enleva , pour un instant , toute l'attention que je m'étois promis de donner à la piece qu'on repréentoit.

Cinq ou fix jeunes Seigneurs , fans avoir écouté ni regardé ce qui s'étoit paffé ou dit , mais après avoir parlé chevaux , chiens , chaffe ou filles , fe déterminèrent à fe retirer. Ce projet me flattoit intérieurement , du moins autant que leur façon d'être préfents m'avoit formalifé , quand , avant de partir ils voulurent avoir une idée du fpectacle.

Je vis tout-à-coup braquer de toutes parts un tas de lorgnettes , qui alloient pénétrer dans chaque loge , pour découvrir quelles beautés y étoient. Les contenance , les vifages , les ajustements , tout étoit matiere à leur critique ; on couloit rapidement fur chaque objet. Cela occasionnoit de part & d'autre , ici un falut , là un geffe

de connoissance , d'amitié ou de familiarité ; ensuite tous ces contemplateurs , après s'être repenchés , se communiquoient leurs découvertes ; & la fin étoit toujours de débiter quelques anecdotes sur les personnes connues , ou de donner à celles qu'on ne connoissoit point un âge proportionné au rapport que l'instrument fidele ou infidele pouvoit sans doute faire. Quoique cette singuliere méthode de regarder , & les propos qu'elle produisoit , me fâchassent par les distractions que tout cela me causoit , je ne pus cependant m'empêcher de rire.

J'avoue en effet que je ne pouvois concevoir la raison , qui donnoit un si grand crédit à cet usage , & je me demandois si c'étoit un reproche ou une galanterie qu'on faisoit à la nature. Pour m'éclairer , j'examinai scrupuleusement ces lorgneurs. ( Car les plus jeunes me paroissoient les plus empressés à se servir de ces lorgnettes. )

Ont-ils la vue foible , me disois-je à moi-même , ou les hommes doivent-ils ne venir au Spectacle avec des lunettes , que comme les femmes n'y assistent qu'avec des navettes ? Une certaine timidité m'empêchoit , en interrogeant M. de Dorfan , d'être instruit tout-d'un-coup. Il m'en auroit trop coûté de paroître novice , j'aimois mieux tâcher de découvrir par moi-même. Je voyois de tous côtés de beaux yeux , dont le nerf me paroissoit solide , la prunelle ferme & le crysallin brillant , lorsque je m'appêrçus que , par un motif contrai-

re , je caufois un étonnement pareil à celui que j'éprouvois.

Que je savois peu ce que je faisois , quand je me fâchois contre un instrument qui alloit me devenir si favorable ! Oui , je ne fus pas longtemps à regretter moi-même de n'avoir pas eu assez d'usage du monde pour m'être muni d'une lorgnette avant d'entrer au Spectacle. Avant d'en venir à ce point intéressant , je ne puis m'empêcher de dire encore un mot sur la manie de ceux qui occupent ces rangs où je me trouvois alors si mal à mon aise.

J'éécoutois souvent les Acteurs sans pouvoir entendre leurs paroles. Un petit-maître se levoit , se tournoit pour débiter un secret à sa droite ou à sa gauche , une sonnette qu'il auroit été fâché de ne pas faire passer d'oreilles en oreilles. Le ton haut avec lequel il la debitoit , paroïssoit dire à tous ses voisins : si je veux bien donner à mon ami une preuve de mon affection , en lui confiant mon secret , je ne vous crois pas indignes de le partager. Oui , je continue sur ce ton , vous pouvez l'entendre ; mais l'apparence de mystère que j'emploie doit suffire pour ne pas me taxer d'indiscrétion. Moi-même , au commencement , je voulois m'écarter par respect ; ( il reste toujours quelque teinture de son premier état , ou du moins le temps seul peut l'effacer. ) Mais à la façon dont la voix se grossissoit , je compris que je n'étois pas de trop. Ce fut alors que je pris la généreuse résolution de consulter M. le Comte ;

car le premier acte qui finissoit , le rappelloit au chauffoir , & je devois l'y suivre.

Monsieur , lui dis-je , il vous paroîtra étonnant qu'un homme qui a été assez heureux pour mériter vos attentions , paroisse assez neuf sur le théâtre pour être surpris de tous ses usages ?

Que ce debut n'étonne point , il avoit été bien étudié , & j'ai déjà annoncé que mon langage se polissoit

J'ai été élevé à la campagne , continuai-je , & là on se sert bonnement de ce que la nature a donné. Quelquefois nos vieillards ont recours à des yeux postiches pour lire à notre église , ou dans la maison ; mais pour regarder Fierre ou Jacques , pour parcourir une chambre , je ne les ai jamais vu prendre de lunettes. Les yeux seroient-ils donc plus foibles à la ville qu'à la campagne , & à Paris qu'en province ?

Si M. Dorfan , qui , quoique jeune , conservoit assez de raison pour ne pas pousser à l'excès les ridicules , fut étonné de ma demande & de la façon dont je la tournois , il eut assez d'humanité pour ne pas me faire sentir toute la surprise qu'elle lui caufoit. On pense assez que j'en devinois une partie ; mais ce qu'il m'en marqua fut pour ainsi dire insensible.

Ce que vous dites , mon cher , me répondit-il , est sage & bien pensé , si la mode ne le combattoit pas. Il est du bel air de regarder par le secours d'un verre ; & quoique l'œil soit suffisant ; je dis même plus , quoique le plaisir de la vue doive être plus sensible quand l'objet se

retrace directement dans la rétine , l'usage , où l'usage ne permet pas de s'y borner , ce seroit se ridiculiser que d'agir autrement. Je blâme cette méthode peut-être plus que vous , & cependant je suis contraint de la suivre ; mille autres sont de notre sentiment , qui n'osent s'éloigner de cette pratique : mais ce qui doit paroître plus extraordinaire , c'est qu'il semble que plus on est favorisé pour cette fonction , & moins on doit faire gloire de ses avantages.

Pardi , repris-je , qu'est-ce donc que cette mode qui fait combattre ses penchans , & qui rend inutiles les bienfaits de la Providence ?

C'est , me dit-il , une espèce de convention tacite qui prescrit de s'arrêter à telle chose , parce que le plus grand nombre y adhère & la pratique.

Je crois , dis-je en l'interrompant , que c'est faire honte à la nature. A la nature , reprit-il ? Eh ! y fait-on attention ? Elle nous a formés , sa fonction est remplie ; du reste de quoi doit-elle s'inquiéter ? Elle nous a donné des organes , c'est à nous d'en régler les mouvemens , & de décider les services que nous prétendons en tirer.

Mais cette façon de s'asseoir , lui dis-je , ou pour mieux dire de se coucher , est-elle aussi prescrite par la mode ? est-ce donc cette mode qui fait venir au Spectacle pour ne s'en pas occuper ? Autant vaudroit-il rester chez soi.

Oui , mon ami , me dit-il , il n'appartient qu'à un provincial ou à un bourgeois de paroître attentif à la Comédie : il est du bel air de ne l'écouter que par distraction. Remarquez bien ,

ajouta-t-il , que je ne renferme dans la classe de ceux qui doivent écouter au Spectacle , que les provinciaux ou les bourgeois ; car le Clerc & le Commis ont le droit , & sont même obligés , dans le parterre , de copier les actions que le grand met en parade sur le théâtre : c'est la mode : voilà le tyran qui le lui ordonne.

Ici s'évanouissoit tout le rôle de M. de la Vallée , & Jacob reparoissoit tout entier. Les yeux ouverts & la bouche béante , j'écoutois M. de Dorfan avec une stupidité qui se sentoit fort des prérogatives de ma patrie. La Champagne (comme on le fait) malgré les génies qu'elle a produits , ne passe pas ordinairement pour avoir de grands droits sur l'esprit. M. le Comte , que ses habitudes à la Cour rendoient assez pénétrant pour découvrir ce que tout autre moins clairvoyant auroit facilement apperçu , fut assez bon pour me cacher qu'il me pénétroit ; il me proposa de rentrer au théâtre ; je le suivis.

Je ne fus pas arrivé , que je me trouvai sujet aux mêmes distractions ; cela me fit prendre la résolution de ne donner à la piece qu'une attention superficielle , & de promener mes regards dans les loges , amphithéâtre , & parterre.

Me voilà donc un peu à la mode : j'assiste maintenant à la Comédie ; c'est-à-dire que je fais nombre au Spectacle. J'entends de temps à autre des battements de mains ; mes voisins s'y unissent , je m'y joins machinalement : je dis machinalement , car ce que m'avoit dit M. de Dorfan m'avoit fait impression , & je croyois

tout de mode , j'applaudissois souvent sans savoir pourquoi. Eu effet , je m'imaginois connoître le beau à un certain saisissement qui me passoit dans le sang & me satisfaisoit ; mais rarement applaudissoit-on quand je l'éprouvois : j'aurois souvent gardé le silence quand la multitude m'entraînoit , & souvent au contraire je reprochois au parterre une tranquillité cruelle qui m'empêchoit de manifester les transports de joie qui s'élevoient dans mon ame.

Ce seroit ici le lieu de faire le portrait & de donner les caracteres des Acteurs & des Actrices qui jouoient ; mais on sent assez qu'entraîné par le torrent , je n'ai pu assez les étudier pour satisfaire suffisamment le public sur cet article. Il est vrai que l'étude que j'en ai fait depuis pourroit y suppléer ; mais outre que depuis que j'ai interrompu mes mémoires , j'ai été prévenu , c'est que d'ailleurs je me suis imposé la loi de suivre l'ordre de mes événements , & qu'alors je n'aurois pu les peindre faute de les connoître.

Je me contenterai de dire simplement , que Monime m'arrachoit , même malgré moi , de ma distraction, quoiqu'elle fût volontaire. Je n'étois point encore familiarisé avec les beautés théâtrales ; mais l'aimable fille qui représentoit ce rôle , portoit dans mon ame un feu qui suspendoit tous mes sens. Rien d'extérieur dans ces instans ne pouvoit plus les frapper , & dès qu'elle ouvroit la bouche , elle me captivoit ; je suivois ses paroles , je prenois ses sentimens , je partageois  
ses



ses craintes , & j'entrois dans ses projets.

Oui , je lui dois cette justice : la grace qu'elle donnoit à tout ce qu'elle prononçoit , le lui rendoit si propre , que , tout simple & tout neuf que j'étois , je m'appercevois bien que je m'intéressois moins à Monime représentée par la demoiselle Gauffin , qu'à la Gauffin qui paroissoit sous le nom de Monime. Il est parmi les Acteurs & les Actrices des rangs différens proportionnés aux qualités qu'exige chaque genre de personages. J'aurois voulu pouvoir remplir , à leur égard , la loi que je m'étois imposée à la fin de ma cinquieme partie. Mon silence mécontentera peut-être & Acteurs & Lecteurs. En effet , si les grands hommes en tout genre ont des droits sur notre estime , qu'on ne peut leur refuser sans injustice , la postérité réclame le plaisir de les connoître. Elle leur rend justice ; & cette équité , à laquelle on la force , pour ainsi dire , fait plus d'honneur à la nature , qu'un préjugé vulgaire , qui cherche à les flétrir , ne leur peut imprimer de honte. Ce n'est donc point pour diminuer la gloire qui leur est due , que je me tais sur leur compte. Je n'avois point d'attention , je ne pouvois bien les connoître : voilà les motifs de mon silence.

Ah ! bon Dieu , dira quelqu'un , ce n'est que trop nous amuser sur le théâtre. J'en ai prévenu ; cette situation , toute simple qu'elle paroît par elle-même , est la plus intéressante de ma vie. Il n'étoit pas inutile de m'y bien envisager ; cela servira à prouver combien la fortune pre-

noit plaisir à me favoriser , puisqu'une position qui auroit pu nuire à tout autre , va devenir la source du bonheur dont je jouirai par la suite. Non , jamais je n'oublierai cet heureux instant ; qu'on ne se fâche donc pas si j'y insiste volontiers : c'est assez annoncer que je ne suis pas las de ma situation , & que je suis décidé de la reprendre.

Le quatrieme acte alloit commencer , quand M. de Dorfan salua deux Dames qui étoient à une premiere loge du fond. Je regardois depuis quelque temps cette loge avec attention , parce qu'il m'avoit paru que , par le secours d'une lorgnette , on y avoit voulu connoître à qui l'on avoit obligation de l'attention avec laquelle mes regards s'y portoient , même sans réflexion. Le salut de M. de Dorfan me fit prendre garde à cette circonstance : je me dis alors que ce Seigneur étoit l'objet de cette curiosité ; mais je vais être défabusé.

La politesse de mon nouvel ami ne m'échappa pas ; je vis qu'à l'une il donna une révérence d'amitié , qui annonçoit une connoissance entiere ; mais que l'autre ne reçut de sa part qu'un salut respectueux , que j'ai appris depuis être plus fait pour flatter la vanité , que pour contenter le cœur. L'une & l'autre civilités lui furent rendues avec les mêmes proportions. Je le suivis des yeux ; j'envisageai ces deux personnes , je m'apperçus qu'un mot qu'il me dit alors parut les inquiéter ; mais un grand œil brun & brillant que la seconde Dame fixa

sur moi , lorsqu'un regard timide sembloit le chercher & l'éviter tout à la fois , me déconcerta. Je soupçonnai par sa vivacité à se détourner , qu'elle étoit fâchée que je l'eusse surprise ; mais l'ardeur avec laquelle elle parloit à sa compagne , qui ne faisoit que redoubler son attention à me regarder , sembloit me dire : je vous prie de continuer , mais n'attribuez mes réponses qu'à la distraction. Les yeux de cette personne me paroissoient s'animer : car je m'étois enhardi , & rien n'étoit plus capable de me retirer de cette loge : le rouge m'en monta au visage , & M. de Dorfan , qui s'en apperçut sans doute , me dit :

Cher , ou je me tromperois fort , ou je ferai plaisir à une de ces Dames que j'ai saluées , de vous mener ce soir chez elle. Je ne peux , lui dis-je , ma femme. .... Ah ! votre femme , reprit-il avec vivacité. Vous êtes donc marié ? Tant pis : mais qu'est-ce que cela fait , vous êtes à moi aujourd'hui ; je vous dois la vie , & je n'ai pas trop de la journée entière pour faire connoissance avec vous. Vous ne me quitterez pas ; cela est décidé.

Que pouvoit répondre M. de la Vallée ? C'est un Seigneur qui décide , & je ne puis qu'obéir. Je tâchois cependant de trouver quelques termes pour me défendre ; car mon épouse me revenoit à l'esprit , & je craignois de lui causer quelque inquiétude. ( Il ne faut que de la reconnoissance pour ménager les personnes auxquelles on a obligation. ) J'allois

donc repliquer à M. de Dorfan , quand un coup d'œil jetté par mon nouvel ami sur les personnes de la loge , me parut avoir lié la partie.

Que la réponse des deux personnes , telle que je crus la lire dans leurs regards , me sembla différente ! Celle à laquelle s'adressoit le Comte , par un geste simple , lui disoit , comme vous voudrez ; mais l'autre sembloit timidement lui marquer sa gratitude d'être si bien entré dans ses desirs. Cette remarque que je fis , jointe à ce que me dit M. de Dorfan , m'obligea de saluer ces Dames ; & j'ose dire que si mon salut étoit une suite de politesse pour la première , il marquoit à la seconde combien je lui avois obligation , & cette obligation ne faisoit qu'enflammer mes regards.

- J'étois comme immobile , les yeux toujours fixés sur cette loge. Si celle qui m'y arrêtoit détournoit quelquefois les siens , bientôt , sans prendre garde à la rougeur qui couvroit son front , un mouvement involontaire les ramenoit vers moi. Leur satisfaction m'apprenoit qu'elle étoit enchantée de ne les point porter en vain de mon côté , & les miens , par leur assiduité , devoient la convaincre que ses bontés me flattoient. Il est bien doux , quand on sent naître les premières impressions de la tendresse , de pouvoir penser , ou qu'elles sont prévenues , ou qu'elles peuvent au moins se dire , nous sommes entendues & peut-être agréées.

La Comédie finit enfin , il fallut sortir. M. de Dorfan me répéta de ne point songer à le quitter. Je n'y pensois plus. En traversant les coulisses , je fus spectateur oisif de cette liberté légère réservée aux titres & aux richesses , qui fait dire une galanterie à une Actrice , qui en fait chiffonner une autre , ricaner avec celle-ci , sourire avec celle-là ; en un mot , qui vaut à chacune quelques faveurs , pendant que quelquefois on lâche un compliment souvent mal-adroit aux Acteurs qui peuvent prendre quelque intérêt à la conduite de ces personnes qui sont leurs moitiés présentes ou futures.

Ce fut en considérant ce spectacle de nouvelle espece , que nous nous rendîmes à la porte de la loge dans laquelle étoient les Dames que nous avions saluées : les compliments furent courts , & nous descendîmes. Je donnai la main à celle qui avoit parue me distinguer. Elle la reçut avec un regard timide , & qui sembloit annoncer que le cœur , en balançant , auroit été fâché de ne la pas accepter. Pour moi , la joie que j'éprouvois , un certain saisissement auquel je m'abandonnois sans le vouloir , me la firent saisir avec ardeur. J'appréhendai bientôt que ma hardiesse ne se sentît de ma rusticité. Je regardois M. de Dorfan , & je tâchois de l'imiter : je parlois peu , par la crainte que j'avois de mal parler ; je sentoais que je n'étois plus à mon aise comme avec madame de la Vallée. J'appréhendois de déplaire , sans pénétrer encore le dessein dé-

cidé que j'avois de plaie. Le cœur n'est qu'un cahos, quand il commence à ressentir de l'amour : c'étoit ma position. Quoi qu'il en soit, sans sortir de ma simplicité, mais ajustant mes réponses sur mes légères réflexions, il me parut qu'on m'écoutoit sans peine, & par-là je gagnais beaucoup. Il est vrai que je dois cette justice à M. de Dorfan, que présumant l'embarras de ma situation, il ne laissoit échapper aucune occasion de rendre l'entretien général, & qu'il y fournissoit si abondamment, que je n'avois le plus ordinairement à placer qu'un oui, Madame; non, Monsieur.

C'est de cette façon que l'homme d'esprit fait paroître celui qui converse avec lui sans l'humilier.

Ce ne fut qu'en passant en revue devant les petits-mâtres du second ordre, que nous parvînmes à la voiture de ces Dames, que nous avions résolu de prendre. Je ne savois d'abord quel étoit le dessein de ces jeunes gens, d'être ainsi plantés devant la porte de la Comédie. Quelques louanges, ou quelques critiques qu'ils firent des jambes & des pieds des Dames qui montoient en carrosse, m'apprirent le motif d'une faction si singulière, & me l'apprirent même avec reconnoissance, car la personne à qui je donnois la main réunit tous leurs suffrages; & si l'on est toujours flatté que son goût soit approuvé, l'on est bien plus content quand cette approbation n'est point mendicée: mais le carrosse roule, nous partons.

Où souperons-nous, Comte, dit madame

de Damville, qui étoit l'amie de M. de Dorfan ? Irons-nous à la petite maison ? Voulez-vous venir à la mienne ? Monsieur, vous ferez des nôtres. (Voilà M. de la Vallée bien glorieux, car l'équipage m'avoit annoncé le rang de la personne qui me parloit ainsi.) Madame, poursuivit-elle en s'adressant à l'autre Dame, vous ne ferez pas fâchée que Monsieur soit de la partie ? Comte, je n'avois pas prévu cette petite échappée ; je vous attendois ce soir, mais votre ami rend la partie quarrée. Je crois que madame de Nocourt créveroit de dépit si elle vous savoit avec moi, Dorfan ; & Monsieur mettroit dans un désespoir effroyable le Chevalier de... s'il savoit cette rencontre.

Je soustrais le nom de mon rival ; mais si l'on eût pu me voir alors, on auroit sûrement apperçu quelqu'altération sur mon visage ; car ce Chevalier étoit le même qui m'avoit surpris chez la Remy, & qui sembloit né pour me rompre par-tout en visière.

Mais l'un est à son régiment, continua madame de Damville, & l'autre est à sa terre ; ainsi nous n'avons rien à appréhender : mais à votre silence, poursuivit-elle, je vois que vous vous décidez pour l'hôtel, au risque d'y trouver des importuns : les plus fâcheux n'y feront pas, du moins.

Quand le Chevalier seroit ici, reprit la jeune Dame, je crois qu'il n'a aucuns droits de veiller sur mes actions. Un amant de cette espece ne gagnera jamais rien sur mon cœur. Il faut moins de légereté pour me plaire.

Je suis persuadé que ce début commence à intéresser, & qu'il fait souhaiter de connoître le caractère de nos deux Dames. La seconde a à peine ouvert la bouche, quand la première ne nous a pas laissé le temps de lui répondre. Il faut satisfaire cette curiosité, avec d'autant plus de raison, que je n'aurai plus occasion de parler de madame de Damville, & que sa compagne va seconder M. de Dorfan pour décider la fortune dont je jouis maintenant.

Je m'étendrai cependant le moins que je pourrai ; car peindre des caractères, c'est rebattre ce qu'on a presque toujours dit. Il suffit de les connoître en gros ; le détail fort ordinairement du fond du naturel, & se dévoile par les actions.

Madame la Marquise de Damville étoit une Dame de vingt-huit ans, petite, mais bien taillée, d'une blancheur à éblouir ; elle portoit dans les yeux une douceur qui prévenoit pour elle.

C'étoit une fort jolie blonde, dont l'esprit n'égalait pas la beauté ; elle n'avoit, à le bien prendre, pour se faire valoir dans la conversation, que ce qu'on peut appeller le jargon du monde ; mais mariée de bonne heure à un vieillard, elle étoit tellement prévenue en sa faveur, qu'elle se flattoit de faire admirer tout ce qui sortoit de sa bouche. Ennuyée d'abord des froideurs du mariage, elle n'avoit jamais été insensible aux ardeurs de l'amour : infidelle



ſans débauche , un ſeul amant avoit toujours été de ſaiſon : incapable de changer la première , un inſtant la trouvoit prête à l'imiter ; mais ce qui eſt difficile à concevoir , rien ne pouvoit lui faire renouer une intrigue qu'elle avoit cru devoir rompre. Cependant , ſi l'on ſait réfléchir qu'elle s'étoit fait une loi d'être fidelle à ſes amants , on jugera facilement qu'elle exigeoit la même choſe , & que , trompée dans cette partie , elle l'étoit plus qu'une autre. M. de Dorſan avoit alors l'avantage de lui plaire , & cette qualité fut ſans doute cauſe qu'il n'auroit point parlé de l'aventure qui avoit occaſionné notre connoiſſance , ſi cette Dame en lui donnant un coup léger ſur le bras , n'eût renouvelé les douleurs de ſa plaie , quoi- qu'elle fût peu conſidérable.

Vous êtes bien ſenſible , Comte , dit-elle , qu'avez-vous donc ? Il ſe vit forcé de détailler la rencontre qu'il avoit eue ; mais , ſans rien faire perdre à ſa vanité , il eut l'art de déguifer le motif du ſervice que je lui avois rendu.

Je ne pus m'empêcher d'eſtimer madame de Damville , quand je vis ſes tendres inquiétudes ; mais j'oubliois de dire que nous ſommes arrivés , & que ce fut en descendant de carroſſe que cette Dame donna matière à l'eclairciſſement qui mettoit le Comte de Dorſan ſur les épines : il lui auroit bien paſſé , pour cette fois , de prendre tant de part à ſa ſituation.

Mais pourquoi vous attaquer , lui diſoit cette Dame ? Où cela vous eſt-il arrivé ? Comment Monſieur y eſt-il ſurvenu ? Votre bleſſu-

re n'est-elle point dangereuse ? Pourquoi être venu à la Comédie ? Vous ne sortirez pas de chez moi. L'idée seule de ce combat m'accable. Mais, Monsieur, en s'adressant à moi, détaillez-moi donc cette affaire ; car M. de Dorfan me dissimule quelques circonstances.

Je voudrois pouvoir vous satisfaire, Madame, lui dis-je, ( car tout neuf que j'étois, un coup d'œil de M. de Dorfan m'avoit appris qu'il comptoit sur ma discrétion ; ) mais je n'ai vu que le danger où étoit M. le Comte. J'ai été assez heureux pour le dégager ; je n'en fais pas davantage. Il m'a paru honnête homme, & je crois qu'il n'en faut pas plus pour engager à rendre service. J'ai fait ce que je devois, & je ne regarde pas plus loin.

Mais la personne chez laquelle il est entré, reprit cette Dame, est-elle jolie ? Quelles sortes de gens sont-ce ? A-t-il été long-temps à reprendre ses esprits ? Peut-on rendre quelques services à ces personnes charitables ? Pour vous, Monsieur, je veux être de vos amies : l'action est belle, fort belle ! Comte, il faut s'en souvenir. Avouez, Madame, dit-elle à son amie, que M. de la Vallée est un galant homme.

Ces sortes de propos, où l'ame parle d'elle-même, sans avoir recours à la réflexion, donneront une idée plus juste du cœur de madame de Damville, que le portrait que j'en aurois pu faire.

La jeune Dame, dont chaque mot portoit dans mon cœur un trait de flamme auquel je me livrois sans y songer ; ( mais quand

j'y aurois pensé , mon mariage m'en auroit-il détourné ? Non , non , c'est la nature qui nous rend amoureux , elle nous entraîne malgré nous , & nous lui obéissons souvent sans y consentir , & le plus ordinairement avec la surprise d'avoir été si loin. ) Cette Dame prit la parole , & dit , en s'adressant à madame de Damville : Monsieur porte , sur sa physionomie , les traits de probité dont cette action est une preuve éclatante. Elle me confirme l'estime qu'il mérite. La part que vous prenez , Madame , à ce qui regarde M. le Comte , l'intérêt qu'il inspire lui-même , & l'amitié qui nous lie , m'ordonnent de partager votre reconnoissance.

On juge bien que ce discours ne finit que par un regard jetté sur moi comme par nécessité ; mais l'œil qui le faisoit , sembloit me prier de l'évaluer , & mon cœur étoit trop intéressé pour y manquer.

En vérité , Madame , dis-je à cette dernière , c'est trop priser un service que tout homme doit à la seule humanité. Si j'aurois été dans le même péril que M. le Comte , j'aurois souhaité qu'on m'en fit autant , & j'ai agi par cette raison. Je lui ai été utile , j'en suis charmé ; mais si ce bonheur pouvoit augmenter , ce n'étoit assurément que par la part que vous y prenez. Oui , je me crois heureux , puisque cette action me mérite quelque part dans votre estime.

Ah ! Comte , reprit madame de Damville , qui ne faisoit pas attention que je n'avois adressé la parole qu'à madame de Vambures , ( c'est

le nom de la seconde Dame ; ( mais vous ne nous aviez pas dit que monsieur de la Vallée joignoit l'esprit à la valeur : il me paroît dangereux , Madame ; tenez ferme , si vous pouvez. Oui , Comte , ses yeux lui ont plu ; jugez du ravage que va faire son esprit. L'épreuve est délicate , Madame !

Monsieur de la Vallée , dit M. de Dorfan , est un ami que je me flatte d'avoir acquis. Je ne le connois encore que par sa valeur , il n'est donc pas étonnant que je ne vous aie pas parlé de son esprit.

A ce discours flatteur de M. de Dorfan , je me trouvois confondu. Je craignois qu'ayant annoncé qu'il ne me connoissoit que depuis la rencontre où je lui avois rendu le service , nos Dames n'eussent la curiosité de savoir qui j'étois ; & dans ce cas , je ne fais ce qui m'auroit le plus coûté , ou de parler de village , ou de dire que j'étois marié. Pour sortir de cet embarras , je demandai la permission de me retirer : madame de Damville ne s'y opposoit point ; mais la surprise que ma résolution parut causer à madame de Vambures , rendit M. de Dorfan plus pressant pour me retenir. Je fus obligé de céder à ses instances , je lui en eus même obligation ; car je crois que j'aurois été le plus puni , si l'on m'eût pris au mot.

Je craignois , à la vérité , d'inquiéter madame de la Vallée ; mais les yeux de Madame de Vambures me prioient de rester : je crus même y lire un ordre absolu de ne pas résister à l'invita-

tion qu'on me faisoit ; du moins je me le persuadai , & cela suffit pour me décider. A l'abri de ce petit débat de prières, de refus & d'acceptations, j'élu dai les demandes que j'appréhendois ; mais ma situation n'en étoit pas moins difficile à définir.

Je ne voyois pas, dans madame de Vambures, cette amitié agaçante de madame de Ferval, ni cette façon ronde de madame de Fécour, qui vous disoit si simplement : me voilà ; je suis à toi, si tu veux. C'étoit une noble timidité qui disoit bien, je suis charmée de vous voir, mais dont la bienfaisance régloit la retenue, pour s'attirer le respect autant que les soins. Je commençois à étudier le nouveau rôle que je devois jouer. Mon esprit n'étoit point capable de m'instruire, c'étoit à mon cœur à prendre ce soin ; mais un importun remords, que faisoit naître mon mariage, le rendoit muet, ou du moins étouffoit tout ce qu'il pouvoit me dire.

J'étois dans cette perplexité, quand madame de Damville proposa de passer dans une salle où un cercle brillant l'attendoit. Chacun l'attendoit ; chacun à l'envi y faisoit parade de graces étrangères, que je ne pouvois ni avoir ni copier. Je portois avec moi les simples faveurs de la nature ; je les donnois pour ce qu'elles étoient, & je les laissois aller comme elles vouloient. ( Je dirai en passant, que ce n'est pas souvent ce qui a le moins d'attraits pour plaire au beau sexe. Le coloris étranger flatte les sens, mais le beau naturel passe droit à l'ame. )

On parla de jouer. M. de Dorsan, qui m'a-

voit presque entièrement deviné , tant par le récit naïf que je lui avois fait en sortant de chez madame de Dorville , que par mes demandes singulieres sur le Spectacle , voulut m'épargner la honte de déclarer que je ne connoissois point les cartes. L'amitié a toujours ses ressources prêtes pour obliger l'objet de son affection.

Ce Seigneur prétexta la nécessité de prendre un peu de repos , & passa dans un cabinet , en me priant de le suivre , étant bien-aîsé , dit-il à madame de Damville , de me parler sur quelque chose relative à notre aventure. Elle y souscrivit d'un geste de tête , & il parut de part & d'autre , sur nos visages , des mouvemens bien différens , qui paroïssient cependant tous partir du même motif.

Je m'éloignois de madame de Vambures par nécessité , qui me perdoit de vue sans en pénétrer la raison ; madame de Damville voyoit échapper l'occasion d'un tête-à-tête avec M. de Dorfan , dont la situation eût imposé silence aux critiques les plus séveres : il fallut néanmoins tous en passer par là. J'y étois trop intéressé pour reculer , & j'étois le seul qui pouvoit faire changer cette disposition.

J'avouerai franchement que , quelque peine que j'eusse à quitter un appartement où étoit ma nouvelle conquête , ( car j'en ai assez dit pour risquer ce nom , ) l'amour-propre étoit dans mon cœur plus fort que la tendresse. J'évitois un affront ; mais est-ce là , dira un critique , cet homme simple ? Oui , c'est lui-même ; mais cet homme simple que la fréquentation du beau

monde, & peut-être l'amour, commencent un peu à corrompre. La simplicité villageoise sied aux champs : mais, quoi qu'on en puisse dire, dans un homme de sens commun, si elle ne doit pas perdre tout-à-fait son empire, il est des occasions où elle doit être forcée à céder quelques-uns de ses droits.

J'étois donc satisfait de me retirer avec M. de Dorfan ; je profitai du premier instant pour écrire un mot à madame de la Vallée, afin de calmer l'inquiétude qu'une si longue absence ne pouvoit manquer de lui causer. M. le Comte envoya mon billet par un de ses gens, en faisant dire que c'étoit lui qui me retenoit, qu'il me devoit la vie, & qu'il lui demandoit la permission de lui faire sa cour. (Quoi ! M. de Dorfan faire la cour à ma femme ! Je suis donc quelque chose, me disois-je ? Mais c'étoit à mon épée à laquelle j'en avois obligation, & cette source de gloire me paroissoit bonne.)

Allons, ami, me dit M. le Comte quand le commissionnaire fut dépêché, je vous ai satisfait sur les motifs de mon combat avec ces trois hommes, dont votre valeur m'a débarassé ; vous avez vu ma sincérité : il est maintenant question de m'éclaircir naturellement sur votre état & sur votre fortune.

J'allois commencer mon histoire, quand il m'interrompit pour me dire : la naissance n'y fait rien, je n'y puis toucher ; ce que vous m'en avez déclaré me suffit, & loin de diminuer mon estime, la sincérité que vous avez fait paroître l'augmente ; mais votre état pré-

sent, voilà où je puis vous être bon à quelque chose , & c'est là-dessus que je vous demande de m'instruire.

Mon état , comme vous voyez , Monsieur , lui dis-je ; est décent & meilleur que je n'aurois osé l'espérer. Un hasard m'a fait voir une Demoiselle d'un certain âge , elle a voulu m'épouser ; je n'avois garde de refuser : nous nous sommes mariés. Elle a un bien fort honnête , dont la possession m'est assurée ; mais je suis jeune , & je vois tant de personnes qui se font poussées , je m'imagine que je pourrois faire comme elles. Je voudrois profiter de mon âge pour monter plus haut. Il faut des amis , car l'on dit que c'est par eux qu'on parvient.

C'est-à-dire que vous ne faites rien , me dit-il ; mais que vous ne seriez pas fâché de trouver à vous employer. Hé bien , je serai cet ami qui vous secondera , comptez sur mes soins : mais , dites-moi , n'avez-vous encore rien tenté ?

Oh qu'oui , Monsieur , repris-je : j'ai été à Versailles il y a quelques jours , pour demander la protection de M. de Fécur ; mais ce Monsieur est singulier : je crois avoir eu le malheur de lui déplaire. Tenez , jugez , Monsieur : je vais vous raconter ce qui s'est passé. Il m'avoit placé , c'est-à-dire qu'il m'avoit donné un poste qu'il ôtoit à M. de Dorville ( chez lequel aujourd'hui le chirurgien a visité votre blessure ; ) & cela parce que ses infirmités l'empêchent de vaquer à son emploi. J'avois



accepté ; mais quand j'ai vu son épouse venir employer la clémence de M. de Fécour , & que celui-ci objectoit pour excuse que l'impuissance dans laquelle il étoit de l'obliger venoit de ce qu'il m'avoit accordé la place, j'ai cru devoir la refuser.

C'est donc par-là que vous avez fait connoissance avec madame de Dorville ? reprit le Comte de Dorfan. Cette femme mérite un meilleur sort, & si Fécour ne fait rien pour elle , je lui rendrai service.

Ce qui me parut prononcé avec un air animé , qui me confirma ce que m'avoit fait augurer leur première entrevue.

Quant à ce qui vous regarde , continua-t-il , je ne suis point étonné que votre conduite ait déplu à Fécour ; ce sont de ces générosités qui sont trop contrastes avec le caractère de ses pareils pour ne pas les piquer ; car ils sont forcés d'y rendre hommage , & ils seroient tentés de les imiter, si leur état n'avoit pas chez eux abatardi la nature. Ne vous chagrinez point , je puis y suppléer , sans mettre à de si rudes épreuves l'honneur que je vous approuve d'avoir suivi dans cette occasion. Dites-moi , je vous prie , qui donc vous avoit donné cette connoissance ? Car c'est un homme difficile que ce Fécour.

Madame sa sœur , lui répondis-je. Diantre ! vous étiez en bonnes mains , reprit-il ; elle vous vouloit sans doute à Paris. Cette grosse maman est de bon goût ; & rarement donne-

t-elle sa protection *gratis*. Vous n'aurez pas fait le nigaud, & vous lui aurez plu.

Je dois vous prévenir, Monsieur, continuai-je en l'interrompant, que je dois à madame de Ferval les bontés de madame de Fécour. Un éclat de rire, que le Comte ne put retenir, me fit connoître qu'il commençoit à démêler toute mon histoire. Je n'avois parlé de madame de Ferval que pour éloigner les idées qu'il commençoit à prendre sur madame de Fécour & sur moi, parce que je craignois que quelqu'indiscrétion de sa part ne me nuisît auprès de madame de Vambures; mais je vis alors que, pour éviter un soupçon, je lui en donnois un double. Un mot qu'il lâcha adroitement sur le Chevalier, qui étoit maintenant le tenant de cette dévote, me fit sentir qu'il n'ignoroit rien, & qu'il valoit mieux me taire que de travailler à le faire revenir d'un préjugé qui lui paroissoit si bien établi.

C'est bien entrer dans le monde, me dit-il; mais je suis jaloux de vous faire du bien. Reposez-vous sur moi, je vaudrai bien ces Dames, & peut-être ne vous en coûtera-t-il pas si cher. Il m'obligea alors de lui faire un récit circonstancié de mon mariage, sur lequel je ne déguisai rien, craignant de le trouver trop instruit.

Le laquais de retour; vint présenter à M. le Comte les compliments de ma femme, & l'assurer qu'elle se croiroit très-honorée de la visite qu'il vouloit bien lui faire espérer; elle.

me prioit de rentrer de bonne heure.

Nous nous verrons demain , me dit M. de Dorfan en se levant ; je fais à présent ce qu'il vous faut , & nous prendrons ensemble les voies nécessaires pour votre avancement. Je connois quelqu'un en état de nous seconder, & qui , je crois , s'en fera un vrai plaisir. Rentrons.

Nous passâmes donc dans la salle, où chacun étoit occupé de son jeu. Mes yeux n'eurent pas de peine à rencontrer ceux de madame de Vambures , qui , au moindre bruit , avoit regardé du côté de la porte. Jem'approchai de la table où elle étoit. Madame de Damville , qui étoit de sa partie, faisoit un bruit affreux. Elle battoit les cartes, les prenoit & les rendoit sans y avoir rien fait , pestoit contre un gano , se désespéroit d'une entrée à contre-temps , & en un mot crioit contre tout. Madame de Vambures au contraire , avec une douce tranquillité , rioit d'une faute , badinoit d'une remise , étoit surprise sans agitation d'un codille , & ne pensoit ni à l'un ni à l'autre dès qu'elle y avoit satisfait.

Je croyois que la première se ruinoit , & que la seconde s'enrichissoit de ses dépouilles : mais quel fut mon étonnement , quand , à la fin de la partie , je vis madame de Vambures en faire tous les frais , que ramassoit madame de Damville , en répétant cent fois que , sans les étourderies de ses associés , dont elle étoit victime , elle auroit dû gagner le triple ou le quadruple. Je ne fais qui me parut le plus étonnant , ou l'a-

vidité de l'une, ou la douceur de l'autre.

On se mit à table : le souper ne produisit pour moi aucun nouvel incident ; & quoi que M. de Dorfan ait pu me dire , un air respectueux m'ayant fait prendre le bout de la table , je ne pus être auprès de madame de Vambures. Ses yeux me reprocherent ce défaut d'attention , qu'elle auroit mieux apprécié en le traitant de timidité imbécille. Je n'avois point assez d'art pour me contraindre , & mes regards cherchoient à lui faire mes excuses d'une façon si claire , que le Comte de Dorfan fut obligé de me rappeler à moi-même , par un geste insensible à tout autre qu'à moi.

Je ne vous rapporterai pas toutes les fornettes qui se débiterent. Je vous dirai seulement que , si un motif plus pressant que la bonne chère ne m'eût , pour ainsi dire , attaché à la table , j'aurois trouvé la séance fort longue. On se leva , chacun sortit : M. de Dorfan me dit qu'il me remettrait chez moi.

Qu'allez-vous faire , Comte , dit aussi-tôt madame de Damville ? Vous prétendez sortir ? Cela est misérable ; vous resterez ; vous resterez ; il y a un lit pour vous. Monsieur , prenez son équipage , me dit-elle : mais non , madame de Vambures a le sien , c'est le même quartier ; ou si Madame ne veut pas , mes gens vous reconduiront , Monsieur.

Dans ces diverses propositions , auxquelles je ne répondois que par des courbettes , celle de profiter du carrosse de madame de Vambures

m'avoit infiniment flatté, & j'y aurois volontiers arrêté madame de Damville. Mais M. le Comte, qui appréhendoit peut-être autant de rester que j'aurois eu de plaisir qu'il le fît, déclara absolument qu'il nous remeneroit l'un & l'autre. Ce fut à travers mille propos de madame de Damville que nous partîmes.

Dorfan, ménagez-vous. Comte, de vos nouvelles demain dès le matin. Monsieur, vous lui avez sauvé la vie, je vous charge d'en répondre. Adieu, madame; deux braves vous conduisent, ne craignez rien. Monsieur, venez me voir.

J'allois oublier de vous dire que j'eus beaucoup d'obligation à l'énorme panier de madame de Vambures, qui, en remplissant tout le fond du carrosse, m'apprit que je devois m'asseoir sur le devant; car si j'avois vu une place vuide dans le fond, j'aurois cru devoir la remplir.

La conversation que nous eûmes pendant la route fut fort stérile; & sans M. de Dorfan, qui en faisoit presque tous les frais, elle seroit tombée à tous les instants. J'aimois, j'étois aimé; j'ose m'en flatter, la suite le prouvera; & dans ces positions, l'esprit rêve bêtement sans rien fournir: aussi nous ne répondions à M. le Comte que par monosyllabes. Qui connoît bien ces situations, doit sentir combien elles ont de charmes. Chacun se flatte intérieurement que cet embarras a un motif enchanteur qui montre son pouvoir.

Pour moi, je dirai franchement que, quelque impression qu'eussent fait auparavant sur moi le

sacrifice de mademoiselle Haberd, les avances de madame de Ferval, la franchise de madame de Fécour, le trouble de madame de Vambures me causoit un ravissement que je n'avois jamais éprouvé. Il me paroissoit favorable à des desseins naissans, auxquels je m'abandonnois, sans trop bien démêler quelle en seroit l'issue. Le respect que l'amour m'inspiroit, ne me permettoit point d'espérer une liaison passagère, & mon mariage étoit un obstacle invincible à ce que je pusse prévoir que je parviendrois un jour à obtenir l'objet de cette nouvelle tendresse.

Pendant toutes ces réflexions, nous remîmes madame de Vambures chez elle : M. de Dorfan obtint la permission de m'y présenter au premier jour ; il n'y avoit qu'un pas pour entrer chez moi ; je saluai M. le Comte, & je m'y rendis à pied, quoiqu'il eût la bonté de m'y accompagner.

En entrant, j'entendis dès l'escalier madame Allain, qui tâchoit de calmer l'inquiétude de ma femme.

Hé mais, Madame, disoit-elle, à quoi bon se chagriner ? Il est en bonne maison, il ne peut rien lui arriver. Pardi ! il auroit bien fallu que je me fusse inquiétée, quand feu mon mari passoit les nuits dehors. Il n'étoit pas si bien que le vôtre. C'étoit au cabaret qu'il restoit ; oui, au cabaret, & j'aurois été triste ? quelle sottise ! Oh que non. Demandez à Agathe. Quand je savois cela : il se divertit, disois-je ; hé bien, à bon chat bon rat : j'appellois mon compère, & je l'attendois en riant.

Ne venoit-il point à minuit ? Bon soir , compere , disois-je à mon voisin ; allons, allons, petite fille , allons nous coucher , il viendra quand il voudra. Dame , voilà comme il faut faire. Voudriez-vous avoir toujours votre mari à votre ceinture ? Cela ne se peut , voisine ; il est jeune , il doit s'amuser ; il faut prendre patience : je n'avois pas vingt ans quand cela m'arrivoit ; vous passez quarante , beau venez-y-voir ! divertissons-nous , le temps passera & le ramenera.

Mon âge , que vous me rappelez si souvent , reprit mon épouse d'un ton aigre , ne me rend que plus inquiète. J'entrai sur ces paroles , & plein des mouvements que madame de Vambures avoit allumés dans mon cœur , je sautai au col de mon épouse , en lui faisant mille excuses de mon retard , & mille remerciements de ses inquiétudes. Je lui racontai en abrégé mon aventure & ses suites , si l'on en excepte madame de Vambures , dont je n'osai pas même prononcer le nom. Plus mon cœur me sollicitoit d'en parler , & plus je me croyois obligé à la discrétion sur cet article.

Ah ! bon Dieu , s'écria mademoiselle Harberd : quoi ! vous avez mis l'épée à la main contre votre prochain ? n'avez-vous point blessé ?

Non , ma chere femme , lui répondis-je ; j'ai sauvé la vie à un des premiers Seigneurs de la Cour.

Ah ! que Dieu est grand , reprit-elle ! c'est lui qui vous a envoyé là pour délivrer cet hom-

me qui alloit périr ; qu'il soit béni : vous n'avez jamais manié d'épée , vous vous en servez avantageusement , j'y vois le doigt de la Providence

Ah ça , dit madame Allain , le voilà sain & sauf , voilà le mieux ; ce que Dieu garde est bien gardé : adieu ma mie , soyez donc tranquille. Elle vous croyoit perdu , la pauvre enfant , continua cette femme en s'adressant à moi ; le temps la corrigera. J'ai été comme cela au commencement de mon mariage ; mais cela a bientôt passé. Dame , il y a temps pour tout. Quand je marierai cette petite fille , elle fera de même : voilà le monde. Allons , vous êtes ensemble , bonne nuit , & plus d'inquiétude : il est jeune , il en fera bien d'autres , qui n'auront pas d'aussi bons motifs.

Elle descendoit en disant toujours attendons , attendons , le temps la changera. Je restai avec mon épouse ; ce fut alors qu'elle me fit part des frayeurs que lui avoit causé mon récit ; & tout en parlant , elle pressoit la cuisinière de desservir ; & défaisoit toujours en attendant quelques épingle. Je n'avois pas encore eu le temps de calmer ses craintes , qu'elle étoit dans son lit.

Venez , mon cher , me dit-elle , vous aurez le temps de me dire le reste. Que Dieu est bon de vous avoir préservé de ce péril ! Pendant cette exclamation , j'avois achevé de me déshabiller , & ma chère épouse , oubliant mes dangers & les graces que j'avois reçues de la Providence , ne pensa qu'à se certifier que son mari existoit. Je ne lui donna pas lieu d'en douter.



douter. Que d'actions de graces ne rendoit-elle pas à Dieu intérieurement d'avoir délivré son époux des mains des trois assassins ! J'avouerai que si elle avoit lu dans mon cœur , elle y auroit découvert que Madame de Vambures méritoit de partager sa reconnoissance.

Je n'étois pas éveillé le lendemain , qu'on me remit un billet de madame de Fécour , qui m'ordonnoit de me rendre chez elle sur les onze heures , pour affaires importantes. Madame de la Vallée voulut le voir , sans s'en rapporter à ce que je lui en disois ; & si elle me permit de me lever pour me rendre au rendez-vous , ce ne fut pas sans m'avoir témoigné l'agitation qu'elle auroit jusqu'à mon retour. Je lui promis de ne point retarder. Que de tendres embrassements me prodigua-t-elle , avant d'ajouter foi aux serments que je lui faisois pour garantir la parole que je lui donnois ! Qu'on dise tout ce qu'on voudra , si quelqu'un en a fait l'épreuve comme moi , il conviendra que la dévotion a , pour émouvoir la tendresse , des ressources inconnues à tous ceux qui ne professent pas ce genre de vie. Oui , dès que j'étois avec mon épouse un moment , j'oubliois tout le reste. Telle charmante que m'ait paru madame de Vambures , telle profonde que fût l'impression qu'elle m'avoit faite , j'avouerai nuement que les charmes que je goûtois dans les bras de ma femme , me rendoient infidele à l'amour que je sentoais pour la première.

Que le cœur de l'homme est incompréhensible ! Je n'avois pas quitté le lit , que l'idée de mon épouse céda dans mon esprit à celle de mon amante , & je redevins tout autre. J'aurois souhaité pouvoir lui rendre visite à l'instant : mais , me disois - je , puis-je donc le faire ? M de Dorfan lui a demandé permission de m'y présenter , ainsi je ne dois point y aller sans lui. Voilà comme la réflexion me servoit ; mais ce n'étoit pas sans pester contre l'usage de la ville. Vive la campagne, continuois-je. Au village , Pierrot est amoureux de Collette , ils n'ont pas besoin d'introducteur , si Collette est d'accord avec Pierrot. Mais je suis marié ! ( Vous voyez que je commençois à raisonner. ) Eh ! qu'importe , me répondoit mon cœur : tu vas bien chez madame de Fécour , nonobstant ton mariage ; si l'intérêt t'y conduit , l'Amour y entre pour quelque chose , d'une part ou de l'autre. C'est ainsi que cette passion , quand elle maîtrise un cœur , a toujours des ressources pour faire valoir ses projets , ou pour autoriser ses entreprises.

Après avoir fait toutes ces réflexions , je me déterminai à prendre mon épée pour me rendre chez madame de Fécour. Je vous avoue qu'en la touchant , mon amour-propre se divertissoit de voir qu'elle ne passeroit plus à mon côté pour un simple ornement. J'allois partir , quand madame de la Vallée , me pria de revenir au plutôt , d'autant plus qu'elle se trou-

voit un peu indisposée. Je n'aurois pas cru que cette indisposition, qui ne consistoit que dans un léger mal de tête, que j'attribuois à l'insomnie, alloit me preparer bien de l'embarras en m'ouvrant une nouvelle route pour venir à la fortune.

Je ne voyois point de danger dans l'état de ma femme, ainsi je me rendis chez madame de Fécour; j'y trouvai son frere, qui, sans me donner le temps de le saluer, (car les moments sont chers à ces Messieurs, & ils comptent pour perdu tout ce qu'ils passent sans calculer. Je crois même que le plaisir n'auroit point d'attraits pour eux, s'il n'étoit mêlé de calculs; & je ferois presque tenté de penser que c'est là la principale raison qui engage les Financiers à avoir des maîtresses à gages. Ils entrent dans le détail de leurs maisons, de leurs habits; tout cela les fait nombrer & les satisfait: de là, les plaisirs auxquels cette occupation sert de prélude, en deviennent plus séduisants pour eux.)

Quoi qu'il en soit de ce goût général, celui-ci, avec un sourcil froncé, & comme j'ai dit, sans attendre mon salut, dit à sa sœur: Oui, c'est ce jeune homme-là; que voulez-vous que j'en fasse? Je saisis une occasion avantageuse & prompte, il s'avise de trancher du généreux. Choisissez mieux vos gens, ma sœur, ou du moins endoctrinez-les auparavant de me les envoyer. Hé bien, mon ami, continuait-il en se tournant de mon côté, & en me

portant une main sur l'épaule , as-tu réfléchi ? Es-tu revenu de ta sottise ?

Ce geste familier , qui n'auroit pas choqué M. de la Vallée deux jours auparavant , parut de trop à l'ami de M. Dorfan , & sans la crainte d'indisposer madame de Fécour contre moi , je me ferois retiré : mais enfin , je pouvois avoir besoin d'elle , & même de son frere ; je me contentai de répondre au dernier avec moins de souplesse.

Non , Monsieur , lui dis-je ; je crois avoir suivi l'équité dans ce que j'ai fait & que vous traitez de sottise. J'ai peu de lumieres pour distinguer le bien & le mal ; mais quand mon cœur me dit , fais telle chose , je la fais , & je ne me suis point trouvé jusqu'à présent dans le cas de le regretter. Je connois maintenant monsieur de Dorville , son état fait compassion , & mérite que vous ne le priviez pas de sa seule ressource. Je suis jeune , je me porte bien , j'ai de quoi vivre absolument , je puis attendre ; celui que vous déplaciez , attend tout de vos bontés ; il est malade , & peut-être en danger , vos secours lui sont absolument dus. Je m'en rapporte à Madame.

Ah ! le beau discours , reprit-il , ma sœur ! je crois qu'il vient me répéter le sermon : vous le voyez , ce n'est pas ma faute. Je ne puis rien maintenant pour lui.

Mais , dit Madame de Fécour , qui dans le fond étoit bonne , & qui n'avoit point encore ouvert la bouche ; mais ce gros brunet

me paroît avoir raison. Je ne connois point Dorville ; pourquoi le révoquer ? qui est-il ?

C'est un gentilhomme gueux , reprit le frère , qui s'est amouraché d'un joli visage , & voilà tout leur patrimoine. Cela convient bien , ma foi , à ces petits houbereaux. Ils ont recours à moi ; j'ai placé le mari : il est toujours malade ; la femme fait la bégueule : il ne peut rien faire , je le chasse ; ai-je tort ? Je n'aurois qu'à avoir dans mes bureaux cinq ou six personnes inutiles comme celle-là , cela iroit bien. Ah ! oui , cela iroit bien.

Ce n'est pas sa faute , Monsieur , s'il est indisposé , lui dis-je ; & auparavant de l'être , il vous a sans doute contenté.

J'aurois bien voulu voir qu'il ne l'eût point fait , reprit avec impatience mon Financier : mais n'en parlons point. Dorville reste en place , ma sœur , cela est décidé ; je n'ai rien de vacant , que ce garçon attende. Continue , continue , tu feras un beau chemin. Eh ! morbleu , dépouille-moi cette sotte compassion ! Nous n'aurions qu'à l'écouter , nous serions étourdis de cette impertinent son depuis le matin jusqu'au soir. Tu ne feras qu'un nigaud , tant que tu penseras ainsi ; & si tu parvenois à ma place , avec tes beaux sentiments , tu t'abyme-rois où les autres s'enrichissent.

Peut-être , Monsieur , lui dis-je , pour adoucir la contrainte qu'il se faisoit en conservant à M. de Dorville son poste ; peut-être , si vous lui donnez aujourd'hui du pain , n'aurez-vous pas besoin de lui en fournir long-temps , & sa veuve. . .

Il est donc bien mal , me dit-il ? c'est autre chose : & sa femme est jolie , on fera quelque chose pour elle dans le temps. Si son mari meurt , c'est une aimable enfant , nous verrons ce qui lui conviendra. Dites-lui ce que vous venez d'entendre , & rendez-moi compte de l'état du mari & de la réponse que vous aura fait sa veuve ; car autant vaut : vous me ferez plaisir. Adieu , je trouverai quelque poste qui vous conviendra ; mais ne soyez plus si sot , si vous ne voulez pas vous perdre. Je vais vous amener mon Médecin , ma sœur. Adieu , mon ami ; il a une physionomie qui promet : servez-moi bien , je vous aiderai.

Voilà comme pensent la plupart des gens ; ils croient pouvoir vous employer à tout , dès qu'ils vous font utiles ; ils pensent qu'il n'y a qu'à commander : si vous ne les refusez pas , vous êtes leur ami , & l'idée de votre complaisance , sur-tout pour certains articles , les dispose totalement en votre faveur. Je ne pris pas garde aux politesses de Fécour , mais je me trouvai piqué de la dernière apostrophe en sortant. ( Servez-moi bien auprès de madame de Dorville , & je vous aiderai. ) Je croyois par ces paroles me voir chargé d'un rôle dont j'ignorois les fonctions , mais qui cependant me faisoit peine. J'allois tâcher de m'en instruire , quand je vis s'éclipser celui qui prétendoit que je le remplisse ; je restai tout étonné , & je ne sortois point de ma place.

Approche , cher enfant , me dit madame de Fécour ; fais-tu bien que tu as furieusement

courroucé mon beau-frere? Il ne vouloit plus rien faire pour toi , ou tout au plus il étoit décidé de te confiner dans la province.

Que pouvois-je faire , lui dis-je ? on me donne la dépouille d'un malheureux qu'une belle femme réclame pour lui , irai-je la disputer contr'elle ? Est-ce que je voudrois vous ôter quelque chose qui vous feroit plaisir , par exemple ? Non assurément : je ne me sens point capable de cette cruauté ; & si je ne puis devenir riche que par là , je ne le ferai jamais. Elle est donc belle cette Dorville , reprit en m'interrompant la malade ? c'est-à-dire , qu'elle t'a touché ; avoue de bonne foi que tu as été sensible. Quel âge a-t-elle ?

Vingt ans , lui répondis-je. Ah ! fripon , voilà une terrible épreuve , dit-elle en se levant à moitié. Ah ! je ne suis plus si étonnée de votre générosité. Que mon frere la trouve déplacée tant qu'il voudra ; pour moi j'en vois l'excuse dans les yeux & l'âge de cette belle personne , & le motif dans votre cœur. Eh ! mademoiselle Haberd , que dira-t-elle ? la pauvre femme ! C'est bien : c'est bien. Mais fais-tu que je ne suis pas encore hors de danger.

J'en suis mortifié , Madame , dis-je , je souhaiterois de tout mon cœur pouvoir vous rendre la santé.

Tu as donc quelque sentiment pour moi , dit-elle ? Je fus confessée hier ; on ne fait si mon mal n'empirera pas : il faut prendre son parti ; Dieu est bon , & sa miséricorde me rassure. Tu es bien aimable. Qu'es-tu donc

devenu depuis deux jours ? Vous faites le libertin ; faut-il abandonner comme cela ses amis ?

Je fus charmé de saisir cette occasion de lui raconter mon aventure ; je croyois me rehausser à ses yeux en détaillant toutes les circonstances de mon combat avec une modestie apparente , dont la vanité n'étoit point dupe ; mais je la connoissois mal : un peu plus , un peu moins de cœur lui étoit totalement indifférent ; aussi ne reprit-elle rien de mon discours , que je croyois fort intéressant , que l'instant où je m'étois trouvé , pour ainsi dire , par hasard dans la maison de monsieur de Dorville. Le sort t'a bien servi , dit-elle. Tu ne penses plus à personne qu'à cette femme. Personne n'effacera de ma mémoire les obligations que je vous ai , & ma reconnoissance....

Ah ! tu deviens complimenteur , reprit cette bonne Dame ; abandonne cet usage. Tu me plais , gros brunet ; je me fais un plaisir en te servant : & si je souhaite de vivre , c'est pour décider mon frere en ta faveur. Approche-toi , me dit-elle , car je m'étois tenu debout devant son lit. Tu es toujours timide : est-ce que je suis si changée ? Ce qu'elle dit en ajustant un peu sa coiffure , & ce mouvement me fit voir & sa gorge & son bras. Mets-toi là , continua-t-elle en me montrant un fauteuil qui étoit auprès de son lit : agissons librement ensemble. Je te l'ai dit , tu me plais.

En disant tout cela , elle jettoit de temps à autre un coup d'œil en dessous pour voir en



quel état étoit sa poitrine ; puis le relevant sur moi , elle paroissoit contente d'y voir mes yeux attachés , qui s'animoient par ce spectacle.

Sais-tu bien que ta présence est dangereuse , reprenoit-elle alors : mais si j'allois mourir ? Ah ! Dieu est bon.

Bannissez , Madame , lui dis-je vivement , cette idée qui me pénètre de douleur. Le pauvre enfant , dit-elle , il s'attendrit : en prononçant ces mots , elle avança ses bras vers moi ; j'allai au-devant , & je lui imprimai ma bouche sur cette grosse gorge , dont je ne pouvois me détacher , quand un bruit imprévu m'obligea de me retirer.

Ce mouvement ne put sûrement point être attribué à l'amour. J'étois touché de l'idée de la mort dont m'avoit parlé cette Dame , à laquelle j'avois des obligations ; la gratitude qu'elle me témoignoit pour mon attendrissement , fit seule tout l'effet qu'on vient de voir : il est souvent des caractères d'amour qui échappent , & qu'on donne ou qu'on reçoit par reconnoissance , ou par quelqu'autre motif , sans que le cœur y entre pour rien.

Je me retirai donc de cette posture , & je fis fort bien : car c'étoit monsieur de Fécur qui revenoit avec son Médecin , qu'il avoit promis , en sortant , d'amener au plutôt à sa sœur.

Madame de Fécur rendit à ce grave personnage un compte précipité de bon état ; le ton dont elle s'exprimoit sembloit lui dire , vous êtes un imposteur , finissez & reti-

rez-vous ; & m'adressoit équivalement ces paroles , il est venu bien mal-à-propos : je commençois à espérer pour ma vie , mais cet assassin vient en arrêter le progrès.

Quelques coups d'œil que cette Dame lâcha sur moi , en prononçant le peu de mots qu'elle disoit à son Médecin , plus que la vivacité qu'elle devoit avoir dans le sang , ne permirent pas à l'Esculape de douter des motifs de l'impatience que lui témoignoit sa malade.

Cela auroit peut-être été plus loin , si monsieur de Fécour , pour mettre ce moment à profit , ne m'eût fait signe du doigt de m'approcher d'une embrasure de fenêtre où il s'étoit retiré.

Je suis charmé de vous retrouver encore ici , jeune homme , me dit-il. Avez-vous bien pensé à ce dont je vous ai parlé tantôt ? De quoi est-il question , répondis-je comme si j'étois étonné ? Je dois cependant avouer qu'il n'avoit point ouvert la bouche sans me mettre au fait de ce qu'il espéroit de moi : mais je faisois l'ignorant pour tâcher d'en éluder la décision , qui ne pouvoit que lui déplaire , & par-là me faire perdre ses faveurs.

Il est de ces états où l'opulence rend les desirs impétueux ; on croit alors qu'il suffit de les sentir ou de les faire paroître pour avoir droit de les voir couronnés. L'appât que l'or a pour ceux qui le possèdent , leur fait croire facilement que personne ne peut résister à son amorce. Il est dans la nature de prêter aux autres les senti-

ments que nous favorisons. De là un Financier se croit sûr du succès, dès qu'il ajoute à ses propositions, je vous donnerai. Il est vrai que ce terme, à leurs yeux, augmente d'autant plus de valeur, qu'ils ont moins coutume de le mettre en usage, & ils ne peuvent se persuader qu'il y ait des façons de penser différentes de la leur.

Plein donc de ces idées, M. de Fécour me dit : la Dorville m'a paru jolie ; son mari est un homme confisqué ; elle est jeune, elle aura besoin de secours, tu n'as qu'à lui dire de s'adresser à moi.

Monfieur, lui répondis-je, cette proposition auroit plus de force, si elle étoit faite par vous-même. Je ne connois point madame de Dorville ; mais vous, qui protégez son mari, qui le soutenez dans son poste, vous avez plus de raison de faire valoir vos intentions. Je suis peu propre à les lui bien rendre.

Que tu es nigaud, reprit ce Financier ; je te le dis, il faut que tu la voie : mes occupations ne me permettent pas les assiduités. Tu lui diras que je l'aime, & que non-seulement je lui donne la confirmation de l'emploi de son mari, ( prends bien garde que c'est à elle à qui je le donne ; ) mais que je veux encore pourvoir à tous ses besoins. Je ne lui demande, pour toute reconnoissance, que de venir après demain chez moi, & là nous réglerons tout ensemble. N'oublie rien pour réussir ;

tu as de l'esprit, & ce service te vaudra plus auprès de moi que la recommandation de ma sœur ou de qui que ce soit.

Je vous avoue que je ne conçois rien à ce que vous exigez de moi, lui dis-je piqué au vif : j'irois parler d'amour à une personne que je ne connois point, & cela pour vous ; mon cœur ne peut s'y résoudre. Pour moi, je crois que quand on aime, on le dit soi-même ; si la tendresse est réciproque, on vous répond de même : mais je n'entends rien à ces traités, par lesquels des tiers marchendent un cœur que les offres doivent décider. Ne soyez point fâché, Monsieur ; mais je me vois inutile dans cette circonstance.

Dans ce cas, me dit-il, tu n'as pas besoin de moi, tes sentimens héroïques feront ta fortune ; suis-les, & tu verras de quelle belle ressource ils te feront. Je trouverai quelqu'autre qui saura décider mes faveurs en servant mes desirs. Tu ne feras jamais rien, je te le prédise ; ma sœur dit que tu as de l'esprit, & moi je vois que tu n'es qu'une bête.

Il se retira en me jettant un coup d'œil dédaigneux, accompagné d'un souris moqueur, auquel je ne répondis que par une courbette, dont je ne pourrois dire la valeur : mais quelque'affligeante que fût pour moi la conclusion de ce discours, je sentoient qu'intérieurement mon cœur me disoit, tu as bien fait, la Vallée ; tes beaux yeux, tes traits, ta jeunesse te mettent dans le cas de s'employer pour toi auprès des

femmes , & tu n'es pas taillé pour être le messager de Fécour.

J'avouerai cependant que , si Monsieur Dorfan ne m'avoit pas fait compter sur une protection puissante de sa part pour décider ma fortune , peut-être mon cœur eût-il été moins glorieux ; mais j'avois sa promesse , & cela suffisoit pour soutenir mes sentimens.

Dans cette disposition , je suivis monsieur de Fécour auprès du lit de la malade. L'entretien que je venois d'avoir , en me piquant , avoit animé mon visage d'une rougeur que la honte imprime comme le plaisir. Qu'il est beau ! dit sans façon la malade . . . . Oui , dit gravement le Médecin , ce visage est aimable . . . . Mais il ne fera jamais rien , ajouta brutalement le Financier . . . . : & parlant aussitôt au premier ; que dites-vous de l'état de ma sœur ?

Ce qu'on lui a ordonné jusqu'à présent , répondit-il , est bon , il n'y a qu'à continuer : mais qu'on la laisse en repos ; car je lui trouve le sang très-ému. Un regard qu'il me jeta , en prononçant ces dernières paroles , me fit sentir que l'ordonnance venoit de se régler sur l'impression qu'avoit fait le gros garçon.

Et en effet , seroit-il possible qu'un homme qui n'a jamais vu le malade qu'il visite , pût dans l'instant si bien prendre son tempérament & son état , qu'il décidât infailliblement ce qu'il lui faut : rien n'échappe à ces prétendus Docteurs. Un coup d'œil , un dis-

cours les reglent mieux souvent que le battement d'une artere , auquel ils paroissent fort attentifs.

Si la malade avoit osé , elle lui auroit donné un démenti qui se feroit trahi lui-même ; mais ce feroit un crime irrémissible de s'opposer aux décisions de la Faculté. Elle , qui n'y entendoit aucunes façons , auroit peut-être eu cette témérité, si son frere , en la prévenant, n'eût prescrit d'un ton impérieux que chacun eût à se retirer. Son discours ne pouvoit s'adresser qu'à moi ; mais je pense qu'il voulut le rendre général , moins pour ne pas me parler directement , que pour se flatter de faire obéir un grand monde à ses ordres.

Je saluai la malade , qui me recommanda de nouveau à son frere ; mais il ne lui répondit que ces mots , & même sans se détourner : il fait ce que je lui ait dit , c'est à lui d'obéir , & je me charge de sa fortune. S'il ne veut point , je ne puis le forcer. Adieu ; & il partit sans me regarder , quoique je me fusse rangé pour le laisser passer.

Je fus obligé de le suivre. Je passai chez madame de Dorville , non pour m'acquitter de la commission de monsieur de Fécour , mais pour lui faire part que l'emploi de son mari lui étoit conservé. Elle étoit sortie , & le Domestique m'apprit que monsieur de Dorville étoit fort mal , & que je ne pouvois le voir. Je me rendis chez moi.

En rentrant , je trouvai Agathe sur la porte. Vous êtes bien raisonnable aujourd'hui , me

dit-elle , monsieur de la Vallée : vous passiez bien vite ? J'aurois cru manquer à la politesse si je n'eusse répondu à l'invitation qu'elle me faisoit d'entrer. J'eus un instant de conversation avec cette petite personne , qui ne fut pas assez intéressante pour être rendue. Il me suffira de dire en gros que son langage étoit moins pétulent que celui de sa mere , parce qu'il y entroit plus d'art. Ah ! si vous aviez vu l'inquiétude que votre femme eut hier , disoit-elle , quand elle ne vous vit pas revenir , vous auriez bien connu le pouvoir que vous avez sur son cœur. Ma femme est bonne , mademoiselle Agathe , lui dis-je , & je vous suis obligé de travailler à augmenter ma reconnoissance pour elle : c'est d'un bon cœur. Aussi le suis-je , reprit-elle ; mais vous devez la partager cette reconnoissance , car ma mere & moi nous entrions bien sincèrement dans ses peines. Oui , nous étions inquietes ; on ne savoit que penser , & tout nous alarmoit. Je ne disois mot , par exemple , moi ; mais je n'en pensois pas moins.

Je ne suis point ingrat , repris - je , & vous pouvez être persuadée que je ressens , comme je le dois , la part que vous prenez à ce qui peut m'arriver.

Je lui baissai alors la main, qu'elle m'abandonna en feignant de la retirer. Je voulois lui marquer par ce geste la sincérité de mes paroles , & ses yeux , par leur vivacité , annonçoient que la petite personne n'étoit pas fâchée de l'impression qu'elle croyoit m'avoir faite , quand ma femme

contra , soutenue par madame Allain.

J'avois raison de dire que je vous avois entendu , me dit ma femme. Cela est fort joli , Mademoiselle. En vérité , je ne me ferois pas attendue à cette incartade de votre part , la Vallée. Il vous faut de la jeunesse : cela est beau.

Je quittai rapidement prise , & sans trop savoir ce que j'allois dire , je me tournai du côté de ma femme avec plus de tranquillité sur le visage que dans le cœur. Mademoiselle , lui dis-je , me racontoit jusqu'à quel point vous fûtes inquiète hier au soir ; touché de vos bontés , je lui marquois ma reconnoissance de son attention à me les faire connoître. Je ne vois rien là qui puisse vous fâcher.

Hé bien , m'amie , reprend madame Allain , quel mal à cela ? Cette petite fille vous aime , elle prend part à vos peines ; elle les raconte d'une manière touchante , on lui exprime qu'on lui est obligé : grand venez-y-voir ! Allons , allons , point de jalousie : elle est jeune ; est-ce sa faute si vous êtes plus âgée ? il faudra bien qu'elle vienne à notre âge : dix ans de plus , dix ans de moins , y prend-on garde de si près ? Venez , monsieur de la Vallée. Venez , Agathe : la pauvre enfant n'y entend point de malice. Montons , montons , il y a bien d'autre besogne là-haut. Votre frere , monsieur de la Vallée , votre frere qui vous attend.

Je suivis cette compagnie , qui prit le chemin de mon appartement. Je donnai le bras à mon épouse , que quelques mots dits en montant calmèrent totalement ; elle m'apprit qu'elle se trou-



voit fort incommodée , & que sans la visite de mon frere , elle ne se feroit pas levée.

Madame Allain nous précédoit en répétant continuellement : le pauvre garçon est sensible , & on lui en veut du mal. Mais votre frere ! Ah ! le pauvre here , il vous fera pitié ; il me fait peine à moi , qui ne lui suis rien , car je n'aime point à voir les malheureux. La misere me fait tant de peine , que je ne puis regarder ceux qui la souffrent : le voilà , tenez , regardez , la Vallée.

Il nous attendoit , en effet , au haut de l'escalier ; car mon épouse , par une suite sans doute de ses principes de dévotion , n'avoit pas osé le laisser dans sa chambre. Elle ne se souvenoit plus que Jacob sur le Pont-neuf auroit paru à ses yeux dans un état moins décent , s'il n'eût eu un habit de service qu'on lui avoit laissé par grace en quittant son pupille. Elle ne voyoit plus en moi que son époux , & cet époux tranchoit du bon Bourgeois , & étoit habillé proprement , cela lui faisoit croire sans doute que personne , sans être un imposteur , ne pouvoit se dire mon parent , si ses habits ne le mettoient dans le cas de figurer avec moi. De là elle soupçonnoit que celui qui se disoit mon frere , pouvoit bien être un homme qui cherchoit à la surprendre sous un nom supposé. Ses habillements ne répondoient pas pour lui , & cela suffit pour faire gagner la défiance. D'ailleurs , je dois dire , pour l'excuser , qu'elle ne connoissoit mon frere que sur mon rapport ; je lui avois dit qu'il étoit bien établi à Paris , & la façon dont il paroissoit ne s'accordoit pas avec mes discours.

Il faut l'avouer ; il est rare que le nom , que le sang même obtiennent les avantages qu'on se croit forcé de prodiguer à un équipage brillant. Etalez un grand nom , faites même paroître de grandes vertus sous un habit qui dénote la misère , à peine serez-vous regardé , quand la sottise & la crasse seront fêtées sous les galons ou la broderie qui les couvrent. On croit se relever en faisant politesse aux derniers , quand la familiarité avec les premiers nous humilie d'autant plus qu'on peut moins s'en dispenser.

Pour moi , qui n'étois pas encore initié dans ces visages , que j'ai toujours trop méprisés pour vouloir jamais les suivre , je sautai au col de mon frere. Oui , sans penser à lui marquer la surprise que je pouvois avoir de le voir dans un état qui paroïssoit peu conforme aux espérances que notre famille avoit conçues de son mariage , je ne m'inquiétai que de l'heureux hasard qui l'amenoit chez moi. Eh ! comment avez-vous fait pour me découvrir , lui dis-je en ne cessant de l'embrasser ? Entrez : que je suis ravi de vous voir !

« Le hasard , me dit-il ; m'a servi. Je favois votre mariage , mais j'ignorois votre demeure , quand j'ai entendu parler hier d'une histoire arrivée à M. le Comte Dorfan , & quand j'ai su qu'un nommé la Vallée l'avoit sauvé du péril où ce Seigneur étoit exposé. ( Nouvelle fête pour mon cœur ; on parloit de moi dans Paris comme d'un brave. ) Votre nom , continua mon frere , m'a frappé. J'ai couru ce matin à l'hôtel du Comte , dont le valet-de-chambre est une

de mes pratiques. Ce domestique a la confiance de son maître. Je l'ai prié de s'informer auprès de lui du nom, du pays & de la demeure de ce monsieur de la Vallée, dont il ne cessoit de faire l'éloge. Il m'a éclairci un instant après sur toutes les circonstances que je lui venois demander. J'ai appris par lui que le libérateur de son maître étoit de Champagne, qu'il étoit marié, enfin que vous demeuriez ici. Je m'y suis rendu pour avoir le plaisir d'embrasser mon cher Jacob, & de saluer votre femme.

Il se précipita de nouveau à mon col, & après nous être tenus quelque temps étroitement ferrés, je lui montrai ma femme, qu'il me parut saluer d'un air également humble & respectueux. Je m'aperçus que mademoiselle Haberd ne lui faisoit qu'une révérence fort simple, & que s'étant assise, elle ôtoit par-là à mon frere la liberté d'avancer pour l'embrasser. Je les priai réciproquement de se donner cette marque d'affection. Si mon épouse ne put me refuser cette satisfaction, & même si elle s'en acquitta d'assez bonne grace, (car son état de foiblesse lui servoit d'excuse légitime,) je m'aperçus, aux larmes qui couvrirent pour lors le visage de mon frere, qu'il se passoit dans son ame quelque chose d'extraordinaire, qui me semble être de mauvais augure.

Je n'attribuois ses pleurs, je l'avoue, qu'à ce que je le croyois humilié par l'espece d'insensibilité avec laquelle ma femme avoit paru recevoir ses avances; mais je me trompois lourdement. Mon cœur souffroit de mon incertitude, & je voulus m'en éclaircir.

Qu'as-tu donc , mon cher frere , lui dis-je ? Eh ! qui peut troubler la joie que nous devons goûter en nous revoyant ? Tu dois voir que tu me fais sentir un plaisir parfait , & il te doit apprendre que , sans des raisons pressantes , je ne t'aurois pas caché mon mariage. J'ai une femme que j'adore & qui m'aime ; notre fortune est honnête , mes espérances sont grandes , je te crois également heureux ; & quand je veux donner un motif à tes larmes , je pense qu'elles viennent du plaisir que te cause notre bonheur : je n'ose m'imaginer qu'elles puissent m'annoncer quelques disgraces.

Remarquez , en passant , que je ne dis plus mon bonheur ; relevé par tant d'accidents heureux , je me figurois que mademoiselle Haberd devoit s'estimer autant fortunée de m'avoir acquis , que je trouvois de félicité à la posséder.

Un silence morne , un regard triste formerent toute la réponse de mon frere. Je me doutai que l'humanité souffroit ; je compris qu'il avoit quelque chose de personnel à me communiquer , & que ce qu'il avoit à me dire ne demandoit point de témoins : je priai la compagnie de me laisser avec mon frere.

Oui , oui , c'est bien pensé , dit madame Allain en se levant ; quand on se tient de si près , on a mille choses à se dire , dont les voisins n'ont que faire. Il feroit beau voir que chacun mît le nez dans mes affaires : cependant on ne risque rien avec moi , je suis discrete quand on me demande le secret ; non , rien ne me feroit jaser. Ai-je jamais dit à personne que mon voisin

Epicier , qui est marguillier de sa paroisse , a sa  
seul servante. L'un demeure au Marais , l'autre  
est au fauxbourg S. Germain : qui va y regarder  
à si près ? Eh ! pourquoi débiter ces nouvelles ?  
On sait bien que ça ne sert de rien aux autres.  
Nous ne sommes pas tous obligés d'être riches :  
à volonté de Dieu soit faite. Mais au revoir ,  
mon voisin ; adieu , Madame : allons , allons , re-  
venez-vous , M. de la Vallée , dit-elle à mon  
frere. Agathe , qu'on me suive ; & elle partit en  
pleurant , tout le long de l'escalier , le chagrin  
auquel mon frere paroissoit si sensible ; mais en  
promettant d'une voix aussi distincte , qu'elle  
n'en vouloit jamais parler à personne.

Quand elle fut partie , je priai mon frere  
de ne me rien cacher. Oui , cher Alexandre ,  
lui dis-je , la nature seule fait entendre à mon  
cœur que quelque chagrin violent vous dévore ;  
vous ne devez rien me déguiser , & soyez per-  
suadé que ma fortune est à vous.

Mon épouse revenue à son naturel par la  
retraite de nos voisines , ( car il y a de ces  
gens qui , bons essentiellement , ne sont ou  
ne paroissent méchants que parce qu'ils ont  
des témoins dont ils craignent la censure. )  
Madame de la Vallée , plus à son aise , prit  
donc un air moins austere , & eut même la  
bonté d'assurer mon frere qu'elle souscrivoit  
de bon cœur à tout ce que je venois d'a-  
vancer.

Enhardi par ces prévenances de ma femme ,  
mon frere me dit : tu fais , mon cher Jacob ,

qu'il y a près de quatre ou cinq ans que je suis marié dans cette ville. Je trouvai, en épousant ma femme, une maison bien garnie ; & je puis dire que, quoique fils de fermier à son aise, je devois peu me flatter d'obtenir un pareil bonheur.

Ma femme étoit aimable, elle avoit de l'esprit, & peut-être étoit-ce-là son malheur : à peine avoit-elle vingt-quatre ans quand son premier mari mourut. Il lui avoit laissé un commerce bien établi ; il n'y avoit pas un an qu'elle étoit veuve quand je l'épousai, & je puis dire que j'entrois dans un train qu'il n'y avoit qu'à laisser courir pour en profiter. Les trois ou quatre premiers mois furent fort heureux ; ma femme étoit assidue à son comptoir, elle se levoit de bonne heure, elle régloit la maison, elle prévoyoit à tout, elle voyoit tout, & prospéroit ; mais pendant un voyage que je fis en Bourgogne pour nos achats, il se passa bien d'autres choses.

A mon retour, je trouvai que Picard, mon garçon, avoit la direction de la cave ; qu'une fille étoit chargée du comptoir ; que Madame, qu'il n'étoit plus permis, même à moi, de nommer autrement, ne quittoit son lit que vers les midi ou une heure ; qu'alors elle paroissoit pour manger, & remontoit aussitôt dans sa chambre, qui étoit décorée du titre d'appartement, pour s'amuser de niaiseries jusqu'à cinq heures que la société se rassemblait : on alloit à la Comédie, ou l'on jouoit ; on soupoit

tantôt ici , tantôt là. Cela me surprit sans me chicaner : tu connois ma douceur.

Je crus n'entrevoir dans cette conduite que de la légèreté , & je me flattai qu'au premier avis que lui donneroit ma tendresse , ma femme changeroit de système. J'attendis patiemment que je pusse profiter de son réveil. Le lendemain , sur les onze heures , j'entendis une sonnette ; je pensai qu'une compagnie avoit besoin de quelque chose , & appelant un garçon , je lui dis : Champenois , allez voir ce que l'on demande.

Mais ce garçon , plus au fait du train qu'avoit pris ma maison depuis mon absence , me dit : Maître , vous vous trompez , c'est Madame qui est réveillée , & qui avertit la servante de lui porter un bouillon. Tout ce manège me paroissoit étranger , mais je résolus d'en tirer parti : je pris l'écuelle des mains de la fille , & je montai à la chambre ou à l'appartement de Madame. Elle étoit dans son lit , je lui présentai son bouillon. Eh ! quoi vous-même , me dit-elle ! pourquoi ma domestique n'est-elle pas venue ? Je lui dis que j'avois voulu me procurer le plaisir de le lui apporter moi-même. Mais vous devriez rester au comptoir , me dit-elle d'un air sec ?

Je ne le puis , ma chère , lui répondis-je. J'ai fait des commissions dans mon voyage , il faut que j'aie en rendre compte. Je n'attendois que votre réveil pour partir. Je compte que vous allez vous lever & descendre à la

boutique ; après le dîner je rangerai mes comptes avec vous , pour voir ce que vous avez vendu & reçu pendant mon absence.

Je ne me mêle point de cela , me dit-elle ; c'est à Picard , qui a le soin de la cave , qu'il faut vous adresser , & la petite Babet vous donnera le détail du comptoir.

Remarquez que cette Babet est un enfant de quatorze ou quinze ans , niece de ma femme. Je me mis en devoir de lui montrer le tort qu'il pouvoit résulter de mettre ses intérêts entre les mains d'un étranger & d'une petite fille de cet âge ; mais je n'avois pas ouvert la bouche que , prévoyant mon dessein , ma femme me pria de la laisser en repos , en me disant qu'elle se trouvoit mal.

Elle connoissoit mon foible , mon amitié fut alarmée : je voulus m'empresser pour la secourir ; mais plus je redoublois mes soins , & plus son mal paroissoit s'augmenter : enfin , d'un ton de colère elle m'ordonna de me retirer , en ajoutant simplement , faites monter ma servante.

Dieu ! que devins-je ? Quel changement ! je me persuadai que ma douceur pourroit la vaincre , & après lui avoir envoyé la domestique qu'elle demandoit , je descendis à ma cave pour en faire le contrôle sur l'état que le garçon chargé de ce soin m'avoit donné ; mais , hélas ! quelle différence ! J'appellai Picard , que j'avois toujours reconnu pour garçon fidèle ; il me dit que ce qui pouvoit manquer avoit été livré par les ordres de Madame. Lui ayant ordonné de se  
taire ,



faire , je remontai au comptoir , je n'y trou-  
vai que des chiffons de papier qui contenoient  
les sommes différentes données à Madame par  
Babet , mais je ne voyois point d'emploi de  
deniers. Concevez , si vous pouvez , cher Ja-  
cob , le désespoir auquel je m'abandonnai. Je  
me crus ruiné ou bien près de l'être , & je  
ne me trompois pas.

J'entrai dans ma salle , & m'étant mis sur  
une chaise , j'y restai bien une heure sans pou-  
voir prononcer une seule parole. J'étois dans  
cet état quand ma femme m'envoya dire de  
lui envoyer chercher son Médecin : je n'en  
avois jamais eu d'arrêté ni pour elle ni pour  
ma maison. Je courus à la chambre de mon  
épouse , & ne la trouvant point malade , je  
voulus le lui représenter ; mais à travers mille  
cris , elle me dit qu'elle voyoit bien que je vou-  
drois la voir morte , puisque je lui refusois les  
secours nécessaires. Il fallut obéir ; elle m'indi-  
qua la personne qu'elle vouloit , & que j'en-  
voyai chercher : ce personnage vint , & or-  
donna je ne sai quoi , car il ne m'étoit pas  
permis de jeter les yeux sur les papiers qu'il  
laissoit.

Je voulus profiter de quelques intervalles pour  
parler à mon épouse de nos affaires , & sur-tout  
d'une lettre de change qu'elle avoit laissé protes-  
ter , quoique je lui eusse compté , en partant , la  
somme nécessaire pour y faire honneur : je ne  
pus en tirer un seul mot. Un étranger se présen-  
toit-il , elle ne cessoit de parler ; mais dès que

je m'approchois pour l'entretenir de nos intérêts , ou pour en tirer quelques éclaircissmens son mal redoubloit.

Enfin , au bout de quelques visites , le Médecin , sans doute d'accord avec ma femme , lui ordonna les eaux de Passy au plutôt , & me prescrivit de ne lui point rompre la tête d'aucunes affaires , si je voulois la conserver. Je m'y déterminai avec peine ; mais il fallut souffrir à tout : elle me menaçoit de séparation , & vous savez que le bien vient d'elle ; vous devez d'ailleurs connoître la coutume de cette Ville , qui est cruelle pour les maris , car dès le lendemain de leurs noces les maris se trouvent debiteurs de leurs femmes.

Elle partit donc pour les eaux. Je me trouvais par son absence forcé de laisser les choses dans l'état où elles étoient. Pour tâcher de remplir le vuide qu'elle avoit mis dans notre commerce , je m'avisai de me rendre commissionnaire pour des marchands , qui , sûrs de ma probité , ne balancerent point à me donner leur confiance. M. Hutin fut un des premiers à faire porter chez moi des vins de haut prix ; je lui devois rendre compte du débit à la fin de chaque semaine.

Dans ces entrefaites , il me prit un jour fantaisie d'aller me divertir à Passy avec ma femme , qui y avoit pris une chambre garnie. J'espérois que cette attention me rendroit son affection. J'y arrivai sans être attendu , & j'apportoais avec moi nos provisions : mais ma pré-

caution étoit fort inutile. Je la trouvai en effet à table avec deux Directeurs, qui dévotieusement y mangeoient tout ce que Paris peut fournir de plus délicat, & le vin s'y répandoit avec profusion.

Si ma présence dut déconcerter ces Messieurs, je n'eus pas lieu de m'en appercevoir; & ma femme, sans se démonter & sans se déranger, me dit de prendre une chaise; mais je n'étois pas assis que (la réflexion lui faisant sans doute appréhender quelque scène de ma part) elle se retira, après une légère excuse, fondée sur le spécieux prétexte d'aller prendre ses eaux à la fontaine, & nous ne la revîmes plus.

Je restai avec ces deux bons Ecclésiastiques, qui m'apprirent ingénument que l'un d'eux avoit été le Directeur de Madame; qu'ayant appris qu'il alloit à Versailles avec le Provincial présent, elle les avoit engagés de venir dîner chez elle en repassant. Jugez de ma surprise.

Je dois cette justice à cet honnête homme qui me faisoit ce détail, de convenir qu'il parloit avec sincérité, & que du moins, en apparence, ç'a été malgré lui s'il a consommé la plus grande partie de mon vin. Mais c'étoit un Directeur du premier ordre dans le parti rigoriste, & ma femme, peut-être moins dévote que personne, avoit cette sottise fatuite de vouloir passer pour une de ses favorites.

Je les conduisis à leur chaise, & je me rendis aux eaux. Je n'eus pas entamé la conver-

sation avec ma femme sur cette rencontre ; qu'elle me dit que ce Pere étoit son Ange ; qu'elle lui faisoit politesse , que cela ne me coûtoit rien , & que je la laissasse en repos.

Ce discours me glaça , mais mon naturel tranquille ne se démentit point. Je partis sans prévoir d'autres accidents , comptant bien même qu'on devoit m'avoir quelque obligation de ma douceur ; mais , que je me trompois !

Je vous ai dit que M. Hutin me donnoit des vins en commission , & que chaque semaine je lui portois l'état de la vente & de ce qui me restoit en cave. Je m'en rapportois pour ce détail à Picard , étant obligé d'être toujours hors de ma maison pour en obtenir le débit. En rentrant à Paris , je me rendis chez ce Marchand , & je lui remis l'état de la dernière semaine.

Je fus fort étonné de voir , le lendemain , entrer chez moi ce même M. Hutin , qui me pria de lui permettre de descendre à mon cellier , pour vérifier le compte que je lui avois fourni la veille. Je n'en fis point de difficulté , car je me croyois en regle. Nous trouvâmes le nombre des tonneaux que j'avois accusés ; mais je ne pus en revenir quand , plus instruit que moi-même de l'état de ma cave , M. Hutin me fit appercevoir que six pieces , que je croyois pleines , n'étoient plus que des futailles restantes inutilement sur les chantiers. Je fus traité par cet homme comme un fripon : il me menaça de me perdre.

J'appellai Picard , à qui j'avois expressément

réfendu de rien livrer fans mes ordres. Pendant que je lui faisois les mêmes menaces que je venois d'effuyer , Hutin & lui se regardoient en souriant. Cette intelligence me rendit furieux. & j'allois totalement sortir de mon caractère, quand ce garçon intimidé se jetta à mes genoux, & m'avoua que , depuis le départ de Madame , il avoit journellement reçu ordre d'elle , de lui envoyer de ce vin à Passy , ou d'en faire porter à son Directeur , & qu'à l'instant il venoit de faire partir six bouteilles pour ce dernier. Contes en l'air , dit M. Hutin ; je verrai ce que je dois faire , ajouta-t-il en sortant. Je chassai Picard , & dans la fureur où j'étois , je me rendis sur le champ chez le Directeur.

Le bon Pere me répéta qu'il n'avoit jamais rien reçu de ma femme que forcément , & me déclara à la fin qu'il pensoit que ma femme étoit folle. Tenez , dit-il , Monsieur, voilà un bonnet d'été , violet , qu'elle m'envoie. Croit-elle qu'un homme de mon état portera de ces garnitures en réseaux d'argent & en frange ? Je le lui ai renvoyé deux fois , mais en vain. Comme je suis résolu de ne m'en point servir , je vous le remets. Il me dit même qu'il avoit prié mon épouse de se choisir un autre Directeur , sur le prétexte que ses autres affaires ne lui permettoient pas de lui donner ses soins.

La candeur que faisoit paroître cet honnête Ecclésiastique , m'ôta la force de lui parler des six bouteilles qu'il avoit reçues le même jour , & il ne m'en parla pas non plus , peut-être par oubli.

Je pris à l'instant un carrosse , & je me fis conduire à Passy : je trouvai ma femme , auprès de laquelle Hutin s'étoit déjà rendu. J'aurai dès l'abord qu'il venoit lui rendre compte de l'usage qu'il avoit fait des lumieres qu'elle lui avoit données ; car ayant voulu lui parler du désastre que sa conduite mettoit dans notre ménage , elle me dit avec emportement :

C'est bien à vous à vous plaindre , quand j'ai tout fait pour vous , que vous me ruinez ; sans la considération que M. Hutin a pour moi , il vous poursuivroit , & il vous feroit pourrir dans une prison. Il veut bien , à ma priere , vous accorder du temps , ne point ébruiter votre friponnerie , & même vous continuer sa confiance , & vous viendrez me soumettre à votre humeur ! Ce pauvre Picard que vous chassez , il faut le reprendre ; n'est-ce pas , M. Hutin ? Il suffit que j'aime ce garçon , Monsieur le met dehors : allez , toute votre conduite est affreuse. Décidez-vous à mériter les bontés de Monsieur , ou je vous abandonne à sa vengeance.

J'aurois peut-être répondu , & j'avoue que la patience étoit prête à m'échapper , quand M. Hutin me força à me tenir tranquille , en me protestant que , si je faisois le moindre bruit , il me décréditeroit à jamais. Que faire à ma place ? Ce que je fis , gémir en secret , & se taire.

Je revenois chez moi désespéré , quand en passant j'ai entendu parler de l'affaire de M. le Comte Dorfan. Chacun s'en entretenoit chez moi quand j'y suis arrivé , & l'on vous nommoit. Cela a excité ma curiosité ; je vous

ai découvert , & j'ai le bonheur de vous voir.

Je ne pus entendre ce récit sans frémir , & sans faire une comparaifon du fort de mon frere au mien , bien avantageufe pour moi. Mademoifelle Haberd y donna quelques larmes , qui me furent bien fenfibles , & dont je lui eus une obligation infinie. Je retins mon frere à dîner , & fans m'amufer à plaindre fon malheur , ( compaffion ftérile qui ne remédie à rien , & qui fouvent eft plus employée pour fatisfaire l'amour-propre que pour contenter la nature ; ) je lui fis que j'irois le voir , que je le priois de venir fouvent chez moi , & qu'il devoit être perfuadé que je ferois toujours fon frere. Mon bien , lui dis-je , cher frere , ne me fera jamais précieux , qu'autant qu'il me mettra dans le cas de vous être bon à quelque chofe : & dès-lors j'engageai madame de la Vallée à prendre chez nous deux garçons qu'il avoit eus de fon mariage , & auxquels il ne pouvoit donner une éducation convenable.

Ma femme y consentit volontiers , & auroit pris la peine de les aller chercher , fi fon état de foibleffe le lui eût permis ; mais elle fut obligée dans le jour de fe mettre au lit. A peine y étoit-elle , & à peine mon frere venoit-il de fortir , que M. le Comte Dorfan entra.

Il fit un court compliment à ma femme fur fon indisposition ; il ne pouvoit fe laffer de lui répéter les obligations qu'il difoit m'avoir , & il finit en me priant de le conduire chez M. de Dorville , auquel , ainfi qu'à fa femme , il devoit , me dit-il , un remerciement & des excufes de

l'embarras qu'il leur avoit causé la veille.

Je me dispoisois à m'y rendre , lui dis-je , Monsieur. J'en suis charmé , répondit-il , cela s'arrange avec mes vues , sans vous détourner de vos affaires : mon carrosse est là-bas , nous irons de compagnie. Il salua madame de la Vallée ; je l'embrassai : ses yeux paroissoient me voir partir à regret ; mais M. Dorfan avoit parlé , il n'y avoit pas moyen de m'arrêter. Nous partîmes.

*Fin de la fixieme Partie.*



LE PAYSAN  
PARVENU,  
OU LES  
MÉMOIRES  
DE M. \*\*\*.

*Par M. DE MARIVAUX.*

---

---

SEPTIEME PARTIE

---

---



A R O U E N ,

Chez P I E R R E M A C H U E L , rue  
Ganterie , Hôtel S. Wandrille.



M. D C C. L X X X I I .

A V E C P E R M I S S I O N .





# LE PAYSAN

PARVENU,

OU LES

MÉMOIRES

DE M. \*\*\*.

---

## SEPTIEME PARTIE.



OUS étions à peine montés en carrosse, que je crus devoir faire part à monsieur le Comte de Dorfan de l'inquiétude que j'avois sur l'état présent de la santé de Dorville.

Nous allons dans une maison, lui dis-je, où je crains qu'il ne soit arrivé quelqu'accident. Eh ! quel accident appréhendez-vous ? répondit-il vivement. Je n'en fais rien, continuai-je ; mais en quittant monsieur de Fécour, je me suis rendu ce matin chez M. de Dorville ; je n'y ai

trouvé qu'une femme , qui m'a assuré que l'état du malade ne lui permettoit point de recevoir ma visite.

Il est vrai que je n'en augurai pas bien , me dit le Comte , quand je le quittai : je serois cependant fâché que son mal fût empiré. Je le connois peu , mais j'ai obligation à son épouse : d'ailleurs , ajouta-t-il comme par réflexion , lui même nous a reçus avec égards , & cela mérite de la reconnoissance.

J'avoue que cette façon de s'exprimer m'offrit matière à réfléchir moi-même. Cette distinction que faisoit M. le Comte , entre les obligations contractées avec la femme , & celles qu'il devoit au mari , ne me paroissoit pas assez formelle pour les bien apprécier séparément , comme il sembloit le vouloir faire. Je commençois même à attribuer sa conduite à une des irrégularités de l'amour , quand M. le Comte Dorfan , ( sans doute pour m'épargner la peine de me tourmenter l'esprit ) reprit ainsi.

Vous le dirai-je , mon cher ? quelle que soit ma gratitude pour les marques d'attention de Dorville , je sens qu'elles céderoient facilement dans mon cœur aux sentiments que j'ai conçus pour son épouse.

A cette ouverture que crut me faire M. Dorfan , & à laquelle il ne douta pas de me voir prendre part , je ne répondis que par un , nous y voilà , je m'y attendois. Il parut étonné de mon exclamation , qui fut sans doute cause du silence qu'il garda.

Il faut pourtant convenir que ce silence pou-

voit avoir un autre motif , & la suite le fera croire. C'est l'ordinaire du cœur , qui pour la première fois trouve jour à sortir de son secret , d'être satisfait d'avoir pu faire soupçonner ses sentimens ; & quand il obtient cet avantage , il n'a pas ordinairement la force de passer outre.

Nous restâmes donc un instant sans parler. Qu'on ne me demande pas ce qui m'engageoit à me taire , car j'aurois bien de la peine à en rendre raison : le seul motif que je puisse entrevoir , c'est que M. Dorfan me paroïssoit être dans une rêverie si agréable , que je me serois fait un crime de l'en distraire.

Je me mis alors insensiblement à rêver moi-même. Je me rappelai la première entrevue de madame de Dorville & de M. Dorfan , & les idées que j'avois prises de leurs sentimens me parurent bien fondées : mais la réflexion que cela m'occasionna naturellement sur les peines que j'avois eues à terminer mon mariage , m'affligea véritablement & pour l'un & pour l'autre.

Je me disois intérieurement : Hé mais , il y avoit moins de distance de Jacob à mademoiselle Haberd , que de madame de Dorville à M. Dorfan. J'étois fils de fermier comme celle qui vient de m'épouser ; la différence ne consiste qu'en ce que les parents de ma femme ont quitté depuis quelques années ce que les miens exercent encore : mais ici , si madame de Dorville est fille d'un gentilhomme , il est question pour elle d'un fils de Ministre. Je me retraçois alors toutes les traverses que j'avois essayées , & je croyois voir madame de Dorville dans les

mêmes embarras. Cela m'attristoit , quand M. Dorfan sortit tout-à-coup de sa rêverie par une faillie qui , en rappelant la mienne , acheva de le dévoiler à mes yeux.

Oui , je puis espérer de devenir heureux , s'écria-t-il. Que je suis fortuné !...

Madame de Dorville , repris-je , a tous les agréments qui peuvent faire votre félicité , j'en conviens ; mais , fût-elle veuve , elle est sans fortune & sans rang.

Hé bien , j'ai l'un & l'autre , reprit-il vivement. Je crois que c'est votre malheur , lui répondis-je ; votre famille , intéressée à l'alliance que vous devez prendre , ne mettra-t-elle point d'obstacles à vos desirs ?

Ah ! cher la Vallée , dit-il en m'embrassant , comme pour me supplier d'arrêter mes réflexions , n'empoisonnez pas le plaisir que je goûte. Je vois peut-être encore plus de difficultés que vous n'en pouvez envisager ; mais elles ne peuvent me faire trembler. Si elles se présentent , je les combats , & je m'applaudissois même de les avoir toutes applanies quand vous avez commencé de parler. Loin de l'attaquer , daignez plutôt me confirmer dans mon erreur , si c'en est une ; elle a trop de charmes pour ne la pas chérir : que ne les avez-vous connus , quand vous avez épousé mademoiselle Haberd ! vous seriez plus indulgent. L'opposition que je mets ne doit point vous faire peine. Des motifs différents nous meneront au même but. L'intérêt plus que l'amour décidoit votre volonté , lorsque l'amour est le seul maître que j'écoute. Mais

pour rompre cet entretien , faites-moi le plaisir de m'instruire de la famille de madame de Dorville , & de celle de son mari.

Je ne pus m'empêcher de remarquer la façon singulière dont M. Dorfan prétendoit rompre cet entretien , en y entrant plus que jamais.

Je ne suis guère plus au fait que vous sur cet article , répondis-je. Tout ce que je fais , c'est que Dorville est un gentilhomme de la province d'Orléans , & que son épouse est issue d'une famille noble du même canton.

Elle est fille de condition ! reprit avec joie ce Seigneur ; elle avoit épousé un Gentilhomme ! cela me suffit : mais comment avez-vous appris ces circonstances ?

Par les éclaircissements , répondis-je , que madame de Dorville donna elle-même à une personne que nous trouvâmes à Versailles chez M. de Fécour , & qui , fâchée de la façon dure avec laquelle ce dernier persistoit à révoquer M. de Dorville , se voulut bien charger de lui faire du bien.

Eh ! quel est cet homme si bien intentionné , me demanda le Comte Dorfan , avec un visage qui , quoique contraint , sembloit me marquer quelqu'inquiétude ?

Je ne me trompai pas à son mouvement , je le pris pour une impression de jalousie ; & je crus de mon devoir de ne pas tarder à effacer un sentiment qui faisoit ou pouvoit faire quelque tort à madame de Dorville dans l'esprit de ce Seigneur. Je ne puis cependant m'empêcher de faire attention à cette bizarrerie de l'homme

amoureux ; à peine commence-t-il à aimer que tout l'alarme : son ombre seule , vue à l'improviste , est capable de l'agiter. L'amour feroit-il donc un sentiment de l'ame , quand tout son effet est d'en déranger l'assiette & d'en troubler la tranquillité ? Voilà une réflexion que je fais la plume à la main , car alors ne voyant que la gloire de la Dame dont nous parlions , je répondis sur le champ.

Cette personne , touchée des refus de M. de Fécour , est un nommé M. Bono ; ( à ce nom le Comte prit un visage plus ferein : ) il nous promit alors , continuai-je , à cette Dame & à moi , de nous dédommager , si M. de Fécour persistoit dans ses refus. Nous avons eu avec cet homme un instant d'entretien , dans lequel la vertu de madame de Dorville m'a paru lui faire plus d'impression que ses charmes.

Oh ! je connois Bono , reprit M. le Comte , totalement remis par mes dernières paroles ; s'il peut quelque chose , je me charge de le décider en votre faveur : mais maintenant je dois attendre. Je vous avouerai , mon cher la Vallée , poursuivit-il , que quoique je sois dans la ferme résolution de tout faire pour votre avancement prochain , l'état de Dorville , s'il vit encore , me semble demander plus de précipitation de ma part. Persuadé de votre façon de penser par l'acte généreux que vous fîtes à Versailles , je ne vous cache pas que je crois devoir d'abord travailler pour notre malade. A quoi bon vous déguiser ces motifs : vous connoissez suffisamment mon cœur , j'aime madame de Dorville , & je



veux faire quelque chose pour son mari, s'il est temps encore, & je dois en avoir réponse dans le jour.

Je ne me sentoís point du tout fâché de la préférence que M. Dorfan avoit donnée aux intérêts de son amour sur le mien. J'allois même lui marquer combien j'étois sensible à ce que sa bonne volonté lui inspiroit pour une famille qui méritoit ses intentions.

Eh ! qu'on ne soit point étonné de cette générosité. Je voyois d'honnêtes gens dans le besoin ; & quoique l'orgueil & la cupidité me sollicitassent vivement, ces passions ne s'étoient point encore rendues maîtresses de mon cœur : elles sont violentes, j'en conviens, mais la nature qui se faisoit entendre n'eut point de peine à les terrasser.

D'ailleurs, si l'on se souvient que je suis à la tête de quatre mille livres de rente, on pensera que Jacob devoit s'estimer fort heureux. Que de Paysans, contents de ma fortune, se seroient endormis dans une molle indolence ! cependant, si l'on réfléchit, on avouera que l'expérience en montreroit un plus grand nombre, dont le cœur enflé par mes premiers progrès, se seroit cru en droit de forcer la fortune à leur accorder de nouvelles faveurs, & qui, dans ma position, en auroient assurément voulu à M. le Comte Dorfan, de ce que l'amitié cédoit dans cette occasion à l'amour : mais j'étois moins injuste. Oui, j'allois lui exprimer ma satisfaction, quand ce Seigneur fit arrêter ; & en effet, nous étions à la porte de M. de Dorville.

Toute la maison , par le silence qui y régnoit , nous parut plongée dans une tristesse profonde. Cette idée fit passer sur le visage de M. le Comte , & dans mon cœur , un morne qui y répondoit , & nous n'eûmes pas de peine à démêler le motif qui pouvoit occasionner la douleur qui se manifestoit sur la visage de madame de Dorville & de sa mere.

Ce fut en vain que ces aimables Dames , à la vue de M. Dorfan , voulurent essuyer leurs larmes , elles se faisoient jour malgré leurs efforts pour les retenir. Cet état , qui souvent fait tort à la beauté , relevoit au contraire les charmes de madame de Dorville. Une certaine rougeur qui vint conper la pâleur , suite ordinaire de la tristesse , me fit croire qu'il régnoit quelque embarras dans le cœur de notre charmante veuve , & je ne l'attribuai qu'à la présence de M. Dorfan.

On doit se rappeler que je n'avois pu voir cette jeune Dame avec indifférence , & que ce sentiment , tout superficiel qu'il étoit , m'avoit donné assez de lumieres pour bien apprécier cette timidité contrainte , & ces œillades lâchées & à demi rendues entre deux personnes , lorsque le hasard les avoit fait rencontrer pour la premiere fois. Je décidai donc à ce moment , mais sans balancer , que si je connoissois les sentiments de M. le Comte pour cette Dame , cet abord devoit me confirmer ceux de cette Dame pour mon ami.

Je viens , Madame , lui dit M. Dorfan d'un air timide & embarrassé , sous les auspices de

M. de la Vallée, pour vous prier d'agréer mes excuses du trouble que je causai hier dans votre maison, & pour vous faire mes remerciements des bontés dont vous m'avez honoré.

Madame de Dorville, qui dans toute autre circonstance n'auroit pas laissé le compliment du Comte sans réplique, n'eut pas la force de lui dire un seul mot : la douleur ne lui donna de pouvoir que pour verser quelques larmes : peut-être cette Dame, sentant l'effet que la présence de mon ami faisoit sur son cœur, vit-elle avec un nouveau chagrin l'espece d'infidélité qu'elle faisoit déjà à la mémoire de son époux.

On nous présenta des sieges en silence. Tout cet extérieur confirma nos soupçons : l'air avec lequel alors me regarda M. Dorfan, me fit comprendre que sa situation ne lui permettoit pas de parler le premier sur M. de Dorville, qu'il supposoit mort, & avec raison ; je l'entendis à merveille, & je crus que mon amitié demandoit que je suppléasse à son silence.

Madame, dis-je à la veuve, je m'étois rendu tantôt chez vous pour vous apprendre que M. de Fécour rendoit à votre époux..... Ah ! Monsieur, reprit cette Dame, sa bonne volonté est inutile : il n'est plus.....

Après ce peu de mots, je crus que la vivacité de la douleur l'avoit réduite dans un pareil état. Ce qui me parut étonnant, c'est que ses larmes se sécherent tout-à-coup, & elle

demeura bien pendant l'espace d'un quart d'heure , la tête renversée dans son fauteuil , les yeux fixés , les mains pendantes , sans parole & sans mouvement.

Je ne comprenois rien à cette situation : j'osai même un instant l'attribuer à l'insensibilité. Que je connoissois peu la nature ! J'ignorois alors que les grands mouvements saisissent tous les sens , & les rendent incapables d'aucunes fonctions. Oui , l'expérience m'a seule appris que toutes ces douleurs qui s'exhalent en cris & en lamentations , sont l'effet d'une ame qui cherche à masquer , par les dehors , son endurcissement intérieur , lorsque le cœur , vivement touché , est absorbé & demeure dans un sombre repos , qu'il ne connoît pas lui-même.

M le Comte Dorfan , plus instruit que moi , connut d'abord l'état de cette veuve , & n'épargna rien de tout ce que l'esprit peut inventer de plus séduisant pour tâcher de le calmer ; mais il me parut long-temps travailler en vain. Si un monosyllabe coupoit de temps à autres la rapidité de ses exhortations , l'abattement ne sembloit reprendre qu'avec plus de force. Qu'on juge bien de l'état où se trouvent ces deux personnes qui s'aiment , qui se voient libres ; mais dans quelle circonstance ! & rien n'étonnera plus.

Malgré la part sincère que M. le Comte prenoit à la douleur de madame de Dorville , je croyois entrevoir qu'il goûtoit une satisfac-

tion intérieure, tant des sentiments que l'état de cette belle veuve lui faisoit exprimer, que des libertés innocentes que l'office de consolateur lui permettoit de prendre auprès d'elle, sans qu'elle y fît attention.

M. Dorfan, en effet, pour lui faire mieux goûter ses raisons, lui prenoit la main, la lui pressoit dans les siennes, & quelquefois s'éman-  
cipoit à la porter à sa bouche. Il applaudis-  
soit à ses larmes, en entrant dans la justice de la cause qui les faisoit couler. Mais il ne perdoit pas l'occasion de lui faire entrevoir que depuis long-temps elle devoit s'attendre à ce qui lui venoit d'arriver; que la mort avoit été favorable à son mari même, puisqu'un état d'in-  
firmités continuelles devoit lui rendre la vie à charge. Pour moi, tout neuf que j'étois, si toutes ces raisons me paroissoient bonnes, il y en eut une qui me sembla déplacée, & je pensai même que M. de Dorfan s'étoit trop avancé. Je crus en effet voir un intérêt trop marqué, quand M. le Comte ajouta, qu'avec ses traits & sa jeunesse, une aussi belle femme pouvoit facilement réparer cette perte, & qu'il étoit impossible qu'elle ne fixât l'amour & l'in-  
constance de quelqu'un en état de la dédom-  
mager. Où ne mène pas l'amour, quand une fois on s'abandonne à sa conduite? Si ses premiers pas sont insensibles, il n'attend que le moment de faire une irruption.

Si faute d'avoir connu pour lors ce caractere de l'amour, la vivacité de M. le Comte me surprit, peut-être fut-ce par une suite de

cette même ignorance que la réponse de la belle veuve m'étonna : elle ne consistoit que dans un coup d'œil , mais qui sembloit chercher dans celui de M. de Dorfan , le motif qui inspiroit son discours , & qui , quoique pénétrée de douleur , laissoit voir une apparence de surprise satisfaite. Je n'eus pas lieu de m'y arrêter long-temps.

Le Comte , qui devinoit l'embarras dans lequel devoit être madame de Dorville , lui dit : vous avez sans doute des amis , Madame , car votre position en exige. Je serois flatté si en me mettant de ce nombre , quoique j'aie peu l'honneur d'être connu de vous , il vous plaisoit m'honorer de vos ordres. La reconnoissance que je vous dois régleroit mon exactitude à vous marquer mon zele.

Il n'avoit pas encore achevé les dernières paroles , quand madame de Dorville , qui se dispoisoit sans doute à lui répondre , en fut empêchée par la visite de quelques personnes de sa connoissance , qui venoient , par politesse , prendre part à sa peine.

Les abords furent silencieux , les compliments brefs , les visites courtes , & chacun se retira après avoir donné des marques d'une tristesse qui ne paroissoit pas passer le bord des levres. Nous nous étions approchés , M. de Dorfan & moi , pour sonder la mere de madame de Dorville sur l'état où son beau-fils pouvoit laisser la veuve par sa mort.

Je m'apperçus bientôt que M. de Dorfan ne faisoit aucune attention à mon entretien. Un

grand homme sec , qui venoit d'entrer , le fixa , & il ne nous répondoit plus que d'une façon distraite : ce sujet de sa nouvelle inquiétude paroissoit un Seigneur à l'éclat de ses habits. L'air de confiance avec lequel madame de Dorville le pria de rester un instant pour l'entretenir , le faisoit croire à M. Dorfan un ami intime de la maison ; ( & qui dit ami d'une femme dans l'esprit de son amant , est sûr de le tourmenter : ) pour moi je jugeai qu'elle s'ouvriroit à cette personne sur sa situation , & peut-être sur quelques embarras qui en résul-toient. J'allois faire part au Comte de mes idées, quand en se levant , ce personnage suspect nous fit entendre ces paroles adressées à la veuve.

J'ai toujours été le très-humble serviteur & l'ami véritable de votre mari. Je voudrois pouvoir vous obliger , & pour vous & par reconnaissance pour sa mémoire qui m'est chère ; mais vous me prenez malheureusement dans un temps où je suis moi-même dans le plus grand embarras. Il faut s'aider ; voyez à vous tirer de ce pas. Ayez recours à vos connoissances ; elles seront peut-être plus heureuses que moi.

Je vous regarde , reprit madame de Dorville, comme la personne avec laquelle je puisse m'ouvrir plus librement , & à laquelle je doive plus de confiance.

Vous me faites honneur , dit-il , en s'en allant : je suis fâché de ne pouvoir y répondre ; mais vous le savez , il faut songer à soi : & il sortit aussi-tôt.

M. Dorfan , trop éclairé par ce discours , pria la mere de lui expliquer le sens de ces dernieres paroles , qu'il commença lui-même à interpréter : il s'informa même du rang & de l'état de cet homme : elle nous dit superficiellement qu'elle ignoroit le sujet de la conversation que sa fille venoit d'avoir avec ce Monsieur ; que c'étoit un Gentilhomme de leur Province , qui , n'étant point riche , avoit eu recours à M. de Dorville pour lui rendre service. Mon fils a été assez heureux , ajouta-t-elle , pour lui faire obtenir un emploi où il s'est poussé rapidement , & depuis ce temps il a toujours été l'ami intime du défunt & de sa maison.

Il n'en falloit pas tant pour instruire M. Dorfan , & pour le décider sur ce qu'il devoit faire dans cette circonstance , & j'ose dire qu'il l'exécuta avec cette dextérité qui donne aux bienfaits un prix que rien ne peut compenser.

Après un compliment qu'il fit à ces Dames , & qui me parut moins animé ( sans doute parce que l'action qu'il venoit de faire le rendoit moins libre , ) il leur demanda la permission de venir les consoler , & nous nous retirâmes.

Je lui avois appris la promesse faite à M. Bono de lui rendre visite ; il me proposa de m'y conduire sur le champ ; mais je le priai de ne point se déranger , d'autant plus que j'étois résolu de retourner chez moi.

J'ai laissé ma femme indisposée , lui dis-je , & je lui ai promis de revenir au plutôt. Si je tardois , elle pourroit s'inquiéter , & je me ferois



rois un crime de contribuer à augmenter la maladie.

M. le Comte , malgré mes instances , voulut à toute force me remettre chez moi pour s'informer de la santé de mon épouse. Sa politesse & son amitié l'y portoient assurément ; mais je pense que le motif le plus pressant , étoit de pouvoir en chemin parler encore quelque-temps de l'objet de son amour ; car à peine étions-nous en route, qu'en me sautant au col , il me dit :

Ah ! cher la Vallée , que cette veuve est aimable ; je ne crois pas que personne ait jamais pris sur moi l'empire que je sens qu'elle obtient. Oui , je l'adore , & rien ne peut me faire changer.

J'ai cru deviner vos sentimens , répondis-je ; vous ne faites qu'affermir mes idées : mais j'avoue que plus je vous crois incapable de vous vaincre , & moins j'espère que vos feux ne soient point traversés.

Eh ! quoi , reprit-il d'un air animé , quel-qu'un m'auroit-il prévenu dans son cœur ? Que je serois malheureux ! Mais n'importe , j'exige de votre amitié de ne me rien cacher.

Je ne connois point assez cette belle , lui repartis-je , pour savoir si son cœur est prévenu ; mais si j'en dois juger par les seules lumieres que la nature m'a données , je crois qu'elle vous voit d'un œil aussi favorable que le vôtre peut lui être avantageux.

*VII. Partie.*

B

Que tu me réjouis , cher ami , dit-il ! cette espérance me charme. Puis-je m'y abandonner ? Tu me le dis , je te crois. L'espoir que vous me faites concevoir , continua-t-il , redouble l'amitié que je vous ai vouée : oui , c'est un titre plus grand à mes yeux que la vie même que je vous dois. Eh ! qu'est-ce que la vie en effet , ajouta-t-il avec feu , si elle doit être malheureuse ? Loin de vous en avoir obligation , je devrois au contraire vous faire un reproche de me l'avoir conservée , si je devois perdre la seule chose qui pourra jamais me la faire estimer.

J'eus beau combattre ses sentimens , le prier même de s'y livrer avec plus de réserve ; tout fut inutile. Si mes raisons paroissent quelquefois l'abattre , il ne se relevoit bientôt qu'avec plus d'avantage. Sa mere l'aimoit , il avoit un bien assez considérable ; madame de Dorville avoit une naissance qui ne pouvoit le faire rougir : en un mot , il aimoit ; voilà le grand point , & cette circonstance suffisoit pour trouver de la foiblesse dans mes objections , & de la solidité dans ses réponses.

Instruit d'ailleurs par la seule nature , que pouvois-je lui objecter qu'il ne pût aisément renverser ? & tout ce qu'il pouvoit me répondre , devoit être sûr de s'attirer mon suffrage : aussi quand je le combattois , je prenois plus mes arguments de l'expérience que du sentiment.

Ce fut au milieu de tous ces propos que

nous nous rendîmes chez moi : M. Dorfan voulut voir mon épouse , qu'il trouva toujours dans le même état de langueur. Nous étions à peine assis qu'on vint m'avertir qu'une personne me demandoit de la part de madame de Dorville. M. Dorfan , qui pénétra plus que moi le motif du message , me dit de faire entrer cet exprès. J'obéis , & l'on me remit un billet de cette Dame , dont je ne crus pas devoir faire un mystère au Comte , qui paroissoit lui-même fort empressé d'en voir le contenu. Nous y trouvâmes ce peu de mots :

„ J'ai trouvé une bourse sur ma toilette.  
„ Seroit-elle à vous , Monsieur ? Ou M. le  
„ Comte l'auroit-il oubliée ? Je vous prie de  
„ me faire savoir auquel de vous deux je dois  
„ la renvoyer. „

D O R V I L L E .

Je regardai en souriant M. le Comte , dont le visage soutint mes regards attentifs sans se laisser pénétrer. D'un air même fort ingénu , & qui auroit pu persuader un homme moins instruit , il fouilla dans sa poche , & m'assura qu'il n'avoit point perdu la sienne. Sans sortir de mon idée , pour le satisfaire , je cherchai la mienne par forme , aussi se trouva-t-elle fort exactement à sa place. Je ne doutois point d'où la générosité partoît , & j'allois me disposer à répondre suivant mes lumières , quand M. Dorfan , ayant su qu'on ne connoissoit point mon écriture dans cette maison , me pria de lui per-

mettre de faire lui-même la réponse sous mon nom. Que l'Amour est ingénieux ! il saisit tout. Peut-être aussi ce Seigneur appréhendoit-il quelque indiscretion de ma part. Quel qu'ait été son motif, voici sa réponse.

M A D A M E ,

La bourse que vous avez trouvée ne m'appartient point. M. le Comte, qui est présent à l'ouverture de votre billet, m'a assuré qu'il n'a point perdu la sienne ; il m'a ajouté que sans doute celle qui se trouve chez vous, ou vous appartient, ou y a été laissée par quelqu'un instruit de vos affaires.

Pour moi je pense que vous ne devez faire aucune difficulté de vous en servir. Je suis même persuadé qu'on vous en aura obligation. Qui en a agi de cette façon mystérieuse, a voulu se cacher ; vos recherches ne le découvriront pas ; il borne sa gloire à vous être utile : voilà mon sentiment.

Je suis avec respect,

M A D A M E ,

Votre très-humble &  
très-obéissant serviteur,  
LA VALLÉE.

Si cette lettre paroît un peu longue, qu'on se rappelle que c'est un amant, & un amant dans les premiers transports, qui trouve une occasion inespérée d'écrire à sa maîtresse, & on sera surpris que son style se soit trouvé si laconique : car

un amant qui écrit , appréhende toujours de n'en pas dire assez.

Malgré toutes les précautions que ce Seigneur prenoit dans sa lettre pour cacher qu'il fût l'auteur de cette action généreuse , tous mes soupçons s'arrêterent sur lui. En effet , me disois-je intérieurement , sa tranquillité me l'apprend. Pendant l'entretien de madame de Dorville avec ce grand homme sec , j'ai cru voir que M. le Comte étoit naturellement jaloux , & cependant cette circonstance , qui auroit dû l'alarmer plus qu'une conversation , ne lui cause aucun trouble ; il n'y voit donc point de motifs de s'inquiéter : ainsi il connoît l'auteur de cette générosité , que son grand cœur lui a dictée.

Tant il est vrai que l'homme a toujours quelque foible par lequel il se démasque , sans le vouloir , aux yeux de ceux qui sont à portée de le connoître , ou qui s'attachent à l'étudier. Pour moi , qui entrois dans le monde , je suivois tous ceux qui m'approchoient avec tant d'attention , que rien ne pouvoit m'échapper. C'est ce que l'on a dû remarquer dans le cours de mes mémoires jusqu'à présent , & ce qui sans doute m'a le plus instruit pour me conduire moi-même.

Après cette réflexion , je ne balançois plus à attribuer à M. Dorfan cette libéralité , lorsque ce Seigneur me demanda s'il pouvoit m'entretenir en particulier. Ma femme qui étoit dans son lit , ne nous gênant point , nous nous retirâmes dans un coin de l'appartement pour y parler en liberté.

Je ne vous cacherai point , cher ami , me dit-

il , que je suis l'auteur de l'inquiétude de madame de Dorville. Que ne voudrois-je pas faire en faveur de cette adorable personne ! mais sa lettre me jette dans un double embarras. Je crains sa délicatesse , & je voudrois la prévenir. L'ignorance de ma conduite , dans laquelle je prétends la laisser , la mettra peut-être dans le cas de regarder cet argent comme un dépôt , & de ne pas oser y toucher. D'un autre côté , si elle fait qu'il vient de moi , & que mon amour veut qu'elle s'en serve , ses sentimens peuvent m'exposer à ses refus..... Voyant qu'il s'arrêtoit à réfléchir , je lui demandai ce qu'il croyoit qu'il fallût faire dans cette occasion pour épargner le refus qu'il craignoit , & pour donner à cette veuve la liberté de se servir de l'argent qu'elle avoit trouvé dans sa maison.

Je m'y perds , reprit-il ; la circonstance est embarrassante.... mais..... attendez..... Oui , je vois une ressource. Il faut que vous vous rendiez chez elle ; vous sonderez ce qu'elle pense. Vous combattrez ses scrupules, vous les lèverez même, vous la déterminerez enfin à profiter de cette circonstance sans la pénétrer. Laissez-lui la liberté de penser ce qu'elle voudra ; mais ne lui faites point soupçonner que vous connoissez la personne qui a eu le bonheur de lui offrir ses secours.

Cette commission est difficile à remplir , lui dis-je. Ah ! cher la Vallée , ajouta le Comte , j'attends de vous cette grace ; & sans me donner le temps de répondre , il m'apprit tous les arguments que je devois employer pour vaincre la délicatesse de son amante.

Ma reconnoissance ne me permettoit pas de défobéir à un Seigneur dont les ordres m'honoroient. Je lui promis de remplir ses volontés dès le lendemain , & d'aller aussi-tôt lui rendre la réponse que j'aurois reçue. M. Dorfan sortit , en me protestant de nouveau qu'il alloit employer son crédit pour presser mon avancement. Faites vos affaires , me dit-il , je verrai Bono , je vous excuserai auprès de lui : il est bon homme , & l'indisposition de votre femme fera un motif suffisant. Ce Seigneur auroit pu ajouter , que mes excuses , en sortant de sa bouche , ne devoient point trouver de réplique dans Bono ; mais il auroit craint de m'humilier en ajoutant ce sujet de me tranquilliser , & il ne le fit point.

Dès que je fus seul avec ma femme , je m'informai plus exactement de sa situation présente. Elle se trouvoit un peu mieux. Je lui dis que je comptois aller le lendemain prendre mes neveux ; & croyant qu'elle seroit en état de m'y accompagner , elle m'en fit la proposition. Je l'acceptai volontiers ; mais cette résolution ne devoit point s'exécuter.

Elle passa en effet une fort mauvaise nuit , éprouvant par-tout des douleurs aussi aiguës que passageres. Je fis venir un Médecin , qui , à le bien dire , ne comprit rien à cette singuliere maladie ; mais qui néanmoins ordonna la saignée & quelques boissons , plutôt , je crois , pour n'être pas venu en vain , que dans l'espérance que ces remèdes produisissent quelque effet avantageux.

La saignée faite , on n'y découvrit aucun sym-

ptôme qui pût dénoter la nature d'une indisposition marquée. Comme ma femme ne paroissoit se plaindre que d'une foiblesse extrême, je lui parlai de me rendre chez mon frere. Loin de s'y opposer, elle me dit d'un air d'affection, dont je fus pénétré, qu'elle étoit fâchée de ne pouvoir m'y accompagner, mais qu'elle me prioit d'assurer mon frere qu'elle se faisoit un plaisir infini d'embrasser ses neveux.

Je sortis donc, & me rendis chez madame de Dorville. Elle me renouvela les motifs de son inquiétude. Je lui demandai en quel lieu elle avoit trouvé cette bourse qui lui faisoit prendre tant de peines pour en découvrir le maître. Elle me dit qu'après notre départ sa mère l'avoit vue sur sa toilette.

Dans ce cas, lui dis-je, vous ne devez pas douter que celui qui a pris ces précautions, n'ait souhaité de vous être utile sans se faire connoître. Vous vous donnerez à le chercher des soins inutiles, & je crois qu'à votre place, & dans la position où vous êtes, je ne balancerois pas à profiter de secours offerts avec tant de délicatesse. Le trait ne peut partir que d'une main amie, & celui qui l'a fait a sans doute appréhendé vos refus.

Quoique mon raisonnement eût plus de force que je n'aurois pensé la veille pouvoir lui en donner, elle combattit quelque-temps ma décision, & je ne pus la résoudre à user de cette ressource, qu'en l'assurant que si quelqu'un l'inquiétoit à ce sujet, je lui promettois, parole d'honneur, de la tirer d'embarras à ses ordres.



Satisfait d'avoir réussi dans ma médiation , je me rendis triomphant chez M. Dorfan , que je comblai d'une joie parfaite. Sa reconnoissance ne pouvoit trouver de termes assez forts pour me remercier. J'étois une seconde fois son libérateur. Les intérêts de l'amour l'emportoient dans son cœur sur ceux de la vie.

Ne pourriez-vous , me dit il , m'expliquer plus en détail la position des affaires de madame de Dorville ? Car je connois maintenant son nom & celui de son mari ; mais je ne comprends pas comment des gens de ce rang ont tombé dans une pareille extrémité.

Je fais , lui dis-je , qu'un procès considérable a ruiné cette famille. Il étoit question de droits de terres qu'on disputoit à feu M. de Dorville. Le crédit de sa partie l'a emporté sur la justice de sa cause , & la perte de ce procès l'a contraint de quitter la province pour venir à Paris solliciter un emploi qui le mît en état de vivre & de soutenir sa femme.

N'avez-vous pas , reprit-il , d'autres lumières sur cette affaire , qui puissent m'apprendre les voies qu'on pourroit trouver pour faire rentrer cette famille dans ses droits ?

Non , Monsieur , lui répondis-je ; je ne fais pas même le nom de la Terre.

Je le découvrirai , ajouta-t-il ; & s'il y a moyen , je ferai rendre justice à cette aimable veuve. Après ce court entretien , je quittai M. le Comte Dorfan pour me rendre chez mon frere. Je le trouvai , il me reçut les larmes aux yeux , que sa joie de me voir , ou le chagrin de

me recevoir dans une salle dégarnie , pouvoit également faire couler. Je pense que l'un & l'autre motifs pouvoient y contribuer : car j'allois m'asseoir quand il me dit que sa femme étoit de retour. Je le priai de me la faire voir. Il l'envoya avertir , & dans l'instant un garçon vint me dire de sa part de monter à son appartement.

Mon frere m'accompagna ; je dis qu'il m'accompagna , car je crois que , sans ma présence , il ne lui auroit pas été permis d'y paroître. J'avoue que si l'air de misere qui m'avoit frappé en bas m'avoit surpris , l'aisance & l'opulence même qui paroissoient régner dans la petite antichambre & la chambre de Madame , m'étonnerent encore davantage.

Je ne pouvois comprendre pourquoi , quand tout étoit dégarni , je trouvois dans un seul endroit tant de meubles en profusion , & en si grande quantité , qu'il étoit un coin où les pieces de tapisseries étoient entassées les unes sur les autres.

Je trouvai ma belle-sœur dans son lit. Avec tous ces grands airs , je m'attendois à voir une beauté , mais ce n'étoit qu'une petite personne d'un visage fort ordinaire , & dont le langage me parut dénoter plus de sùffsance que d'esprit.

Je suis charmé , ma sœur , lui dis-je , de vous voir & de vous embrasser ; cet agrément augmente la joie que j'ai eue de retrouver mon frere.

Si sa réponse fut fort laconique , elle ne contenoit nulle aigreur : les termes de Monsieur ,

quand elle m'adreffoit la parole , ou de Madame , quand elle parloit de mon épouse , étoient tout ce que je remarquois de différentiel entre nos discours.

Elle suivit ce même ton tant que mon frere fut présent , auquel de temps à autre elle jetoit un coup d'œil qui sembloit lui dire , que faites-vous ici ? Je ne fus point la dupe de toutes ces manieres , & je compris que je devois plus la politesse qu'elle me marquoit , à mon air décent qui lui en imposoit , qu'à ma qualité de beau-frere.

Comme ma sœur n'osoit pas apparemment donner une libre carrière à sa mauvaise humeur , tant que mon frere resteroit , de peur que cela n'occasionnât quelques contestations , dont je deviendrois un arbitre suspect , elle affecta un grand air de douceur pour l'engager à descendre. La docilité qui le porta à obéir sur le champ , me fit connoître combien sa femme avoit d'empire sur lui , & me révolta encore davantage contr'elle.

Il ne fut pas parti , que ma belle-sœur prenant une humeur plus grave , me dit d'un ton moitié libre & moitié dévot ; oui , de ce ton qui n'attend que votre repartie pour se décider : que je suis malheureuse ! votre frere me ruine. Il n'a point d'arrangement dans ses affaires , & nous sommes dans le cas de quitter incessamment le commerce. Pour moi , je n'en suis pas fâchée ; mais j'aurois désiré qu'il pût le soutenir pour lui.

Je lui fis entendre que je voyois avec peine le désastre qu'elle m'annonçoit ; & sans paroître lui adresser directement la parole , je lui dis , que dans un ménage chacun devoit se prêter également à le soutenir , si l'on fouhaitoit qu'il prospérât.

Vous avez raison , me dit-elle : j'ai fait ce que j'ai pu ; mais mon parti est pris. Je ne puis vivre plus long - temps avec votre frere , ( qu'on remarque ce nom en passant ; & il est à considérer que dans tout notre entretien , elle n'employa jamais celui de mari , qui sans doute l'auroit fait rougir. ) Je vais me retirer chez ma mere , ajouta-t-elle ; à moins qu'il ne veuille consentir à une séparation de biens.

Je ne savois trop ce que cela emportoit ; cependant , sur quelques interrogations que je lui fis , ménagées avec assez d'art pour dérober mon ignorance à ses yeux , elle m'en instruisoit , en m'ajoutant qu'elle avoit encore des espérances , & qu'elle prétendoit se les conserver.

Cette résolution me pénétra de douleur ; mais je sentis l'impossibilité de la faire revenir d'un parti pris avec obstination. D'ailleurs , je ne voulus pas trop y insister , puisqu'elle le faisoit dépendre de la volonté de son époux , qui ne me paroissoit pas y devoir consentir.

Mais quel sera le sort de mon frere , me contentai-je de lui dire ? Ah, je demeurerai alors avec lui , me répondit-elle , & je le ferai vivre ; mais du moins il ne fera pas mon maître ;

ce qui fut prononcé avec un ton animé qui ré-  
gla ma réponse.

Vous avez raison , lui dis-je ; pour que le mariage soit heureux , je crois que chacun doit partager la supériorité , sans qu'aucun fasse sentir à l'autre la part qu'il en possède.

Eh ! qu'est-ce que je demande , cher beau-frere , reprit-elle en m'interrompant , ( car mon discours , dont elle n'avoit pas pris le sens , l'avoit prévenue en ma faveur ) : je veux ma liberté , poursuivit-elle ; je n'en fais point mauvais usage ; je vais au sermon , je m'amuse ; si je ne me leve point de bonne heure , c'est que je ne peux pas. Votre frere me connoît , ne doit-il pas se conformer à mon humeur ?

Elle me débita alors tous les motifs de ressentiment qu'elle prétendoit avoir contre son mari. Je n'y vis que des griefs contr'elle , que je me contentai de déplorer , sans oser y joindre ma juste critique. Le trait de M. Hutin ne fut point oublié. Elle ne rougit pas même de me parler avec violence de la haine que mon frere portoit à son Ange. ( On fait que c'est le nom qu'elle donnoit à son Directeur. ) Je crois devoir le rappeler , avec d'autant plus de raison , que je ne l'aurois pas reconnu moi-même sous ce titre , si je ne me fusse souvenu des discours que mon frere m'avoit tenus chez moi à ce sujet.

Enfin , ajouta-t-elle , je me leverai bientôt pour assister à un sermon qu'il doit prêcher ce matin à l'église de S. Jean ; car j'aimerois

mieux perdre tout , que de manquer une de ses prédications. Nous sommes pourtant un peu brouillés , continua-t-elle avec un air de dépit ; car il ne veut plus être mon Directeur. Il faut que je vous raconte ce qui a donné lieu à notre dispute.

Je m'impaticentois d'être exposé à entendre tant de fornettes ; mais je voulois prendre quelque crédit sur son esprit. Premièrement , pour obtenir d'elle la demande que je comptois lui faire de mes neveux : secondement , me flattant que par là je pourrois la ramener à bien vivre par la suite avec mon frere. J'ignorois que le second article étoit trop décidé pour la faire changer , & que le premier avoit tous ses vœux ; mais je savois qu'une dévote a plus d'obligation à quelqu'un qui lui laisse parler de son Confesseur , qu'une coquette n'en goûte quand elle s'entretient de ses amants. Ce Pere , me dit-elle , étoit anciennement du parti rigoriste , & alors il se faisoit une réputation infinie. Son confessionnal étoit toujours entouré d'une foule prodigieuse de pénitentes , & il ne pouvoit répondre à l'empressement des femmes de bien qui vouloient se conduire par ses conseils. J'étois alors une des plus soumises & des mieux accueillies. Il y a quelque-temps que , par un aveuglement horrible , il a changé de système : mais comme il n'avoit fait ce pas que pour se concilier l'amitié de son Evêque , il ne changera point de conduite avec ses ouailles. Satisfaites de ses sentiments intérieurs , nous nous

contentions de gémir sur son apostasie apparente , quand tout-à-coup il entreprit de métamorphoser nos cœurs : comme il m'avoit honorée du nom de sa chere fille , je fus une de ses premieres dont il entreprit la perversion. Un jour il me parla de la légitimité de ses nouveaux sentimens ; je ne pus l'entendre sans frémir. Je le priai de cesser , il continua ; je devins furieuse , & j'entrepris de le combattre avec une force dont il eut lieu d'être surpris.

Eh ! ma chere fille , me dit-il , où est donc cette docilité que vous m'avez tant de fois promise ? Venez me voir en particulier , & je suis convaincu que je vous ramenerai à cette confiance sur laquelle vous m'avez donné tant de droits.

Non , Monsieur , lui dis-je , n'espérez pas me vaincre. Si vous avez été lâche pour succomber , je saurai me soutenir.

En ce cas , reprit-il d'un air conflerné , je vous prie de choisir quelqu'un plus digne de votre confiance. Il me regarda en finissant , & je le pris au mot.

Rendue chez moi , je lui écrivis une lettre foudroyante sur son changement & sur son ardeur à vouloir que je l'imitasse. Je la lui fis remettre directement ; mais je n'en eus point de réponse : j'éprouvai bientôt le vuide que me causoit son absence ; je lui écrivis de nouveau pour lui redemander ses soins ; mais ce fut en vain , & je fus réduite au plaisir stérile de le suivre par-tout où il prêche , & à gémir en secret de n'avoir plus le bonheur

d'être sous sa conduite ; car je ne le dissimule point , il fera toujours mon Ange.

J'avoue que , si je n'avois cru avoir besoin de gagner l'amitié de ma belle-sœur , je n'aurois pu m'empêcher de rire en voyant cette dévotion singulière , qui s'attache plus à l'honneur qu'aux principes qu'il débite. Je vis par-là combien il avoit été heureux pour moi que M. Doucin fût un Ange de moindre crédit auprès de mademoiselle Haberd la cadette. Je ne pus soutenir plus long-temps le récit de tant d'extravagances , & sur le prétexte de l'indisposition de mon épouse , je me levai avant même qu'elle eût fini sa narration. Je la priai de me confier l'éducation de mes neveux ; elle accepta ma proposition sans balancer , ce qui ne me prévint pas en sa faveur , & je la quittai.

Je vis mon frere en descendant , auquel je cachai une partie de ma douleur. Il embrassa ses enfans les larmes aux yeux , & me demanda si sa femme avoit volontiers consenti à me les céder. Je lui fis sentir , avec tout le ménagement dont je fus capable , que je croyois qu'elle n'en regrettoit pas la perte , parce qu'ils passeroient entre mes mains , & nous nous séparâmes également pénétrés de la plus vive douleur.

Pendant le chemin que je fis pour me rendre chez moi , je réfléchis à tout ce que je venois de voir & d'entendre. Je me demandois : qu'est-ce donc que la Religion aujourd'hui dans ce Royaume ? Ce n'est donc



plus qu'un masque dont chacun décide le grotesque selon son caprice. Si j'en crois ma belle-sœur , son Directeur change par intérêt , & se métamorphose ; au dehors son cœur reste le même , mais ce n'est que pour un temps , nécessaire sans doute pour apprivoiser insensiblement les personnes accoutumées à entendre ses premiers discours. Le temps le sert , & dès-lors tout doit s'affujettir à sa façon de penser. Qui fait encore si l'intérêt n'est pas l'ame de cette nouvelle conduite ?

Ma sœur , d'ailleurs , continuai-je en réfléchissant , qui dans son Directeur voit un Ange , tant qu'il ne s'éloigne point de ses idées , entreprend de l'endoctriner , dès qu'il veut la combattre. Je ne savois à quoi m'arrêter , quand il me vint dans l'esprit que toute la faute venoit de l'Ange prétendu.

La Religion , telle qu'elle est en France , me dis-je , est fondée sur un préjugé d'obéissance aveugle. Ma belle-sœur avoit été élevée dans ces idées , elle a été soumise tant qu'elle s'y est astreinte. Pour lui faire goûter ses sentimens , son Directeur a été obligé de donner carrière à sa raison , & de lui apprendre à n'être docile qu'avec restriction. Ce principe raisonnable a jeté dans son cœur des racines d'autant plus profondes , que la réflexion le montre plus solide : c'est l'œuvre du Directeur , c'est donc de son ouvrage qu'elle se sert contre lui-même.

C'est ainsi que je m'entretenois en chemin ,

on n'y voit point ces réflexions prises de la nature même des choses : je ne voyois encore que la superficie , & c'étoit par elle que je jugeois. J'étois trop simple pour aller plus avant ; je le ferois aujourd'hui , mais ce seroit prévenir les temps : j'eus même honte d'avoir poussé si loin mes idées ; je les croyois contraires à ce préjugé de soumission que j'avois sucé avec le lait.

Pendant tout ce petit débat , qui se passoit dans mon esprit , je disois de temps à autre quelques douceurs aux enfants qui venoient de m'être confiés. En arrivant je les conduisis au lit de mon épouse , qui , malgré un grand accablement , leur prodigua les caresses que je pouvois espérer d'une femme qui m'aimoit véritablement.

Elle jugea à propos , en voyant leur grande jeunesse , de me conseiller de les mettre en pension ; ce que j'exécutai dès le lendemain.

Libre de tout embarras , & me confiant sur la parole que m'avoit donnée M. Dorfan , je passai quelque temps chez moi sans quitter ma femme , qui n'avoit point d'incommodité décidée comme je l'ai dit , mais qui sembloit néanmoins périr à vue d'œil.

M. le Comte Dorfan , à qui j'avois fait part des raisons de ma retraite , venoit nous voir assidument. C'est par lui que j'appris que madame de Fécour étoit dans un état désespéré , & qu'elle ne voyoit personne. Il m'avoit mené deux fois chez madame de Vambures ,

sans pouvoir joindre cette Dame. Chaque fois que nous nous étions présentés à sa porte , on nous avoit toujours dit qu'elle étoit à la campagne , & qu'à peine restoit-elle à la ville , quand ses affaires la forçoient à s'y rendre. Je souffrois impatiemment cette longue absence , quoique la réflexion m'y fît souvent trouver des charmes. J'évitois par là un éclaircissement qui m'auroit beaucoup coûté. Qu'auroit en effet pu dire un homme marié à une femme qu'il étoit dans le cas d'aimer & de respecter ?

La situation du Comte ne me paroissoit pas plus agréable : je le voyois chaque jour triste & rêveur , & je n'osois lui en demander le motif , parce que je pénétrois trop son secret ; on se doute assez que madame de Dorville entroit dans tous nos entretiens. Il la voyoit souvent , & n'en sortoit jamais sans être plus charmé. Il m'avoit appris toutes les voies qu'il avoit employées auprès de cette Dame pour découvrir le fond de ses affaires ; l'envie de lui être utile étoit la seule cause de sa curiosité. Sans qu'elle s'en fût presque aperçue , il avoit su toutes les circonstances du procès que feu son mari avoit perdu , & sur cela il avoit bâti son système , dont il ne m'avoit jamais parlé. Un soir il me dit que des affaires importantes l'empêchoient de venir chez moi pendant quelque-temps ; je ne fus donc point surpris de ne le point voir. Je m'étois rendu plusieurs fois à son hôtel sans pouvoir le joindre : j'étois enfin résolu de l'attendre chez moi , quand ma cuisiniere vint un jour , sur les

sept heures du matin , m'avertir que M. le Comte Dorfan demandoit à me parler dans l'instant. Je lui fis dire que j'allois m'habiller au plutôt ; mais il renvoya le domestique , pour me prier de sa part , ou de le laisser approcher de mon lit , ou de me contenter de mettre ma robe de chambre : je me levai & je fus au-devant de lui.

Devois-je être fort content de moi ? Autrefois je m'estimois trop heureux d'avoir cette robe de chambre ; je ne pouvois me lasser de me voir seul avec cette espece d'habillement , & maintenant j'ai le privilege de paroître en compagnie avec ma robe de chambre ? Devant un Seigneur , la Vallée en robe de chambre ! Voilà ce que je n'avois osé penser quand je la pris pour la première fois. Je commence à m'estimer heureux , mon cher la Vallée , me dit M. le Comte en m'abordant. Je viens d'obtenir pour vous le contrôle des Fermes de votre province ; j'ai eu bien de la peine à réussir , parce que vous n'avez jamais exercé ; & sans madame de Vambures , qui n'a point eu de relâche qu'elle n'ait obtenu cette faveur signalée , j'aurois assurément échoué , malgré tout mon crédit.

Quelles obligations ne vous ai-je pas , Monsieur ! lui dis-je. La façon prévenante avec laquelle vous m'annoncez ce bienfait , me pénètre mille fois plus que la fortune considérable que vous me procurez.

Il faut l'avouer , si des bienfaits ont un droit inaliénable sur notre sensibilité , le plus ou le

moins de ce droit se prend dans la maniere de les répandre. Souvent on donne mal ; le bien mal donné prend la plus grande partie de ses attraits. Un homme est dans la misere , son état implore des secours , on veut bien les lui donner ; mais on l'humilie par les demandes réitérées auxquelles on l'expose , ou on le fatigue par des remises qui l'accablent , loin de le soulager. Doit-il avoir obligation quand on lui donne enfin ? Oui , s'il pense bien , le service mérite la reconnoissance ; mais celui qui donne doit-il réclamer ? Non sans doute : ce qu'on donne de cette façon n'est plus à foi , c'est une faveur que celui qui la reçoit a achetée ; c'est donc son acquisition , & non pas un don. Voilà une réflexion qui me fait placer ici la conduite de M. Dorfan. On dira qu'elle a été faite dans tous les temps ; mais peut-on trop la répéter , quand , malgré sa justesse , elle est si rarement mise en usage ?

Si vous saviez , mon cher , reprit M. Dorfan , avec quel plaisir , avec quel zele madame de Vambures s'est prêtée à vous obliger dès la premiere ouverture que je lui en ai faite , vous ne douteriez pas plus de ses sentimens que je ne doute des vôtres. Elle ignore votre mariage ; croyez-moi , cachez-le lui ; car sa vertu , sans être revêche , pourroit lui faire , au moins intérieurement , honte des sentimens que je ne puis m'empêcher de lui supposer.

J'étois si transporté de joie en entendant ces

dernieres paroles de mon généreux protecteur , que je ne me connoissois plus. Non , les grands biens que me promettoit la fortune , n'avoient plus pour moi que des attraits impuissans. Être aimé de madame de Vambures , en être servi avec zele , voilà ce qui me transportoit ; mais que je revins bientôt de mon illusion en me rapellant que j'étois marié ! Je crois que si j'avois pu être ingrat , mon cœur auroit reproché à mademoiselle Haberd les bontés qu'elle avoit eues pour moi ; mais sans elle je n'aurois pas eu mon épée , qui délivra M. Dorfan , & j'aurois manqué l'occasion de connoître madame de Vambures. Soit que ces réflexions fussent venues tout-à-coup , je ne fis aucun reproche , même en secret , à mon épouse : je fus joyeux , & je devins triste à l'excès dans le même moment.

Dans ces dispositions , je promis à M. Dorfan de suivre ses conseils. Oui , Monsieur , lui dis-je , je cacherais à cette Dame une connoissance qui pourroit la faire rougir : mais quoi ! vous pensez qu'elle pousseroit la bonté jusqu'à me.....

Oui , elle vous aime , reprit M. Dorfan ; rapportez-vous-en à mon expérience. Que ne suis-je aussi heureux ! ou pour parler plus équitablement , nous sommes , mon cher , également malheureux. Votre mariage met un obstacle invincible aux desirs secrets que je suppose à madame de Vambures , & qui doivent naître de l'impression qu'elle a faite sur vous ; & moi si j'aime , tout s'oppose à mon bonheur. Que je

suis à plaindre d'être né dans un rang où le cœur doit astreindre tous ses mouvements aux loix rigoureuses qu'impose la naissance!

Non, je ne dois rien vous déguiser, M. le Comte, lui dis-je, & votre sincérité doit régler la mienne. Mes sentiments sont tels que vous les avez pénétrés. Oui, j'aime madame de Vambures; car si ce que je sens n'est de l'amour, j'ose presque dire qu'il n'en est point sur la terre. Quand vous m'apprenez qu'elle daigne y répondre, il n'est point étonnant que je sois malheureux; mais vous, mon cher protecteur, que la naissance & la fortune semblent avoir placé au-dessus de toutes les révolutions, je ne puis concevoir l'origine de la douleur qui vous accable.

Le même motif qui vous afflige, me dit-il, fait aujourd'hui mon chagrin. Oui, l'amour nous rend tous deux infortunés. Je suis libre, il est vrai; je n'ai point encore formé les nœuds qui vous retiennent; mais c'est ma mere qui doit disposer de ma main, & elle-même doit recevoir la loi de la Cour pour arrêter mon alliance. Mon cœur les a prévenus; souscriront-ils à mon choix? Voilà ce que je n'ose espérer.

Mais votre cœur, repris-je, auroit-il fait un choix indigne de mériter l'approbation des personnes dont vous dépendez?

Qu'on voie ici en passant jusqu'à quel point l'amour n'avoit aveuglé, puisque je ne me appellois plus les sentiments que j'avois vu naître dans le cœur de M. Dorfan, le jour que j'avois été assez heureux pour lui sauver la

vie. Je ne revins à moi que quand il reprit en ces termes :

Mon choix ne peut sans doute être blâmé. Vous connoissez assez madame de Dorville , pour juger si j'ai pu me défendre contre ses charmes. Non , je ne goûterai jamais de vrai bonheur qu'en partageant ma fortune avec elle. J'ai été assez heureux pour augmenter son aisance sans la faire rougir. Vous m'avez parlé d'un procès considérable qu'elle avoit autrefois perdu par la faveur de sa partie ; cette affaire n'étoit jugée qu'en première instance , & la fortune de son mari ne lui avoit pas permis de la suivre. J'ai vu son Procureur , que j'ai envoyé chez cette Dame , comme s'il y venoit de son propre mouvement , pour l'engager à reprendre son instance , en l'assurant qu'il se chargeoit des risques : elle n'a consenti qu'avec peine à prêter son nom. Elle vient de gagner son procès , & est à présent dans sa Terre , sans qu'elle sache comment cette affaire a été conduite.

Elle n'en a appris que le succès. Cette position nouvelle de madame de Dorville semble quelquefois me permettre d'espérer ; mais que cet espoir est traversé par de terribles craintes !

J'avoue que toute cette conduite , jointe aux lumières de la raison , qui n'étoient point obscurcies par la politique , me faisoient regarder les sentimens de M. Dorfan comme très-légitimes. Le cœur , me disois-je , parle bien ici ; & c'est le seul dont on doit prendre conseil pour former une union de  
cette



cette importance. Calculer les revenus ou eplucher la naissance, marquent une ame trop tranquille pour que l'amour soit de la partie.

Je me trouvois confirmé dans cette idée par ma propre expérience. J'avois pris mademoiselle Haberd pour son bien : je menois une vie douce avec elle ; mais mon cœur, comme on le voit, n'y trouvoit pas à se fixer. De temps à autre le charme des sens étourdissoit l'ame : mais si la tendresse avoit toujours eu autant d'empire sur moi, que je m'appercevois qu'elle en prenoit depuis que je connoissois le fond des sentiments de madame de Vambures, j'aurois été infailliblement malheureux.

On juge assez d'après ces réflexions, quelle fut la réponse que je fis à M. le Comte de Dorfan. Je lui déclarai franchement que le parti que je prendrois à sa place, s'accorderoit certainement avec les résolutions que je le soupçonnois d'avoir formées. C'est par cette voie, lui dis-je, qu'à la campagne, où je suis né, les mariages sont ordinairement heureux. Un enfant n'y craint presque jamais de se tromper en nommant son pere ; quand, avec toutes ces dépendances de la Ville & de la Cour, on voit presque toutes les maisons pleines de fils & de filles qui, en bonne justice, n'auroient aucun droit à la succession qu'on est forcé de leur laisser recueillir.

Que je suis charmé de vous voir dans ces  
*VII. Partie.*

C

sentiments , reprit le Comte en m'embrassant ! Je ne puis rester plus long temps ; je viendrai vous prendre entre midi & une heure pour nous rendre chez madame de Vambures , qui doit avec moi vous conduire chez les personnes qui se sont employées pour vous.

Je le reconduisis à son carrosse , en lui renouvelant les témoignages de ma reconnoissance. Dès qu'il fut parti , je remontai auprès de mon épouse , à laquelle , à travers mille transports de joie , je fis part au sujet de la visite que j'avois reçue de M. le Comte Dorfan. Elle ne parut pas recevoir cette nouvelle avec la même satisfaction que je lui marquois : cependant il est encore bon d'avertir que M. le Comte fut le seul à qui j'attribuai cette faveur aussi grande qu'inespérée ; je craignois en nommant madame de Vambures , d'offrir matière à la jalousie que j'avois déjà reconnue deux fois aussi facile que prompte à s'enflammer dans le cœur de ma femme.

Qu'avez-vous donc , ma chere , lui dis-je ? Vous paroissiez souhaiter que je fisse quelque chose , & lorsque mon avancement se décide , il paroît vous affliger ?

Je suis charmée , me dit-elle , de la place qu'on vous a donnée ; mais cela vous obligera à voyager , & pendant ce temps je serai éloignée de vous. D'ailleurs , que j'apprehende de ne pas jouir plus long-temps de la vue de votre fortune !

Cette idée , qui paroissoit me présager une

désunion prochaine , me fit mêler mes larmes à celles qui terminèrent le discours de mon épouse. Je tâchai de la rassurer contre ce fâcheux pronostic , auquel j'avouerais que je ne voyois nulle apparence. Quand je crus la voir plus tranquille , je la quittai , en l'embrassant , pour me disposer à être prêt à l'arrivée de M. le Comte de Dorfan , qui vint à l'heure indiquée.

Ma femme me chargea de faire ses excuses à ce Seigneur , de ce qu'elle ne pouvoit le remercier de la protection dont il vouloit bien m'honorer ; son indisposition fut le prétexte , mais un chagrin étonnant en étoit la véritable cause. Arrivé chez madame de Vambures , j'employai tout l'art que la réflexion avoit pu me suggérer , pour lui faire un abord qui confirmât les dispositions dans lesquelles elle étoit à mon égard. Il étoit impossible que mes politesses ne se ressentissent pas de la gêne où je me mettois. L'expérience m'a démontré depuis qu'on gagne davantage à laisser agir la nature : en effet , il falloit que cette Dame fût bien prévenue en ma faveur , pour ne s'être pas rebutée de l'air contraint que je devois avoir dans cette visite que je lui fis.

Si je faisois une révérence , mes yeux accompagnoient mes pieds pour en regarder la position. Quand je voulois tourner un compliment , le terme propre m'échappoit pour en vouloir un plus noble ; & me perdant dans un cahos de synonymes , je m'arrêtois au moins convenable de tous. Telle fut ma première

entrée chez madame de Vambures. Quoique mon embarras ne lui échappât pas, j'eus cependant lieu d'être content de la façon gracieuse avec laquelle cette Dame me reçut ; & si je m'apperçus alors , quoiqu'un peu tard , du ridicule que je me donnois , je ne dus ma découverte qu'à la réflexion ; car j'eus beau consulter les yeux de madame de Vambures , il me parut toujours que mon petit être la satisfaisoit également. Il fallut faire les visites projetées : jugez de notre étonnement commun ! les premières personnes que nous allâmes remercier , furent Messieurs de Fécour & Bono. Le premier me reçut avec un froid qui surprit tout le monde ; car c'étoit lui qui au nom de madame de Vambures , dont il étoit allié , avoit le premier souscrit.

Le second , au contraire , parut fort satisfait que le choix me regardât. Je suis charmé , dit-il à mes Protecteurs , que vous vous foyez intéressé pour ce jeune homme , il fera quelque chose : enfin , le voilà le pied à l'étrier , c'est à lui d'avancer maintenant ; mais il faut qu'il parte incessamment. Je tiendrai la parole que je vous ai donnée , Madame , dit-il à madame de Vambures ; je lui donnerai un homme pour faire les tournées avec lui , & arranger ses affaires ; il sera même en état de l'instruire ; car il est bon qu'il sache quelque chose ; mais il le paiera au moins ; car nous ne pouvons nous charger de ces frais , qui sont assez considérables.

Ne foyez pas inquiet , lui dit madame de

Vambures , nous venons pour vous remercier & non pas pour vous être à charge.

A charge , à moi reprit Bono. Oh ! ma foi , non. Il faut donner ces places , peu m'importe qui les obtienne. Je suis charmé que cela vous ait fait plaisir ; mais voilà ce qu'on n'a jamais vu , un homme qui n'a jamais rien fait ; & qui sans doute ne s'il rien , occuper ces sortes de places ; ( j'ai prévenu dans ma quatrième partie que cet homme-ci étoit bon , mais qu'il n'avoit pas la langue légère : ) au reste , continua-t-il , Fécour nous a fermé la bouche en nous disant qu'il n'étoit pas pour rester là , & qu'il ne prenoit cet emploi qu'*ad honores* , & qu'en conséquence nous n'aurions point à nous plaindre. J'ai fait de mon côté ce que j'ai pu : car la personne que je lui donne pour commis auroit eu sa place , si ce jeune homme n'avoit été présenté par Madame.

M. de Dorfan l'assura qu'on ne manqueroit à rien de ce qu'il conviendrait de faire , & qu'il seroit garant de tout. Il prononça ces paroles avec un air de grandeur qui ne permit à Bono d'y répondre par une profonde inclination , accompagnée de ce peu de mots bien satisfaisants pour moi : » sous votre protection , Monsieur , il fera un chemin rapide. »

Nous nous disposions à nous retirer , quand Bono , d'un air sans façon , dit qu'il s'étoit flatté que nous lui ferions l'honneur de dîner chez lui. ( Gonfle-toi, mon cher de la Vallée; nous

lui ferions l'honneur ! ) Celui qui autrefois s'étoit trouvé fort heureux de faire mille compliments à dame Catherine pour avoir l'honneur de manger avec elle & dans sa cuisine , aujourd'hui marche de pair avec les Grands. On parle du Comte , d'une Marquise & de lui sans distinction ! Eh ! qui ? Un Financier. La proposition ayant été acceptée , on ne tarda pas à se mettre à table.

La compagnie n'y parut aussi nombreuse que bigarrée. C'étoient gens de tout état & de tout rang , auxquels souvent le maître du logis étoit obligé de demander le nom , quand il vouloit s'en servir. M. Bono , placé entre M. de Dorfan & madame de Vambures , à la droite de laquelle j'étois rangé , les entretenoit : pendant qu'un petit étourdi , qu'à ses gesticulations on auroit pris pour un baladin , s'acquittoit du soin de dédommager le reste de la compagnie de la distinction que M. Bono accordoit à ses voisins.

La table fut somptueusement servie ; tout s'y renouvelloit : on y oublioit la saison & le temps. J'y vis ce raffinement inventé par la gloutonnerie financière , de faire doubler tous les services , & je n'avois d'embarras qu'à savoir sur quoi m'arrêter.

Le champagne ne parut pas , que notre étourdi commença à proposer à la compagnie la lecture de quelques pièces fugitives , faites en l'honneur de l'hôte de la maison. Chacun y applaudit , & M. Bono , d'un coup de

tête réservée , remercia l'auteur de la proposition qu'il avoit faite , & l'assemblée de l'acquiescement qu'elle venoit d'y donner : il me parut , en se relevant , gonflé de la moitié. La lecture se fit au milieu des acclamations de toute la compagnie. On félicita le lecteur de l'heureuse invention. D'un ton modeste il en refusa d'abord les honneurs , & ce ne fut qu'à force d'opiniâtreté qu'on le força de dire ; cela n'en vaut pas la peine , Messieurs , vous me faites rougir ; & à l'abri de cette apparente humilité , il se chargea d'en faire sortir toutes les beautés.

J'avoue que je ne les sentoís pas ; j'attribuois mon insensibilité à défaut de connoissance , quand en jettant un coup d'œil sur M. de Dorfan , je vis qu'il haussóit les épaules. Madame de Vambures paroíssoit souffrir , mais n'osoit rien dire , parce que madame Bono , qui étoit vis-à-vis son mari , étoit enthousiasmée du merveilleux de ce qu'on venoit de lire.

Peut-être cet homme s'apperçut-il qu'il lui manquoit notre suffrage , car il avoit le visage animé , lorsqu'il adressa ces paroles à M. de Dorfan.

Monsieur , lui dit-il , je ne fais si vous avez entendu parler d'une épithalame campagnarde , faite au sujet d'un mariage de madame de Ferval avec le Chevalier des Briffons.

Chacun de nous se regarda , & sans faire attention que M. le Comte n'avoit point répondu ,

je m'adressai au Poëte: mais, M. lui dis-je, je croyois M. le Chevalier à son régiment.

Tout le monde l'a pensé comme vous, me répondit-il; mais c'étoit une feinte. Madame de Ferval qui s'en est amourachée, depuis une rencontre tout-à-fait singulière, étoit partie pour se rendre à une de ses Terres; le Chevalier l'y a suivie quelques jours après, & elle vient de mettre entre ses mains sa personne & ses biens. Cette bonne femme, à force d'avoir badiné l'amour sous le masque de la dévotion, s'en voit à la fin dupe à son tour: elle le mérite bien. Le Chevalier est un jeune fou, qui faute de biens s'attachoit à tout ce qui se présentoit, dans l'espoir de trouver quelque borie poule à plumer: celle-ci s'est présentée, il n'a point manqué son coup, il en a profité: il a bien fait; aussi c'est sur madame de Ferval que tombe tout le fiel du Poëte campagnard qui a composé cette épithalame.

Pendant que notre homme déployoit son papier avec précaution, madame de Vambures me jeta un coup d'œil de satisfaction, qui me disoit: on vous a parlé de ce rival, est-il à craindre? J'en compris le sens à merveille, mais j'affectai de craindre qu'on ne nous interprêtât en lui répondant, & je me contentai de baisser les yeux en souriant, dans la juste appréhension où j'étois qu'elle ne lût dans mes regards embarrassés, qu'elle avoit une rivale de mon côté bien plus à redouter. Un certain morne que je sentis se répandre sur mon visage m'inquiéta; je travaillai



à le corriger au plutôt , & il faut croire que j'y réussis ; car elle ne parut pas avoir le moindre soupçon de ce qui se passoit dans mon esprit ; du moins je dus l'augurer à la gaieté qu'elle témoigna pendant la lecture de l'épithalame.

Quoiqu'elle fût assez bien écrire , je me contenterai de dire que toutes les ressources de madame de Ferval , pour renouveler & diversifier ses plaisirs sans redouter la censure , y étoient dépeintes avec une naïveté & un sel qui faisoient autant admirer la piece , qu'ils révoltoient contre son héroïne. M. Jacob y jouoit un rôle qui n'étoit pas aussi favorable à sa valeur que la délivrance de M. de Dorfan ; mais cette circonstance étoit dépeinte avec des couleurs si singulieres , que , sans le nom qui me bleissoit l'oreille , je crois que j'y aurois applaudi. Cette piece fut universellement goûtée ; malgré cela le lecteur ne voulut pas se l'approprier , parce qu'il prétendoit qu'il y avoit quelques expressions basses qui se sentoient d'un Poëte des champs. Enfin , on se leva de table , & chacun insensiblement s'en alla : nous nous disposâmes même à nous retirer. Quand compte-t-il partir ? demanda M. Bono. Dans quelques jours , répondit M. de Dorfan. Le plutôt fera le mieux , reprit Bono. Il nous reconduisit ensuite jusqu'au carrosse ; & là , comme on alloit donner le coup de fouet : Eh ! à propos , me dit M. Bono , cette petite femme que j'ai vue à Versailles avec vous , qu'est-elle devenue ? La.... la....

M. de Dorfan piqué de cette façon de s'exprimer , l'interrompit avec vivacité. C'est de ma-

dame de Dorville dont on vous parle sans doute, me dit-il.

Oui reprit Bono ; juste, la Dorville : que fait-elle ? Elle n'est pas venue me voir : comment se porte son mari ?

M. de Dorville est mort, lui répondis-je. Oui, reprit M. de Dorfan, indigné. Oui, M. de Dorville est mort, & madame de Dorville est veuve, & elle n'a par conséquent plus besoin d'emplois. J'en suis fâché, dit M. Bono en nous saluant, & il se retira.

A quoi s'adrescoit sa phrase : j'en suis fâché ? Je suis certain qu'il n'en savoit rien lui-même, comme j'assurerois que M. Bono n'avoit pas pris garde à la colere qu'il avoit causée à M. de Dorfan : il étoit naturellement bon, mais c'étoit un de ces caracteres dont la simplicité va jusqu'à la dureté, sans y faire attention.

Quelle vivacité ! dit alors madame de Vambures au Comte de Dorfan ; vous paroissez prendre bien de l'intérêt à madame de Dorville.

Oui, Madame ; loin de le nier, lui répondit le Comte, je m'en fais gloire. Ces misérables, parce que leurs richesses les mettent au-dessus du commun, s'imaginent qu'ils peuvent impunément mépriser la noblesse sans opulence. Je ne suis pas assez infatué d'un grand nom, pour croire que tous les égards lui soient dus ; mais je pense que quand, malgré l'indigence, la noblesse fait soutenir son rang, elle n'en a que plus de droits sur notre estime.

J'en conviens, reprit cette Dame : la naissance est accidentelle à l'homme ; mais une nais-

sance qu'accompagne la vertu , est digne des plus sinceres hommages : mais avouez à votre tour , Comte , que si vous n'aviez pas quelque liaison intime avec madame de Dorville , vous auriez été moins agité d'une expression qui , dans la bouche de Bono , n'est d'aucune conséquence.

Ne soupçonnez rien , je vous prie , reprit le Comte , d'injurieux à cette Dame. J'admire plus sa vertu , que je n'estime sa beauté , qui a cependant tout mon cœur. Je ne doute point de votre discrétion , & je ne fais point difficulté de vous découvrir mes sentiments. Oui , si ma main dépendoit de moi , j'irois dans l'instant la supplier à genoux de l'accepter.

Mais est-ce qu'elle ignorerait vos dispositions , lui dis-je ? Si elle les fait , reprit sur le champ madame de Vambures , elle ne peut y être insensible. Qui pourroit rejeter d'aussi beaux sentiments ? Eh ! si cette Dame pense aussi bien que vous , Comte , je ne puis vous blâmer.

J'ai peu joui de l'avantage de la voir , nous répondit le Comte ; son état de veuve m'a prescrit des loix que suivoit foiblement mon respect , quand ses affaires l'ont entraînée à la campagne. Je ne vous cacherai pas cependant qu'elle connoît ce que je pense. Je vous dirai même que je crois m'être aperçu que mes sentiments lui sont chers ; mais sa situation & ma naissance lui ont imposé jusqu'à présent un rigoureux silence. Tout cela s'est manifesté dans la dernière visite que je lui rendis avant son départ. Elle avoit la force de me donner des conseils contre mon amour. Je lui en fis mes plaintes : & en effet ,

j'étois pénétré de douleur , lorsque les larmes , qui couvroient son visage m'apprirent qu'elle combattoit ses propres sentimens en travaillant à détruire les miens.

Ah ! Comte , s'écria madame de Vambures , de pareils sentimens tiennent lieu de naissance , de beauré & de fortune. Si je vous plains des obstacles que vous aurez à effuyer , je vous admirerai si vous êtes inébranlable. Oui , il n'y a rien de si précieux qu'on ne puisse , qu'on ne doive même sacrifier à une si noble façon d'aimer.

Que vous m'enchantez ! s'écria à son tour le Comte. Si vous connoissiez celle que j'adore , vous l'aimeriez vous-même. M. de la Vallée l'a vue , il peut vous dire si j'exagere.

Je vis que madame de Vambures interrogeoit mes yeux pour y lire l'impression que cet entretien faisoit sur mon ame. Quoi ! vous paroissez insensible ? me dit-elle en s'apercevant que je l'avois découverte.

Non , Madame , répondis-je ; mais je suis si enchanté de la façon dont vous entrez dans les sentimens de M<sup>r</sup> le Comte , que j'estimerois heureux celui qui auroit l'avantage de vous en faire agréer de pareils. Peu inquiète de son origine , vous ne regarderiez que son amour : & voilà ce que j'admire.

Vous ne vous trompez pas sur ma façon de penser , me dit-elle : oui , je n'écouterai que mon cœur pour donner ma main ; & je m'estimerai heureuse si je rencontre le même avantage.

Pouvez-vous , repris-je avec une vivacité que je ne me connoissois pas ; pouvez-vous être vue

sans faire naître ces sentiments parfaits que vous reclamez ? Il est encore des cœurs capables d'apprécier le mérite , & vous réunissez tout ce qu'il faut pour gagner leur suffrage.

Madame de Vambures , qui s'aperçut que la conversation devenoit animée , & qu'elle commençoit à en faire l'intérêt , prit M. le Comte par le bras , en lui disant : à quoi rêvez-vous donc , Comte ? Aux moyens de faire mon bonheur , lui dit-il ; & j'y réussirai.

Cette reprise de M. de Dorfan renouvela les craintes qu'avoit eues cette Dame de se trouver de nouveau impliquée dans une conversation sérieuse , & pour s'en débarrasser , elle tourna l'entretien sur mes affaires. M. de Dorfan lui dit que tout étoit arrangé , & que je pouvois partir dès le lendemain si je voulois ; qu'il avoit pourvu à tout , & que dès que je serois décidé , il m'enverroit sa chaise de poste & deux de ses domestiques.

Sa fortune , reprit madame de Vambures , lui permet-elle de faire une tournée aussi longue ? Tout est arrangé , j'ai eu l'honneur de vous le dire , reprit M. de Dorfan ; n'ayez point d'inquiétude. Mais , dit cette généreuse Dame , son avancement est notre ouvrage en commun , je veux , comme vous contribuer à le soutenir dans son emploi.

A ces mots je me jettai sur sa main , que je couvris de mille baisers , pendant que M. le Comte lui disoit : cela ne regarde point monsieur de la Vallée , ce sont nos affaires , nous

les arrangerons bien ensemble. Madame de Vambures pria alors M. le Comte de faire arrêter , parce qu'elle se trouvoit devant une maison où elle devoit passer la soirée. Je descendis le premier , j'eus l'honneur de lui présenter la main , & je me servis de cette circonstance avantageuse pour la remercier de nouveau dans des termes qui devoient plus flatter son amour que sa générosité.

J'avoue que je n'aurois pu bien démêler ce qui pouvoit dicter mes paroles. Je n'avois pas envie de tromper , mais j'étois entraîné par des sentimens dont je n'étois plus le maître. Laissez quelque jour à une passion , elle fera plus de chemin que souvent on ne pensera lui en permettre. Si cette passion est l'amour , la pente que notre cœur a naturellement pour ses attraits , lui donne un cours bien plus difficile à retenir. Eh ! qui s'emploie à y mettre des bornes ! Tout , au contraire , dans nous-mêmes concourt à l'étendre. Ainsi on ne doit point être surpris si , malgré mon mariage , & quoique M. de Dorfan m'eût donné une haute idée de la vertu de madame de Vambures , je profitois de toutes les occasions pour lui marquer ma tendresse. J'oubliois , dès que je la voyois , mon devoir , & le respect que je lui devois ; car l'un & l'autre étoient également combattus par ma conduite.

En quittant madame de Vambures , M. le Comte me reconduisit chez moi , où , de concert avec mon épouse , dont l'état pa-

roissoit toujours le même, mon voyage fut fixé au troisieme jour. Pendant cet intervalle je vis mon frere , que sa femme tourmentoit avec le même acharnement ; je le conduisis dans l'endroit où j'avois placé ses fils , dont on nous fit concevoir une grande espérance. Le temps que ces occupations ne m'enlevèrent pas , je le donnai tout entier à calmer les tendres inquiétudes de ma femme , dont l'état empirait chaque jour.

Sur le soir du second jour , M. de Dorfan , chez lequel j'avois envoyé , & que l'on m'avoit dit en campagne , vint me voir , & me dit dans un transport de joie inexprimable , cher ami , je suis aimé , je n'en puis plus douter ; madame de Dorville a daigné m'en assurer , & je n'ai plus à combattre que les chimeres dont une folle ambition prétend nous tyranniser ; mais je les terrasserai , & dès que son cœur est pour moi , je n'ose plus douter de mon triomphe.

Si je pris part à sa joie , comme le méritoit l'amitié dont il m'honorait , j'avoue que la réflexion me fit payer cher ce sentiment ; car je me représentai que rien ne paroissoit me permettre un semblable espoir. Néanmoins je lui proposai d'aller ensemble chez madame de Vambures.

On sera surpris que je n'y aie pas encore paru ; l'étonnement cessera dès qu'on fera attention qu'ennemi déclaré de toute dissimulation , je devois redouter un tête-à-tête avec cette Dame. Après les derniers entretiens , qu

avoient dû lui faire connoître ce que je pensois, & qui m'avoient mis dans le cas de pouvoir soupçonner les sentimens qu'elle avoit pour moi, je n'aurois pu me trouver seul avec elle, sans lui faire une déclaration en forme. Elle ne pouvoit avoir pour but que de la tromper par l'apparence des desirs auxquels mon mariage s'opposoit, ou que de lui faire une injure qu'elle ne m'eût peut-être jamais pardonnée. Dans ce cruel embarras, je crus devoir attendre le retour de M. de Dorfan; aussi dès que je le vis, je lui proposai de m'aider à remplir ce devoir de politesse & de reconnaissance: mais il me répondit que dès le même soir dans lequel nous avions quitté cette Dame, elle étoit partie pour aller à sa campagne.

J'admirai cette singularité qui faisoit que nous nous fuyions l'un & l'autre dans un temps où les premiers propos éclaircis sembloient nous prescrire une entrevue prochaine. Je conçus que cette Dame, par délicatesse, avoit voulu, à la veille de mon départ, éviter une déclaration qui le lui auroit rendu plus sensible, mais contre laquelle mon mariage, qu'elle gnoit, la mettoit en sûreté.

M. le Comte de Dorfan me dispensa de la visite que je voulois lui faire; & en me quittant, comme je devois partir le lendemain de bonne heure, il me remit, de la part de madame de Vambures, une bourse qu'il ne voulut jamais me permettre d'ouvrir en sa pré-



sence. Je voulois voir ce qu'elle contenoit ; mais il partit comme un éclair , en me priant de lui écrire souvent , & en promettant à ma femme qu'il viendrait souvent la consoler de l'absence de son ami.

Il ne fut pas parti que ma femme devint inconsolable , en me répétant qu'elle croyoit qu'elle n'auroit plus le plaisir de me revoir. Pour moi je ne partageois plus ses frayeurs ; & j'ose dire que , si cette tendre épouse avoit été moins aveuglée par la tendresse qu'elle me portoit , elle auroit trouvé au moins beaucoup d'insensibilité dans les adieux que je lui fis.

Je partis le lendemain en poste ; j'arrivai à Rheims , où je trouvai mon commis qui m'y attendoit : je passai quel que temps à m'instruire avec lui des fonctions de mon emploi , & je puis dire , sans me flatter de beaucoup de pénétration , en ce peu de temps je me mis au fait du principal.

A peine y avoit-il un mois que j'étois dans cette ville , que je reçus une lettre de M. de Dorfan , dont le style m'étonna. Chaque ordinaire je recevois de ses nouvelles , par-tout je voyois un style badin & folâtre ; mais celui de cette dernière me paroissoit contraint & étudié. Enfin, je vins à un article dans lequel il m'apprenoit que ma femme étoit fort mal , mais que , comme on ne désespéroit pas encore qu'elle ne se rétablît , il me prioit de ne point quitter mes affaires , & me montrait l'importance de ne point abandonner mon poste sans une permission expresse : enfin , il me conjuroit de

ne point m'alarmer , & de me reposer sur lui.

Après avoir pris lecture de cette lettre , je restai interdit. Tant d'empressement à m'engager de rester en Province , quand on m'annonçoit que ma femme étoit fort mal , me fit ouvrir les yeux , & je ne doutai plus qu'elle ne fût morte : un froid me saisit aussi-tôt , je reprenois cette lettre & je la remettois sans la lire. J'étois encore dans cette agitation violente , quand un des laquais que m'avoit donné M. de Dorfan , vint m'avertir qu'un Grand-Vicaire du diocèse , & parent de son maître , demandoit à me parler. Je fus au-devant de lui.

Après quelques questions sur les arrangements que j'avois pris avec mademoiselle Haberd en l'épousant , il m'ajouta qu'elle étoit morte sans donner d'autres signes de maladie que la foiblesse que je lui avois connue. Je ne pus refuser des larmes à sa mémoire , & je puis dire qu'elles étoient sincères.

Monsieur , me dit-il , M. de Dorfan a fait jusqu'à présent tout ce qui dépendoit de lui pour vous épargner la douleur de rentrer si-tôt dans votre maison : mais maintenant vous devez vous y rendre au plutôt ; car mademoiselle Haberd l'aînée a fait mettre le scellé chez vous , & je vous apporte une permission d'interrompre votre tournée.

Je ne perdis pas de temps , & je partis la même nuit. Arrivé chez moi , je pris le deuil , & par les soins de M. de Dorfan , j'eus bientôt arrangé le principal de mes affaires.

A peine étois-je de retour , que j'eus la

visite de M. Doucin , ce vénérable Directeur de mademoiselle Haberd.

Je crois que vous me connoissez , me dit-il en entrant. Je viens de la part de mademoiselle Haberd l'ainée. Cette bonne fille attend de votre équité que vous lui remettiez les biens de sa sœur. Je vous crois trop honnête homme pour vouloir lui enlever une succession qui lui appartient par les droits du sang.

Si vous croyez , lui répondis-je , que je vous connoisse , je suis étonné que vous osiez venir ici. Ma belle-sœur n'a rien à prétendre sur la succession de ma femme , & votre équité , autant que votre état , doit l'engager à éviter de mauvais procédés qui ne l'avanceront de rien.

Il affecta long-temps ce ton doux et tendre pour tâcher de me fléchir ; mais voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur mon esprit , & peut-être ayant jugé par mes réponses qu'il ne pouvoit se flatter de réussir dans son projet : nous verrons , me dit-il , qui de vous ou de moi l'emportera.

Je ne pus m'empêcher de rire en voyant cette affection cordiale d'un Directeur , qui lui rendoit propres les intérêts de sa pénitence. Je le laissai sortir en fureur , sans même le reconduire.

Cette impolitesse procéda moins d'un esprit de colere , que de la timidité que mon ignorance en procédure m'avoit inspiré en entendant ses menaces.

J'appris dès le même jour cette scène à M. de Dorfan , qui me conduisit chez son Avocat : il me dit de rester tranquille , & qu'il se char-

geoit de suivre cette affaire , sans que je dussé m'en inquiéter davantage.

Je restai néanmoins un mois à Paris , pendant lequel j'étois journellement assailli par madame Alain , qui avoit jetté les yeux sur moi pour établir sa fille Agathe. Je ne parvins à m'en débarrasser qu'en brusquant un peu cette bonne femme.

J'allois retourner en Champagne , quand M. de Dorfan me fit dire que madame de Vambures étoit de retour , & qu'il falloit que je m'y rendisse dans le jour. Je ne balançai pas à lui obéir ; je craignois moins alors sa présence , quoique mon ajustement me semblât un reproche parlant de dissimulation.

Quel lugubre appareil, me dit cette Dame en arrivant ! Je vous croyois encore en Province. Je me suis rendu à Paris , Madame , lui répondis-je , par ordre de M. le Comte de Dorfan pour mettre ordre à mes affaires. La mort de ma femme ... Comment de votre femme ! reprit-elle vivement. Qu'est-ce que cela veut dire ? Dorfan ne m'a jamais dit que vous fussiez marié : elle resta-là un moment à rêver.

Je profitai dans l'instant pour me jeter à ses genoux. Excusez , Madame , lui dis-je , le secret que M. le Comte : par zèle pour mes intérêts , a cru devoir vous faire ; il appréhendoit peut-être....

Eh ! qu'appréhendoit-il ? dit-elle en m'interrompant. Croyoit-il que je vous aurois obligé avec moins de zèle ? Soupçonnoit-il, poursuivit-elle d'un air ému , que ma bonne volon-

té eût quelques vues auxquelles ce mariage fût contraire ?

Non , Madame , repris-je , M. de Dorfan vous connoît trop bien , il sait trop qui je suis , pour croire que vous daigniez descendre jusqu'à moi , quand il auroit pu soupçonner que je fusse assez téméraire pour porter mes yeux jusqu'à vous.

Eh ! relevez-vous donc , me dit-elle : je vous l'ai dit , ce ne fera point la disproportion des rangs qui gênera jamais mon inclination : si je me mariois un jour , je ne consulterois que mon cœur & celui de la personne pour laquelle le mien décideroit.

Ah ! Madame , lui dis-je dans un mouvement que je ne pus arrêter , si votre cœur doit chercher qui vous aime , qui vous adore , ne doit-il pas se fixer aujourd'hui ?

Que voulez-vous donc dire , reprit-elle toute troublée ? Mais je crois que vous êtes fou. Votre femme est à peine enterrée , & vous venez me parler d'amour ! C'est mal diriger votre plan ; & cette vivacité , loin de vous faire gagner mon cœur , seroit capable de diminuer mon estime.

Daignez , lui dis-je , ne me point condamner sans m'entendre. Sachez l'histoire de mon premier mariage , connoissez comment les nœuds ont été formés , & vous verrez qu'un motif étranger à l'amour le décida. Oui , s'il est permis de le dire sans vous offenser , vous êtes la première qui ait reçu l'hommage de mon cœur.

Je serai charmée d'être instruite , me dit-elle : comme je veux absolument décider votre fortune , il est important que je vous connoisse.

Sous quelle forme ingénieuse l'amour véritable ne cherche-t-il pas des raisons pour soutenir son feu , même lorsqu'il croit entrevoir des motifs de le détruire ! Plus il est sincere , & moins il manque de ressources au besoin.

Il seroit superflu de répéter tout ce que j'ai dit ci-dessus : il suffira de savoir que je fis un récit aussi naïf à madame de Vambures , que je l'ai fait jusqu'ici au public. Vous voyez , ajoutai-je alors , Madame , si l'amour a eu quelque part à mon union avec mademoiselle Haberd ; par une suite de ma sincérité , je dois vous avouer que vous êtes la première beauté qui m'avez rendu sensible ; mais que cette sensibilité est d'autant plus cruelle , qu'il m'est moins permis d'en concevoir quelque espérance.

Je suis flattée des lumières que vous venez de me donner , me dit cette aimable Dame , puisque je puis vous rendre mon estime. Votre dissimulation avoit armé ma gloire. J'en suis désabusée ; il n'est temps maintenant que de penser à votre fortune. Eh ! que me fait la fortune , si je ne puis mériter vos bontés ? lui dis-je d'un air pénétré de douleur.

Soyez content , la Vallée , me dit-elle , de mes dispositions présentes ; je ne puis vous dire d'espérer : vous connoissez ma façon de penser , que cela vous suffise. Un œil adouci , & qui me parut satisfait , sembloit m'en dire mille fois d'avantage que la bouche n'en exprimait.

Entraîné par un mouvement de joie , je me précipitois de nouveau à ses pieds , comptant la forcer à s'expliquer plus clairement , quand un bruit qui se fit entendre dans l'anti-chambre , l'obligea de m'arrêter. C'étoit M. le Comte de Dorfan.

Je viens à vos ordres , dit-il à madame de Vambures. Peut-être suis-je importun , ajouta-t-il en souriant & en me regardant d'un air malin ; mais comme un intérêt commun m'amène , j'espère qu'on ne m'en voudra pas de mal.

Non , Comte , répondit sur le champ madame de Vambures ; vous n'êtes point de trop , car je veux vous parler. Il est question de m'aider de votre crédit pour achever l'établissement de M. de la Vallée. Bono , que je vis hier , m'en ouvrit un moyen. C'est un bon homme que ce Bono !

Oui , Madame , reprit le Comte , l'intérêt qu'il prend à M. de la Vallée me le fait estimer : vous pouvez compter sur moi ; mais je vous avouerai , dit-il encore en badinant , que si je ne voyois mon ami sous cet extérieur mortuaire , je serois plus étonné de votre zèle , que le mien ne peut vous satisfaire. Je ne pénétre jamais mes amis , continua-t-il sur le même ton ; mais je souhaite qu'un état décent le mette au plutôt dans un rang plus proportionné aux bontés dont vous l'honorez.

La fortune n'a point de privilege auprès de moi , reprit d'un air badin madame de Vambures ; M. de la Vallée n'aura plus be-

soin de moi , quand son chemin sera fait. Je me suis prêtée volontiers à ce que vous avez souhaité de moi pour son avancement ; mais je crois qu'il demande , si rien ne les retient à Paris , qu'il aille poursuivre sa tournée.

Mais je suis menacé , dis-je alors , d'un procès de la part de ma belle-sœur.

Ne craignez rien de ce côté , me dit M. de Dorfan. J'ai vu Doucin , & je crois qu'il portera sa pénitence à rester tranquille : mais quand il n'exécuteroit point ce qu'il m'a promis , vous ne devriez pas être plus inquiet de ses menaces.

M. le Comte , qui apperçut sans dout<sup>c</sup> aux yeux de madame de Vambures & aux miens , qu'ils vouloient se communiquer quelque chose , se retira , en chantant , vers une fenêtr<sup>e</sup> qui donnoit sur une place. Qu'il est facile à M. de Dorfan , dis-je aussi-tôt à cette Dame , de me conseiller de n'avoir aucune inquiétude ! mon cœur a des intérêts plus pressants que ceux de ma fortune , & l'absence que vous me prescrivez..... Je ne pus achever , tant j'étois accablé de tristesse.

Ne vous chagrinez pas , répondit avec douceur cette Dame ; songez que je vous l'ordonne , & que je veux être obéie.

Si du moins il m'étoit permis de vous écrire , repris-je ? Vous l'ai-je défendu , me dit-elle ? Il sera même impossible que je ne sois forcée de vous répondre sur les vues que j'ai pour votre fortune.



M. de Dorfan , qui nous rejoignoit , fit décider mon départ , & je quittai madame de Vambures , dont les yeux sembloient me renouveler l'ordre d'être tranquille. Peut-être pour m'aguerrir , M. le Comte prit la main de madame de Vambures , qu'il baïsa en la quittant ; je me hasardai en tremblant de prendre la même liberté , & je dois avouer que cette complaisance fut accordée avec une distinction marquée en ma faveur.

On fera sûrement étonné de cette scene ; on verra en effet peu d'exemples d'un homme qui , dans les premiers jours d'un deuil pris pour la mort de sa femme , ait déjà poussé si loin les avances d'un second mariage ; mais outre que dans tout le cours de ma vie il a semblé que j'étois né pour renverser les loix ordinaires , d'ailleurs si l'on se met à ma place tout l'étonnement cessera.

En effet , marié sans inclination , veuf lorsque je commence à en prendre pour un objet que la reconnoissance m'oblige de voir , je doute que qui que ce soit eût laissé échapper une occasion aussi favorable. Si ces raisons ne suffisoient pas , je l'ai fait , & l'on doit le lire.

En sortant de chez madame de Vambures , je me rendis chez mon frere , que je trouvai dans le dernier embarras. Sa femme l'avoit abandonné depuis quelques jours , résolue de ne point rentrer dans sa maison qu'il n'en sortît. Il vouloit employer les voies de Justice pour la re-

mettre dans son devoir. Je l'en dissuadai ; & pour le porter à se rendre à mes avis, je l'engageai à me choisir une petite maison au Marais, & pendant mon absence, je le priai d'y faire porter mes meubles, en ajoutant que j'attendois de son amitié qu'il y demeureroit au moins jusqu'à mon retour, me flattant que par la suite nous ne nous séparerions plus.

Après avoir tout rangé avec madame Alain, qui ne me paroissoit plus si polie, depuis qu'elle craignoit qu'on ne parvînt à me dépouiller de la succession de mademoiselle Harberd, je partis pour me rendre à mon emploi, & pour achever ma tournée.

Comme on vouloit absolument que je prisse quelques teintures de ces sortes d'affaires, j'y restai plus long-temps que je ne pensois. Il y avoit bien dix-huit mois que j'entretenois avec madame de Vambures un commerce de lettres fort régulier, quand elle me pria, de la part de M. le Comte de me rendre à une des Terres de ce Seigneur, qui étoit sur la frontiere de la Province que je visitois.

Quel fut mon étonnement d'y trouver madame de Dorville, & d'entendre le Comte de Dorfan qui me dit, que le bonheur qu'il avoit d'épouser cette aimable veuve, ne lui auroit pas paru complet, si je n'en eusse été témoin. La cérémonie s'en fit dès le lendemain. Madame sa mere, qu'il avoit fléchié par ses prieres, y assista avec joie, & quelques jours après nous nous rendîmes tous à Paris.

Savez-vous, mon cher, me dit en route M. de Dorfan, que madame de Vambures vous a absolument fixé à Paris ? Le Roi vient d'octroyer un privilege particulier à une nouvelle compagnie ; cette Dame vous y a fait agréer, & je ne doute pas que les fonds n'en soient déjà fournis.

Tant de bontés de la part d'un objet qui avoit toute ma tendresse, me laisserent sans réponse. Je dois dire que lorsque M. le Comte me parloit ainsi, il me cachoit toute la part qu'il avoit eue à cette faveur, qu'il vouloit que j'attribuasse toute entiere à ma chere maîtresse. Ce que je dis n'est pas pour diminuer ce que je dois à l'amour, mais pour ne pas priver l'amitié d'une juste reconnoissance qu'elle a droit d'exiger. J'ose même avancer que ma restriction fait honneur à madame de Vambures, puisque c'est par son aveu que je me vois dans le cas de rendre à M. de Dorfan la justice que je dois à sa générosité.

Peut-il, & pourra-t-il jamais se trouver un homme plus heureux ! l'amitié disputoit à l'amour le privilege de m'obliger ; & ne pouvant l'emporter, ils s'unissoient tous les deux en ma faveur.

Dès que je fus à Paris, je me rendis chez madame de Vambures. Je la trouvai seule dans son appartement ; l'amour & la reconnoissance me précipiterent à ses genoux. Je ne pourrois me rappeler ce que je lui dis. Le feu secret qui me dévorait dictoit seul mes paroles,

& le trouble qu'il devoit jetter dans mes discours, ne m'a pas permis de les retenir : mais j'avoue, à ma honte, que cette flamme perdit un peu de sa force, quand je vis que cette Dame, en me relevant, tâchoit de me dérober des papiers qui couvroient sa table.

J'avoue que cette précaution me causa quelque inquiétude. Quel étoit ce mouvement ? Doit-on l'attribuer à la jalousie ? Je ne le crois point. J'aimois, & tout m'assuroit que j'étois aimé ; cela ferme-t-il toute voie à cet esprit jaloux qui s'alarme de la moindre apparence ? Si l'on me dit que non, je confesserai volontiers qu'il entroit un peu de jalousie dans mon procédé : mais si l'on n'y voit qu'un de ces mouvement passagers, qui, sans s'attacher à rien de fixe, font passer dans l'esprit un de ces nuages volatils, dont on ne pourroit bien définir ni l'essence, ni l'origine, je crois qu'on se tromperoit encore moins. J'ai eu d'autant moins lieu de pénétrer la nature du sentiment qui m'agitoit, qu'à peine s'étoit-il fait jour, que je crus appervoir sur ces papiers un caractère semblable au mien ; ce qui me fit penser que cette Dame s'occupoit de mes lettres.

Je me dispoisois même à lui en marquer ma joie, quand, ayant deviné une partie de ce qui se passoit dans mon ame, madame de Vambures me dit : j'allois vous écrire pour presser votre retour en cette ville. D'Orsan vous a retenu une place qui demande votre présence.

S'il étoit un motif pour presser mon retour, lui répondis-je, que n'a-t-il pris naissance

moins dans votre générosité que dans votre cœur !

Ne parlons point de mon cœur , me dit-elle.....

Ah ! repris-je , c'est le seul bien que j'ambitionne. Votre bouche refuseroit-elle de me confirmer le bonheur que j'ai cru lire dans vos lettres ?

Eh ! quand cela feroit..... dit-elle en baissant les yeux. Je sentis tout mon avantage. Si cela étoit , Madame , lui dis-je avec vivacité , l'état où m'ont mis vos bontés ne me permettroit-il pas quelque espoir ? Elle paroissoit rêver profondément. Daignez vous expliquer à un homme qui vous adore. Les sentiments que vous m'avez fait connoître , cette indifférence sur les titres , sur les grandeurs , sur la naissance même , tout fait ici l'excuse de ma témérité. Je vous aime , je suis libre , mon nom ne vous révolte point. J'ose vous demander.... Arrêtez , me dit-elle ; ne pensons qu'à votre arrangement : il y a de quoi nous occuper. Quand il sera fini , je vous permettrai de me consulter sur autre chose ; mais jusques-là je vous prie de ne m'en point parler.

Ces dernières paroles furent prononcées avec une espèce de timidité qui m'auroit fort embarrassé , si les yeux ne m'eussent au pôtôt rassuré. J'eus beau mettre mon esprit à la torture , il fallut me retirer sans avoir pu renouer cet entretien charmant.

Je me trouvois dans une position bien nouvelle pour moi ; mais heureusement qu'un peu d'usage du monde avoit éclairé mon esprit. Jusques là j'avois toujours été prévenu ; mais ici , j'étois obligé de faire toutes les avances , que souvent on paroïssoit ne pas entendre. Si je m'expliquois clairement , un soupir , un geste , ou un mot plutôt arraché que donné , formoit toute la réponse que je recevois.

Que l'on ne croie pas cependant que je restasse en chemin. Mon cœur étoit véritablement touché , & il suffisoit seul pour me conduire dans cette circonstance. Oui , je ne fus pas long-temps à faire connoître à madame de Vambures toute l'étendue de la passion qu'elle avoit fait naître. Elle dut y voir distinctement l'empire de l'amour , & le pouvoir de la reconnoissance : car si cette dernière avoit quelque part aux sentiments que j'exprimois dans nos entretiens , l'amour s'en dédommageoit avec usure , & rien n'échappoit à cette aimable personne , comme elle me l'a avoué depuis.

J'ai promis son portrait , & le voici naturellement placé. Elle étoit d'une taille haute & avantageuse. Ses cheveux châtons étoient si parfaitement placés , qu'ils sembloient s'arranger d'eux-mêmes pour faire sortir un front majestueux , dont la grandeur étoit tempérée par des yeux qui , malgré leur éclat , paroïssent inspirer la confiance , & manifestent un

pétillant dans l'esprit dont la réalité étoit capable d'enchanter. Je conviendrais que le visage étoit un peu long, mais ce défaut étoit réparé par les plus belles couleurs du monde. Sa bouche étoit mignone & la mieux garnie qu'on pût voir. Elle avoit la main charmante & la gorge admirable.

Je ne puis mieux donner une idée de son esprit, qu'en avouant avec ingénuité, que dès que j'eus connu la justesse de son discernement & la sagesse de ses réflexions, je ne fis gloire de ne me conduire que par ses avis. Son ame grande & modeste, suivant les circonstances, favoit se prêter à tout, & son exemple me dirigeoit, & m'a peut-être évité bien des faux pas. Voilà le portrait que j'avois promis il y a long-temps. S'il n'est point fini, on pensera facilement qu'un léger désordre est permis, quand je me retrace tant de graces qui font encore le bonheur de ma vie, & dont j'ai l'original sous mes yeux en écrivant. Le lecteur me permettra cette petite digression: je poursuis.

J'entrai donc dans mon nouveau poste. L'intérêt considérable que j'avois dans cette compagnie, & la main qui m'y avoit placé, m'y donnoient un crédit étonnant. Je me vis bientôt obligé, par les conseils de M. de Dorfan, de prendre une maison décente; je fis faire un équipage: enfin, je devins un petit seigneur, sans presque m'appercevoir de ma métamorphose.

Que l'homme change, me disois-je quel-

quefois ! Lors de mon mariage avec mademoiselle Haberd , je ne pouvois me lasser d'admirer une simple robe-de-chambre , & aujourd'hui , sans étonnement , je remplis le fond d'un carrosse. Un appartement autrefois me sembloit un palais , & ma maison n'a rien qui m'étonne. J'aimois à appeler ma cuisiniere pour me féliciter d'en avoir une , & mes gens m'entourent maintenant sans que je leur dise un mot. Que la conduite du Traitant est différente de celle de Jacob , à peine échappé du village ! Mais voilà l'homme ; j'avois passé tout-d'un-coup dans cet appartement , & je n'étois venu que par degrés dans ma maison.

Je voulus m'instruire des devoirs de ma nouvelle place ; mais après un peu d'attention , je vis qu'il consistoit à savoir placer des gens au fait , sur le zele desquels en pût compter , & à se réserver le plaisir de recueillir & de consumer le fruit de leurs travaux. Cette méthode me parut douce & aisée , & l'expérience m'a appris qu'on s'y formoit facilement.

Je voyois journellement madame de Vambures , & l'on sent que je ne la voyois jamais sans lui renouveler mes empressements & mes desirs ; mais quoique je reçusse de cette Dame mille assurances de tendresse , elle ne me permettoit jamais de lui parler des vues que j'avois de l'épouser.

Un jour que la réflexion sur les retards qu'esfuyoit mon amour , m'avoit retenu à la promenade plus long-temps qu'à mon ordinaire , je entrois chez moi accablé de tristesse , quand



on me dit qu'une personne m'attendoit pour me parler.

Je passai dans mon cabinet , après avoir donné ordre de l'introduire. Jugez de ma surprise : ce fut M. de Dorfan qui se présenta , lui que je croyois à la campagne.

Vous êtes surpris de me voir , me dit-il , mais votre intérêt me ramene à Paris. Vous êtes jeune & sans enfants , il faut vous marier, & j'ai un parti avantageux à vous offrir.

Ne me parlez point de mariage , Monsieur, lui dis-je d'un air chagrin ; il n'est qu'une personne qui puisse m'y faire penser , & je vois trop que je n'y dois jamais songer.

Avant de recevoir vos refus , ou de forcer votre consentement , reprit-il , j'ai une grace à vous demander : c'est de placer un jeune homme que j'ai trouvé dans votre anti-chambre , & qui me paroît mériter votre attention. Son histoire , qu'il m'a contée , m'a attendri. Sa fortune dépendoit d'un oncle dont la mort le réduit dans un état déplorable.

Commandez , lui répondis-je en m'avancant moi-même vers la porte ; & si vous voulez me le permettre , je vais le faire entrer pour l'assurer que je ferai tout en sa faveur , ou plutôt , qu'il peut compter sur moi dès qu'il a votre recommandation.

En effet , le jeune homme se présenta. L'air également noble & respectueux avec lequel il me salua , ne me permit pas de l'envisager ; & s'il ne se fût nommé , peut-être ne l'aurois-je pas reconnu : mais en entendant le nom de

mon premier maître, je vis son neveu, & celui même au service duquel j'avois été.

Je ne pus retenir mes larmes en comparant nos positions anciennes & présentes; & en lui sautant au cou, je le priai de tout attendre d'un homme qui devoit à sa famille les premières faveurs dont il eût joui. La surprise de M. de Dorfan fut extrême, & j'ose dire que loin que cette petite humiliation, qui résultoit pour moi de ma sincérité, fît impression contre moi dans son cœur, elle augmenta son estime. Je priai mon ancien maître de venir souvent me voir, & peu de jours après je fus assez heureux pour le mettre dans le cas de ne point regretter de s'être adressé à son cher Jacob.

Il ne fut pas forti, que M. de Dorfan m'apprit qu'il étoit venu à Paris pour savoir ce que je devois espérer des intentions de madame de Vambures. Je l'ai vue, me dit-il, elle n'a point fait de difficulté de m'avouer les sentiments qu'elle a pour vous, & même la résolution qu'elle a prise de couronner les desirs de l'épouser que vous lui avez souvent témoignés. Il m'apprit que, quoique veuve d'un Marquis, elle étoit fille d'un Financier; mais cette Dame, ajouta-t-il, pour éviter la critique, a voulu vous voir dans un état d'opulence avant de vous donner la main. Vous y voilà, mon cher, me dit-il; voyez-la maintenant, & finissez au plutôt votre bonheur, auquel je m'intéresse véritablement.

Je priai M. de Dorfan de me guider, sans

même le remercier du zèle qu'il me marquoit. Il me dit que dès le lendemain je devois aller voir madame de Vambures , & qu'il la préviendrait sur les ouvertures qu'il venoit de me faire.

Je ne dirai point dans quels transports de satisfaction & d'impatience je passai la nuit ; je parvins à l'heure de partir sans avoir encore pu bien démêler tous les sentimens qui me partageoient. Je ne doutois pas de la sincérité de M. de Dorfan : l'amour même de madame de Vambures n'étoit plus un mystère pour moi : mais j'appréhendois quelques révolutions : quelles & d'où pouvoient-elles venir ! Je n'en savois rien. Je crois que je puis dire : je craignois , parce que j'aimois.

Je me rendis donc chez l'objet de ma tendresse ; j'y fus reçu avec un air de satisfaction que je ne lui avois pas encore vu. Nos cœurs étoient d'accord ; nous étions réciproquement prévenus , & notre hymen fut bientôt résolu & accompli. Ce fut alors que je connus la fortune immense que je venois de faire. Ma nouvelle épouse marqua à mon frere la même tendresse qu'elle avoit pour moi , en reprenant mes neveux , pour qu'ils fussent élevés chez elle. Leur pere , malgré toutes mes instances , ne voulut jamais sortir de son état de médiocrité ; content de vivre décemment , il me pria de lui permettre de se retirer à la campagne. J'y consentis avec peine , & peu de jours après il partit avec nous pour choisir sa demeure.

Ma nouvelle épouse auroit bien souhaité que je prisse le nom de quelques-unes de ses maisons ; mais je la priai de m'en dispenser. Elle ne parut pas en faire difficulté , & nous nous mîmes en route avec mon frere pour aller me faire reconnoître dans les Terres de madame de Vambures. M. de Dorsan prit la résolution de nous accompagner avec son épouse. Nous fûmes fort étonnés de les trouver à la premiere poste qui nous attendoient. Quelle rencontre flatteuse !

*Fin de la septieme Partie.*

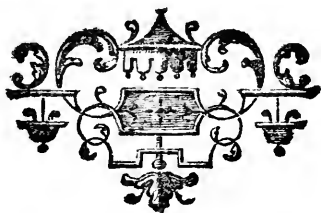
LE PAYSAN  
PARVENU,  
OU LES  
MÉMOIRES  
DE M. \*\*\*.

*Par M. DE MARIVAUX.*

---

HUITIEME PARTIE.

---



A R O U E N ,

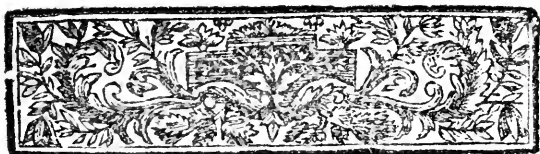
Chez PIERRE MACHUEL , rue  
Ganterie , Hôtel S. Wandrille.



M. D C C. L X X X I I .

A V E C P E R M I S S I O N .





# LE PAYSAN

P A R V E N U ,

O U L E S

M É M O I R E S

D E M. \*\*\*.

---

## H U I T I E M E P A R T I E.



NOTRE voyage fut long , mais très-agréable : la vanité , ce tyran flatteur , qui chaque jour sembloit accroître son pouvoir sur mon cœur, sans pouvoir l'aveugler entièrement , m'y faisoit trouver des charmes que rien n'a jamais pu compenser jusqu'à l'instant heureux qui m'a retiré du trouble & du fracas du monde.

Je conviendrai , si l'on veut , qu'il s'est trouvé dans ma vie des circonstances plus essentiellement heureuses ; mais comme le bonheur dépend

tout de l'ame, dès que celle-ci obtient cette satiété où ses desirs n'ont pas le temps de naître pour être satisfaits, on jouit là seulement d'une félicité entière. Si d'ailleurs ç'avoit été beaucoup pour moi d'être sorti de l'obscurité, & d'être devenu riche, il étoit bien plus flatteur que tout s'empresât à me démontrer ces avantages dont je jouissois ; & c'est là, je crois, le vrai comble de la prospérité.

Oui, chaque endroit où nous nous arrêtions, étoit le rendez-vous, pour ainsi parler, des hommages que le canton venoit nous rendre : ces témoignages suspects de respect & d'amitié ne montroient à mes yeux que ce que l'extérieur représentoit, & j'en étois satisfait. Je ne savois pas encore que les passions étoient de tous les lieux. J'ignorois que, concentré dans son castel, le Gentilhomme campagnard rendît la province le théâtre des mêmes défauts que la fatuité étale pompeusement à la Ville : ici, les occasions en sont plus fréquentes ; mais leur rareté les fait saisir avec plus d'empressement. Ce qui contribuoit encore beaucoup à entretenir mon illusion, c'est que nous passions si rapidement dans chaque endroit, que je n'avois, pour ainsi dire, point le temps de connoître ceux qui nous venoient voir, ou ceux auxquels nous rendions visite. L'état dans lequel madame de Vambures, ma nouvelle épouse, avoit toujours entretenu ses Terres, ne me demandoit pas grand soin. Je n'avois qu'à recommander la même exactitude. Les fermes étoient entre les mains de bons Payfans, qui, enrichis par une sage facilité qu'elle



leur avoit toujours donnée , faisoient le bien de leurs maîtres , sans oublier le leur , & de cette façon on n'a rien à leur dire.

Chaque pas m'offroit un nouveau plaisir. La compagnie d'une nouvelle épouse dont j'avois toute la tendresse , & qui possédoit toute la mienne; la société de M. de Dorfan & de l'aimable Dorville, tout sembloit réuni pour augmenter l'espece de triomphe avec lequel je passois dans mes Terres. Car , malgré toute la confiance que me donnoit mon amour-propre , je m'apercevois cependant quelquefois que la présence d'un Seigneur qui me traitoit en ami , retenoit mes voisins dans une soumission forcée , qu'ils auroient bien voulu franchir. Cette idée eut bientôt sujet de se confirmer dans mon esprit.

Ce Seigneur , en effet , nous quitta quand il se trouva près d'une de ses Terres, dans laquelle quelques affaires l'appelloient ; & je ne fus pas long-temps à m'apercevoir que le Comte me manquoit pour soutenir dans mes voisins ce respect qu'ils me marquoient malgré eux , & dont je m'enivrois depuis que j'étois sorti de Paris.

Je ne connoissois donc encore la Province que par son beau , quand mon épouse me nomma un village que , peu de temps avant que je reçusse sa main elle avoit acheté de la succession d'une veuve qui venoit de mourir dans un couvent.

Quelle fut ma surprise quand j'appris que j'allois paroître en maître , en Seigneur , dans un endroit d'où chacun pouvoit se souvenir qu'il

m'avoit vu sortir le fouet à la main ! Il est vrai que mon petit amour-propre s'avisa de bouder, & même de m'inspirer quelques scrupules intérieurs qui m'alarmerent. Je voulus le mater, mais inutilement, & son opiniâtreté me contraignit de communiquer mon embarras à ma femme.

Je ne vous ai rien déguisé, lui dis-je, sur ma naissance ni sur mes parents. Vous savez par conséquent que je suis né dans le village dont vous avez fait l'acquisition. Je ne crains point de paroître dans le lieu où ma famille a vécu dans une obscurité honorable ; mais je tremble que notre gloire ne souffre de voir le compere Lucas & la commere Jeanne me fauter au col, & vous traiter de leur parente.

Vous vous alarmez à tort, me répondit ma femme. Vos parents partagent dans mon cœur les sentiments que je vous ai voués. Vous allez voir renaître cette affabilité que j'ai cru devoir suspendre depuis que nous sommes en route.

Je l'avoue, repris-je, ce changement qui m'a étonné, a seul causé mes alarmes. A Paris, je vous ai toujours trouvée simple, unie, bonne, en un mot charmante ; mais dans vos Terres vous vous êtes montrée jusqu'à présent grande, si je ne dis pas orgueilleuse. Vos pas sembloient comptés. Vous paroissiez étudier chaque démarche, & il me sembloit que vous craigniez de trop répondre aux avances qu'on vous faisoit & que vous voyiez même avec peine celles que je croyois devoir faire.

Vous avez raison, reprit-elle en m'interrom-

pant : j'ai fait ce que l'expérience m'a fait juger nécessaire. Je connois l'esprit de tous ces nobles campagnards ; ils n'ont jamais vu sans peine qu'ils étoient mes vassaux. Le titre de votre femme n'étoit pas en état de leur en imposer davantage ; ils savent votre naissance , n'en doutez point ; ( car la curiosité est la passion la plus chérie par les Gentilshommes des champs : ) un nouveau visage paroît , il faut savoir son titre , son rang , son origine , & là-dessus l'on règle ses démarches : on nous connoît donc tous deux , & dès-lors , soyez-en sûr , la politesse ne nous rend qu'à regret des hommages dont la vanité voudroit pouvoir se dispenser. J'ai depuis long-temps pénétré ce sentiment de nos voisins , & cette connoissance a réglé ma conduite. Si je n'eusse craint de vous désobliger , je vous aurois engagé à suivre ma méthode ; mais il falloit vous parler de votre origine , & j'appréhendois de vous déplaire sans intention. Avec vos parents nous ne ferons pas obligés de nous contraindre : ils vous aiment ; s'ils me marquent leur joie , vous me verrez les devancer dans les politesses qu'ils nous feront.

Ce discours me parut fort sensé : & en effet , me disois-je à moi-même , peut-être d'après ma propre conduite : voilà l'homme. S'il se croit un avantage sur son voisin , il ne le cache qu'à regret ; & même lorsqu'il le cache , il cherche en secret un moyen de le faire valoir. Il faut donc être continuellement en garde contre lui ; car il est d'autant plus âpre à se relever , que l'honneur dont il se glorifie lui appartient moins.

Le Gentilhomme qui s'enterre dans sa campagne, a des titres surannés, acquis par une valeur étrangère ; il veut les soutenir par des moyens qui lui sont également étrangers. Les aïeux, voilà le grand article : la vanité se charge de les découvrir, & je ne pouvois gagner à cet examen ; mon épouse elle-même à cet égard ne pouvoit beaucoup augmenter ma gloire. Voilà les motifs de la conduite de ma femme, qui ne manquoit à aucun des devoirs de la politesse, mais qui les observoit strictement.

Si cette conduite paroît étonnante, moi, qui connois le fond du cœur de cette Dame, je puis dire qu'elle la crut nécessaire.

En effet, me disoit-elle quelquefois, la conduite qu'on doit tenir à la ville ou à la campagne est bien différente. Dans la première on pense, & la politesse gagne un cœur que la vanité révolte : mais dans la seconde, l'homme tout entier à son orgueil, se croit resserré mal-à-propos dans un coin de la terre ; son ame impatiente de ne pouvoir donner carrière à sa vaine gloire, n'attend qu'un objet pour lui faire prendre un libre essor. Il croit par-là se dédommager de l'injustice que lui fait la société. La moindre avance lui paroît une marque de foiblesse dans celui qui la lui fait, & passe en même-temps à ses yeux pour une preuve de sa supériorité ; & dès-lors il la saisit pour se relever en vous humiliant.

Je trouvai tant de justesse dans ce raisonnement, que je me résolus de le mettre en pratique. J'affectai par la suite un air important

avec ceux qui vouloient jouer la grandeur ; & quiconque sembloit vouloir plier , étoit sûr de trouver ma main prête à le relever. Je ne fais si tous mes lecteurs applaudiront à ma conduite , mais le temps m'a confirmé qu'au moins elle étoit prudente.

Nous arrivâmes dans ces dispositions au village où peu de temps auparavant j'avois tant redouté de paroître. Un saisissement s'empara de moi ; mais que devins-je quand je vis que , par ordre sans doute de ma chère épouse , tous les villageois étoient sous les armes pour recevoir leur nouveau Seigneur !

Quoi ! mes anciens camarades , ( qui autrefois , en me revoyant , auroient cru m'honorer s'ils m'eussent dit ; ah ! te voilà , Jacob ; bon jour , ) n'osoient plus me parler que par des transports de joie & des marques de respect. Chacun me regardoit , & personne , je crois , ne me reconnoissoit. La difficulté de se figurer ma fortune aidait sans doute leur aveuglement ; ils parurent avoir moins oublié le village de mon frere ; car plusieurs le saluerent d'un air surpris. Le croiroit-on ? cette préférence me causa un petit dépit. Je me disois : il a quitté le village devant moi , cependant les habitants s'en ressouviennent encore ; il a donc leur cœur , quand je n'obtiens que leur respect. Ce parallèle altéroit considérablement ma satisfaction.

Pendant que j'effuyoie ce petit mouvement , nous arrivâmes à la porte du château , où je vis mon pere , qui , sans être courbé sous le

poids des années , portoit de vénérables cheveux blancs. La douceur de la campagne sembloit l'avoir défendu contre la rigueur de l'âge. Les larmes me vinrent aux yeux , & en faisant arrêter l'équipage , je descendis aussitôt & je volai dans ses bras.

Le bon homme sentit alors toute sa foiblesse. Il ne put soutenir l'excès de la sensibilité que lui inspira ma présence. Il savoit les différens événemens qui m'avoient conduit à la fortune. Je l'avois instruit de mon dernier mariage , mais il ignoroit que je fusse devenu son Seigneur. Il ouvroit de grands yeux ; & quoiqu'en me tenant étroitement serré dans ses bras , il me vît dans une posture à représenter ce qu'il cherchoit , il parcouroit cependant des yeux tout l'intérieur du carrosse , pour voir sans doute s'il n'y découvroit pas quelqu'un qui dût être le Seigneur pour lequel il avoit lui-même commandé tous ces honneurs.

Mon épouse , en voyant mon action & mes transports , par mon immobilité , s'instruisit facilement des motifs de la scène attendrissante que nous lui donnions. Sans être arrêtée par aucun motif humain , elle descendit de sa voiture ; & après avoir embrassé mon pere , elle le pria de nous suivre au château.

Que cet instant eut de délices pour moi ! je ne fais si la tendresse de mon pere me flattoit plus que la noble sensibilité de ma femme.

Mon pere n'avoit ni parole , ni voix ; ses

yeux , qui s'inondoient de larmes sans qu'il s'en apperçût , ne pouvoient se lasser de me regarder. Ce fut dans cette situation que nous traversâmes les cours. Madame de Vambures , par mille discours aussi obligeants que respectueux , cherchoit à lui rendre l'usage de la parole : mais tout étoit inutile.

La nouvelle de mon arrivée ne fut bientôt plus un mystère. Plus nous avancions , & plus le cortège qui nous suivoit s'augmentoît.

Viens voir Jacob , se disoient les voisins l'un à l'autre. Dame , il est le Seigneur du lieu. On a bien raison de le dire , il n'est qu'un bonheur & malheur dans ce monde. Qui l'auroit dit qu'il seroit devenu un si gros Monsieur quand il fut à Paris ! C'est là où l'on fait fortune.

Chacun ainsi invité s'empressoit d'approcher , & chacun vonloit me voir. Quelques domestiques irrités de cette familiarité qu'on avoit l'audace , disoient-ils , d'avoir avec leur maître , voulurent repousser cette affluence ; mais mon épouse , qui se doutoit sans doute de ce qui pourroit arriver , réprima la brutalité de nos valets , en leur disant : laissez venir ces bonnes gens. Je prétends que le château soit ouvert à tous les habitants du bourg , & que chacun ait non-seulement la liberté de nous voir , mais même que tout le monde soit introduit dans les appartements dès que quelqu'un en marquera le desir.

Pour moi je marchois avec mon pere , qui ne pouvoit encore que dire : ah ! mon cher Ja-

cob , est-ce un songe ? Quoi ! toi-même mon Seigneur ?

Non , mon pere , lui répondis-je , je suis le Seigneur du lieu , & non pas le vôtre. Vous commanderez toujours par-tout où je serai le maître ; & si je prends possession du château , c'est pour vous en laisser la disposition.

Le bon homme ne pouvoit encore se persuader la réalité de tout ce qu'il voyoit , & je crois que la surprise du Curé , qui nous attendoit dans la salle , put seule le convaincre. Ce Pasteur avoit sans doute disposé quelque compliment , dont son étonnement nous épargna l'ennuyeux débit ; car à ma vue il parut pétrifié ; mais je l'embrassai , & lui parlai le premier pour le faire revenir de son embarras , en l'assurant que j'étois réellement son Seigneur.

Nous ne fûmes pas allés qu'il fallût faire à mon pere & à ce vertueux Ecclésiastique un récit circonstancié de toutes mes aventures , pour leur apprendre par quelle faveur singulière du Ciel j'étois parvenu à ce haut point de fortune. On juge que j'obéis avec plaisir à leur empressement. Tout devoit me relever à leurs yeux ; car ce qui pouvoit m'humilier leur , étoit trop connu pour que j'eusse besoin de le leur rappeler. Si mes premières aventures galantes parurent chagriner le Pasteur , qui intérieurement sembloit en demander pardon au Ciel , elles fournirent à mon pere matière à rire. Ce vieillard trouvoit peut-être extraordinaire que son fils , à peine sorti de dessous ses ailes , eût eu

tand



tant de facilité à copier les airs évaporés d'un petit-maître. Mais le lecteur n'en aura point été frappé quand, en fondant son propre cœur, il y aura vu que tous les hommes ont le même penchant pour le plaisir, & qu'il n'a qu'à paroître pour s'attirer leur hommage.

Je ne donnai point le temps à chacun de trop démêler ses sentimens, il manquoit quelque chose à ma joie : je ne voyois point ma sœur, & je ne savois à quoi attribuer son absence. J'en demandai des nouvelles à mon pere, qui me parut aussi étonné que moi de ne la point voir. Le bon homme ne se souvenant plus qu'il étoit mon pere, parce qu'il voyoit son Seigneur, me proposa de l'aller chercher; mais après l'avoir embrassé tendrement pour lui rappeler que j'étois son fils, je le priai de me laisser aller seul pour avoir le plaisir de surprendre ma sœur.

Je cours aussi-tôt à la ferme de mon pere; on m'y reconnoît, personne n'ose m'arrêter; ce ne sont que des cris d'exclamation, qui pénétroient à peine dans la chambre de ma sœur quand j'y parvins. Je l'embrassai en lui faisant de tendres reproches du retard qu'elle avoit mis au plaisir que je devois goûter en la voyant.

Le lecteur sera sans doute curieux de savoir ce qui pouvoit l'arrêter. S'il connoît bien le sexe, il pénétrera les motifs de ma sœur avant que je les lui découvre. Elle étoit allée se parer de ses plus beaux habits pour se rapprocher

un peu plus de la qualité de sœur du Seigneur du village qu'elle venoit de prendre. On avoit déjà essayé & rebuté trois ou quatre jupes & autant de rubans. Ce n'étoit dans sa chambre que cornettes qui avoient été présentées & laissées. Je ne pus m'empêcher de rire, en réfléchissant que si la coquetterie à Paris faisoit plus d'étalage, elle avoit au moins la même conduite au village.

Elle ne me vit pas sans émotion présent à sa toilette. Le frere étoit trop couvert sous le Seigneur. Elle rougit; étoit-ce d'innocence ou de satisfaction de voir un personnage plus relevé qu'un villageois lui prêter son secours? Peut-être fut-ce autant de l'une que de l'autre.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que tout ce qui parut me plaire fut employé à son ajustement: j'aurois voulu en vain la dissuader de prendre ses habits des dimanches, elle alloit se trouver près d'une belle-sœur brillante, auroit-elle pu en paroître si éloignée par les vêtements ordinaires? Non, non, c'est la vertu capitale des femmes de ne se jamais céder entr'elles que forcément. J'emmenai donc ma sœur au château; ma femme lui témoigna l'estime la plus sincère, & même eut la bonté de lui marquer sa surprise de voir une beauté si régulière au village. Il est vrai que pour peu qu'une fille ait des attraits, cet air d'ingénuité qu'à la campagne les filles ont pour premier apannage, ces habillements qui paroissent sans art, quoiqu'elles y mettent bien du raffinement,

ajoutent à leurs traits un éclat que l'art des coiffures & le brillant du rouge & du blanc ne peuvent jamais égaler.

On lui fit une petite guerre sur le ravage que ses charmes devoient faire dans le canton. Elle la soutint joliment , & l'esprit qu'elle y marqua lui gagna totalement l'estime de ma femme , & dès-lors elles devinrent inséparables pendant notre séjour dans le pays. J'appréhendois qu'elle n'eût formé quelque liaison qui ne nuisît à l'envie que je conçus sur l'heure de lui faire un fort heureux ; mais je l'ai dit , mes desirs n'avoient pas le temps de naître , pour ainsi dire , pour être couronnés. Ceci en fera par la suite un nouvel exemple.

Le reste de cette journée nous permit à peine de répondre aux empressements qu'eurent tous les habitants , parents ou autres , de me voir & de m'embrasser. Chaque personne qui se présentoit donnoit matiere à une scene attendrissante , dont la nature seule faisoit tous les frais.

Je ne pouvois trop admirer mon épouse , qui dès le premier jour se trouvoit faite avec ces villageois comme si elle les eût tous connus. Elle s'abaissoit à leur portée en leur parlant ; elle empruntoit même souvent leurs expressions pour les empêcher de rougir en la nommant leur parente.

Le soir elle ordonna que le lendemain toute ma famille seroit traitée au château , & que le village participeroit à cette fête dans l'extérieur. Non contente de l'avoir ordonnée , elle

prit sur elle tout le détail de cette solennité , & voulut l'honorer de sa présence.

En effet , pendant que j'étois avec mes parents , elle se fit conduire au village , où elle parcouroit toutes les tables qu'elle avoit fait dresser. M'étant apperçu de son absence , & me doutant du motif qui la cauçoit , je la suivis avec ceux de la compagnie que j'entretenois.

Si je fus ravi de voir l'affabilité de ma femme , que j'eus lieu d'être satisfait des témoignages de respect & de reconnoissance que lui donnoient nos cohabitans ! car je n'ose encore dire nos paysans.

On le fait , cette espece d'hommes paroît être conduite par le cœur seul , sans que l'esprit se mêle de le diriger. J'eus lieu de m'en convaincre dans le même jour. Tout inspiroit à ces gens le desir de nous montrer combien ils étoient sensibles aux bontés dont ma femme les honoroit , & à l'amitié que je leur marquois : mais les preuves qu'ils employèrent pensèrent m'être funestes.

En effet , quand nous nous fûmes mis à table avec la famille dans la salle , les habitants vinrent l'investir. Le but étoit de nous voir ; & ma femme , pour y répondre , fit ouvrir toutes les fenêtres. Elle ordonna qu'on leur distribuât à boire à discrétion. Cette générosité ne tarda pas à leur échauffer le cerveau. Chacun , pour témoigner sa gratitude , alla dans sa maison prendre les armes à feu qui pouvoient s'y trouver , & revint marquer les fantés qu'on portoit par autant de coups en l'air.

Un ancien du village imita cette folle faillie , & prit un vieux fusil rouillé. Il charge , tire ou ne tire point , & boit. Il court au buffet , revient , & fait le même manège : à la troisième apparition de ce vieillard , ma femme prend elle-même un verre sur la table , & le prie de le boire à sa santé.

Cette démarche transporta de joie ce paysan ; une distinction flatte par-tout. Il charge de nouveau sa vieille armure , & pour que son coup répondît mieux à ses sentiments , il double la dose. Le coup part avec un bruit furieux ; je me retourne au bruit de quelques vitres qui tomberent en éclats. Je vois ma femme renversée dans un fauteuil de la salle , & l'homme étendu dans la cour. Je cours à mon épouse ; quelques gouttes de sang m'effraient , je cherche ce que cela dénote , pendant qu'on tâche de lui rappeler les sens : je ne lui trouvais qu'une petite égratignure à la main ; je la lui lavai en la couvrant de mille baisers. Je m'aperçus qu'un morceau de verre en la frappant lui avoit fait cette légère blessure , qui fut guérie en un moment ; mais je vis par-là l'inconvénient inséparable de pareilles réjouissances.

Elle voulut être informée de ce qui s'étoit passé dans la cour. J'y courus pour la tranquilliser. J'appris que ce vieillard n'avoit eu ni peur , ni mal. Son arme s'étoit crevée dans le tuyau sans le blesser , & la force seule de la charge l'avoit renversé. Je le fis transporter sur un lit , & je défendis de tirer davantage ; mais

pour être obéi , je fis approcher les menestriers du village ; & l'amusement qu'en espérèrent les payannes , plus que mes paroles , détournèrent les payfans de leur ardeur à tirer : par-tout la femme décide nos goûts.

Ce petit accident passa si rapidement , qu'il ne troubla notre joie qu'un instant , & ma femme parut d'une gaieté charmante le reste du repas.

Le lendemain mon épouse me dit : depuis deux jours que nous sommes ici nous n'avons point vu le Chevalier de Vainfac ; c'étoit un homme qui avoit un fief relevant de la Terre , & qui demeuroit au village.

Je m'imaginais , lui dis-je , qu'il n'est pas au bourg. Vous vous trompez , je crois , répondit-elle. Je pense qu'il y est , & qu'il attend votre visite. Il faudra la lui rendre aujourd'hui.

Nous venions de convenir de cette démarche , quand le Curé de la paroisse vint nous annoncer que ce Gentilhomme sortoit de chez lui , pour lui déclarer qu'il prétendoit aux honneurs de l'église avant nous , & que sur les difficultés qu'il avoit cru devoir lui faire , il les avoit demandés avec cet air de hauteur qui veut être obéi sans réplique.

Je ne concevois pas trop quelles étoient les prétentions de ce noble. Je me rappellois bien qu'il y avoit à l'église certaines cérémonies qui servoient à distinguer le Seigneur du payfan ; mais je les regardois moins comme un devoir que comme une politesse. Le Pasteur

m'expliqua , le mieux qu'il put , l'origine de ce droit ; mais quand il voulut m'en faire comprendre l'importance , je ne l'entendois plus ; ma femme voyant mon embarras , lui dit :

Cela suffit , on dira la messe à la chapelle du château , & nous remettrons à huit jours pour paroître dans l'église Madame de Vambures , dont je dois autant admirer la sagesse que la beauté , voulut que dès le même jour nous rendissions visite à ce Gentilhomme : mon pere nous y conduisit.

Quoique cette prévenance le déconcertât d'abord , il ne tarda pas néanmoins à déployer toute sa fatuité. Sur les instructions que ma femme m'avoit données , je lui dis :

Je suis charmé d'avoir un voisin tel que vous ; je ne doute pas que nous ne vivions d'intelligence , & j'espère que dès.....

Je ne demande pas mieux , répondit-il en m'interrompant , il ne tiendra qu'à vous.

De mon côté , repris-je , j'y mettrai tous mes soins ; & s'il s'élevoit quelque difficulté , je vous prierois de m'en donner avis avant d'en venir à quelque éclat. Je serai toujours prêt à prendre des arbitres & à suivre leurs décisions.

Vos dispositions me charment , me dit-il. Si vous les observez nous serons amis ; mais je vais les mettre à l'épreuve dans une occasion où les arbitres sont inutiles. Ceux qui possédoient le château que vous avez acheté , ont usuré sur mes ancêtres des droits que je réclame.

Instruisez-moi , lui dis-je , de la nature de ces usurpations. Si le mal peut se réparer , &

qu'il soit réel , je m'y prêterai volontiers.

Mon humilité apparente lui donna des armes qu'il ne crut plus devoir ménager. Vous êtes du pays , m'ajouta-t-il alors ; mon nom vous est connu , comme je connois le vôtre. Je prétends aux droits honorifiques de l'église , & je ne crois pas que vous me les disputiez.

Les droits dont vous parlez , lui dit ma femme avec beaucoup de douceur , sont attachés à ma Terre , & M. de la Vallée est obligé de les soutenir. Si vous croyez pouvoir les contester , il faut établir votre prétention , nous en montrer les titres , & nous nous ferons plaisir de vous les céder. De votre aveu , ceux de qui je tiens la Terre ont possédé ces droits que vous nous disputez ; j'ai acheté ce bien avec ses avantages , la nature & la justice veulent que je les conserve à ma famille , ou à ceux qui me suivront dans la possession de ce domaine.

C'est donc là votre résolution , lui dit-il en souriant. J'en suis bien aise : nous verrons si vous la soutiendrez. Nous plaiderons , Madame , nous plaiderons , & nous verrons ce que le nom de la Vallée fera contre celui de Vainsac.

On pense bien que ce dernier ne fut prononcé avec un ton emphatique , que pour faire valoir la foiblesse dont on avoit marqué le premier. Je sentis cette différence , & elle me choqua. La crainte de m'échapper me fit garder le silence.

En vain mon épouse , qui connoissoit à



fond tous les droits de sa Terre , & qui joignoit à l'art de se posséder une grande facilité de s'énoncer , voulut-elle employer toute son éloquence pour le ramener à la raison , & lui faire sentir la foiblesse de ses prétentions , elle n'en reçut d'autre réponse : l'on verra ; enfin cela est étonnant : M. de la Vallée disputera de rang avec Vainfac.

Cette reprise m'alloit faire ouvrir la bouche , quand mon pere , las de toutes ces fanfaronnades , crut devoir prendre la parole.

Il ne sera pas inutile de faire remarquer que sa tendresse le rendoit plus épris de ma fortune que je ne l'étois moi-même ; que d'ailleurs , si sa longue habitation dans le village lui en faisoit connoître toutes les familles , une ancienne direction des biens du château lui avoit appris tous les droits qui dépendoient de la seigneurie.

Eh ! parbleu , dit-il au Chevalier , v'la bien du bruit ; j'ons vu vos ancêtres , au moins , M. de Vainfac , & Jean votre pere n'étoit pas si haut hupé que vous. Vous tranchez du grand , mais il alloit tout bonnement ; & quand j'nous rencontrions , par exemple , il me disoit : bon jour , compare , comme te portes-tu ! Et dame j'li parlions sans façon. Il n'a pas tenu à lui , voyez-vous , que je n'ayons épousé votre sœur , M. de Vainfac , & Jacob seroit votre cousin. Mais testigué , j'ons du nez , & je vîmes bien

alors qu'on viſoit à notre bian & non à notre parſonne , & j'ons toujours fait le ſourd. Al-  
lons , allons , boutez là , M. de Vainſac ; &  
vous & moi , à peu de diſtance , c'eſt qu'eu-ci  
qu'eu-mi : oui , oui , Colas votre grand-pare  
étoit auſſi bon ſarmier que moi.

Cette petite harangue de mon pere fit plus  
que toute l'éloquence de ma femme , & me  
ſatisfit , parce qu'elle me vengeoit d'autant  
plus , qu'elle humilioit davantage mon adver-  
ſaire. Il ne fut plus queſtion de diſputes entre  
nous , & nous nous ſéparâmes bons amis. Je  
paſſai encore huit jours dans cette Terre , pen-  
dant leſquels j'eus le plaſir de rendre M. de  
Vainſac témoin de mon triomphe. Nous étions  
prêts à partir pour retourner à Paris , quand  
mon frere vint me prier de le laiſſer dans le  
château , en m'ajoutant qu'il deſiroit d'y fixer  
ſon domicile.

Je ne balançai à acquieſcer à ſa demande ,  
qu'autant que je le crus néceſſaire pour lui  
faire comprendre qu'il ne devoit pas attribuer  
ma facilité à l'envie de me ſéparer de lui.

Avant de me mettre en route , je voulus  
engager mon pere à quitter ſa ferme , pour ha-  
biter ma maiſon , où mon frere alloit demeu-  
rer ; mais toutes mes inſtances furent inuti-  
les. Non , non , Jacob , me dit-il , nous au-  
tres gens du village ; j'avons notre tran tran ,  
il faut nous le laiſſer ſuivre , j'mourrois ſi  
j'quittois mon uſage. Je eux travailler tant  
que je vivrai.

Que cette noble simplicité , qu'aucun desir d'ambition ne traverse , a de charmes & de douceurs ! Quoique la fortune ait toujours semblé me prévenir dans tout ce que j'ai pu desirer , il m'est cependant permis de connoître cette opposition. Je suis homme , & l'expérience m'a appris que l'humanité revendique toujours ses droits. Oui , personne ne doute que je n'aie lieu d'être fort content de mon sort , & que Jacob , triomphant dans le lieu de sa naissance , devoit être heureux : mais non , je ne l'étois pas ; je commençois à goûter les biens de la fortune , cet avantage , en augmentant mes desirs , faisoit croître mon tourment.

Je viens de dire que Jacob triomphant dans son pays devoit être content. En effet , quoique quelques personnes pensent qu'un rustre qui sort de sa crasse devoit s'éloigner de son pays , parce qu'il s'ôte par ce moyen des sujets d'humiliation journaliere , je crois cependant , après l'épreuve faite , que cette humiliation n'a rien de comparable au plaisir de voir courber devant vous ceux , ou qui marchent vos égaux , ou qui même croyoient vous honorer en vous donnant un coup de tête. Par exemple , y eut-il une amorce plus séduisante pour ma vanité , que de voir Vainsac , qui m'avoit contesté des droits honorifiques , me venir rendre le lendemain des devoirs révérencieux ? Cette action étoit libre ; mais je me flattois à chaque courbette qu'il faisoit à ma femme ou à moi , que je le fai-

fois plier sous mon autorité , qui dès - lors l'emportoit sur la sienne. Ainsi je reviens de cette idée , & je pense que rien n'est plus flatteur que de paroître glorieux dans un lieu où l'on étoit confondu peu de temps auparavant. Qu'on me permette cette petite réflexion , qui combat un sentiment reçu & accrédité , auquel je ne puis opposer que l'expérience , qui me paroît un argument sans réplique.

Je me disposois à partir le lendemain , quand M. de Vainfac vint me prier de lui accorder ma sœur en mariage : cette demande me surprit autant qu'elle me fit de plaisir. Je ne pus lui cacher ni mon étonnement ni ma joie.

Monsieur , lui dis-je , vous honorez beaucoup le nom de la Vallée de l'unir à celui de Vainfac..... Ah ! vous êtes un méchant , me répondit-il , de me rappeler une vivacité que je ne cesse de me reprocher. Cette alliance , si vous l'agréez , vous assurera de mes dispositions à votre égard.

J'en serai flatté , repartis-je , & j'en parlerai à mon pere & à ma sœur dans ce jour : car vous sentez que cette alliance doit premièrement plaire à l'une & être autorisée par l'autre.

Tout est prévenu , me dit-il ; depuis longtemps j'ai cédé aux charmes de votre aimable sœur , & ma flamme lui est agréable. M. votre pere , que je quitte , y consent ; mais il m'a conseillé de vous voir ; il desire même votre aveu.

Votre nom le décide , lui dis-je , dès que mon pere & ma sœur sont contents ; & je ne partirai point d'ici que je n'aie vu votre union.

Nous nous rendîmes à la maison de mon pere ; M. de Vainfac renouvela ses instances auprès du vénérable vieillard , dont les yeux s'inonderent à l'instant de larmes de joie.

Oui , Jacob , me disoit-il , tu pousse le bonheur en avant toi. Voilà ta sœur mariée , je ne souhaite plus que de voir tes enfants , & je mourrai content.

Cet arrangement pris , nous ne nous donnâmes le temps que de remplir les formalités , & M. de Vainfac devint le beau-frere de M. de la Vallée ; & j'ose dire que l'agrément qui suit cette heureuse union , fait une des plus grandes félicités dont je jouisse dans ma retraite

Quelques jours après nous partîmes pour Paris avec les nouveaux époux. Nous voulûmes y faire prendre à la jeune femme un certain air du monde qui lui manquoit , mais à l'acquisition duquel un petit penchant à paroître belle lui donna plus de facilité que je n'aurois osé imaginer.

Nous avions laissé mon frere à la campagne , qui peu de temps après perdit sa femme. M. de Vainfac acheta une charge chez le Roi. Tout ainsi prospéroit dans ma famille , & je voyois chaque jour ma fortune prendre une nouvelle forme ; & j'ose dire que je le voyois sans transport extraordinaire. Accou-

rumé à voir mes desirs s'accomplir , je n'eus plus d'ardeur pour en former. C'est alors que l'aisance dont je jouissois commença à faire paroître ses charmes à mes yeux. Je goûtois sans trouble cette tranquillité , quand ma femme vint la troubler par des idées de vanité qui lui étoient à la vérité permises , mais qui me causèrent quelque chagrin.

On sait que la personne que j'avois épousée étoit fille d'un Financier fort riche , dont l'origine ne valoit pas mieux que la mienne ; mais son bien l'avoit fait chercher en premières nêces par M. de Vambures , & son alliance avec ce Marquis l'avoit liée avec tous les gens de Cour. Cette union lui avoit fait prendre un air & un ton de grandeur qu'elle auroit voulu soutenir. Elle m'aimoit , mais elle m'auroit sans doute aimé davantage , si j'eusse pu réunir à mes traits & à mon caractère un nom plus décent à des ancêtres plus relevés. Pour moi , à qui la retraite dans laquelle vivoit mademoiselle Haberd , n'avoit pas permis de faire de grandes connoissances , & dont la vanité n'avoit point encore troublé le cerveau , j'étois satisfait de mon sort & de mon nom.

Cette différence de sentiments m'exposoit souvent , de la part de ma femme , à quelques propositions ambiguës , que je tâchois d'éluider : mais il est bien difficile de ne pas enfin donner quelque prise à une personne qui épie avec attention toutes les occasions de se déclarer : un jour donc que nous raisonnions en

semble sur nos affaires , mon épouse & moi , elle me parut d'abord enchantée de la joie que me caufoit ma fortune ; mais tout-à-coup elle tomba dans une profonde rêverie ; je lui en demandai le motif d'une manière empressée.

Vous voyez , mon cher , me dit-elle , en quel état est notre fortune ; elle ne peut être plus arrondie , & bien des gens de famille même pourroient l'envier. Les connoissances que vous prenez dans les affaires , par votre assiduité à vous y appliquer , me font espérer que vous la pousserez , cette fortune , aussi loin qu'elle peut aller : mais ce n'est pas tout.

Quoi donc , lui dis-je ; eh ! que faut-il encore ? Il faut faire un nom aux enfants que nous pouvons avoir , & vous leur devez un rang , qui , plus que le vôtre , s'accorde avec le bien que vous leur laisserez. Les richesses vous font considérer , j'en conviens ; mais la noblesse y donne un relief qui , quoiqu'étranger , en relève infiniment l'avantage. Voilà ce que vous pouvez laisser à votre postérité , & ce que j'ose vous prier de lui accorder.

Ce raisonnement me parut neuf. Que suis-je donc , me disois-je à moi-même , pour ennoblir ma famille à ma volonté ? Je regardois ma femme , & j'étois tenté de croire qu'un petit dérangement d'esprit avoit pu lui causer cette idée. D'ailleurs , j'avois une petite dose d'orgueil ; mais elle n'étoit pas encore assez forte pour me fasciner les yeux au point de m'aveugler.

On se souviendra sans doute que lors de mon mariage je n'avois pu me résoudre à changer mon nom, & ici une femme que je croyois incapable de me tromper, me proposoit de métamorphoser jusqu'à mon être, & de changer, pour ainsi dire, la nature du sang qui couloit dans mes veines. Il étoit roturier ce sang, je ne pouvois le communiquer que comme je l'avois reçu; & cependant on me parle de rendre purs les canaux les plus voisins d'une source bourbeuse.

Ma femme, qui voyoit bien le combat qui se passoit dans mon esprit, & qui croyoit sans doute que la réflexion ne pouvoit être qu'avantageuse à ses desseins, me laissa rêver sans me distraire, & auroit continué ce silence, en étudiant peut-être mes mouvements, si je n'eusse pas pris moi-même la parole.

Je vous avoue, lui dis-je, que je ne conçois point votre proposition. J'aurai toujours une déférence entière pour vos volonsés; mais ici, l'impossibilité de réussir règle mon éloignement à vous obéir. Je suis né au village, je ne puis rien changer à cet article. Suis-je donc le maître de faire qu'Alexandre la Vallée, fermier de Champagne, ne soit pas mon pere, & par conséquent l'aïeul de mes enfans? Tant que cela durera, je crois que fils & petit-fils de roturiers, mes enfans seront renfermés dans la même classe.

Non, mon ami, me dit-elle, vous ne pouvez empêcher ce qui est fait; mais vous pouvez obtenir que vos enfans soient la tige d'une



famille noble , issue de Jacob la Vallée , ennobli.

Eh ! par quels moyens , par quelles ressources , lui dit alors mon amour - propre , plus piqué de ne pas voir de route au succès , que de la singularité de la proposition qui m'avoit d'abord alarmé ?

Par votre argent , me répondit-elle. Comment , par mon argent , lui dis-je ? Est-ce que la noblesse s'achete comme un cheval au marché ? J'ai cru jusqu'à présent que les nobles tenoient leurs rangs d'un partage ancien , dont à la vérité , je ne pouvois bien découvrir ni la raison ni l'équité ; car le sens commun me dicte que tous les hommes étant nés égaux , aucun n'a pu , sans une usurpation tyrannique , établir cette distinction d'ordres que nous voyons parmi les hommes.

Vous avez raison , me dit-elle ; mais si néanmoins vous réfléchissez , vous conviendrez facilement que la même justice qui avoit établi l'égalité dans l'origine , a mis par la suite cette disproportion qui vous surprend. J'avoue , poursuivit-elle , que le premier pas fait , quelques uns par des services importants ont mérité cette distinction , qu'ils ont transmise à une postérité qui , en marchant sur leurs pas , a soutenu ce privilege ; mais aussi combien en est-il parmi , je ne dis pas les simples nobles , mais les plus grands du Royaume , qui ne doivent la grandeur & les titres qu'on leur a transmis , qu'à l'erreur , au caprice , à l'argent , ou à d'autres motifs encore plus brillants ?

Vîtes-vous dernièrement ce Duc ? si l'un de

ses aïeux n'eût eu de la délicatesse dans les doigts, il n'auroit point le nom brillant qui le décore. Un Marquis de votre connoissance, & que vous ne pouvez méconnoître, a mis dans sa ferme le Seigneur dont, comme vous, il a acquis le domaine. Que vous dirai-je ? L'un prête des millions dans un besoin pressant, & il devient Comte ; l'autre achete une charge, & il efface son origine roturiere en ennoblissant sa postérité. Si l'on vouloit trouver de l'antiquité dans les races de ce pays, n'en doutez pas, me dit-elle, il faudroit quitter, & Paris, & la Cour ; & en convoquant l'arrière-ban, il seroit encore nécessaire de bien trier. L'on dira de vous comme des autres. Dans les commencements on sera surpris. Bientôt l'étonnement cessera, & l'on nommera vos enfants M. le Baron, M. le Chevalier, avec la même confiance qu'on dit à tant d'autres aujourd'hui, M. le Duc & M. le Marquis, qui n'ont pas eu des principes de noblesse plus caractérisés que ceux que je vous propose d'acquérir.

Dès cet instant je commençai à ne plus combattre que bien foiblement les idées de mon épouse. Cette méthode, lui dis-je, me paroît singulière. Je croyois que la noblesse étoit le prix de la valeur ou des travaux ; mais dès que vous m'assurez que ce sentiment est une erreur, je vous crois. On peut donc l'acheter. Mais, si je le fais. ( Connoissez le motif d'un reste de répugnance. ) Oui, vos propositions sont flatteuses ; & si je balance, c'est que je crains d'être forcé moi-même de me dire cent fois le jour,

ces Gentilshommes , que j'éleve chez moi , sons  
fils de Jacob , conducteur de vin , valet , & no-  
ble enfin.

Quelque justesse que puisse avoir votre ré-  
flexion , reprit ma femme , c'est une grace que  
je vous demande & que j'espère obtenir.

Après ces mots je n'avois plus à répondre.  
Faites ce que vous voudrez , lui dis-je , je souf-  
fris à tout.

Qu'on ne soit pas étonné de ma complai-  
sance , & qu'on ne l'attribue pas à un excès  
d'ambition , contre lequel j'avois prévenu mon  
lecteur ; car l'amour plus que la vanité arracha ce  
consentement. Si cependant on vouloit trouver  
dans mon acquiescement quelque trace d'orgueil ,  
devrois-je tant m'en défendre ? La gloire flatte ,  
surprend , & rend souvent fou : telle fera alors  
ma position. Enfin , quoi qu'il en soit , par les  
soins de ma femme , qui malgré toute sa ten-  
dresse pour moi , portoit impatiemment le nom  
de la Vallée , on découvrit une charge ; j'en  
tratai , je l'obtins , j'en comptai l'argent , &  
j'eus par-là le droit d'ajouter à mon nom :  
Ecuyer , Sieur de , &c.

Quelques mois après cette métamorphose ,  
mon épouse accoucha , & ce fut dans l'excès de  
joie que me causa cette nouvelle , qu'elle me  
força d'ajouter à mon nom celui de la dernière  
Terre qu'elle avoit acquise , & bientôt , graces  
à ses soins secrets , on s'habitua si bien à pro-  
noncer ce dernier nom , qu'on n'en connut plus  
d'autre dans la maison.

On doit s'appercevoir que la nécessité de suivre un fil d'histoire que je suis résolu de terminer dans cette partie , m'a fait oublier mes chers neveux. Je n'avois pas pourtant moins soin de leur éducation , & j'ose dire qu'ils répondoient parfaitement aux peines que leurs maîtres se donnoient.

J'avois lieu d'être satisfait de tous côtés ; & pendant quinze ou seize ans que je passai à Paris, dans le seul embarras des affaires , je vis croître ma famille de deux fils & d'une fille. Ma femme leur fit donner une éducation proportionnée aux rôles que leurs grands biens leur permettoient de jouer un jour dans le monde. Mon bien s'augmentoit en effet chaque jour : mes garçons faisoient des progrès infinis , & ma fille nous mettoit dans le cas de découvrir chaque jour en elle de nouveaux charmes.

Ami aussi favorisé que pere fortuné , le jeune homme que j'avois servi en arrivant à Paris , & que M. Dorfan m'avoit présenté , M. de Beauffon , c'est ainsi qu'il se nommoit , par ses rares talents & par l'usage qu'il en faisoit , me mettoit dans l'heureuse nécessité de contribuer chaque jour à son avancement.

Il venoit assidument chez moi , & je l'y voyois avec plaisir. Un caractère doux , liant & gai , lui gagna l'amitié de chacun. Sa figure étoit gracieuse ; j'ose avancer qu'il méritoit la fortune que la dissipation de ses parents lui avoit fait perdre , & que mon attachement lui fit obtenir. Ce jeune homme étoit de toutes nos parties , & nous le

regardions comme un enfant de la maison.

Quand je réfolus de faire quitter à mes neveux les études , pour les mettre dans des postes qui décidaffent leur fortune , je les engageai à fe lier d'amitié avec M. de Beaufflon. Les graces que ce cavalier mettoit dans tout ce qu'il faisoit , lui attirerent bientôt tout le cœur de mes neveux , & j'en eus une joie bien sincere ; car je favois que souvent la fortune , & presque toujours le caractère des enfans , dépendent des premières liaisons qu'ils forment.

On conçoit assez que la situation de leur pere , ruiné par les dissipations de leur mere , ne leur permettoit pas de se soutenir dans le monde , s'ils ne décidoiert eux-mêmes leur fortune. J'avois des enfans , & ces enfans ôtoient à mes neveux toute prétention sur mon bien. Je réfolus donc de les accoutumer de bonne heure au travail. Je leur proposai d'entrer dans mes bureaux sous la conduite de M. Beaufflon. L'aîné consentit volontiers , & se montra bientôt né pour les plus grandes affaires. Mais quelle fut ma douleur de voir le cadet se révolter avec hauteur contre cette disposition prudente ! Que voulez-vous donc faire , lui dis-je ? Je n'ai de goût que pour les armes , me dit-il , & je serois peu propre à piquer l'escabelle.

Cette inclination ne me parut qu'une faillie de jeunesse , dont je le ferois revenir aisément ; car outre une aimable physionomie , qui annonçoit beaucoup de douceur , je remarquois en lui un caractère de réflexion qui me promettoit de le faire entrer dans mes raisons.

Je ne blâme point , lui dis-je , l'ardeur qui vous fait souhaiter de courir une carrière honorable , mais tout combat vos idées , mon cher neveu. Votre naissance est obscure ; le relief que j'ai été obligé de donner à la mienne , ne me relève pas beaucoup ; mais il ne fait rien en votre faveur , puisqu'il vous est totalement étranger.

Je le fais , me répondit-il ; mais c'est à moi d'obtenir par mes actions ce que la nature m'a refusé.

C'est fort bien pensé , repris-je. Mais, vous le savez , le service militaire dans notre patrie est le sentier où court la noblesse ; & sans cet avantage , obligé de vivre ou d'être en concurrence avec elle , vous ferez journellement en bute à mille nouvelles disgraces. Dans le choix de deux personnes qui se feront également distinguées , le noble obtiendra la préférence sur vous. Vous croirez voir de l'injustice où l'équité seule aura parlé ; vous êtes vif , & peut-être la chaleur vous exposera à quelque folie , qui , en vous forçant de vous expatrier , vous ruinera. Mais pour ne vous rien déguiser , mon cher neveu , vos services mêmes , si vous êtes assez heureux pour en rendre , sans concurrence , sans rivalité , se trouveront obscurcis par votre origine : & si vous parvenez , vous irez lentement où d'autres arriveront à pas de géant ; sans avoir d'autres droits à faire valoir que des parchemins à demi rongés que leur auront transmis leurs aïeux. Hé bien , ce fera à moi , me dit-il , à brusquer les occasions , & à savoir les mettre à profit.

Ces paroles prononcées avec vivacité , me dénoterent son caractère. Je vis que sous une apparence de douceur , il voiloit un naturel opiniâtre , que j'aurois peine à vaincre. Je crus cependant le faire revenir par une raison dont l'usage du monde me faisoit voir la solidité autant que la vérité.

Le service , lui dis-je , ne convient qu'à deux sortes de gens en France , aux riches & aux nobles indigents. Ceux-ci n'ont point d'autres ressources , & leurs noms sont leurs garants de leur avancement. Ceux-là savent forcer la faveur en prodiguant leur argent. Vous n'êtes ni dans l'une ni dans l'autre de ces classes ; que prétendez-vous donc faire ?

Suivre le parti pour lequel je me sens de l'inclination , me dit-il.

Nous étions dans cette contestation , & j'étois prêt de me servir de l'autorité que mes bienfaits me donnoient sur ce jeune homme , quand M. Dorfan survint. Après les complimens ordinaires , je lui fis part de la conversation que j'avois avec mon neveu. Je ne doutois pas qu'il n'entrât dans mes vues. J'étois persuadé qu'élevé dans le service , il devoit sentir assurément mieux que personne la solidité de mes raisons. Qu'on juge donc si je fus étonné quand j'entendis sa réponse.

L'envie de votre neveu , dit-il , est louable : il faut la satisfaire , & je me charge de lui rendre service : combattre les inclinations des jeunes gens , c'est les fortifier. Je ne voudrois

pas cependant , ajouta-t-il , souscrire à toutes leurs volontés. Il faut leur faire envisager le bien & le mal d'un état ; mais alors s'ils persistent , laissez-les juger par eux-mêmes. Si c'est une simple velléité , elle échouera contre le premier obstacle ; si au contraire c'est un penchant déclaré , les remontrances ne feront pas plus fortes que les peines pour les en détourner.

Mais , Monsieur , lui dis-je , sans fortune , sans nom , que fera-t-il ?

Eh ! pourquoi , reprit ce Seigneur , n'avanceroit-il pas comme mille autres ? Avec de la conduite & de la valeur , on fait oublier sa naissance , & l'on parvient dans le métier des armes comme en tout autre. Il n'est pas lucratif dans sa position ; il est long ordinairement , je l'avoue ; mais votre neveu est jeune , il est prudent , il peut espérer. Je n'ai rien de vacant dans mon régiment ; mais si vous voulez lui fournir de quoi vivre en garnison , je le prendrai pour cadet , & dès qu'il se présentera quelque occasion de l'obliger , il pourra compter sur moi.

Les bontés dont ce Seigneur ne cessoit de m'accabler , me firent regarder ces paroles comme autant de loix qui forçoient mon obéissance. Je ne trouvai plus de termes pour combattre les desseins de mon neveu ; je n'avois de voix que pour marquer à son bienfaiteur & au mien une reconnoissance aussi légitimement due.

Je venois de faire retirer mon neveu , quand ma femme parut. Veuve en premières nûces  
d'un



d'un militaire distingué , elle fut d'un nouvel appui pour M. de Dorfan. Elle remercia ce Seigneur dans des termes qui marquoient toute sa joie. Monsieur , me dit-elle , votre neveu mérite votre estime & nos soins. Je ferois étonnée que vous vous opposassiez à ses desseins. Il se tirera d'affaire ; notre fortune nous permet de l'aider , & je vous promets d'avance de souscrire à tout ce que vous ferez pour son avancement.

Je me suis chargé de son avancement , reprit M. de Dorfan , & permettez-moi , Madame , dit-il à ma femme , de vous envier cette gloire.

Mais si nous venions à lui manquer , ma femme & moi , dis-je à M. de Dorfan , quelle seroit sa ressource ? Car il n'a pas d'espérance du côté de son pere.

Nous ne manquerons pas tous à la fois , reprit M. de Dorfan : mais d'ailleurs , depuis que je sers , j'ai toujours vu les gens sans fortune prospérer où l'opulence a échoué. Ebloui par ce principe , je ne voudrois pas cependant recevoir tout le monde sans distinction. Il faut tâcher que les compagnons d'un homme que nous mettons en place , n'aient point à rougir de se trouver avec lui. Votre neveu n'est point connu , ou il ne l'est que par vous. Votre état d'opulence en imprime , & cela suffit pour qu'il puisse paroître dans un régiment. En un mot , je le prends , & je me charge de tout , s'il persiste dans sa résolution.

Dès-lors ce fut un parti décidé , que mon neveu apprit avec des transports que je ne pouvois souffrir qu'avec quelque sorte d'impatien-

ce ; mais il fallut se résoudre à le faire partir ; & comme la suite n'eut rien d'extraordinaire que son mariage , avant que cette circonstance vienne , je me contenterai de dire ici que M. de Dorfan ne tarda pas à lui procurer de l'emploi , & que chaque jour ce Seigneur se flattoit de l'avoir dans son régiment.

Mon autre neveu se livra tout entier à la finance , sous les yeux de M. de Beausson , dont le rapport flatteur me faisoit plaisir.

Mes enfants grandissoient , & je ne négligeois rien de tout ce qui pouvoit contribuer à leur éducation. Quoique Paris nous offrît des écoles célèbres , où ces jeunes gens pouvoient prendre les teintures de toutes les sciences , conduits par le conseil de personnes sages , je crus devoir leur procurer chez moi des maîtres en tout genre. L'émulation , me dit-on , peut faire beaucoup sur de jeunes cœurs ; mais l'œil du pere , joint aux soins d'un maître particulier , dont le nombre des disciples ne partage point l'attention , sont des moyens bien puissants pour décider le progrès des jeunes gens.

Je ne fais si cette réflexion qu'ou me suggéra sera également approuvée par tout le monde ; mais l'expérience m'a convaincu de sa justesse. En effet , mes fils avancèrent avant l'âge , & ils n'avoient pas encore seize ans quand je me vis en état d'égayer leurs études sérieuses par des occupations plus amusantes.

Je les envoyai à l'Académie. A cette nouvelle , si l'aîné tressailla de joie , le cadet y parut peu sensible. Leur caractère étoit très-

différent. Celui-là avoit un caractère vif & brillant, son esprit étoit pénétrant : les difficultés dans les sciences ne sembloient se montrer que pour donner de nouvelles preuves de sa pénétration. L'autre avoit moins de brillant, mais il paroissoit avoir plus de solide. Un esprit de réflexion le rendoit sombre & taciturne ; mais dans l'occasion il n'étoit ni moins gai, ni moins éclairé que son frere.

Cette différence de caractères me faisoit attendre avec impatience l'âge où chacun seroit en état de prendre un parti : car je croyois impossible qu'avec des tempéraments si opposés, ces enfants eussent les mêmes inclinations.

Je voyois avec plaisir l'amitié intime qui les unissoit à Beauffon. Ma fille étoit un parti considérable : mais quoique douée d'une beauté merveilleuse, & d'un esprit délicat & délié, elle paroissoit d'un naturel insensible qui m'alarmoit. L'admiration qu'elle cauçoit, lui procuroit un nombre d'adorateurs que sa froideur rebutoit bientôt. Je ne pouvois en découvrir l'origine.

M. de Beauffon la voyoit à la vérité assiduelement ; je m'appercevois bien qu'il étoit le seul que ma fille distinguât ; mais j'attribuois cette confiance à la préférence naturelle qu'une fille doit & accorde à un jeune homme qui dès l'enfance a fait le métier de complaisant auprès d'elle. Lui-même dans sa conduite ne me faisoit appercevoir qu'un cœur reconnoissant les obligations qu'il croyoit m'avoir, & qui craignoit de m'exprimer ses sentimens par un

attachement entier à tout ce qui pouvoit m'appartenir.

Je ne pouvois donc pénétrer ce qui se passoit dans ces deux cœurs , quand ma femme crut devoir m'avertir qu'elle trouvoit dans sa fille un air de rêverie & de distraction qui s'accordoit mal avec l'enjouement ordinaire de son esprit.

Je n'y fis pas d'abord attention , parce que cet enfant sortoit d'une indisposition qui pouvoit lui laisser quelque foiblesse qui l'attristât ; mais à force de m'entendre répéter par ma femme ce que ses remarques journalières lui faisoient soupçonner , je résolus de fonder ma fille , bien décidé de ne rien faire qui pût contraindre ses desirs. Je la fis venir.

Qu'avez-vous donc , ma fille , lui dis-je ? Votre état nous inquiète. N'êtes-vous pas bien remise de votre maladie , ou quelque chagrin causeroit-il cet air abattu & rêveur dont ma tendresse est alarmée ?

Je suis en bonne santé , me dit-elle ; mais il m'est resté de ma maladie une certaine langueur que je ne puis vaincre. Je m'en veux mal à moi-même ; mais il ne m'est pas possible de me surmonter. Au reste , cela se passera , & ne mérite pas de vous inquiéter.

On fait ce qu'on veut sur soi , repris-je , & un esprit trop réfléchi quadre mal à votre âge. D'ailleurs , si vous ai toujours vue si gaie , je pourrois même vous dire si folle , lui ajoutai-je en riant , que je ne puis , sans être alarmé , voir un changement si total. Votre mere s'en

est apperçue , & n'en est pas moins inquiète : ne me cachez pas le motif qui vous chagrine , & soyez persuadée que nous ne voulons que votre bien & votre satisfaction.

On fait , d'après ma conversation chez le Président , qu'en parlant j'ai l'usage d'étudier les contenance & les yeux des personnes auxquelles j'adresse la parole ; je me servis ici de tout mon art pour pénétrer ma fille : mais je dois l'avouer , si une rougeur légère qui couvrait son visage ne m'échappa pas ; si je vis même que mon discours lui avoit fait d'abord desserrer les levres pour me parler avec confiance , sans doute , je ne pus en tirer les lumières que j'en espérois , quand je l'entendis me répondre en ces termes :

Que voulez-vous que j'aie à mon âge ? Je n'ai d'autre dessein que de vous obéir , & j'en fais toute mon occupation. Je sens & je vois mon changement moi-même. Il vous chagrine ; j'en suis au désespoir , mais je ne puis l'attribuer qu'à ma foiblesse , & il faut espérer que le temps....

J'allois l'interrompre , & je me flattois de la forcer à rompre le silence , en lui montrant que je n'étois pas dupe de ses détours , quand on m'avertit que M. de Beauffon demandoit à me parler. Je le fis entrer , ma fille se retira ; mais malgré leurs précautions , cette rencontre imprévue jetta sur leurs visages un trouble qui avoit des motifs bien différents , & qui m'auroient pu donner quelques soupçons , si Beauffon ne m'eût abordé par ces mots :

Je suis mortifié que Mademoiselle se soit

trouvée ici quand on m'a introduit. Je venois vous parler en secret de M. votre neveu , & il étoit important que personne ne me vît.

Ma fille est capable d'un secret , lui dis-je , en le lui recommandant. Mais de quoi est-il question ?

La confiance dont vous m'honorez , reprit-il , & les bontés que vous avez pour moi , m'obligent à ne vous rien cacher. Votre neveu ne travaille plus ; il paroît depuis deux mois , plongé dans une mélancolie étonnante , & rien ne peut l'en tirer. Devant mon oncle je me cache , m'a-t-il dit , mais je ne puis me déguiser quand je suis hors de dessous ses yeux.

Quoi ! me dis-je alors , ma fille , mon neveu , tout me craint ! j'en suis mortifié : mais en parlant à M. de Beauflon , je lui demandai s'il avoit percé le motif de l'inquiétude de ce jeune homme.

Je crois l'avoir deviné , me répondit-il d'un air également abattu & touchant , par un hasard qui peut vous être avantageux , si ses desseins ne s'accordent pas aux vôtres. Ce matin , en cherchant sur la table de votre neveu un papier dont j'avois besoin pour vos affaires , j'ai trouvé un portrait qu'il doit avoir oublié par suite de distraction. Je savois bien qu'il aimoit , ajouta Beauflon ; mais je n'avois garde de soupçonner l'aimable objet qui cause sa passion. Je n'ose vous en dire davantage.

Un certain frissonnement me passa dans les veines. La conformité qui se trouvoit dans les conduites de mon neveu & de ma fille m'es-

fraya. Je tremblai de pousser plus loin l'éclaircissement ; mais bientôt je pris la résolution de tout savoir , & ce ne fut qu'en balbutiant que je priai M. de Beauffon de me nommer la personne qui avoit donné tant d'amour à mon neveu , s'il la connoissoit. Oui , Monsieur , me dit-il en poussant un grand soupir. Mais quoi ! lui dis-je un peu revenu à moi-même ; qui peut donc tant vous attrister ? Mon neveu a de l'esprit & des sentimens , cette personne pourroit-elle le faire rougir ? Si le cœur lui parle pour elle , il est sûr de mon aveu. Il n'est pas riche : si la Demoiselle a du bien , il marchera sur mes pas , & ce portrait m'est d'un bon augure.

Ah ! reprit-il vivement , si vous saviez le nom de cette adorable personne , vous cesseriez , je crois , de traiter si légèrement un ujet qu'un intérêt peut-être trop vit... ( Il s'arrêta pour voir sans doute si je le devinois : mais je ne l'étudiois même pas ; ) & un instant après il ajouta , que l'intérêt que je prends à votre repos m'empêche de nommer. Nommez , nommez , lui dis-je avec inquiétude. Vous me l'ordonnez , reprit-il , & je dois vous obéir. C'est votre fille. Ma fille , m'écriai-je ! & je restai sans mouvement dans mon fauteuil.

Oui , votre fille , me dit-il : jugez si je devois craindre de la trouver ici.

Mon neveu amoureux de ma fille , repris-je ! Hélas ! quelle bizarrerie dans l'amour ! A peine se sont-ils vus ! Mais auriez-vous , lui dis-je , quelques autres preuves de ses sentimens , & sauriez-vous si ce jeune homme auroit eu la

témérité de déclarer sa passion à l'objet qui l'a fait naître ?

Je ne puis là-dessus vous rien dire de plus , me répondit-il , & le portrait est le seul témoin qui puisse déposer.

Je me ressouvins alors que j'avois le portrait de ma fille en miniature , je le cherchai & je le trouvai à sa même place. Dès-lors la preuve me parut convaincante. Car , me disois-je , il ne peut avoir son portrait sans qu'elle ait souffert qu'il l'ait fait peindre. Ils sont donc d'intelligence , & c'est-là la source de cette honte qui empêche ma fille de s'expliquer sur les motifs de sa langueur. Que je suis malheureux !

M. de Beauffon , que ces maux accabloient , & auquel ses sentiments secrets pour ma fille ne permettoient pas le moindre soupçon qui pût lui être injurieux , voulut en vain me faire entendre que mon neveu pouvoit avoir obtenu ce portrait par adresse ; rien ne put me calmer.

Je ne voyois ce projet d'alliance qu'avec horreur. Je priai mon ami de ne rien témoigner à mon neveu , mais de l'amener dîner chez moi dans le jour , étant bien résolu d'avoir un entretien avec lui , où je pénétrerois tout ce mystère.

Quand M. de Beauffon se fut retiré , je demurai dans un abattement entier ; car plus on est fait aux faveurs de la fortune , & moins on peut soutenir ses disgraces. J'étois plongé dans une rêverie si profonde , que ma femme étoit entrée dans mon cabinet sans que je m'en fusse aperçu. Ayant un instant après jeté les yeux sur elle , je lui dis :



L'auriez-vous cru , ma chere ? Eh ! quoi donc , me dit-elle ? Notre fille..... repris-je , & je m'arrêtai pour attendre sa réponse. J'étois un homme si fortement prévenu de mon secret , que je croyois que chacun devoit le savoir , avant que je le découvrissse.

Je ne comprends rien , dit-elle , à votre abattement. Vous est-il arrivé quelque chose de fâcheux ? & Beauffon qui sort .....

Il n'est point question de lui , repris-je vivement. Ma fille ! mon neveu !... Ah Dieu !....

Que voulez-vous dire ? reprit ma femme , qui commençoit à deviner le motif de ma douleur. Cela ne peut être , Monsieur ; achevez , je vous prie.

Je lui racontai alors tout ce que je venois d'apprendre , & je lui fis part de mes desseins. Elle les goûta , & me promit de me seconder en fondant sa fille. Elle m'engagea à ménager l'esprit de mon neveu qui étoit violent , & qui , s'il venoit à découvrir la trahison que lui avoit faite son ami , pouvoit nous causer quelque nouveau chagrin. Je lui promis , & elle crut me devoir aider de ses lumieres sur la conduite que j'avois à tenir , mais que mon chagrin m'empêcha de bien suivre.

Mon neveu vint , & après le dîner je me retirai avec lui dans mon appartement. Je lui demandai d'un air gai en apparence , s'il étoit content de son sort ; il me répondit d'un air froid qu'il en étoit fort satisfait.

Pourquoi donc , lui dis-je , ne vous voit-on plus dans nos assemblées ? ou pourquoi ,

quand vous y êtes , y paroissez-vous si distrait ? A la campagne on ne vous voit qu'aux heures des repas , & à Paris vous choisissez pour vos promenades les lieux les plus solitaires.

Je ne pourrois pas , me répondit-il , vous rendre bien compte des motifs d'une conduite qui doit vous paroître bien bizarre à mon âge. Je crois que tout cela est machinal & sans dessein décidé.

Vous tremblez de vous expliquer avec moi , lui dis-je. Qu'est donc devenue cette confiance que vous me devez ? Je vous aime comme j'aime mes propres enfants. Parlez-moi avec cette cordialité qu'un pere doit s'estimer heureux d'obtenir , & qu'un ami a droit d'exiger. Oui , mon cher neveu , ajoutai-je , je ne vous crois pas insensible.....

Ah ! qu'allez-vous penser ? reprit-il avec vivacité : excusez si je vous interrompt ; mais en vérité , pouvez-vous concevoir qu'un homme sans fortune , sans espoir , puisse se permettre de prendre l'amour ?

Eh ! pourquoi , lui dis-je ? Je ne vous en ferois point un crime. Mon exemple sert à autoriser vos sentimens , & je puis vous avouer que la regle que j'ai suivie moi-même , fera celle que j'observerai pour l'établissement de mes enfants & pour le vôtre.

Cette apparence d'approbation générale des sentimens qu'il pouvoit avoir pris , le charma. La joie éclata sur son visage ; bientôt un mouvement de doute s'éleva dans son ame. Il appréhenda sans doute de voir un piège dans

ma facilité. Je le vis consulter mes yeux pour y démêler ce qui se passoit dans mon ame. J'affectai un air tranquille. Il crut en devoir être content ; car avec un transport qui eut lieu de m'étonner, il me dit :

Je puis donc vous avouer sans rougir les sentimens que votre aimable fille a fait naître dans mon cœur. Oui, je l'adore, & rien ne peut me faire changer.

Sa hardiesse me terrassa , & quoique je dusse m'attendre à cette ouverture , je ne pus l'entendre sans la plus vive douleur. Je restai interdit , & je n'avois pas la force de lui répondre. Il n'avoit plus lieu de feindre , & regardant ce moment comme un instant décisif , il se jeta à mes pieds , & en fondant en larmes , il me déclara que sa fortune & ses jours dépendoient du succès de sa tendresse.

Quoique ma femme n'eût dit de ménager ce caractère altier , je sentis qu'il ne m'étoit plus possible de suivre ses avis. Je l'avois laissé aller trop avant , & il est certain que je n'avois pas eu assez d'éducation ni pour manier de pareils esprits , ni pour suivre avec avantage de semblables situations. J'aurois dû me faire accompagner par mon épouse ; sa prudence m'auroit été fort nécessaire , pour , dans le commencement de l'entretien , ménager tellement mon neveu , que je le forçasse à m'en dire assez pour m'éclairer , sans le mettre dans le cas de s'expliquer trop clairement : mais le mal étoit fait , & il étoit question de le réparer.

Après avoir réfléchi un instant sur les dangers auxquels expose souvent une sotte présomption de soi-même , je crus voir qu'il n'y avoit plus rien à épargner ; & prenant un air surpris & un ton ferme , je dis à ce jeune homme , que l'incertitude rendoit immobile , pâle & défait :

Est-ce donc là le prix de mes soins ? Pouviez-vous sans rougir vous laisser aller à une folle passion , qui vous maîtrise moins qu'elle ne vous déshonore ? Quoi ! vous prétendez devenir l'amant de ma fille , vous que la nature a fait son cousin ? Avez-vous bien pu penser que j'y donneroie mon aveu ? Ne vous en flattez pas , lui dis-je d'un ton décidé. Je ne contraindrai pas vos inclinations : je dis plus , je les seconderai de tout mon pouvoir , si votre choix ne doit pas faire frémir la vertu. Ce sera à vous & à moi à suppléer au reste. Votre idée décidera des charmes de l'objet que vous adorerez , & je ne les combattrai point. Ma fortune & les occasions que mon état présent me mettent en main , me permettront toujours de vous faire un sort heureux. Mais si vous voulez mériter mes soins , abandonnez un dessein auquel rien dans le monde ne peut me faire consentir. Pour ménager votre gloire , je cacherai autant à ma femme qu'à ma fille un sentiment qui les révolteroit également , & vous feroit perdre leur estime.

Ah ! ma cousine connoît mes idées , me dit-il , & sa façon de penser ne s'accorde que trop avec votre rigueur. Oui , tout se réu-

ait contre moi pour consommer ma disgrâce. Tant mieux , lui répondis - je , & travaillez après ces lumieres pour ne pas exciter sa haine , & ne pas armer ma colere contre vous.

Mon neveu me quitta pénétré de la plus vive douleur. J'appellai M. de Beauffon ; je lui racontai succinctement ce qui venoit de se passer , & je le priai de courir après le jeune homme , & de ne pas l'abandonner dans un instant aussi critique ; il y vola avec zele.

Je demeurai dans la plus cruelle perplexité ; car tous les soupçons que m'avoit fait prendre ma fille de l'état de son cœur , se réunissoient sur mon neveu. Je ne voyois que lui capable par sa témérité d'avoir allumé dans ce jeune cœur des feux que rien ne pouvoit me faire approuver. Ce jeune homme , en m'apprenant le feu criminel qui le brûloit , me faisoit trembler d'être éclairci des motifs de la langueur qui consumoit ma fille. Dans le dessein de calmer mon inquiétude , je me rendis à l'appartement de ma femme , tant pour lui rendre compte de ce que j'avois fait , que pour savoir si elle avoit découvert quelque chose.

Elle me blâma avec raison sur l'imprudence avec laquelle j'avois moi-même mis cet amant téméraire dans le cas de me déclarer sa passion. Il n'aura plus de ménagements , me disoit-elle ; sa naissance lui donne droit dans votre maison : vous ne pouvez lui en défendre l'entrée , sa pétulance lui fera regarder cet accès forcé comme un aveu tacite que vous donnez à la re-

cherche qu'il prétend faire de votre fille. Vous voudrez un jour vous y opposer , mais il ne fera plus temps. Si vous lui en parlez alors , il se fera rempli la tête de mille exemples pareils , moins fondés sur l'ordre que sur un abus de ce même ordre. Que lui direz-vous ?....

Je sentis la force des raisons qu'elle m'alléguoit : mais avant de prendre un parti , je voulais savoir ce qui se passoit dans le cœur de ma fille.

Votre fille , me dit mon épouse , a eu moins d'avantages auprès de moi , que votre neveu n'en a gagné auprès de vous. Elle a cru me tromper. Elle s'en flatte encore ; mais j'ai découvert deux choses , dont l'une est importante à votre tranquillité , & dont l'autre demande de la prudence pour l'éclaircir entièrement.

Premièrement , cet enfant n'a nuls sentimens pour votre neveu. J'ai trouvé dans ses réponses à ce sujet tant de sincérité , que je n'ai point craint de lui demander comment ce jeune homme avoit pu avoir son portrait. Elle en a paru également étonnée & courroucée. Il faut , m'a-t-elle dit , qu'il l'ait pris à mon pere , ou qu'il ait fait copier celui qui est entre ses mains. Voilà ce qui doit nous tranquilliser , & la petite personne n'a certainement pas pu m'en imposer.

Ce que vous me dites , répondis-je à mon épouse , s'accorde assez avec ce que m'a avoué mon neveu ; mais , suivant ce que vous me rapportez , ma fille paroît ignorer la passion qu'elle a fait naître , & cependant mon neveu

m'a déclaré qu'elle connoissoit les sentiments qu'il avoit pour elle.

Je conviens que cette circonstance m'alarme comme vous , reprit cette Dame ; mais peut-être cet aveu n'est-il que déplacé dans son récit. Je vais suivre le détail de mes découvertes , & vous en jugerez. J'ai cru m'apercevoir , ajouta-t-elle , que votre fille aimoit ; mais quel est l'objet de cette tendresse ? je n'ai pu le savoir. Ses soupirs m'ont plus instruit que ses paroles. Comme j'insistois , elle a cru devoir m'avouer qu'elle voyoit une personne avec plus de complaisance que les autres , sans pouvoir bien démêler si ses sentiments de prédilection devoient être attribués à l'amour. Je lui demandai alors si elle croyoit avoir fait la même impression sur l'esprit de la personne qu'elle chérissoit.

Elle m'a répondu qu'elle ignoroit son pouvoir à cet égard ; mais qu'elle avoit trouvé un jour une lettre fort tendre sur sa table , & qu'elle l'avoit soupçonnée de cette personne. Elle me la remit aussi-tôt.

Je la pris des mains de ma femme ; mais je ne pus , non plus qu'elle , en reconnoître l'écriture.

J'allois sûrement , continua ma femme , arracher à l'obéissance de ma fille le nom de celui qu'elle aime , quand M. Dorfan , vous sachant en affaires , est venu m'apporter une lettre de votre neveu , qui nous demande notre consentement pour terminer une alliance considérable qu'il est prêt de faire dans sa garnison.

Notre réflexion se porta sur tous ceux qui venoient à la maison. J'avoue que Beaufflon se présenta mille fois à mon imagination ; mais comme je ne lui voyois qu'un empressement ordinaire , je ne m'y arrêtai point. Enfin , je proposai à mon épouse d'interroger de nouveau sa fille.

Non , Monsieur , me dit-elle , ce seroit mal nous y prendre ; le premier pas est fait , cet enfant aura réfléchi sur mes démarches & sur ses réponses , & cette réflexion ne peut la conduire qu'à chercher les moyens de se rendre impénétrable. Croyez-moi , à l'abri de cette première ouverture elle me pensera satisfaite quand je me tairai ; & bientôt , parce qu'elle ne m'aura pas totalement instruite , elle ne se ménagera point. Il nous sera facile alors , en étudiant ses pas , ses yeux mêmes , de nous satisfaire sur ce point. Je vous avoue que tous mes soupçons s'arrêtent sur M. de Beaufflon. Nous partons incessamment pour la campagne , c'est là où je prétends achever de la découvrir.

En effet , quelques jours après notre voyage fut résolu. Ma femme voulut que Beaufflon fût de la partie , & se chargea d'annoncer à ma fille que ce cavalier nous accompagneroit. La petite personne reçut cette nouvelle avec une indifférence qui auroit dérangé toutes nos idées , si , au moment du départ , un air de satisfaction qui éclata sur son visage , en le voyant , ne l'eût trahie.

Nous arrivâmes à ma Terre , où je vis bientôt que , quoique Beaufflon parût avec sa gaieté or-



dinaire , un trouble fecret le dévoroit. Je remarquois que chaque matin il sortoit du château , & n'y entroit qu'à l'heure où ma fille étoit visible. Je pris le parti de le suivre un jour , & de tâcher d'obtenir qu'il me dévoilât son fecret ; mais nos amants n'en offrirent eux-mêmes l'occasion.

En effet , le lendemain matin ayant vu sortir ma fille , qui s'enfonçoit dans un petit bois du jardin , je pris la résolution de la suivre. J'allois la joindre , car elle s'étoit assise , & paroissoit rêver profondément , quand je vis Beauflon sortir d'un cabinet avec l'air extrêmement abattu. Je soupçonnois un rendez-vous ; mais en accusant l'un de témérité & l'autre d'indiscrétion , je faisois tort & à l'un & à l'autre. Cette promenade , qui me paroissoit concertée , n'étoit qu'un effet du hasard , ou pour mieux dire de la situation de leurs ames.

Beauflon , en effet , alloit gagner une allée pour se retirer , quand un bruit que fit ma fille pour tirer un livre de sa poche , obligea ce jeune homme à tourner la tête. Il apperçut sa maîtresse. Il revint sur ses pas , & l'aborda avec un air confus. Quel bonheur , lui dit-il , Mademoiselle , me procure l'avantage de vous trouver en ce lieu ; & n'y auroit il point d'indiscrétion de vous demander le motif qui vous rend si solitaire ?

L'agrément de prendre le frais , lui dit-elle en se levant , m'a fait venir ici , & le plaisir d'être seule un instant regle ma solitude.

Eh , quoi ! s'écria-t-il aussi-tôt , auriez-vous quelque sujet de chagrin ? Vos yeux semblent

encore mouillés de larmes que vous venez de verser.

Je crois que vous vous trompez , lui répondit-elle en baissant la vue , & d'un air un peu plus gai , sans me paroître plus libre. Je vis fort contente , ajouta-t-elle.

Que votre sort est charmant , poursuivit-il ! je n'envie point votre satisfaction. Je l'acheterois même aux dépens de la mienne ; mais , hélas ! je n'en ai point ni n'en dois espérer : que vous sacrifierois-je donc ?

Je n'entends rien à ce discours , lui dit ma fille.

Je me hasarderois à vous en découvrir le sens , reprit Beauffon , si je ne craignois de vous déplaire : mais....

Ce qui vient de votre part , reprit-elle , ne peut me déplaire , & ce qui vous intéresse , me touche véritablement.

Ah ! charmante la Vallée , reprit l'amant comme un homme étouffé , m'est-il permis d'ajouter foi à ce discours ? Il est un mortel d'autant plus digne de vous charmer , qu'il vous touche de plus près...

Ma fille rougissant de fureur en voyant que Beauffon étoit instruit de l'amour de son cousin pour elle , l'interrompit sur le champ. Que prétendez-vous dire , Monsieur , lui dit-elle ? Sachez au moins me respecter , & ne point me mettre de moitié dans une ardeur criminelle que je ne protégerai jamais , & que je déteste depuis que je la connois.

Daignez pardonner cette erreur , répondit-il,

à un homme qui n'est coupable que par suite de sentimens qui seront peut-être aussi malheureux.

Ma fille , présageant sans doute le dessein de Beauffon , & sentant sa foiblesse , se levoit pour s'en aller , quand cet amant , jaloux de ne pas laisser échapper cette occasion favorable, se précipita à ses genoux , en saisissant une de ses mains.

Oui, je vous adore , belle la Vallée , lui dit-il ; la connoissance que j'avois des sentimens de votre cousin , votre portrait que j'ai vu entre ses mains , & que je croyois qu'il tenoit de votre tendresse ; tout depuis long-temps me force à un silence rigoureux. Je ne serois peut-être pas encore maître de l'enfreindre, si votre vivacité n'avoit daigné rassurer mon inquiétude. L'amour a fait mon crime , daignez permettre qu'il en soit l'excuse. Je sai que ma fortune ne devoit pas me permettre d'aspirer au bonheur de vous posséder ; mais j'ai des espérances....

J'ai des parents , lui dit ma fille en le relevant, c'est à eux à décider de mon sort. Si j'étois libre , je regarderois moins les biens & la figure , que le caractère de la personne qui s'offrirait pour obtenir ma main.

En vain insista-t-il pour obtenir une réponse plus positive , & il n'épargnoit rien de tout ce qui peut fléchir un jeune cœur : mais que la femme est maîtresse d'elle-même ! ma fille aimoit véritablement Beauffon , par conséquent devoit trouver un plaisir parfait à lui faire concevoir quelque espérance ; néanmoins rien de tout ce que put employer cet amant véritable , n'eut la force de la faire manquer à son devoir.

Beaufflon alloit s'éloigner dans le plus vif désespoir , quand ma fille , pour le tranquilliser , crut devoir lui dire : je ne puis vous répondre autrement. Votre sexe peut parler , le nôtre doit se taire : je dépends de mes parents ; je ne vous dé'ends point de les voir. Si votre alliance leur est agréable , mon obéissance à leurs volontés pourra vous prouver quels sont mes sentiments , plus qu'il ne me seroit possible de le faire aujourd'hui par mes paroles.

Cette scene m'avoit pénétré ; & sans trop savoir ce que j'allois faire ou dire , je m'approchai entre ces deux amants , sans qu'ils s'apperçussent de ma présence. La nécessité de se séparer commençoit à les attendrir ; Beaufflon prenoit la main de sa maîtresse , qui n'osoit la lui refuser , quand je crus devoir y unir la mienne.

Quelle surprise de la part de l'amant ! quelle confusion du côté de la maîtresse ! Ils étoient tous deux sans parole & sans mouvement. Leurs yeux s'interrogeoient & se demandoient : qu'allons-nous dire ?

Je jouis un instant de leur embarras : mais cédant bientôt à toute ma tendresse que j'avois pour ma fille & à toute l'amitié que je portois à Beaufflon : remettez-vous , mes enfants , leur dis-je. Je connois votre cœur, Beaufflon ; je crois soupçonner le vôtre , ma fille : je ne demande qu'à vous rendre heureux l'un & l'autre. Soyez-en persuadés , mes enfants : mais , ma fille , il s'agit de me parler sans mystère. Pour vous donner plus de facilité , M. de Beaufflon voudra bien se retirer un instant.

J'avoue que je ne sentoie pas ce que cette précaution avoit de mortifiant pour cet amant ; ma fille ne lui avoit point avoué l'effet qu'il avoit fait sur son cœur , & ce que je lui enjoignois paroiffoit lui enseigner que j'en doutois moi-même. Il obéit néanmoins ; & prenant alors ma fille par la main : Ne croyez pas , lui dis-je , que j'aie vous faire un crime d'une rencontre que je fais être l'effet du hasard. J'estime M. de Beauffon : vous n'ignorez pas que je connois sa famille ; ses qualités personnelles m'en ont fait un ami précieux , ainsi vous pouvez & vous devez même me parler sans détour. Il vous aime , je n'en puis douter , & j'approuve ses desseins : mais l'aimez-vous ? Voilà ce qu'il me faut avouer. De la confiance , sur-tout ; vous devez vous rappeler ma façon de penser à votre égard ; oubliez pour un instant que je sois votre pere , & répondez à votre ami.

Je vous cacherois en vain , me dit-elle , que , sans me faire une violence extrême , je n'ai pu déguiser à Beauffon une partie de ce que je sens pour lui. Oui , mon pere , je l'aime ; & si depuis quelque-temps ma retraite & ma taciturnité ont pu vous causer quelqu'inquiétude , ne l'attribuez qu'à ces sentimens que j'étois obligée de dévorer. J'ignorois que la tendresse de ce cavalier eût prévenu la mienne. J'avois même lieu de soupçonner qu'il ne pensoit point à moi. Le froid qu'il affectoit dans toutes ses visites , m'accabloit. Je ne pouvois me découvrir sans honte , & cette contrainte me jettoit dans un embarras continuel , qui a été la source de vos alarmes. Vous voyez

maintenant toute ma foiblesse , il ne tient qu'à vous de me la faire chérir ou de la rendre l'origine des malheurs de ma vie : mais , quoi que vous décidiez , mon respect vous assure de mon obéissance.

En finissant cet aveu , que je n'avois pas eu la force d'interrompre , ma fille jetta sur moi un coup d'œil qui sembloit autant demander que craindre ma réponse.

Je vous l'ai dit , ma fille , repliquai-je en l'embrassant , j'approuve vos sentiments pour Beauffon , & je suis charmé de ceux qu'il a conçus pour vous : je veux les couronner. Ne doutez pas de ma sincérité : mais je ne puis tout-à-coup céder à ma bonne volonté. Il est un cœur que vous avez touché & que je dois ménager. Votre cousin , en un mot , me prescrit seul de retarder votre bonheur.

Je me rendis alors avec ma fille à la chambre de mon épouse , à laquelle je fis part de mes nouvelles découvertes : elle en fut enchantée ; mais rien ne put lui faire goûter cet esprit de ménagement que je croyois nécessaire pour mon neveu.

Que craignez-vous , me dit-elle , ou qu'espérez-vous ? Devez-vous permettre à votre neveu de conserver quelque espoir ? Plus vous doutez qu'il ne perde les sentiments qu'il a eu l'audace de concevoir pour votre fille , & moins il doit trouver en vous de foiblesse : brusquez cette occasion , je vous prie ; c'est en lui enlevant l'espoir qu'on peut le rendre à la raison ; un feu qui n'a plus d'aliments jette quelques

flammes , qui ne font qu'avancer sa fin.

Je sentoîs toute la solidité de ce raisonnement, & j'étois fermement résolu de presser l'union de Beauffon avec ma fille. Je voulois qu'on l'appelât à l'instant pour lui faire part de la décision que nous venions de former , quand mon épouse n'apprit que n'ayant pu soupçonner qu'il nous seroit nécessaire à la campagne , elle l'avoit prié de se rendre aussi-tôt à Paris pour y recevoir mon frere qui devoit y arriver dans le jour.

Je fus d'autant plus mortifié de ce départ précipité , que ce jeune homme ne pouvoit être qu'alarmé de la conversation secrette que je venois d'avoir avec ma fille : je me flattois de le tirer de peine à mon retour ; mais l'ordre des propres affaires de Beauffon devoit retarder ce contentement , que mon amitié étoit impatiente de lui donner.

Nous partîmes peu d'heures après pour nous rendre nous-mêmes à Paris. Nos enfants , qui nous avoient accompagnés dans ce voyage , revinrent avec nous. L'aîné m'avoit enchanté pendant ce voyage ; je n'avois jamais vu dans un jeune homme un esprit si satisfait de lui-même. J'avois de plus fait attention que son humeur n'étoit jamais plus enjouée que les jours où j'envoyois à Paris , & ceux auxquels mes commissionnaires revenoient ; je me doutois qu'il avoit quelque liaison d'amitié qui pouvoit opérer ces renouvellements de plaisir quand il recevoit des lettres. Je lui en avois parlé plusieurs fois : mais il me répondoit ordinairement d'un air badin , que si sa joie ne me faisoit point

de peine , je ne devois pas le presser de m'en découvrir le motif. L'instant viendra bientôt , me dit-il le jour de notre départ , que je serai contraint de vous ouvrir mon cœur à ce sujet.

Comme je ne voyois rien dans toute sa conduite qui dût m'alarmer , je le laissois tranquille , & la suite prouvera que je n'avois point tort. En effet , il aimoit , il étoit aimé , & cet amour ne pouvoit que mériter mon approbation : mais il étoit dit que , malgré tous les soins que j'apportoïis pour acquérir la confiance de mes enfans & de mes neveux , je ne devrois jamais qu'à d'autres la connoissance de leurs sentimens.

En arrivant à Paris , je trouvai mon frere qui venoit pour me consulter sur l'établissement de son fils l'Officier. Le jeune Militaire étoit digne de la part que je prenois à sa fortune. Car , si l'on excepte l'orgueil insupportable , il étoit doué de mille belles qualités que ce seul défaut avoit souvent la force d'obscurcir.

Je me rendis avec mon frere chez M. Dorfan , pour avoir de ce Seigneur des éclaircissements sur ce projet. M. le Comte nous répondit qu'il connoissoit la personne dont il étoit question : que mademoiselle de Selinville étoit riche & aimable. Nous envoyâmes donc à mon neveu notre consentement , que M. Dorfan , qui devoit se rendre au régiment , se chargea de lui remettre , en nous assurant que sa présence ne nuiroit point aux affaires de ce jeune homme. Nous engageâmes M. le Comte de ramener les nouveaux mariés à Paris , lors de son retour : ce qu'il nous promit.

Cette



Cette affaire ne fut pas terminée , que je songeai aux moyens de communiquer à Beausson , & les sentiments de ma fille , & la résolution que , d'accord avec ma femme , j'avois prise à ce sujet ; mais j'appris que des affaires personnelles & importantes l'avoient obligé de partir pour la Province , & qu'on ne l'attendoit que dans quelques jours.

Pendant cet intervalle , je fus étonné de ne point voir mon neveu paroître à la maison , sur-tout pendant le séjour qu'y faisoit son pere : en effet , ce pere tendre , qui aimoit sincèrement ses enfants , me paroissoit touché de ce que , depuis son arrivée , son fils lui avoit à peine accordé un quart d'heure d'entretien. Le chagrin de mon frere m'étoit sensible ; mais j'avois d'autres sujets d'inquiétude sur le compte de ce jeune homme qui me tourmentoient bien davantage. L'absence de Beausson me mettoit dans le cas de ne pouvoir me confier à personne. Dans cet état , je résolus de parler à mon neveu directement ; & pour y parvenir , j'ordonnai un jour de me réveiller le lendemain de si bonne heure , que je pusse le trouver encore au lit. Cela fut exécuté.

Quelle est donc votre conduite , lui dis-je ? Ni votre pere , ni moi , nous ne vous voyons plus. Conserveriez-vous encore une flamme dont la honte vous empêcheroit de soutenir notre présence ?

Non , mon oncle , me dit-il. Daignez même m'épargner un reproche dont les charmes de ma cousine sont seuls l'excuse. Vos conseils

ont fait une impression sur moi , à laquelle je ne me croyois pas capable d'obéir. Je rends justice à votre fille : mais je lui suis infidele.

Est-ce être infidele , repris-je vivement , que de devenir raisonnable ? mais si je prends bien le sens de votre discours , un autre objet vous captive : en êtes-vous aimé ?

Oui , mon oncle , répondit-il , & votre fils aîné aime dans la même maison.

Apprenez-moi quels sont les objets , lui dis-je , qui vous ont enchaînés l'un & l'autre , & vous verrez par mon zele à avancer votre bonheur , que , sans des raisons aussi puissantes que celles qui me commandoient alors , je ne me ferois jamais opposé à vos premiers desirs.

C'est aux demoiselles de Fécour que nous adressons nos vœux , me répondit-il. La mort de leur tante les rend immensément riches. Mon cousin peut être heureux ; mais moi , que dois-je espérer ? Vous connoissez Fécour , & je n'ai ni biens , ni établissement. Tranquillisez-vous , lui dis-je , je ne ménagerai rien pour vous rendre content. Mais je fais que vous avez le portrait de ma fille ; il faut me le remettre : je le dois à Beaufflon , que je lui destine pour époux.

Il ne balançoit point à me le rendre , en m'apprenant que ce portrait avoit été tiré sur celui que j'avois dans mon cabinet , & que le hasard lui avoit fait trouver. Il m'avoua aussi que c'étoit lui qui avoit écrit à ma fille ; mais que , tant par crainte de lui déplaire , que de peur que cette démarche ne vînt à ma connois-

sance , il s'étoit servi d'une main étrangere pour copier sa lettre.

On juge aisément combien cette conversation eut de charmes pour moi. Je retrouvois mon neveu tel que je le desirois , & je ne désespérois pas de le rendre heureux. Je le quittai , en l'assurant que j'allois faire tous mes efforts pour décider Fécour en sa faveur.

Je fis appeller mon fils , qui sans détour me fit l'aveu de sa passion. Il m'ajouta que M. & mademoiselle de Fécour l'approuvoient ; & après quelques reproches sur sa discrétion , déplacée à mon égard , je l'assurai que je serois toujours prêt à remplir des desirs aussi légitimes.

Comme je parlois à mon fils des arrangements à prendre pour son établissement , on annonça M. de Beausson , qui venoit m'apprendre que l'embarras d'un procès important l'avoit empêché de venir nous voir depuis notre retour.

Je viens de le gagner ; ajouta-t-il , & je me vois forcé de me rendre en Province pour faire exécuter l'Arrêt qui me remet en possession d'une partie des biens de mon oncle. Cette faveur ne m'est précieuse qu'autant que vous me permettrez de l'offrir à mademoiselle votre fille. Vous m'avez permis l'espérance , daignez me la confirmer.

Je ne balançai pas à rassurer cet amant , qui avoit toute mon estime. Je fus même enchanté de voir mon fils lui sauter au col , & le traiter de beau-frere. Je crus voir la preuve d'un bon naturel dans cette sensibilité de mon fils pour

le bonheur d'un ami , & elle me fit plaisir.

M. de Beauffon me demanda la permission de saluer & ma femme & ma fille. Je le conduisis à l'appartement de mon épouse , & j'ordonnai d'y faire venir sa maîtresse.

M. de la Vallée , dit-il en abordant ma femme , a daigné flatter une passion trop belle pour que je doive craindre de vous en montrer l'ardeur. J'aime mademoiselle votre fille. Tant que je me suis cru un rival , que la reconnoissance m'obligeoit de considérer , j'ai gardé le silence. Je m'étois alarmé vainement. Je connois mon erreur , & le premier fruit de ma connoissance est d'oser vous prier , en apprenant ma témérité , de consentir à mon espérance.

Le bonheur de ma fille , répondit ma femme , fera toujours la regle que je suivrai pour son établissement. Je sais que son cœur est à vous. Vous voyez ce que cette découverte m'ordonne. Je ne doute point de sa constance , & cette constance décide votre espoir , qu'il me sera toujours flatteur de voir accomplir. On sent que ce commencement d'entretien lia une conversation entre ma fille & son amant , dans laquelle tout ce que la tendresse peut inventer fut répandu avec les graces que deux personnes gaies , spirituelles & libres donnent à tout ce qu'elles disent. Beauffon étoit au désespoir d'être contraint de partir ; mais il ne pouvoit s'en dispenser. Comme nos amants étoient prêts à se séparer , j'approchai de ma fille , & je lui donnai son portrait , que mon

neveu m'avoit remis. Voilà , lui dis-je , une restitution qu'on vous fait , il ne tient qu'à vous , ma fille , d'en disposer. Elle sentit à merveille le sens de mes paroles , & cette peinture passa aussi-tôt dans les mains du fortuné Beauflon , qui , nous ayant tous embrassés , alla se disposer pour son voyage. Il nous promit de revenir au plutôt ; & je l'assurai que je ne mettrois à son bonheur que les délais nécessaires pour ses arrangements.

Je communiquai à ma femme les sentiments de mon fils & de mon neveu pour les demoiselles de Fécour ; & après avoir pris nos mesures de concert , le lendemain je rendis visite au pere de ces filles. Je n'eus pas de peine à résoudre avec lui l'hymen de mon fils & de sa fille : mais le mariage de mon neveu étoit un article plus délicat. Cependant , après bien des difficultés , nous convînmes que je céderois mon intérêt dans les Fermes à mon fils en faveur de son union avec mademoiselle de Fécour , & que Fécour feroit le même avantage à celle de ses filles qui devoit épouser mon neveu.

Ce double article une fois conclu , on se disposa à faire la solennité du double mariage. Mon fils demeurant chez moi , mon neveu prit une maison , & manda son frere , qui se rendit à Paris avec sa femme , qui joignoit beaucoup d'attraits à un bien capable de soutenir noblement un Officier.

Ma joie étoit parfaite , quand l'ascendant cruel de mes neveux pour la fatuité vint en ar-

rêter toute la douceur. En effet , le cadet ne fut pas plutôt arrivé , que les deux freres se rendirent chez moi pour me faire visite.

La tendresse de leur pere ne lui permit pas d'attendre leurs hommages , il descendit dans mon appartement pour les embrasser. Il entra & courut à eux ; mais à peine daignerent-ils répondre à ses avances. Aveuglés sans doute par leur fortune , & comparant les broderies qui les couvroient avec la noble simplicité des habits de mon frere & de leur pere , ils eurent presque l'audace de le méconnoître.

Je ne répéterai point cette révoltante entrevue , dont j'ai donné une idée superficielle dans le commencement de ma premiere partie. La singularité de cette scene ne m'a pas permis d'attendre pour la placer dans son lieu. D'ailleurs , j'ai pour excuse qu'elle servoit de preuves aux abus énormes que je combattois alors , & cette raison suffit pour me disculper de la faute commise en prévenant les temps.

Je me contenterai seulement de dire ici , que si le chagrin que me causa l'égarement de ces jeunes gens ne se manifesta alors que par mille ironies , je n'employai ce ton que comme plus propre à faire goûter des vérités qui combattoient l'orgueil , passion la plus favorisée dans ce siecle.

En effet , l'expérience m'a appris qu'on corrige moins un écart en brusquant le caractère de celui qui s'y est livré , qu'en masquant la sagesse sous un léger badinage. Le devoir , auquel mes neveu venoient de me

manquer , étoit trop sacré pour que je ne tâchasse pas de les y faire rentrer ; mais leurs esprits vifs & bouillants se seroient révoltés en les butant de front , lorsque mes froides faillies les ramenerent insensiblement. Mais ce changement fut de peu de durée , car leur fortune ne fut pas établie , qu'ils changerent de nom , & dépouillerent en même-temps les sentiments de la nature : la vue de leur pere les humilioit , parce qu'il ne donnoit pas dans le faste ; & je les mortifiois , parce que ma présence étoit un reproche secret du besoin qu'ils avoient eu de moi. Je dis ceci en passant , pour n'y plus revenir.

J'avois écrit à Beauffon le bonheur qui alloit de nouveau combler ma fortune : je me flattois qu'il se rendroit à Paris pour en être témoin ; mais le jour pris pour cette fête , j'appris qu'il étoit tombé dangereusement malade.

Quoique cette nouvelle m'affligêât sensiblement , je crus , de concert avec ma femme , ne devoir rien déranger des arrangements pris , & devoir même cacher cet accident à ma fille. Mais , par un pressentiment intérieur , qui semble inséparable d'un vif amour , elle ne porta dans toute la fête qui accompagna le double hymen , qu'un esprit distrait & mélancolique. Malgré mon silence elle devina ce que je lui cachois , & la crainte de la trop alarmer , m'obligea de lui confier l'état dans lequel étoit Beauffon. Elle me pria d'envoyer au plutôt quelqu'un de confiance pour avoir des nouvelles certaines de sa maladie. Je priai

l'Officier d'accompagner son pere qui retournoit en Champagne , & je l'engageai à ne point quitter le malade.

Assurez-le , lui dis-je , que dès que je pourrai quitter Paris , j'irai moi-même le voir , & que je lui conduirai sa maîtresse , s'il ne peut venir avant mon départ.

Mon frere & son fils étant partis , ils m'écrivirent peu de jours après , qu'à leur arrivée ce jeune homme étoit dans un état désespéré : mais que les nouvelles qu'ils lui avoient apportées de la constance de ma fille & de ma persévérance dans mes bontés pour lui , avoient fait un tel effet sur sa santé , que chaque jour il reprenoit ses forces , & qu'on ne doutoit plus qu'il ne fût bientôt totalement rétabli.

Nous partîmes quelque temps après pour ma Terre , qui se trouvoit voisine des biens dans lesquels venoit de rentrer M. de Beauffon. Le jour de notre arrivée il se rendit au château , où il épousa ma fille. Si j'étois aimé dans ma Terre, son nom y étoit également chéri ; ce qui rendit la pompe de ce mariage aussi solennelle que le lieu pouvoit le permettre.

Si l'on a bien exactement suivi ma vie jusqu'à cette époque , on a dû voir que j'avois reçu les faveurs de la fortune comme des biens ou dus ou conquis. Je n'avois fait nulle réflexion sur la main qui les départit à qui & quand il lui plaît. Doit-on en être étonné ? Frappé continuellement d'une succession rapide de prospérités , mon esprit en étoit ébloui ; il n'avoit point l'instinct nécessaire pour y faire attention. Il étoit



temps que quelque chose d'extraordinaire me appellât à moi-même , & même malgré moi. Par quoique dégagé de tout embarras , j'étois trop enivré d'un charme toujours renaissant pour me donner la liberté de voir. Il me falloit un objet étranger pour me deffiler les yeux. Je n'avois le trouver , & c'est-là la source du commencement de mon vrai bonheur.

Il me restoit un fils à établir , qui entroit dans sa seizième année. Ses talents étoient bornés ; mais un esprit juste , une réflexion solide , un caractère sérieux & au-dessus de la dissipation , me charmoient. J'avois mille projets sur lui ; je crus qu'après l'établissement de son frere & de sa sœur , il étoit temps de les lui communiquer , pour me régler sur son inclination.

Mon fils , lui dis-je un jour , vous êtes seul maintenant qui réclamez mes soins. Les biens que je devois vous laisser , vous assurent un état d'alliance auquel l'oisiveté même ne peut nuire. Mais qu'est-ce qu'un homme oisif ? un citoyen inutile , un fardeau à charge à la terre , à soi-même & aux autres. Telle est l'idée que vous devez vous former d'une personne qui passe sa jeunesse sans rien faire. On n'y pense pas à votre âge. Je n'étois pas destiné , comme vous , à de grands emplois. Je n'y fus pas formé de bonne heure ; que ne m'en a-t-il point coûté quand , dans un temps où tout doit être appris , je dus commencer les éléments de tout ! Instruit par cette expérience , je veux vous mieux guider. Choisissez l'état qui vous conviendra ; la finance , la robe , l'épée , cela m'est indifférent : mais que je sache votre résolution.

Je voudrois entrer dans vos vues , me dit-il ; je me vois à regret obligé de m'en éloigner. Le respect seul a pu jusqu'à présent me forcer au silence , & ma mere , confidente de mes inclinations , a cru devoir m'empêcher de vous découvrir mes desirs. Je fais que la fortune peut me favoriser , mais ses biens n'ont point d'attrait pour moi. L'amour n'a pas plus de force sur mon cœur. La retraite & le célibat ont toujours été mon envie.

Que dites - vous , m'écriai - je ? Quoi ! une femme entre dans vos idées ? Mais vous , mon fils , connoissez-vous bien ce genre de vie , & l'homme tout entier à son état & aux autres n'est plus à soi que pour se combattre ? Il ne peut se vaincre qu'en se contrariant sans cesse ; & s'il fléchit , il devient malheureux. Mille périls nouveaux se succéderont & paroîtront se lever sous vos pas. Mille vertus auront peine à vous soutenir , quand le moindre défaut vous renversera infailliblement. En un mot , regardez le Cloître comme un petit monde , d'autant plus dangereux qu'il est plus resserré. Les troubles , les agitations , les passions de ce dernier , que vous semblez vouloir éviter en vous enterrant dans le premier , s'y reproduisent , & y germent avec d'autant plus de force , qu'elles y sont plus couvertes. L'envie s'y couvre , comme à la Cour , du voile de l'amitié ; l'ambition s'y déguise sous le masque de l'humilité. Tout y est tard , tout y est ruse , comme dans le monde ; on peut n'y pas donner dans ces excès , j'en conviens ; mais si vous avez le bonheur de les év

ter, êtes-vous sûr de ne pas éprouver leur fin-  
reur ? L'homme est homme par-tout ; voilà ce  
que vous devez penser : la foiblesse est insépara-  
ble de son être ; les défauts que vous ne recon-  
noîtrez pas en vous doivent vous faire craindre  
les suites qu'ils peuvent produire dans les autres  
contre votre intérêt. Pesez ces réflexions , mon  
cher fils , la seule tendresse me les dicte ; mais  
ne croyez pas que jamais je prétende gêner vos  
inclinations. Consultez votre mere , interrogez-  
vous vous-même , & je consentirai à tout ce qui  
vous paroîtra propre à procurer votre félicité ,  
que j'ambitionne de faire.

Je tentai souvent , malgré mes promesses , de  
détourner mon fils d'une résolution qui me fai-  
soit trembler ; mais rien ne fut capable de chan-  
ger ses sentimens. Je fus donc forcé de le laisser  
partir , & peu de temps après il commença son  
temps d'épreuves. L'amitié que j'ai toujours eue  
pour mes enfans m'engagea à passer cette année  
à la campagne. Je l'allois voir fréquemment , &  
je ne cessois de lui faire valoir les périls que je  
voyois dans un dessein que j'attribuois à son  
opiniâtré. Il est vrai que le commerce que  
j'eus pendant cet intervalle avec ces Reclus ,  
me porta presque à changer de sentiment sur  
leur compte. Je dus même à leur conversation  
quelques légères réflexions sur mes premières  
années. Mais enfin , je n'en étois pas moins opi-  
niâtré à traverser le projet de mon fils , qui con-  
somma son sacrifice avec une générosité qui sur-  
prit autant qu'elle charma l'assemblée.

J'avois réuni ma famille pour assister à cette

cérémonie; M. de Dorfan avoit eu la bonté de s'y rendre avec la sienne ; & quoique personne ne pût refuser des larmes à la jeunesse & à la beauté de la victime , sa fermeté trouva bientôt le moyen de les effuyer. Ce ne fut qu'après la cérémonie qu'il donna quelque chose à la nature , & encore ne fut-ce qu'au moment de notre départ.

Je me rendis à ma Terre , où , plein des réflexions que ce spectacle m'avoit causé , je commençai à porter sérieusement les yeux sur cette espèce d'insensibilité dans laquelle j'avois vécu jusques-là sur les affaires du salut. J'en compris l'importance à la vue de ce que cet objet avoit fait faire à mon fils. J'aurois voulu pouvoir me décider à vivre auprès de ce cher enfant ; je compris que son voisinage me seroit utile , & je sentoís même que sa présence m'étoit nécessaire ; mais je n'osois proposer à ma femme de s'enterrer dans une Province.

Nous revînmes tous à Paris. J'y achevai d'arranger mes affaires avec mes enfants. Je les voyois tous dans une position heureuse , & moi dans une opulence considérable , & libre de tout embarras. Je n'étois pas hors de ce tracas , que mon idée de retraite vint me tourmenter de nouveau. Tout me portoit à la remplir , mon épouse me paroissoit seule un obstacle invincible. Je craignois que faite au grand monde , elle ne regardât mon projet que comme une folie plus à mépriser qu'à suivre ; mais il étoit dit que l'amour & la fortune s'accorderoient en ma faveur jusques dans les moindres choses pour contenter mes desirs.

Je n'osois donc déclarer mes idées , quand non aimable femme , me voyant un jour plus éveur qu'à l'ordinaire , crut m'en devoir demander le motif. Je balançois , & guidé par mes craintes , qui croissoient à proportion qu'elles me pressoit davantage , j'allois , je crois , la refuser , quand ses larmes me forcèrent à rompre le silence.

Tendre épouse , lui dis-je , prenez pitié de mon embarras , & ne m'obligez pas à le découvrir. Cette connoissance ne peut que vous faire peine. Vous m'êtes toujours également chère , & vous aime avec la même ardeur....

A quoi bon ce préambule , & que m'annonce-t-il , me dit-elle ? doutez-vous de ma tendresse , & puis-je soupçonner la vôtre ? Pourquoi donc ne suis-je plus digne de votre confiance ?

Vous l'avez toute entiere , lui répondis-je , & si je pouvois augmenter les preuves que vous avez de ma déference à vos volontés , je le ferois volontiers. Mais , vous le dirai-je ? Cette déference même fait aujourd'hui mon supplice. Accoutumée à figurer dans le grand monde , vous y devez vivre , & la retraite commence à avoir des attraits pour moi. J'envisage la rapidité avec laquelle la fortune m'a prodigué ses faveurs. Elle m'a surpris , & en l'étonnant , elle a ravi toute mon admiration. Seule elle a eu mes vœux & ma reconnaissance jusqu'ici. Je ne les ai point montés plus haut. L'acte généreux que mon fils vient de faire m'a ouvert les yeux. Il a porté un cer-

tain trouble en mon ame dont je ne pouvois prévoir la fin. J'ai cru entrevoir ce que le Ciel exigeoit , je voudrois le remplir. Le bruit & le tumulte de la ville m'y paroissent moins propres que la douce tranquillité qu'on goûte à la campagne : & quand je desirois de vivre en Province , la crainte de vous déplaire ou de vous gêner me retient à Paris.

Non , cher époux , me dit cette Dame adorable , le dessein que vous avez pris ne me fâche point. Par-tout où vous ferez , mon bonheur fera parfait.

Je la priai de ne pas contraindre ses inclinations avec un homme qui n'auroit jamais d'autre félicité que celle qu'elle partageroit ; mais elle déclara que le séjour de la ville n'avoit jamais eu d'attraits pour elle , & que pendant son veuvage elle demeureroit presque toujours en Province. Ce qui s'accordoit parfaitement avec la rareté que ses fréquentes absences m'avoient forcé de mettre dans les visites que je lui avois rendues avant notre mariage.

Nous nous arrangeâmes donc de concert , & après avoir cédé ma maison à mon fils aîné , qui possédoit déjà mon emploi , nous nous rendîmes dans ce lieu , où , depuis plus de vingt ans , nous menons une vie heureuse & tranquille.

Chaque jour je vois ma famille prospérer & s'agrandir. M. le Comte de Dorfan , auteur de ma fortune , a la bonté de venir souvent nous visiter. L'aimable de Dorville , qu'il a épousée , est intimement liée avec ma femme ,

& c'est dans cette société charmante que nous goûtons un bonheur que je n'ai jamais trouvé dans le tumulte du grand monde.

C'est ici que j'ai commencé mes Mémoires ; c'est ici que je les continue avec la même sincérité. Si j'avois été capable de manquer à la vérité , j'aurois tâché de dérober au public la connoissance de l'ingratitude de mes neveux , qui , sans respecter les loix de la nature ni celles de l'honneur , méconnoissent leur pere , & ont oublié les bienfaits de leur oncle.

Cette épreuve , toute sensible qu'elle doit être , n'altère point mon repos. J'en gémis pour eux , sans en être plus agité.

On a dû le reconnoître : personne n'a poussé la fortune plus loin. Mais qu'étois-je alors ? Un cœur tyrannisé de desirs , qui ne sentoît point son malheur , parce qu'il n'y faisoit point attention. Mais ici , les souhaits sont étouffés , & je suis heureux , parce que je vois plus clairement mon bonheur. C'est , je crois , la seule félicité qui puisse satisfaire l'homme véritablement raisonnable.

**F I N.**

PERMISSION SIMPLE.

**F**RANÇOIS-CLAUDE-MICHEL-BENOÎ  
LE CÂMUS-DE-NÉVILLE, Chevalier, C  
seiller du Roi en tous ses Conseils, Maître  
Requêtes ordinaire de son Hôtel, Directeur  
néral de la Librairie & Imprimerie.

**V**U l'Article VII de l'Arrêt du Conseil du 30 août  
1777, portant Règlement pour la durée des Privilèges  
en Librairie, en vertu des pouvoirs à Nous donnés  
par ledit Arrêt, nous permettons au sieur PIERRE  
MACHUEL, Libraire à Rouen, de faire une édition  
l'Ouvrage qui a pour titre: *Le Paysan parvenu, ou  
Mémoires de M\*\*\**, laquelle édition sera tirée à six  
cents cinquante exemplaires, en un volume, format  
in-12, & sera finie dans le délai de trois mois, à  
charge par ledit sieur Pierre Machuel d'avertir l'Inspecteur  
de la Chambre Syndicale de Rouen, du jour  
où l'on commencera l'impression dudit Ouvrage,  
desir de l'article XXI de l'Arrêt du Conseil du  
août 1777, portant suppression & création de différentes  
Chambres Syndicales; de faire ladite édition  
seulement conforme à celle de la Haye 1766, de  
remettre un exemplaire pour la Bibliothèque du Roi  
aux mains des Officiers de la Chambre Syndicale  
de Rouen; d'imprimer la présente Permission à la fin  
du livre, & de la faire enregistrer, dans deux mois  
pour tout délai, sur les registres de ladite Chambre  
Syndicale de Rouen le tout à peine de nullité.

DONNE' à Paris le 29 novembre 1778. NÉVILLE  
Par M. le Directeur Général, DE GANCY.

Registré sur le Registre I. de la Chambre Syndicale de  
Libraires-Imprimeurs de Rouen, No 9. fol. 3, conformé-  
ment aux Arrêts du Conseil du 30 août 1777. A Rouen  
29 décembre 1778. BOQUER, Adjoint.

PIERRE FERRAND, Syndic.









